PROMENADE

EN AMÉRIQUE

LIBRAIRIES MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

CÉSAR

SCÈNES HISTORIQUES

Un beau vol. in-8°

L'EMPIRE ROMAIN A ROME

Deux beaux vol. in-8°

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME

2e ÉDITION

Quatre beaux vol. in-8°

Avec des plans topographiques de Rome à diverses époques

MÉLANGES
D'HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DE LITTÉRATURE

Deux beaux vol. in-8°

VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN NUBIE

Un beau vol. in-8°

Lagny. — Imp. de A. Varigault.

ES, LIBRAIRES ÉDITEURS

TEUR

RIQUES

in-8°

IN A ROME

. in-8°

INE A ROME

N

l. in-8°

Rome à diverses époques

ES

T DE LITTÉRATURE

l. in-8°

E ET EN NUBIE

in-8°

VARIGAULT.

PROMENADE

EN

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS — CUBA — MEXIQUE

PAR



J.-J. AMPÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE

TOME PREMIER



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

A

M. ALEXIS DE TOCQUEVILLE

Mon cher ami,

Comment pourrais-je ne pas vous dédier un écrit qui est votre ouvrage? C'est la *Démocratie en Amérique* qui a fait naître en moi le désir de visiter l'Amérique et m'a aidé à la comprendre. Chaque jour, chaque heure passés aux États-Unis étaient un commentaire de votre œuvre, une vérification de vos pensées. Les faits particuliers ne sont qu'une traduction des théories vraies. Je voudrais que, dans ces impressions

sincères, il m'eût été donné de traduire par mes observations de chaque jour les hautes vérités que vous avez proclamées, comme j'ai essayé, il y a bien des années, de les traduire en vers, dans une épître inspirée par l'apparition de la seconde partie de votre ouvrage, dans laquelle se trouvent les choses les plus profondes peut-être que vous ayez écrites; épître amicale, dont je vous demande la permission de vous rappeler un fragment. J'ai cherché à dire après vous, et d'après vous, combien la liberté et l'égalité, ces nobles aspirations de l'âme, sont difficiles à concilier, et combien leur conciliation est nécessaire.

. . . .
. . . .

Suivant le cours du Rhin, je vois sur les coteaux,
A gauche, à droite, fuir de rapides châteaux,
Hérissant de leurs murs les montueux rivages
Et comme suspendus aux noirs flancs des nuages.
Votre livre me suit; je ne le puis quitter;
Quel lieu serait plus propre à le bien méditer?

Voici, dans ses débris, l'âge aristocratique;
D'autre part, la vapeur est très-démocratique;
Je puis donc comparer les deux mondes divers,
Dont, pour votre œil perçant, les secrets sont ouverts!
Le vieux monde est là-haut, debout sur ses collines,
Colossal, mais croulant, altier, mais en ruines;
L'autre est plus bas, il est ici, c'est ce bateau,
Prosaïque, mais fort, mais hardi, mais nouveau!

Oh! que je comprends bien votre mélancolie,
Quand, devant ce passé qui chaque jour s'oublie,
Vous contemplez ces temps de force, de grandeur,
Et dont l'humanité paya cher la splendeur!
Mais qui montrent du moins, dans leurs maux, dans leurs fautes,
Des personnages fiers, des existences hautes;
Quand l'inégalité liait d'un nœud puissant
Le maître héréditaire au serf obéissant;
Entre les lots humains, alors, point d'équilibre;
Pour cent déshérités un seul est fort et libre.
Pareil, en son orgueil, à ces gothiques tours,
Aires d'aigles, souvent, hélas! nids de vautours.
Celui-là vit, du moins, d'une énergique vie,
Tyran sans maître et chef de la plèbe asservie;
S'il opprime, il protége en lui la liberté,
A des aïeux et songe à sa postérité.
Délivré du souci qui tous nous importune,

Il n'use point sa vie à créer sa fortune.
L'instinct de la durée occupe chaque esprit,
Pour elle l'on travaille, on bâtit, on écrit,
On n'est pas tout entier dans le moment qui passe,
Et l'homme, au sein du temps, occupe plus d'espace!

Vous ne regrettez point ce passé condamné,
Car votre esprit sait trop dans quel siècle il est né.
Vous savez, noble ami, que l'égalité règne;
Il la faut accepter, qu'on l'aime ou qu'on la craigne;
Dans son chemin sanglant, après tant de combats,
Le genre humain vainqueur ne reculera pas.
Et d'ailleurs, sur un fait qu'on déclame ou qu'on glose,
Quand il s'agit de tous, le nombre est quelque chose.
L'autre ordre, à quelques-uns, devait sembler très-beau;
Sur le nombre il pesait, humiliant fardeau!
Quant à moi, ces vieux temps me plairaient fort, en somme,
Si tout le monde alors était né gentilhomme!

Aussi vous proclamez bien haut l'égalité,
Cette fille du temps, de la nécessité,
Ce flot qui chaque jour élargit son rivage,
Cette religion qui grandit d'âge en âge,
Dogme qu'au Golgotha le martyr immolé [1]

[1] Les Pères ont appelé le Christ le premier martyr.

Comme un secret divin au monde a révélé.
Mais, au pouvoir nouveau qui gouverne la terre,
Ami, vous adressez une parole austère :
Que le sultan du jour par d'autres soit flatté ;
De vous il entendra du moins la vérité.
Oui, vous avez raison, tout semble se dissoudre,
Car les lois sont de sable et les mœurs sont en poudre;
L'ancien monde n'est plus, l'autre n'est pas encor.
Comme ces grands oiseaux dont le puissant essor
Suivait votre vaisseau sur la mer Atlantique,
Loin de la vieille Europe, et loin de l'Amérique,
Dans l'espace égarés, lassés, battus des vents,
Chancelaient éperdus sur les déserts mouvants;
Ainsi nous chancelons, battus par les orages,
Sur l'abîme flottants, loin de tous les rivages.
Quand la foule imprudente en détourne son œil,
Pilote vigilant, vous signalez l'écueil!
Vous nous dites : Craignez de nouvelles misères;
Craignez de ne pas être aussi grands que vos pères.
Les nations n'ont plus, pour le maintien des droits,
Ces familles, ces corps, qui résistaient aux rois;
Tous, étant isolés, sont faibles, sans défense;
L'isolement peut-il fonder l'indépendance?
Dans les cœurs fatigués de désordre et de bruit,
Il se fait un grand vide, une effroyable nuit.
Toute âme se dessèche au vent de l'égoïsme,

Qui peut l'abandonner, cadavre, au despotisme.
Ah! c'est le mot fatal qui vous remplit d'effroi;
Oui! que cet ennemi s'appelle peuple ou roi,
C'est lui qu'il faut surtout redouter et combattre;
Car vous n'élevez pas la voix pour nous abattre,
Car vous ne voulez pas, prophète désolé,
Vous asseoir et gémir sur le monde ébranlé.
Ce n'est point pour glacer, mais armer les courages,
Que vous nous dépeignez, dans vos plus belles pages,
Ce despote, oppresseur des fils de l'Union,
Qu'on nomme multitude ou bien opinion;
Qui blesse les cœurs fiers, courbe les âmes viles,
Rampant dans leur orgueil, superbement serviles;
Qu'adorent à genoux des tribuns courtisans,
Qui se repaît d'erreur, de mensonge et d'encens!
Ou que vous nous montrez, au sein de nos conquêtes,
Cet absolu pouvoir qui menace nos têtes.
Non pas l'œil sombre et dur, le bras souillé de sang,
Mais le bras désarmé, l'œil louche et caressant,
Énervant par degré toute force virile;
Qui, sourdement actif, mortellement habile,
Tuteur des nations, les voudrait soulager
Du soin de se régir et de se protéger,
Et qui, croissant toujours dans l'ombre et le silence,
S'étendrait sur l'État ainsi qu'un piége immense!
Pour conjurer ces maux nés de l'égalité,

Aimez, nous dites-vous, aimez la liberté!
Ah! c'est là la grandeur de votre œuvre immortelle,
A son culte épuré d'être vraiment fidèle,
De ne la pas confondre avec les passions
Que soulève le flot des révolutions;
De voir en elle une arme, un remède héroïque,
Au danger qui menace un temps démocratique!
Vous voulez rendre un cœur à ce siècle abattu
Et de la liberté lui faire sa vertu!

J.-J. AMPÈRE.

14 juillet 1855.

Mot
le
u
vo
D

C
et
cie
en
mo
pag
dor
Cai

PROMENADE

EN AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

Motif du voyage. — Fanny Kemble. — Départ. — Haute opinion qu'ont les Américains de leur pays. — Nuances sociales. — Ce qu'on appelle une révolution aux États-Unis. — Les juges élus par le peuple. — Traversée. — Arrivée à New-York. — Premier aspect de cette ville. — De New-York à Boston.

Quand on a parcouru l'Europe du nord au midi et mis le pied dans les deux autres parties de l'ancien monde, quand on a étudié l'antiquité en Grèce, en Italie, en Égypte, — le moyen âge et les temps modernes en Scandinavie, en Allemagne, en Espagne et en Angleterre, — le monde musulman, dont le caractère dominant est l'uniformité, au Caire et à Constantinople, — si l'on veut voir quel-

que chose d'entièrement nouveau, je crois qu'il faut aller en Amérique, du moins tant que la Chine ne sera pas ouverte et que la lune ne sera pas accessible. Voilà pourquoi je vais m'embarquer aujourd'hui à Southampton pour les États-Unis. Ce départ surprendra peut-être un peu les lecteurs qui ont bien voulu me suivre dans d'autres pérégrinations, dont le motif se rattachait à la littérature ou à l'érudition ; à ces lecteurs assez bienveillants pour se souvenir de mes travaux, je répondrai qu'après avoir contemplé les monuments des sociétés du passé, j'ai été tenté d'observer dans son progrès une société nouvelle. Il était curieux sans doute de chercher à déchiffrer, sous des hiéroglyphes de quatre mille ans, une civilisation presque effacée; il ne l'est pas moins peut-être de chercher à lire, dans les traits d'une civilisation encore jeune, ce qu'elle sera un jour. Les prodiges de l'industrie humaine, appelée à changer rapidement la face du globe, ne doivent pas être méprisés, quelque admiration que méritent les statues de Phidias et les vers de Dante ou d'Homère. Or, de notre temps, il s'est formé ou plutôt il se forme une société à laquelle un immense avenir semble promis. Nulle part sous le soleil une plus grande activité n'est déployée dans le champ de la civilisation nouvelle. J'ai été tenté

de donner à mes yeux et à mon esprit ce spectacle après tant d'autres spectacles. Ajouterai-je que le beau livre de M. de Tocqueville sur la *Démocratie en Amérique* et les entretiens de l'illustre auteur, qui veut bien m'appeler son ami, ont encore excité mon désir en l'éclairant ? Dirai-je enfin que, sur ce continent utilitaire, à travers la fumée des usines et des locomotives, j'ai entrevu, pour les curiosités du savoir, quelques antiquités sur les bords de l'Ohio et sur le plateau mexicain ; pour les plaisirs de l'imagination, une poétique nature, la chute du Niagara, les palmiers des tropiques ? Je m'arrête ; j'en ai dit assez pour m'excuser d'écrire, si, en finissant, le lecteur me pardonne d'avoir écrit.

Southampton, 27 août 1851.

Hier j'étais à Londres, dans le *palais de cristal*. Je viens d'assister à l'*exposition universelle*, le premier fait vraiment universel dans l'histoire des hommes. Oui, c'est la première fois, depuis le commencement du monde, que les hommes font quelque chose en commun, que tous les peuples se réunissent dans l'unanimité d'une même entreprise, sans distinction de patrie, de race ou de croyance : événement mémorable et prophétique, car il an-

nonce et inaugure, pour ainsi dire, l'unité future du genre humain.

Aujourd'hui je vais quitter l'Angleterre pour les États-Unis; je vais aller contempler dans toute la liberté de son action cette puissance de l'industrie, dont j'ai admiré à Londres les résultats cosmopolites; mais, avant de laisser derrière moi le rivage de l'Europe, je demande la permission de raconter une rencontre que j'ai faite et qui a été pour moi une piquante et gracieuse anticipation de l'Amérique.

Dans le waggon qui m'a amené de Londres à Southampton, ainsi qu'un Américain très-distingué, M. Théodore Sedgwick, avec lequel je vais m'embarquer, se trouvait une dame anglaise, qui accompagnait la mère et la sœur de M. Sedgwick. Cette dame me frappa tout de suite par la fermeté de son langage et le tour original de son esprit : c'était Fanny Kemble, dont le capricieux et poétique volume sur les États-Unis, vrai livre de jeune fille, m'avait charmé, et, bien qu'un peu sévère pour les mœurs américaines, m'avait donné pour la première fois l'envie de faire le voyage que je fais aujourd'hui. La nièce de Mme Siddons a sur le front, dans le regard, dans tout l'ensemble de sa personne, un reflet de Melpomène. Bien des choses se sont passées

depuis qu'elle écrivait ce qu'elle appelle aujourd'hui ses *impertinences* sur les mœurs américaines et ses courses à cheval au bord de l'Hudson, et les vers charmants que ces lieux lui inspiraient. Quoiqu'elle ait emporté de tristes souvenirs du pays qu'elle avait choisi, elle comprend mieux aujourd'hui les avantages sociaux de ce pays, où, me disait-elle, on a le sentiment que personne ne souffre de la misère autour de vous; mais elle paraît refroidie sur les beautés naturelles qu'il peut offrir. Pour moi, je m'en tiens, sous ce rapport, à ses impressions de vingt ans [1].

M. Sedgwick, avec lequel j'ai le bonheur de faire la traversée, est un avocat et un jurisconsulte éminent de New-York; il a toute la vivacité d'esprit et tout l'entrain qu'on attribue à nos compatriotes. Du reste, en vrai voyageur américain, il ne se presse

[1] Un autre hasard de voyage, encore plus heureux, m'a permis de connaître et d'apprécier davantage celle qu'une étoile favorable me faisait rencontrer cette fois à Rome, auprès de sa sœur, madame Sartoris. Je serais bien ingrat si je ne donnais un souvenir reconnaissant à nos promenades dans la campagne de Rome, qu'animait un enthousiasme si vrai pour cette région incomparable. Sept à huit personnes, qui s'étaient choisies, allaient deux fois toutes les semaines dans les lieux les plus pittoresques et les plus célèbres, tantôt se livrer à des gaietés d'enfant, tantôt éprouver les plus hautes admirations de l'art, quand, après que sa sœur nous avait fait entendre, avec cette voix que l'Angleterre a applaudie, un air d'Hændel, madame Kemble déclamait en grande tragédienne, devant cette nature sublime, un morceau de Shakspeare.

point, regarde tranquillement sa montre, et déclare que nous avons encore un quart d'heure pour nous rendre à bord, comme s'il s'agissait d'aller de Paris à Saint-Cloud. Les dames ne sont pas plus agitées que lui. En effet, nous arrivons à temps, et au bout de deux heures nous sommes sur le *Franklin*, parti ce matin du Havre, et qui attendait à Cowes, dans l'île de Wight, la correspondance de l'omnibus à vapeur de Southampton. Nous ne partirons pas ce soir, parce qu'il y a du brouillard. Cette prudence chez un capitaine américain m'étonne ; mais M. Wooton est un officier aussi sage que hardi. Pour tempérer l'audace naturelle aux marins des États-Unis, le capitaine d'un bateau à vapeur de cette compagnie doit avoir 28,000 dollards à bord, environ 150,000 francs.

En mer, 28 août.

Je me suis levé avant que le bâtiment fût en marche. Tout à coup les roues ont commencé à tourner, et nous voilà en route pour l'Amérique.

Tandis que nous longions l'île de Wight, un Américain m'a dit : « C'est à peu près comme *Long-Island*, en face de New-York. » Le premier trait de caractère que je remarque sur ce bâtiment, où la

grande majorité des passagers appartient aux États-Unis, c'est l'occupation constante et la glorification perpétuelle de la patrie. L'Amérique est l'idée fixe des Américains : la conviction de la supériorité de leur pays est au fond de tout ce qu'ils disent; on la retrouve même dans l'aveu de ce qui leur manque. Ainsi chacun a soin de me prévenir que je ne dois pas m'attendre à trouver dans une société nouvelle les raffinements des vieilles sociétés de l'ancien monde : rien de plus sensé; mais dans cet empressement à m'avertir de ce qu'il ne faut pas chercher aux États-Unis, je reconnais les précautions d'un patriotisme inquiet, toujours en défiance des jugements de l'étranger. Ces précautions ressemblent assez aux avertissements d'un auteur invitant, dans sa préface, à ne point chercher dans son livre des qualités qu'il ne serait pas fâché qu'on y découvrît. Les Américains diraient volontiers de leur pays, né d'hier : *Nous n'avons mis qu'un quart d'heure à le faire*. Il est vrai qu'il serait souverainement injuste de leur répondre avec le misanthrope :

...Le temps ne fait rien à l'affaire.

Je n'entends guère articuler de louanges directes des États-Unis, mais je ne sais comment il arrive

que, dans tout ce qu'on en dit, ils se trouvent toujours avoir l'avantage. Les farines françaises sont excellentes, mais les farines de Virginie sont encore meilleures; les huîtres qu'on mange aux États-Unis sont supérieures à toutes les huîtres. Ce sont de petits faits qui viennent se placer naturellement dans la conversation, à titre de renseignement, et dont on vous laisse tirer la conséquence. Je ne saurais me défendre de la pensée que c'est un chagrin pour les habitants des États-Unis de ne pouvoir prétendre qu'un Américain a découvert l'Amérique. Du reste, ce sentiment de prédilection pour leur pays n'a jusqu'ici rien d'offensant ni d'agressif; j'ai plaisir à le voir percer sans cesse. Les occasions qu'il saisit pour se produire peuvent me faire sourire, mais en somme il m'inspire de l'estime pour le peuple américain. En France, surtout depuis quelque temps, nous faisons trop bon marché de nous-mêmes, nous sommes trop dénués d'illusions sur notre propre compte. Il vaut mieux, pour une nation, se respecter et même s'admirer un peu trop que se dénigrer à plaisir et se prendre philosophiquement en pitié[1].

(1) Cependant on ne peut souscrire à tous les éloges qu'il plaît parfois aux Américains de se donner. Mr Wipple a établi dans des lectures publiques, données il est vrai aux États-Unis, que les vertus principales de ses compatriotes étaient, en premier lieu, l'habileté; en second lieu, la

Sur ce bâtiment, je trouve déjà l'occasion d'observer comment le principe d'égalité se combine avec les inégalités que l'éducation et les habitudes tendent inévitablement à établir entre les hommes. Parmi les passagers, nul n'a de titre ou de rang fixe; mais il arrive tout naturellement qu'il se forme des associations entre les personnes dont la condition sociale est analogue. Il y a une table où se trouvent réunis le fils et la fille du gouverneur de l'État de New-Jersey, M. Sedgwick et sa famille, un planteur de Virginie dont les manières et la tournure sont tout à fait européennes, et qui, avec sa jeune et charmante femme, vient de visiter l'Italie, la Grèce et Jérusalem. Des négociants de la Nouvelle-Orléans se sont assis à une autre table, des Français qui vont en Californie à une troisième : il n'existe aucune séparation absolue entre ces différents groupes, rien n'empêcherait ceux qui font partie de l'un de se mêler à l'autre; mais cela n'arrive point, et je commence à comprendre comment des mœurs démocratiques peuvent ne pas entraîner nécessairement un pêle-mêle universel.

générosité; en troisième lieu, l'héroïsme. La première de ces qualités s'accorde mieux que les deux autres avec le talent qu'il accorde à l'Américain de faire entrer dans sa tête la cervelle des autres peuples pour faire arriver leur argent dans sa poche.

On parle beaucoup politique autour de moi; j'écoute avec un grand empressement ces conversations : elles roulent rarement sur les intérêts généraux de l'Union, presque toujours sur les intérêts particuliers des différents États dont la fédération se compose, et qui, comme on sait, ont chacun leur code et leur gouvernement. En ma qualité de Français, il m'est arrivé de demander comment tel ou tel point de droit, tel ou tel détail de l'administration, étaient réglés aux États-Unis; on me demandait à mon tour duquel des vingt-trois États je voulais parler. Il y avait quelquefois vingt-trois réponses à ma question. Les hommes, fort éclairés du reste, que je consultais me paraissaient connaître surtout la législation et l'organisation politique de leur État; bien qu'un esprit analogue pénètre dans toutes les parties de l'Union, les diversités sont grandes. L'indépendance et la vie propre des États, en tout ce qui ne touche point à l'intérêt universel de la fédération, sont un des premiers traits qui frappent un Français dans les institutions américaines.

Un autre résultat de ces institutions, c'est la facilité avec laquelle elles peuvent être modifiées sans secousse et sans danger. J'entendais sans cesse parler de *conventions* et de *révolutions* auxquelles plu-

sieurs personnages présents avaient pris une part active. Chez nous, ces mots réveillent des idées terribles. Aux États-Unis, le jour où l'on veut changer quelque article de la constitution d'un État, on s'adresse à la législature, qui propose la réunion d'une convention. Le peuple consulté prononce que la convention sera convoquée. La constitution amendée par celle-ci est soumise à la ratification du suffrage populaire. C'est ce qu'on appelle ici une *révolution*.

Une de ces révolutions a changé dans l'État de New-York l'organisation judiciaire, et ce changement a été imité dans plusieurs autres États; il consiste à faire nommer les juges par les électeurs. C'est une application bien étrange et bien extrême du principe de l'élection que de faire voter ceux qui doivent être pendus pour la nomination de ceux qui doivent les pendre, d'autant plus que les juges ainsi élus ne le sont que pour un temps, et pour un temps assez court. Il me paraît impossible que cette mesure n'ait de grands inconvénients, ou au moins n'offre de grands dangers. Voilà le droit sacré de rendre la justice, ce droit qu'on doit s'efforcer de maintenir dans une région supérieure aux passions politiques, tombé dans leur domaine et devenu le prix du combat, la proie du vainqueur.

On me répond par cette expression transportée du langage de la mécanique dans l'idiome politique des États-Unis : *it works well*, cela fonctionne bien. On m'assure que les choix ont été jusqu'ici excellents, que le discernement populaire a décerné la magistrature aux meilleurs jurisconsultes. Je n'en pense pas moins que ce mode d'élection est un empiétement du suffrage universel sur ce qu'il serait le plus important de lui soustraire, que cette magistrature précaire n'a ni la majesté ni la force convenables, et que les États qui n'ont pas encore essayé de cette *révolution* feront bien de ne pas l'accomplir.

Tout en recueillant ces renseignements et bien d'autres de la bouche des hommes les plus compétents, en m'initiant par eux aux secrets de la société singulière que je vais visiter, je n'oublie pas la mer et le ciel. Je passe de longues heures tantôt à l'avant du bâtiment, m'enivrant de la brise, plongeant mon regard dans cette étendue si courte pour les yeux, mais que ma pensée déroule devant moi jusqu'aux rivages de l'Amérique; tantôt à l'arrière, suivant du regard l'allée verdoyante que trace le sillage du vaisseau. Je ne trouve point que la mer offre un spectacle monotone, comme on le dit souvent : elle change à chaque instant d'aspect, de

couleur, de physionomie. Cette puissance formidable a le charme du caprice : tantôt sombre et troublée, tantôt calme et radieuse, la mer est tour à tour d'azur, d'émeraude, de plomb fondu, d'huile, d'encre ou d'or. La vie de bord ne m'ennuie point. Je vais de groupe en groupe, comme on va le matin à Paris d'un salon dans un autre. A deux pas sont la solitude, la rêverie, l'immensité. En présence de cette immensité, les enfants jouent sur le pont; la partie jeune de la société rit et danse gaiement, tandis que le ciel se rembrunit et que l'Océan commence à gronder. Enfin, après onze jours de cette vie de conversations, de lectures, de promenades même, car le pont du *Franklin* ferait une assez belle allée de jardin, nous approchons du nouveau continent, ayant franchi mille lieues presque sans nous en apercevoir. Avant d'arriver, un brouillard épais nous enveloppe : ce sont les brumes de Terre-Neuve, qui s'étendent jusqu'ici et qui sont formées surtout par la condensation de la vapeur exhalée de l'eau plus chaude qu'entraîne vers le nord le grand courant maritime appelé *gulf-stream*. La machine s'arrête, et, si elle recommence à marcher, on sonne une cloche pour avertir les bâtiments qui pourraient nous heurter. Le capitaine et le pilote s'évertuent à percer du regard ces ténèbres; elles se

dissipent enfin. Nous entrons dans la rade de New-York, qui, quoi qu'on en dise autour de moi, ne ressemble point à la rade de Naples, mais qui n'en est pas moins une rade magnifique, et le *Franklin* vient, à l'embouchure de l'Hudson, toucher le quai que bordent à perte de vue une foule d'autres bâtiments à vapeur. Nous sommes en Amérique.

New-York, 7 septembre.

Avant de mettre pied à terre, et tandis que nous attendons nos bagages, nous apprenons l'issue de l'expédition de Cuba; elle a échoué, Lopez a été pris et exécuté. Ces nouvelles nous sont données par un jeune cocher de fiacre auquel M. Sedgwick me recommande après avoir causé un moment politique avec lui. Je quitte le bateau, chargé de lettres de recommandation, comblé d'invitations cordiales pour toutes les parties des États-Unis; je n'ai pas lieu de me plaindre jusqu'ici.

Il est vrai que je n'ai pas trouvé les cochers américains aussi aimables que les *gentlemen*. Celui qui parlait si bien sur les affaires de Cuba, et qui devait me conduire à l'hôtel d'Astor pour un demi-dollar, a exigé le double. J'ai fait ce que j'aurais fait en Europe, j'ai demandé en arrivant ce que je

devais donner. Deux messieurs étaient au bureau; je me suis adressé à l'un d'eux en lui montrant ma lettre de recommandation pour le propriétaire de l'hôtel. Je dois dire qu'on n'a pas eu l'air de faire la moindre attention à ma lettre, et que l'un des deux employés, sans me répondre, a remis un dollar au cocher avec une facilité qui eût été pleine de bonne grâce s'il eût tiré l'argent de sa poche.

Bientôt le tam-tam, qui remplace la cloche du dîner ici comme à bord, m'a averti d'aller m'asseoir à une table d'hôte de deux cents couverts; je n'ai eu aucune peine à me placer; on ne se précipitait point sur les plats. Suivant l'usage universel aux États-Unis, on buvait de l'eau glacée. Un menu qu'on imprime chaque jour était placé près de chaque convive, et, sur un signe, on était servi par des garçons qui ne manquaient point d'empressement, quoique, ignorant l'usage américain, j'eusse négligé de stimuler leur zèle en donnant d'avance un pourboire à celui qui, dès lors, se charge spécialement de votre personne. En revanche, on ne donne rien pour le service en partant. Le dîner n'a pas été long, mais il ne m'a pas semblé démesurément rapide. On était très-silencieux : ce silence n'était interrompu que par les bouteilles de vin de Champagne, dont les bouchons sautaient en l'air;

mais je n'ai pas un tel goût pour les conversations de table d'hôte que j'en aie beaucoup regretté l'absence.

Je ne connais pas de plus grand plaisir en voyage que d'errer au hasard dans une ville inconnue. Chaque ville, en effet, a sa physionomie, son air, et jusqu'à ses bruits particuliers. Ici cet intérêt est plus vif encore. Arrivé depuis quelques heures en Amérique, cette nouvelle ville est en même temps pour moi un nouveau monde. Je suis longtemps la *Large Rue* (*Broadway*), et, au mouvement des voitures et des omnibus, je pourrais presque me croire à Londres, dans le *Strand*. Je marche pendant une heure entre de beaux magasins. *Broadway*, c'est la rue Vivienne de New-York; mais cette rue est beaucoup plus longue que l'avenue des Champs-Élysées. Ce vacarme, cet éclat, font un singulier effet quand depuis onze jours on n'a vu que les flots. Je cherche un quartier moins étourdissant; je longe les bords de l'Hudson. Ici c'est une autre agitation, un autre bruit : les ateliers où l'on construit les machines à vapeur retentissent du fracas des marteaux. Sur le fleuve passent et se croisent les bateaux à vapeur qui le montent ou le redescendent. Une très-vive lumière éclaire cette scène, pour moi nouvelle. Mon premier cou-

cher de soleil en Amérique est bien américain : c'est à travers des mâts, et par-dessus des chantiers, que je vois l'astre étincelant disparaître dans un ciel d'or. Suivant alors des rues silencieuses, je crois retrouver l'ancienne petite ville hollandaise, aussi calme, aussi flegmatique que la ville américaine est active et ardente, et dont Washington Irving a raconté si drôlement l'histoire imaginaire. les trottoirs en brique, les arbres qui bordent les rues, aident à l'illusion de la Hollande. Puis je rentre dans la partie animée de New-York; je m'arrête devant un magasin comme il n'en existait pas dans le *Nouvel-Amsterdam*, comme il n'en existe peut-être ni à Londres ni à Paris; le *Petit Saint-Thomas* est éclipsé. Je viens de compter cinq étages et soixante-quinze fenêtres. Je n'étais pas seul à admirer; en me retournant, que vois-je? deux sauvages en grand costume, le visage peint, des plumes sur la tête, là, au milieu de cette foule, dans cette rue, devant ce magasin! les propriétaires naturels du sol, devenus étrangers sur ce sol, et presque aussi dépaysés dans la patrie de leurs ancêtres que le serait un Chinois dans les rues de Paris! Toute l'histoire des deux races est là. Le plus redoutable chef indien, dans ses forêts, aurait moins frappé mon imagination par sa présence, m'aurait

moins donné à réfléchir et à rêver que ces deux badauds du désert flânant dans la grande rue de New-York.

Je rentre; il y a un concert dans l'hôtel. Je m'endors, la fenêtre ouverte, au bruit de la musique, au murmure d'une eau jaillissante, par un clair de lune napolitain.

Je reviendrai à New-York; mais je suis pressé d'aller voir la ville qu'on dit la plus intellectuelle des États-Unis, Boston, et l'université de Cambridge auprès de Boston. Trois ou quatre *steamers* partent aujourd'hui; j'en prends un au hasard. Un domestique noir, en me remettant les numéros gravés sur de petites plaques de cuivre qui doivent me servir à réclamer mon bagage, a soin de les glisser adroitement dans ma main sans la toucher. Ce procédé peut avoir ses avantages, mais il fait faire une réflexion pénible sur le rapport des deux races.

Le bateau à vapeur côtoie une rive bordée de vaisseaux, couverte de magasins, d'entrepôts, dont l'aspect n'a rien de poétique, mais qui parlent à l'imagination par leur étendue et par leur nombre. Combien tout cela représente de volonté, d'activité, de puissance! A droite, je ne vois d'autres bâtiments que des hôpitaux, des prisons aux murs gris, à l'air triste et froid, nécessités sévères de la

civilisation. A mon retour, j'irai visiter ces hôpitaux et ces prisons, comme en Italie j'allais visiter des galeries et des palais. En attendant, j'ai ce soir la nature à contempler. Depuis l'Égypte, je n'ai pas vu un semblable coucher de soleil. Même en Italie, on ne trouverait point ces teintes enflammées et sanglantes. A l'horizon, je découvre en face de moi une fournaise d'où jaillissent des traits de feu et des lignes d'ombre. Bientôt la fournaise devient un volcan au cratère de nuages lézardés de lignes rouges, puis le cratère semble se briser et faire explosion dans le ciel. Voilà ce qu'est la lumière à cette époque dans l'Amérique du Nord.

Ces bords ne sont pas assez élevés et assez hardis pour être pittoresques; mais le pittoresque n'est pas tout, la grandeur est quelque chose, et la grandeur n'est pas absente, surtout quand, dépassant au clair de lune une foule de bâtiments à voiles qui semblent fuir comme des fantômes, on se représente les mêmes eaux alors qu'elles baignaient des forêts séculaires, et n'avaient vu que la pirogue de l'Indien glisser à l'ombre de ces forêts, au lieu d'être labourées, comme aujourd'hui, par les roues bruyantes de ce char triomphal de l'industrie et de la civilisation. Je salue cette puissance de la vapeur, qui est l'âme de la

société américaine, en répétant ces vers prophétiques de Darwin :

« Bientôt, ô vapeur encore indomptée ! ton bras traînera la barque paresseuse ou poussera le char rapide, ou bien portera un chariot aérien, déployant ses ailes et fuyant à travers les champs de l'espace. »

Une partie de la prédiction reste encore à accomplir; mais la réalisation de la première semble un garant de l'accomplissement de la seconde.

Sur le bateau j'ai remarqué, ce qui est assez aristocratique, que les passagers des secondes n'entrent dans la salle du souper que lorsque les passagers des premières sont assis. En revanche, voici qui est très-démocratique : après le souper, j'ai demandé un verre d'eau à un garçon; celui-ci, sans répondre, m'a montré un verre, à deux pas, sur la table, avec un geste d'une incomparable majesté.

A moitié route, on quitte le bateau à vapeur pour le chemin de fer. Dans cette partie du trajet, j'ai commencé à faire connaissance avec le caractère américain. On a passé d'un waggon sur un autre. Moi, avec le laisser aller de mes habitudes européennes, je suis arrivé sans me presser au moment où l'on venait de détacher les deux waggons, et où ils commençaient à s'écarter l'un de l'autre.

Tout le monde avait déjà passé du premier sur le second ; j'ai sauté ; mais, dans cette opération, ma redingote s'est accrochée au waggon que je venais de quitter. L'homme qui les séparait s'est mis à les rapprocher, et, parlant vivement, mais sans élever la voix, m'a commandé l'exercice « Sautez en arrière ! — Attendez ! — Sautez en avant ! » Du reste, ni une explication, ni une excuse, ni un reproche. Il me semble que ce petit incident offre un frappant exemple du sang-froid et du laconisme des Américains. Plusieurs fois déjà j'ai cru voir comme une exactitude militaire transportée dans les habitudes de la vie civile. Souvent les domestiques qui apportent les plats arrivent au pas, les déposent, à un signal donné, sur la table, y placent ensuite les assiettes en exécutant un mouvement uniforme et mesuré, puis les couteaux et les fourchettes, qui retentissent en même temps comme des crosses de fusil frappant simultanément la terre. Ici tout se fait avec ponctualité, précision, rapidité ; nul n'a de temps ni de mots à perdre.

CHAPITRE II

Aspect de Boston. — Souvenir de la Révolution. — M. Ticknor. — Les puritains d'autrefois, les unitairiens d'aujourd'hui. — Un adversaire de l'esclavage.

Boston, 10 septembre.

Le chemin de fer qui m'amène à Boston suit pendant quelque temps une rue de la ville. Les enfants courent près des portières de nos waggons, et les habitants, debout devant leurs portes, nous regardent passer. On est loin des précautions européennes : point d'hommes sur la route du train, le bras tendu, tenant un signal. Ici, lorsqu'un chemin de fer traverse un autre chemin, en général il n'y a point de barrière ; seulement on sonne une cloche au passage du train, et un écriteau avertit les passants de faire attention quand la cloche sonnera. Si un passant ne fait pas attention ou ne se presse pas assez, si une vache se trouve sur la voie, il arrive un accident. On met dans le journal un article

avec ce titre en grosses lettres : *Horrible catastrophe!* et il n'en est que cela. Les waggons sont très-peu confortables; il n'y a point de seconde classe, chacun s'établit dans de longs omnibus attachés à la suite les uns des autres, et qui communiquent ensemble par une plate-forme; de chaque côté est une banquette à deux places, au milieu un sentier étroit et un poêle de fonte. Les dossiers des banquettes ne sont pas assez élevés pour qu'on puisse appuyer la tête. On n'a ni sécurité ni commodité; mais il y a trois mille lieues de chemins de fer aux États-Unis. Ces chemins traversent des forêts où il n'existait naguère que des sentiers d'Indiens. Si on était plus difficile et plus exigeant, on attendrait encore les chemins de fer, qui, malgré leurs imperfections, sont, il faut en convenir, plus commodes que les sentiers d'Indiens.

Boston ressemble plus à une ville anglaise que New-York; on y trouve un grand nombre de rues d'un aspect tranquille et retiré; mais la ville n'a rien de sombre ni de puritain. La brique rouge des maisons est plus gaie que la brique noire de Londres. L'entourage des portes et les marches par lesquelles on y arrive sont communément en granit. Très-souvent les maisons font saillie par une sorte de demi-cylindre, ce qui rompt l'unifor-

mité des façades. Les colonnes de grès rouge, les jalousies vertes et les cheminées blanches, égayent le regard. Devant la plupart des maisons, on voit un peu de verdure, des arbustes et quelques fleurs. Cependant le vieux puritanisme n'est pas mort; je lis dans le journal d'aujourd'hui que deux jeunes garçons ont été condamnés à l'amende pour avoir joué au bouchon le dimanche.

Dans la promenade publique, une affiche avertit que les infractions aux règlements de police seront punies plus sévèrement le *jour du Seigneur* que les autres jours. Ceci me semble très-caractéristique. Partout ailleurs, les délits que l'on peut commettre dans un jardin public, contre les gazons et les fleurs, sont punis uniquement pour empêcher qu'ils ne se multiplient : ici, ils sont envisagés au point de vue de leur criminalité morale. Il est naturel alors que cette criminalité soit plus grande les dimanches, et que, par suite, les punitions soient plus fortes.

Cette promenade est très-agréable. C'est un parc planté sur un terrain incliné; vers le milieu est une petite élévation d'où l'on voit la mer. Un jet d'eau énorme s'élève du milieu d'un bassin en forme de croissant. Cette pièce d'eau est le reste d'un petit lac caché autrefois dans l'épaisseur de la

forêt primitive, dont a fait partie un vieil orme qui existe encore, et qu'on entretient religieusement. C'est un bel arbre que l'orme américain, avec son tronc blanc jusqu'à une certaine hauteur, son feuillage élégant qui retombe, il rappelle à la fois le chêne et le bouleau. Michaux l'appelle le plus magnifique végétal de la zone tempérée. Dans la promenade publique de Boston, on bat des tapis, comme dans celle de New-York on séchait du linge. Le peuple est chez lui, il fait son ménage. L'autre extrémité de Boston a un caractère tout différent : c'est le quartier commercial. Là est le mouvement, l'activité : c'est la ville nouvelle des États-Unis à côté de la vieille ville anglaise.

Après tout ce qu'on a écrit sur le sans-gêne des habitudes américaines, j'ai été surpris qu'un *policeman* m'ait invité à éteindre mon cigare. A Boston, il n'est pas permis de fumer dans la rue. C'était, il faut bien le reconnaître, le Français qui était le barbare.

Quoi qu'on en dise, il y a des souvenirs en Amérique, au moins l'on n'y oublie pas la lutte pour l'indépendance. En 1840, une colonne a été élevée sur l'une des hauteurs de Boston, avec cette noble et touchante inscription : « Américains, tandis que de cette éminence votre vue se promène sur

une contrée fertile, sur les merveilles d'un commerce florissant et sur les asiles du bonheur social, n'oubliez pas ceux qui, par leurs efforts, vous ont assuré ce bonheur. » Il y a même des légendes sur ce passé encore si voisin. Dans le parc, on montre la place où était l'*arbre de la liberté*, le père de tous ceux du continent, qui fut détruit par les Anglais en 1775, et, dit-on, en écrasa un en tombant. Cette grande maison, d'un aspect singulier, avec son toit pointu, ses nombreuses fenêtres, son air d'un autre temps, c'est *Faneuil-Hall*, lieu célèbre dans l'histoire de la révolution par les délibérations patriotiques dont il fut alors le théâtre, et qu'on appelle le *berceau de la liberté*. On pourrait donner ce nom à la ville même de Boston. C'est d'ici que partirent ces miliciens qui poursuivirent si rudement les troupes anglaises dans les prés de Lexington, premier combat livré pour la cause de l'indépendance. La ville est dominée par les hauteurs de Bunker-Hill, sur lesquelles s'élève un monument commémoratif de la résistance que ces troupes novices y opposèrent aux soldats anglais. On a placé dans le monument l'ingénieux appareil imaginé par M. Foucaut, pour rendre sensible le mouvement de la terre; un autre appareil semblable existe près de Boston, à l'université de Cam-

bridge. Cette double reproduction d'une expérience curieuse semble indiquer qu'on cherche à se tenir ici au courant des travaux de l'Europe.

On voit à Boston le lieu où est né Franklin, et où fut la boutique dans laquelle il commença, en faisant des chandelles, cette carrière qu'il termina après avoir agrandi le champ des connaissances humaines, après avoir été à la mode dans les salons de Paris, et concouru, ce qui vaut mieux encore, à fonder l'indépendance de son pays.

Franklin est un personnage à part dans l'histoire des États-Unis. Homme de science, de raisonnement pratique, de philosophie positive, bien que né à Boston, il est entièrement étranger à l'élément puritain de la Nouvelle-Angleterre. Philosophe du dix-huitième siècle, par la direction de son esprit il a été le lien de l'Amérique nouvelle et de l'Europe. Les autres hommes de la révolution, Washington à leur tête, avaient beaucoup de type anglais. Il est moins marqué chez Franklin : Franklin aurait plutôt quelque chose de l'esprit français, s'il n'était parfaitement Américain.

Je vais commencer le cours de mes visites et de mes conversations. Aux États-Unis, ce qui est intéressant, ce ne sont pas les monuments, mais les institutions et les hommes. J'irai donc étudiant les

unes et interrogeant les autres. En ce pays, où tout change sans cesse, où tout se fait par le concours des efforts individuels, on ne peut trouver rassemblés nulle part les renseignements dont on a besoin; il faut s'enquérir de toute chose à tout le monde. Heureusement les Américains répondent volontiers aux questions, et en général avec une précision remarquable. A propos des hommes distingués dans la politique, la religion, les sciences ou les lettres, que je trouverai sur mon chemin, je dirai ce que j'aurai observé ou recueilli sur les partis, les sectes, les travaux scientifiques, les productions littéraires, car je tâche que ma *promenade en Amérique* s'accomplisse à la fois à travers le pays que je parcours, et à travers les idées, les mœurs, la vie sociale et intellectuelle de ce pays. C'est dans ce double sens que j'entends une *visite au nouveau monde*.

Parmi les écrivains renommés de Boston, il en est trois surtout dont la réputation est européenne, et que j'étais impatient de connaître : c'étaient M. Prescott, l'historien d'*Isabelle*, du *Mexique*, du *Pérou;* M. Bancroft, qui écrit l'*Histoire des États-Unis*, et M. Ticknor, l'auteur de l'*Histoire de la littérature espagnole*. Malheureusement M. Prescott n'est pas à Boston. Tout le monde sait en Europe que M. Prescott est un écrivain judicieux de la fa-

mille de Robertson; on ajoute en Amérique qu'il est un homme aimable et excellent. Je regrette vivement de ne l'avoir pas rencontré; mais, si je vais au Mexique, j'y retrouverai son histoire. M. Bancroft est également absent; j'espère le rejoindre à New-York. M. Ticknor a donné la première histoire complète de la littérature espagnole; il est assez singulier que ce livre soit venu des États-Unis. M. Ticknor a résidé longtemps en Espagne; il y a formé, à l'aide d'un zèle soutenu et d'une assez grande fortune, une bibliothèque espagnole, sans rivale même dans la Péninsule. Cette bibliothèque a servi de base à un livre remarquable surtout par les notions variées qu'il suppose sur une littérature vaste et en général peu connue. C'est un ouvrage que devront consulter tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la littérature espagnole. M. Ticknor a vécu à Paris; il connaît tout le monde; il a des manières françaises, et parle notre langue sans le plus léger accent, ce que je n'ai guère rencontré chez les Anglais, mais que j'ai remarqué chez plusieurs de ses compatriotes. Sa bibliothèque est celle d'un dilettante, d'un raffiné de la littérature; il a sur Dante, sur Shakspeare, une foule de raretés et de curiosités bibliographiques, et, comme je l'ai dit, sa collection de

livres espagnols est certainement une des plus complètes qu'il y ait au monde.

Encore aujourd'hui, en revenant sur la jetée de Charlestown, j'ai été stupéfait de ces teintes empourprées et dorées du couchant, qui me rappellent les plus éblouissantes soirées de l'Orient. La ville, avec ses maisons de briques rouges, et noyée dans un reflet rouge, offrait un spectacle extraordinaire. Nulle part je n'ai vu l'atmosphère plus diaphane, les contours des objets plus nets. Cette lumière ne diffère qu'en un point de la lumière de l'Italie et de la Grèce : elle a quelque chose de sec et de dur, tandis que, dans ces pays favorisés, la lumière est à la fois vive et moelleuse. Ici tout est, comme l'homme, énergique et décidé; il semble qu'il n'y ait place nulle part pour la mollesse et la grâce.

J'ai été aujourd'hui entendre un prédicateur unitairien qui a de la réputation, le docteur Walker. Il est assez remarquable que dans Boston, qui fut longtemps le foyer du calvinisme le plus rigide, où régnaient avec le plus d'empire les doctrines de la nécessité absolue de la grâce et de l'impuissance radicale de la volonté humaine à faire le bien, la secte qui est aujourd'hui en progrès, qui rallie chaque jour davantage la portion la plus éclairée

de la société, soit la moins mystique, la plus rationaliste des sectes chrétiennes, l'unitairianisme. On nomme unitairiens tous ceux qui rejettent le dogme de la Trinité. Leur croyance est une sorte d'arianisme inclinant au déisme. Ce changement est évidemment le produit d'une réaction. Les *indépendants*, qui furent les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre et jetèrent les fortes bases de la nationalité future des États-Unis, étaient croyants jusqu'à la férocité. Tandis que les catholiques, à Baltimore, et Roger William, à Providence, donnaient, avant Penn, l'exemple de la tolérance, les puritains de Boston condamnaient cette tolérance comme un crime; tout en protestant de leur attachement à *leur mère l'Église épiscopale d'Angleterre*, ils ne permettaient pas qu'on reconnût l'autorité de cette Église, et se vengeaient des persécutions qu'on leur avait fait subir en brûlant des sorcières et en pendant des quakeresses. La tyrannie qu'ils imposaient à la communauté, au nom de la religion, fut poussée par eux jusqu'au plus minutieux et au plus ridicule despotisme; il n'était pas permis d'avoir des cheveux longs et de porter perruque. Les femmes ne pouvaient porter des manches courtes ou ayant plus d'une demi-aune de largeur dans l'endroit le plus large. Il était dé-

fendu, sous peine du fouet, d'embrasser sa femme dans la rue, et aux mères d'embrasser leurs enfants le dimanche. Il ne fallait pas préparer la bière le samedi, de peur qu'elle ne *travaillât* pendant le jour du sabbat. La Bible était le code de cette société, et, la Bible à la main, on mettait à mort la femme adultère, oubliant le pardon du Christ. Deux théologiens signèrent une déclaration par laquelle ils approuvaient qu'on ôtât la vie à l'enfant d'un chef indien vaincu et tué par les puritains, parce que la *race de l'impie devait être exterminée*. Un autre raconte ainsi une victoire des colons sur les sauvages, dans laquelle ceux-ci furent brûlés quatre cents : « C'était un spectacle terrible de les voir fricassés (*frying*) dans le feu, de voir le torrent de sang qui éteignait les flammes, et horrible était l'odeur qui en sortait ; mais la victoire semblait un sacrifice plein de douceur. » (Cotton-Mather, *Mémorial*, p. 189.)

La doctrine théologique de ces sectaires impitoyables anéantissait le libre arbitre, elle niait que l'homme fût capable de faire et même de désirer le bien. Leurs docteurs les plus célèbres, Jonathan Edwards et Hopkins, en vinrent à affirmer que le péché, là où il se rencontre, est, en somme, meilleur pour le monde que ne le serait, à sa place, la

sainteté, que non-seulement il est permis par le père des lumières, mais, en son lieu, préféré par lui à la sainteté et introduit directement par son action. Enfin on mit en avant ce dogme étrange, « que le désir d'être damné pour la gloire de Dieu est nécessaire au salut. » A ces violences dogmatiques s'était opposé, dès le principe, un parti de théologiens modérés, appelé le *parti des anciennes lumières;* mais les *nouvelles lumières* prévalaient chaque jour davantage. Les Américains apportent dans la religion l'ardeur et l'impétuosité qu'ils mettent en toute chose; même aujourd'hui, dans l'hôpital de Worcester, le nombre des fous pour cause de religion égale celui des fous pour cause d'intempérance. Puis vinrent les *revivals* avec accompagnement de convulsions et de frénésie, les sermons des prédicateurs ambulants, qui insultaient les ministres établis, et décrivaient les tourments de l'enfer à leur auditoire de manière à lui donner des attaques d'épilepsie. Le méthodiste Whitefield vint deux fois d'Angleterre aviver encore cet enthousiasme, qui touchait au délire. Les chaires, qui s'étaient d'abord ouvertes pour lui, lui furent fermées. Alors il prêcha sous le grand orme du parc, devant trente mille auditeurs. Toute cette exaltation finit par révolter le bon sens

des Bostoniens. La résistance à ces saturnales du fanatisme religieux est venue, après plusieurs générations, aboutir à l'unitairianisme. Repoussé par une doctrine qui anathématisait la liberté morale, dégoûté par des excès de convulsionnaires, on s'est jeté, pour ainsi dire, à l'autre extrémité du christianisme, sauf à être tout près d'en sortir. Voilà comment l'unitairianisme a pu faire des progrès si considérables à Boston. Aujourd'hui il y a dans cette ville vingt églises unitairiennes, et il n'y en a que quatorze qui se rattachent au puritanisme, savoir : treize congrégationalistes et une presbytérienne; il y en a dix épiscopales, dix catholiques, huit baptistes; c'est dont l'unitairianisme qui est en majorité.

En attendant le sermon de M. Walker, j'ai parcouru le livre qui contient les hymnes composées pour la congrégation unitairienne devant laquelle il va prêcher. Ces hymnes sont en général consacrées aux vérités de la religion universelle. On y trouve la prière de Pope. Jésus-Christ y est appelé l'*homme du Calvaire*, le *grand prophète*. Cependant deux faits surnaturels sont mentionnés dans ces hymnes : la résurrection et le second avénement du Christ. L'unitairianisme n'est donc point un pur déisme, c'est une secte chrétienne prenant

l'Écriture pour base de sa foi et l'interprétant à sa manière. La forme extérieure du culte est la même que dans les églises calvinistes; mais le sermon que j'ai entendu ne saurait être accusé de mysticisme, ce sermon me surprend même pour un sermon unitairien. Ce n'est pas un discours sur la théologie ou la morale, ce sont des conseils sur l'art de se conduire en ce monde, qui peuvent s'appliquer à toutes les professions aussi bien qu'à la profession de chrétien. Le point de sagesse pratique que M. Walker s'attache à développer est celui-ci : « Il faut concentrer ses efforts sur un objet déterminé et ne pas les éparpiller sur plusieurs; il faut avoir un plan bien arrêté et le suivre invariablement; il faut, dans ce plan, subordonner les détails à l'ensemble. » Tout cela me semblait être dit au point de vue de la réussite beaucoup plus qu'au point de vue du devoir. M. Walker est cependant lui-même un homme d'une haute moralité; mais la moralité proprement dite manquait presque entièrement à son sermon. Pour le dogme, même philosophique, il n'en a pas été question. Je dois dire que dans la dernière phrase il y a eu un mot sur l'éternité. Je ne voudrais pas juger l'unitairianisme ni M. Walker, qu'on me dit posséder au plus haut degré le don de l'éloquence, sur le

hasard d'un sermon. On me parle d'un autre prédicateur unitairien de Boston qui est plein d'onction, et d'ailleurs les unitairiens n'ont-ils pas eu leur Fénelon dans Channing?

Je suis allé voir M. Charles Sumner. Son nom fait frissonner certaines personnes, car il est *free-soiler*[1] soupçonné d'abolitionisme. Cela ne m'effraye pas trop; du reste, on ne m'en a point dit d'autre mal, et on reconnaît généralement qu'il est un des plus brillants orateurs du sénat. En attendant M. Sumner, je remarque dans son salon des vues d'Italie, des souvenirs de Rome. Le goût des arts et de l'antiquité n'est donc pas étranger ici. Allons, quoi qu'on en dise, je ne suis pas tout à fait en pays barbare. Cette veine européenne qui pénètre la société des États-Unis mérite bien d'être signalée, parce que, sans rien changer au caractère fondamental de cette société, elle en modifie considérablement l'aspect. M. Sumner me montre le Capitole; car, dans le chef-lieu politique de chaque État, l'édifice où se rassemblent les sénateurs et les représentants s'appelle du nom, selon moi trop emphatique, de Capitole. Celui de Boston renferme une belle statue

[1] On nomme ainsi ceux qui s'opposent à l'introduction dans l'Union d'un nouvel État à esclaves.

de Washington par Chantrey. C'est bien le héros simple et rigide de la révolution américaine. Tout près, dans l'*Athenæum*, est un buste marqué d'un caractère plus individuel, et qu'on dit la seule effigie vraiment ressemblante du plus pur des grands hommes : Washington, extraordinaire par la rectitude et la simplicité, qui ne fut ni un éloquent orateur ni un subtil diplomate, mais que nul n'a surpassé pour la droiture du cœur et de l'intelligence, et qui eut le vrai génie politique, le génie de la vertu.

M. Sumner ne propose point que le gouvernement intervienne dans la constitution des États à esclaves; une pareille pensée serait trop contraire à la politique de ce pays, politique dont l'essence est le respect du droit qu'a chaque État de se conduire comme il l'entend. Ce qu'il demande, c'est que le gouvernement ne protége point l'esclavage; que l'esclavage soit, comme il dit, *sectionnel* et non national; que par exemple le gouvernement fédéral ne prête point main-forte aux propriétaires d'esclaves fugitifs, quand ceux-ci viennent dans les États du Nord, pour les réclamer. C'est au nom de l'indépendance même des États qu'il repousse cette intervention; car, si les États du Sud ont le droit d'avoir des esclaves, les États du Nord ont le

droit de donner asile à ceux qui viennent chercher la liberté sur une terre libre[1].

CHAPITRE III

Une université américaine. — Histoire et organisation de cette université. M. Sparks, M. Éverett, M. Agassiz.

New-Cambridge.

Près de Boston est l'université de Cambridge. Professeur moi-même, ayant visité les universités de l'Allemagne et étudié dans l'une d'elles, j'é-

[1] M. Sumner a prononcé, sur cette thèse, dans le sénat de Washington, un discours très-hardi et très-brillant. A propos des esclaves que possédait Washington, et que, par son testament, il ordonna d'affranchir, l'orateur a dit : « J'en appelle de l'âme de Washington, encore engagée dans les ombres de la vie terrestre, à cette âme déjà illuminée par les clartés d'une autre sphère. J'en appelle de Washington sur la terre à Washington dans le ciel. » Cette noble protestation coïncide avec l'apparition du roman de madame Beecher Stowe, *My uncle's Tom Cabin*. On ne saurait dire que ce dernier ouvrage, malgré son incontestable mérite, soit le meilleur des ouvrages ; mais je ne crois pas qu'un autre ouvrage ait eu en aussi peu de temps autant de lecteurs. C'est un fait consolant et qui rachètera dans l'avenir bien des choses qui ont besoin de l'être dans notre époque, qu'un succès inouï dans l'histoire des lettres ait été accordé à un livre surtout parce que c'était un livre contre l'esclavage.

prouve un vif désir de voir ce que peut être cette université américaine.

D'abord, il n'y a rien ici de pareil à ce qu'en France on appelle université. L'établissement doit surtout ses développements, qui remontent presque à l'origine de la colonie (1636), à des dons particuliers. Le premier de ses bienfaiteurs, Harvard, lui a donné son nom; on l'appelle *Harvard College*, collége d'Harvard, en l'honneur de ce théologien de la Nouvelle-Angleterre, qui lui légua la moitié de son bien et toute sa bibliothèque. De même un particulier nommé Yale fut dans le Connecticut le fondateur du collége de New-Haven, et lui a donné son nom. D'autres ont établi des chaires qui portent également leur nom. A Cambridge, un professeur de grec s'appelle *professeur d'Éliot*, parce que c'est à un M. Éliot qu'est due l'existence de la chaire qu'il occupe. On voit que, dès l'origine de la colonie, de simples citoyens ont fait ici ce que faisaient en Europe la royauté et les aristocraties. Il y a aux États-Unis le collége d'Harvard, le collége d'Yale, comme il y avait à Paris le collége Montaigu et le collége d'Harcourt. Seulement ce sont des noms de théologiens et de commerçants, au lieu d'être des noms de grands seigneurs.

Aujourd'hui, plus que jamais, les particuliers

font pour l'instruction ce que font en Europe les gouvernements. M. Lawrence, le ministre actuel des États-Unis à Londres, a créé à Cambridge un ensemble de chaires scientifiques, une sorte de faculté des sciences; il a donné pour cela cinq cent mille francs. On peut citer dans les annales du collége un grand nombre d'autres dons; mais il n'en est pas de plus touchants que les dons en nature offerts à cette institution dans ses faibles commencements. C'était peu de temps après l'établissement de la colonie, l'argent était rare, et le zèle se produisait par des offres modestes. Un particulier donna pour le collége une pièce d'étoffe de coton de la valeur de neuf shillings; un autre, un pot d'étain du même prix; un troisième, un plat à fruit, une cuiller, *une petite salière et une grande*. Les noms de ceux qui firent à la science ces simples offrandes ont été conservés, et méritaient de l'être. Cambridge compte parmi ses bienfaiteurs des noms illustres : le chronologiste Usher, le célèbre théologien Baxter, enfin le philosophe idéaliste Berkeley, qui a nié la matière comme d'autres ont nié l'esprit, et qui a vécu plusieurs années en Amérique, où il était venu dans l'intention de travailler à l'éducation des colons et à la conversion des Indiens. Walpole contraria ses généreux des-

seins; quant à son système, il n'a pas laissé de trace en Amérique . la négation de la matière ne pouvait être la philosophie des États-Unis.

Cambridge a toujours été un point lumineux dans la Nouvelle-Angleterre. La première presse établie en Amérique le fut à Cambridge, en 1638, vingt ans après l'arrivée des *pèlerins*. La première feuille périodique qui ait paru dans les colonies fut publiée à Boston en 1764[1]. Comparez à cela l'état intellectuel de la Virginie, où l'imprimerie ne se montra que quatre-vingt-dix ans après son apparition à Cambridge, et où un gouverneur pouvait dire : « Grâce à Dieu, nous n'avons ni écoles ni imprimerie, et j'espère que nous n'en aurons pas de cent ans, car la science a mis au monde la désobéissance, l'hérésie, les sectes et les intrigues contre le gouvernement. »

En effet, ce fut de la Nouvelle-Angleterre, affligée du double fléau des écoles et de la presse, que sortit le mouvement vers l'indépendance, suivi bientôt, du reste, par la Virginie. Les idées de liberté pénétrèrent à Cambridge bien avant l'affranchissement des colonies. Dès le milieu du dix-

[1] Il n'y eut de véritable journal, c'est-à-dire de feuille paraissant chaque jour dans l'État de Massachusets qu'en 1813. En 1834, il y avait cent huit journaux à Boston. (*Annual Almanach for* 1835, page 175.)

huitième siècle, les thèses qu'on y agitait préludaient à l'insurrection. En 1743, Samuel Adams y posait celle-ci : « S'il est légitime de résister au magistrat suprême lorsque la république ne peut pas être autrement conservée; » et il soutenait l'affirmative. En 1745, Gerry en soutenait une encore plus explicite et directement applicable aux discussions qui s'élevaient déjà entre l'Angleterre et ses colonies, savoir : « qu'à une innovation dans les lois financières qui détruit le commerce d'un peuple, les sujets peuvent légitimement désobéir sans cesser d'être fidèles. » La plupart des orateurs de la révolution ont été gradués à Cambridge.

Le calvinisme, qui a présidé à la fondation de cet établissement, y est devenu avec le temps presque entièrement étranger. De là un grand soulèvement de l'esprit de secte contre l'esprit tolérant de Cambridge. On permet aux élèves juifs d'observer le sabbat, aux catholiques de célébrer toutes les fêtes reconnues par leur Église. Le collége de New-Haven, dans le Connecticut, et le collége d'Amherst sont restés davantage sous l'empire du vieil esprit puritain. Cependant, à Cambridge même, il s'est conservé quelque chose de cet esprit : les élèves protestants doivent aller tous les jours une fois à l'église, et deux fois le dimanche; celui d'entre eux

qui s'en est dispensé, sans excuse valable, trois fois en quatre ans, est renvoyé.

Dans l'université de Cambridge, on a très-bien combiné avec l'indépendance des professeurs la surveillance de l'État et l'intervention du public; l'un et l'autre sont représentés par le comité des surveillants (*overseers*). Ce comité se compose aujourd'hui de trente personnes, dont six doivent être choisies chaque année par la législation; le gouverneur et le directeur de l'enseignement public en sont de droit. Les personnages officiels sont là pour exercer le contrôle de l'État; les autres, celui de l'opinion publique. En somme, le comité surveille, modère, mais ne dirige pas.

La *corporation*, composée du président de l'université, de cinq *fellows* et d'un trésorier, a une importance beaucoup plus grande : c'est entre ses mains qu'est déposée toute la propriété de l'établissement. Les vacances sont remplies par les votes des membres de la corporation que confirme ou infirme une décision des surveillants, ce qui donne à ceux-ci une large part dans cette élection; mais, une fois élus, les membres de la corporation nomment les professeurs et les maîtres, et font tous les règlements universitaires, lesquels doivent être confirmés par les surveillants.

L'application de ces lois et de ces règlements appartient à la faculté, composée de tous les officiers qui sont employés à l'instruction et à la discipline du collége. C'est la faculté qui confère les grades, inflige les punitions, et gère tout le département de l'instruction et de la discipline. Le président des facultés veille à ce que les lois et règlements soient observés, et dénonce au gouvernement de l'État les abus qui peuvent naître de la violation ou des lacunes de ces règlements.

Telle est l'histoire et l'organisation de la république littéraire que je vais visiter.

L'omnibus m'a transporté en une demi-heure à Cambridge : il m'arrête *aux colléges*. Je vois de jolies petites maisons de bois semées au milieu des arbres : ce sont les maisons des professeurs. De grands bâtiments en briques servent de demeures aux étudiants; le tout a un aspect recueilli et solitaire. On est bien loin de l'Amérique industrielle, ou plutôt on a l'air d'en être bien loin; mais elle est à une demi-lieue, et je crains que les préoccupations matérielles, le besoin de s'enrichir, ne soient également à la porte de ce séjour scientifique, et n'attirent prématurément les jeunes gens que je vois errer sous ces paisibles ombrages. Comment se plaire longtemps ici avec des livres, quand,

à deux pas de soi, on sent l'activité inquiète d'un peuple calculateur et entreprenant? Comment ne pas être bientôt entraîné par le tourbillon, et ne pas quitter de bonne heure des occupations sans résultat positif, pour celles qui donnent la fortune, l'influence, la considération, le pouvoir?

Ma première visite est pour M. Sparks[1], président actuel de l'université. M. Sparks a consacré sa vie à l'histoire de son pays. Il a publié des documents importants sur l'histoire de la révolution américaine; il en a recueilli un bon nombre dans les archives du ministère des affaires étrangères à Paris, et se loue beaucoup de la libéralité avec laquelle ces archives ont été ouvertes à ses recherches. M. Sparks a écrit la *Vie de Washington*, et donné au public la correspondance annotée de ce grand homme. Il est auteur de plusieurs biographies très-bien faites sur les principaux personnages qui ont figuré dans l'histoire de son pays. C'est le Plutarque américain.

A ceux qui douteraient qu'on pût rencontrer aux États-Unis le type parfait du *scholar* et du *gentleman*, je citerais M. Ed. Everett, qui vit à Cam-

[1] Depuis mon voyage, M. Walker a succédé à M. Sparks, et pour son inauguration il a prononcé un discours fort remarquable sur l'importance des universités dans des pays démocratiques.

bridge, où il a été président de l'université, comme il a été gouverneur de l'État du Massachusets[1] et ambassadeur en Angleterre. M. Everett est surtout renommé pour l'élégance de son style; la collection de ses discours offre un modèle classique de la prose américaine. M. Everett a tout à fait les manières d'un homme d'État anglais. Nous parlons des institutions des États-Unis; il ne voit pour elles qu'un danger, mais ce danger lui paraît grand : c'est la terrible difficulté de l'esclavage. En abordant ce sujet, sa figure sérieuse et douce exprime une inquiétude profonde, et cet homme si éclairé ne semble voir aucune solution au redoutable problème. Comment ne pas reconnaître, en effet, que l'esclavage est en soi un fait monstrueux et une institution détestable? S'il s'agissait de l'établir aux États-Unis, la question ne serait pas douteuse, et il faudrait le repousser comme le repoussèrent à plusieurs reprises les colonies anglaises, quand la métropole leur envoyait, malgré leurs réclamations, à la fois des nègres et des forçats; mais il ne s'agit pas d'établir l'esclavage, il s'agit de le conserver dans les États où il existe, ou bien de l'y abolir. Le

[1] M. Everett a remplacé M. Webster comme secrétaire d'État, pour les affaires étrangères, jusqu'au jour où M. Filmore, président whig, a été remplacé par M. Pierce, président démocrate.

conserver est déplorable, l'abolir ne peut se faire que du consentement de ces États, aussi complétement maîtres chez eux, à cet égard, vis-à-vis les autres États, que la France le serait vis-à-vis l'Angleterre. Dans les États à esclaves, beaucoup d'hommes éclairés gémissent de l'esclavage. Des planteurs de la Virginie m'ont dit combien ils préféreraient faire travailler leurs terres par des mains libres. La culture du blé n'a nullement besoin des noirs, et partout on reconnaît tout d'abord les États à esclaves à ce qu'ils sont moins actifs, moins prospères : « Il me suffirait de voir le bout d'une haie, disait un Américain, pour savoir si je suis dans un État à esclaves ou dans un État libre; » mais la difficulté est de passer du régime de l'esclavage au régime de la liberté. Comment jeter demain, au sein d'une société dans laquelle la contrainte joue un si faible rôle, et qui n'a pour appui que le bon sens général développé par l'éducation universelle, une population de trois millions d'esclaves brusquement émancipés? Comment leur condition présente les aurait-elle préparés à prendre place dans la démocratie énergique et intelligente des États-Unis? A part la question de race, l'esclavage est peu propre à former des citoyens, et quand les noirs auraient en eux de quoi devenir tels, le

préjugé invincible de la majorité des blancs les maintiendrait dans une situation inférieure, dans une humiliation flétrissante. Que pourraient-ils faire alors, si ce n'est, comme il arrive déjà trop souvent, aller grossir d'un chiffre énorme les classes dangereuses de la société? Les États à esclaves défendent avec passion, avec fureur, ce qui est à leurs yeux le droit de propriété : les abolitionistes sont pour eux ce que sont les communistes pour les propriétaires français. De plus, cette odieuse propriété est liée à la possession des droits politiques, puisque cinq esclaves donnent trois votes[1]. Le sentiment profond aux États-Unis de l'indépendance propre à chaque État se révolte à la pensée de l'intervention du gouvernement central dans une question que la constitution a soustraite à l'autorité de ce gouvernement. D'autre part, l'indignation qu'inspire si naturellement l'esclavage gagne tous les jours du terrain dans les États du Nord, et s'y exalte de plus en plus. Ce sentiment est fortifié par l'enthousiasme religieux, et l'enthousiasme religieux ne recule jamais.

[1] Dans la Caroline du Nord, l'assemblée représentative est élue par la population fédérale, dont le chiffre est déterminé en ajoutant aux personnes libres les trois cinquièmes des esclaves. Ainsi cinq personnes de couleur comptent pour trois blancs.

L'irritation est à son comble entre les défenseurs et les adversaires de l'esclavage; l'Union semble toujours au moment de se dissoudre et ne subsiste que par des mesures de compromis auxquelles la majorité se rallie encore, mais qui sont plus violemment attaqués chaque jour. Si l'on ne se hâte de prendre un parti, la difficulté ne fera que s'accroître avec le nombre des esclaves. Il y en a en ce moment trois millions; dans un certain nombre d'années, il y en aura six millions. En présence d'une situation si tendue, on conçoit les patriotiques inquiétudes de M. Everett. Un étranger est plus sensible encore à l'horreur que l'esclavage en lui-même inspire. Il faudra bien qu'on sorte par quelque voie de cette honte. L'abominable institution doit mourir. L'esclavage est un monstre, et les monstres ne sont pas organisés pour vivre.

Mais je ne suis pas venu dans une université pour ne m'occuper que de politique. Je vais chercher M. Agassiz, ce naturaliste du premier ordre que la Suisse a donné à l'Amérique, que j'ai entrevu à Paris, et qui me semble ici un compatriote, parce qu'il est Européen. Il m'accueille comme un ami, et je crois que dans peu ce nom nous conviendra tout à fait. Certes, la froideur américaine n'a pas gagné M. Agassiz; il est impossible d'avoir l'esprit

plus vif, la conversation plus animée, des manières plus cordiales. Les travaux de M. Agassiz sont très-divers. Une grande question sur le rôle des glaciers aux époques anciennes partageait les géologues. M. Agassiz, pour la résoudre en connaissance de cause, voulut étudier de près la nature et les mouvements des glaciers, l'action qu'ils exercent sur les murs de rochers entre lesquels ils cheminent, sur les débris qu'ils entraînent à leur surface, ou poussent devant eux en marchant. M. Agassiz, en véritable enfant des Alpes, alla camper et vivre plusieurs mois sur les glaciers. M. Agassiz a fourni à cette histoire de la création avant l'homme, que de notre temps l'homme a osé entreprendre, une autre page plus considérable par son grand travail sur les poissons fossiles ; il a fait pour les poissons ce qu'avait fait pour les mammifères et les reptiles antédiluviens M. Cuvier, dont il se proclame l'élève reconnaissant et dont il est le digne continuateur. Avec ces empreintes fugitives et presque effacées, quelquefois avec une écaille épargnée seule par les siècles, il a reconstruit des milliers d'espèces; de plus, il les a classées en groupes naturels, correspondant aux divers âges de l'apparition de ces êtres. Dans tous ses travaux, M. Agassiz fait marcher de front l'anatomie, la géologie et

l'embryogénie, et, dans chacun des grands plans d'organisation établis par Cuvier, les vertébrés, les mollusques, les articulés et les zoophytes, il fait concourir à la classification des êtres les données de ces trois sciences, déterminant la supériorité des divers types d'animaux selon qu'ils sont plus parfaitement organisés et moins anciens dans l'ordre géologique. M. Agassiz étudie tous les êtres vivants, sous le triple aspect de leur organisation présente et de leur organisation antérieure, soit dans le sein de leur mère, soit dans l'état de développement moins avancé atteint aux époques primitives par les espèces qui étaient comme les embryons des espèces actuelles. On sent ce que les harmonies de ces diverses sciences ont de grandeur; mais, pour les cultiver et les approfondir simultanément, il faut l'étendue et l'activité d'esprit qui caractérisent M. Agassiz, qui lui permettent de suivre à la fois plusieurs ordres de connaissances et plusieurs publications entièrement différentes, et, sous ce rapport, le rendent très-propre, quoique enfant de la vieille Europe, à représenter dans la science l'énergie, l'ardeur et l'impétuosité de la jeune Amérique.

Comment l'Amérique a-t-elle fait une conquête que les corps savants et toutes les capitales de l'Europe pourraient lui envier? Il faut faire ce ré-

cit, qui est à la louange de l'Amérique autant que de M. Agassiz.

M. Agassiz n'avait point de fortune personnelle. Sa jeunesse a connu de mauvais jours. Il m'a raconté comment il s'était trouvé, à Paris, dans un tel dénûment, qu'il n'avait pas même de quoi retourner en Suisse. Un ami, qui n'était pas plus riche que lui, en ayant parlé devant M. de Humboldt, que M. Agassiz n'avait jamais vu, le lendemain celui-ci recevait, dans sa petite chambre d'hôtel garni, une lettre flatteuse de l'illustre savant qui le priait, de la manière la plus aimable, d'accepter l'avance de la somme dont il avait besoin. M. Agassiz aime à raconter cette histoire. Après me l'avoir racontée, il ajouta : « J'ai demandé à M. de Humboldt de ne pas lui rendre cette petite somme, alors si considérable pour moi. Il me plaît de me sentir toujours son obligé. » J'espère que tous mes lecteurs comprendront comme moi la délicatesse d'un tel sentiment. Au bout de quelques années, M. Agassiz s'était fait un nom dans la science; mais, pour publier son ouvrage sur les poissons fossiles, de grands frais avaient été nécessaires. Il de ait cent mille francs à son frère. Ceux-là il ne voulait pas les devoir toujours. Où, en Europe, aurait-il trouvé à s'acquitter rapide-

ment en faisant des cours? Il vint aux État-Unis et professa la géologie dans l'institut de Lowell, à Boston. Cet institut est encore l'œuvre d'un particulier, M. Lowel, que la passion des voyages entraîna en Orient, où il mourut, consacrant, par un testament daté de Louqsor, sa fortune à l'établissement d'un ensemble de cours destinés à montrer l'harmonie de la religion naturelle et de la religion révélée. Ce legs généreux de M. Lowell rappelle celui que dicta également en Égypte à un Français, M. le baron Gobert, un désir semblable d'être utile à la science et à son pays.

M. Agassiz vint professer la géologie à l'institut de Lowell ; improvisant dans une langue qui n'était pas la sienne, il produisit un effet immense. Le public qui venait l'entendre était si nombreux, qu'il fut obligé de faire deux fois chaque leçon. Les vastes salles de l'institut ne pouvaient contenir que la moitié des auditeurs. En quelques années, il a gagné ainsi, au moyen de différents cours, les cent mille francs qu'il devait. Voilà ce qui s'est passé dans la mercantile Amérique. Il semble que parfois on n'y est pas indifférent au savoir, et que si l'on aime à gagner de l'argent, on sait le dépenser noblement. La démocratie libre, qui a ses petitesses et ses misères, peut donc faire pour les

sciences ce que faisaient les anciennes aristocraties, et ce que ne font pas toujours les gouvernements. L'examen géologique de deux comtés de l'État de New-York a été exécuté aux frais d'un particulier. Ne vient-on pas de voir un simple négociant, M. Grinnel, équiper deux vaisseaux pour aller à la recherche du capitaine Franklin, perdu dans les glaces du pôle? Le capitaine Franklin est Anglais. M. Grinnel est Américain; le sentiment qui l'a inspiré est donc pur même de l'égoïsme de la patrie, il n'a obéi qu'à l'humanité en consacrant une partie de sa fortune à aller au secours d'un homme qui appartient à une nation et à une marine rivales.

Cambridge a une bonne bibliothèque, un laboratoire de chimie, d'après les perfectionnements introduits par M. Liebig à Giessen, et un cabinet d'histoire naturelle, où j'ai vu avec intérêt quelques-unes de ces empreintes si curieuses laissées par des animaux antédiluviens sur le sable humide, qui garde aussi des traces de gouttes de pluie, vestiges durables de ce qui semble le plus fugitif. M. Hitchcock, professeur au collége d'Amherst, a attaché son nom à l'étude de ces pas fossiles, abondants surtout en Amérique, mais dont on a trouvé aussi quelques exemples en Écosse et en Allema-

gne. M. Hitchcock a pu, d'après ces indices si certains et si légers tout ensemble, déterminer quarante-sept espèces d'animaux : douze quadrupèdes, douze reptiles, vingt-deux oiseaux, etc.; mais il n'a pas, comme un de ses compatriotes, cru y reconnaître l'empreinte de *chaussures de femmes*.

CHAPITRE IV

Cimetière. — Bowditch. — M. Guyot, M. Felton, M. Long Fellow.

Nous sommes allés visiter le cimetière de Mont-Auburn, à une petite distance de Cambridge; je profite de l'occasion pour interroger M. Agassiz sur la géologie de l'Amérique. Chose curieuse, le nouveau monde est le plus ancien. Quand les diverses parties de l'Europe étaient encore envahies par la mer, du sein de laquelle émergeaient seulement quelques îles, déjà l'Amérique était un continent. Aussi, dit M. Agassiz, les animaux et les végétaux de cette partie du monde ressemblent moins aux êtres organisés existant en Europe, dans l'époque

actuelle, qu'à ceux des époques antérieures à l'homme. L'Amérique du Nord est physiquement le pays de l'unité. Les formations géologiques y ont plus d'étendue et plus de constance; les mêmes animaux, les mêmes plantes, y habitent de plus vastes espaces que dans l'ancien monde. Il y a des serpents à sonnettes depuis le Mexique jusque dans le Maine, le plus septentrional des États de l'Union; les colibris, qui vivent sous les tropiques, remplissent durant l'été les jardins aux environs de Boston. D'autre part, les oiseaux du nord s'avancent vers le midi beaucoup plus loin que ceux d'Europe ne s'avancent en Afrique. De même, les races indigènes de l'Amérique septentrionale offrent, sur des points éloignés, d'étonnantes ressemblances. M. Agassiz ne croit point à l'origine asiatique de ces races. Selon lui, la pommette saillante de la joue est autrement placée chez elles que chez les races tartares; elle n'est point à la hauteur de l'œil, mais plus bas.

Nous arrivons au cimetière de Mont-Auburn vers l'heure dont Gray peint si bien la mélancolie dans son élégie sur un cimetière de village. Il est cependant un peu de meilleure heure que dans l'élégie. Ce soleil méridional, dont je m'émerveille toujours, illumine de l'or le plus vif les beaux arbres du ci-

metière. Ces arbres sont très-variés, car nulle part il n'y a une plus grande diversité parmi les essences des forêts que dans l'Amérique du Nord. M. Agassiz me montre les différences des espèces de pins, de chênes, de noyers; il me dit qu'il y a *quarante* espèces de chêne aux États-Unis. — Ce cimetière est un lieu trop charmant pour la mort, mais où l'on reposerait cependant volontiers. Les tombes sont blanches, simples, espacées, au lieu de cette affreuse cohue de sépulcres de nos cimetières. Ici on serait à l'aise au frais, à l'ombre; c'est à donner envie d'y rester. De plus, on serait en bonne compagnie : cette statue est celle de Bowditch, ce simple matelot américain qui a écrit un ouvrage classique dont se servent les marins anglais, et qui plus tard, en dirigeant une compagnie d'assurances, traduisit la *Mécanique céleste* de Laplace. Ce n'était pas une simple traduction : Bowditch a commenté l'ouvrage de l'illustre géomètre français, il l'a simplifié en quelques parties et y a fait entrer les découvertes plus récentes. Laplace disait : « Je suis sûr que M. Bowditch m'a compris, car non-seulement il a relevé dans mon livre quelques erreurs, mais m'a montré comment j'y étais tombé. »

La vie de Bowditch est une des plus belles vies

de savant. Dès l'enfance, ses dispositions furent extraordinaires ; apprenti chez un *ship-chandler* (fournisseur de navires), il traçait sans cesse des figures et des calculs sur une ardoise. Un voisin, qui s'en émerveillait, assurait qu'il ne serait nullement surpris si, avec le temps, le jeune apprenti arrivait à être un faiseur d'almanachs. Jamais homme n'eut une âme plus belle et plus pure. Sensible à la gloire et modeste tout ensemble, ses yeux se mouillaient de larmes quand on lui disait qu'il était admiré en Europe, et rien cependant ne l'avait touché autant que de recevoir du fond des bois (*backwoods*) l'indication d'une erreur; car c'était bien une erreur, ajoutait-il. Il disait encore : « Ce simple fait que mon ouvrage eût atteint un homme vivant aux limites de la civilisation, et qui pouvait le comprendre et l'apprécier, m'a causé plus de plaisir que les éloges des savants et des académies. » Bowditch fut toujours soutenu par sa courageuse femme. L'ouvrage devait coûter cinq cent mille francs; elle l'exhorta à tout sacrifier pour l'achever; dans sa reconnaissance, il voulait lui dédier ce livre, à la production duquel elle avait concouru.

Bowditch avait préparé un plan de Salem, sa ville natale. Ce plan lui fut dérobé, et l'auteur du

larcin en annonça effrontément la publication. Bowditch fut d'abord furieux, exprima au plagiaire toute sa colère et tout son mépris, et le menaça de l'attaquer en justice ; puis, ayant appris que cet homme était pauvre, il retourna le lendemain chez lui, et lui parla ainsi : « Je vais vous dire ce qu'il faut faire ; je terminerai le plan, je corrigerai quelques fautes qui s'y trouvent maintenant, vous le publierez à votre bénéfice, et j'écrirai mon nom en tête de la liste des souscripteurs. »

En véritable savant américain, Bowditch s'était formé lui-même, comme le cordonnier pensylvanien Thomas Godfrey, qui apprit tout seul le latin pour lire les *Principia* de Newton, — comme le jeune Ebenezer Mason, qui savait Suétone par cœur à vingt et un ans, et mourut victime de son ardeur pour les sciences, qu'il avait toutes embrassées, en particulier de sa passion pour l'astronomie, les veilles ayant achevé de détruire une santé usée par la misère, la maladie, les efforts faits pour gagner sa vie dans les heures qu'il dérobait à l'étude afin d'avoir du pain. L'énergie et la résolution, si éminentes chez le peuple américain, se retrouvent souvent dans la carrière des hommes de science comme dans les autres carrières ; on fait ici soi-même son savoir, ainsi qu'on fait soi-même sa

fortune. La tendance de l'esprit scientifique est marquée de ce caractère d'intrépidité et de confiance en soi qui signale toutes les entreprises. Les études de Franklin sur la foudre montrent une combinaison de sagacité, de courage et de sang-froid qui est bien américaine. L'audace poussée jusqu'à la déraison a conduit un mathématicien des États-Unis à chercher, pour la géométrie, d'autres éléments que le point sans étendue et la ligne sans largeur. Les tentatives de M. Seba Smith sont un saut hardi dans l'impossible.

Malgré mon goût pour le cimetière de Mont-Auburn, j'aimerais encore mieux rester à Cambridge, y obtenir une chaire, et vivre dans une de ces petites maisons blanches, au milieu des arbres, n'était le climat, qui ne conviendrait nullement à mon larynx; car dans ce lieu, où l'on peut maintenant se croire en Italie, il fait, l'hiver, jusqu'à vingt degrés de froid, et on se chauffe neuf mois de l'année. A cela près, la vie doit y être fort douce. Les professeurs y vivent en très-bonne intelligence. Il n'y a jamais eu à cela qu'une exception : c'est le professeur de chimie qui a tué un de ses collègues, et caché le corps dans son laboratoire; mais on espère que la chose ne se renouvellera plus. Sérieusement, les professeurs vivent très-bien ensem-

ble. Tous les quinze jours, ceux qui forment partie du *club scientifique* se rassemblent chez l'un d'entre eux, qui donne un souper et lit une dissertation.

Aujourd'hui nous allons finir la soirée chez un autre professeur étranger, ami de M. Agassiz, Suisse comme lui, et, comme lui, attestant par ses fonctions à Cambridge l'hospitalité américaine. Dans son livre intitulé la *Terre et l'Homme*, M. Guyot a tenté d'expliquer l'histoire par la géographie. Il voit dans la configuration variée des contrées de l'Europe et de l'Asie où la civilisation a fleuri la raison de cette civilisation, et dans la implicité, l'unité géographique du continent américain, la condition d'un développement commun par le principe de l'association. L'ancien monde a fait l'éducation du genre humain; le nouveau monde est le théâtre magnifique sur lequel doivent s'accomplir les destinées progressives de l'humanité. Cette conclusion ne pouvait déplaire à des auditeurs américains. Le remarquable ouvrage de M. Guyot est le produit d'un cours fait à Cambridge. Un professeur de l'université, M. Felton, avec un zèle d'obligeance pour l'étranger et une abnégation personnelle qui méritent d'être cités, passait les nuits à traduire en anglais les leçons de M. Guyot[1].

(1) Un pareil trait n'étonne pas quand on a eu, comme moi, le bonheur

Les langues et les littératures anciennes sont l'objet de l'enseignement de M. Felton. Je trouve chez lui les travaux les plus récents de l'érudition germanique. Lui-même a traduit plusieurs *traités* de Jacobs, donné une édition d'Homère, et publié quelques-uns des chefs-d'œuvre de la poésie et de l'éloquence grecques. Sur sa table, la littérature allemande figure, représentée par l'épopée satirique de *Reinecke Fuchs* et par l'épopée nationale des *Niebelungen*. Il paraît que les jeunes gens quittent trop tôt le collége pour *make money*, gagner de l'argent. S'ils étudient surtout les littératures anciennes, c'est dans l'intention d'acquérir le talent de la parole, talent nécessaire aux États-Unis, car la vie y est tout oratoire comme dans l'antiquité, et encore plus; c'est là le fâcheux, selon moi; Démosthènes et Cicéron préparaient et composaient un discours qui était un chef-d'œuvre d'étude et d'art; ils n'improvisaient pas tous les jours un *speech* à la

de voir de près et de suite M. Felton. La bonhomie aimable et la facilité à s'enthousiasmer d'un professeur allemand, avec une très-large part du sens ferme et droit de la race anglo-saxonne, une bienveillance que j'oserais dire française si celle-ci était toujours aussi réelle et aussi sincère que celle de M. Felton, voilà ce qui fait de lui l'érudit le plus agréable à rencontrer, soit dans sa maison hospitalière de Cambridge, soit à Paris, enthousiasmé de Jasmin le rapsode ou plutôt l'aëde d'Agen; soit à Rome, revenant de Grèce, et tout enivré d'avoir lu l'*Œdipe Roi* sur le lieu même du parricide, et l'autre Œdipe à Colonne.

fin du dîner. Malgré cette différence et bien d'autres, il y a une certaine analogie entre tous les pays libres, où la parole est la puissance.

Je suis allé visiter l'observatoire de Cambridge, dans lequel se trouve un grand télescope, qui est un des premiers du monde ; il a coûté cent mille francs, et le support en granit vingt-cinq mille. Tout est dû à des souscriptions volontaires. Les noms des principaux souscripteurs sont gravés sur une table de marbre : l'un d'eux a donné soixante mille francs. Un peu après 1848, l'observatoire a reçu cent mille dollars (cinq cent mille francs), légués par M. Édouard Philipps. Des dons de ce genre ne sont pas rares ici. Il y a une vingtaine d'années, feu M. Edmond Dwight offrit à la législature, sans faire connaître son nom au public, cinquante mille francs, à condition que le trésor de l'État consacrerait la même somme à fonder des écoles normales. Trois de ces écoles furent fondées l'année suivante. Les puissants instruments que l'on a construits depuis quelques années ont permis de pénétrer plus avant et de mieux voir dans les profondeurs du ciel. Les nébuleuses perdues aux plus lointaines extrémités de l'espace, taches blanchâtres qui sont formées de myriades d'étoiles, dont chacune peut être le centre d'un système planétaire pareil à celui où la terre

occupe une si petite place, les nébuleuses, si curieusement étudiées par Herschell, ont agrandi l'univers. Herschell considérait les nébuleuses comme des masses d'une matière sidérale en voie de condensation; mais, observées à l'aide des grands télescopes, ces masses flottantes se décomposent et se résolvent en une immense et lumineuse poussière de mondes. On conçoit les transports que fait éprouver aux astronomes ce triomphe de leurs instruments, qui leur permettent de voir les astres se multiplier pour eux dans le champ de l'infini. « Vous partagerez ma joie, écrivait le directeur de l'observatoire de Cambridge, en apprenant que la grande nébuleuse d'Orion a cédé à la puissance de notre incomparable télescope..... Cette nébuleuse avait résisté à l'habileté sans rivale des deux Herschell armés de leurs excellents réflecteurs. Elle avait défié le miroir objectif de trois pieds de lord Ross, et même, quand son grand réflecteur et six forts *speculum* de six pieds furent dirigés vers cet objet, on ne découvrit pas la plus petite apparence d'une étoile... et notre télescope a fait ce que n'ont pu faire jusqu'ici les plus grands réflecteurs du monde. »

L'astronomie est une des sciences qui sont cultivées avec le plus de succès aux États-Unis. Franklin avait déjà remarqué que cette pureté, cette

transparence de l'atmosphère, qui m'a frappé moi-même, y était très-favorable aux observations astronomiques. Le goût de cette étude est si général en ce pays, que beaucoup de négociants font construire de petits observatoires d'où ils s'amusent à étudier le ciel. Des travaux plus sérieux ont permis à M. Lomis d'écrire un livre sur les *Progrès de l'Astronomie en Amérique*. Dans cet observatoire de Cambridge, M. Bond, qui en est directeur, aidé de son fils, a découvert un troisième anneau de Saturne. Le premier avait été observé par Huyghens, et le second par Cassini. Ce sont des noms à la suite desquels il est glorieux de placer le sien. Il paraît qu'un de ces anneaux est liquide et va toujours se rapprochant de la planète, qu'il pourra bien noyer un de ces jours[1]. Les deux observateurs de Cambridge ont ajouté un satellite aux satellites déjà connus de la même planète. Ce peuple ne tire donc pas seulement d'une terre vierge toutes les richesses qu'elle peut produire : il trouve encore dans ses loisirs le temps d'enrichir la science et le ciel.

Non loin de l'observatoire est le jardin botanique. L'étude de la botanique n'est pas étrangère

[1] Je tire ceci du curieux écrit d'un physicien célèbre, sir David Brewster, sur la pluralité des mondes. *More worlds than one.*

aux États-Unis. La flore nouvelle que l'Amérique offrait aux investigateurs de la science a eu ses zélateurs passionnés. Les colonies anglaises, avant leur émancipation, avaient vu naître ce Bertram, qui, selon le génie du pays, s'était formé lui-même, que Linné appelait *un botaniste de nature*, et qui fonda le premier jardin botanique, bien qu'il fût tellement pauvre, qu'un naturaliste anglais, son ami, lui envoyait de temps en temps du papier gris pour son herbier et du drap pour se faire des habits. Un second jardin botanique fut fondé par Marshall, qui, comme Bertram, se bâtit lui-même une maison sur un terrain qu'il défrichait, et où s'élève aujourd'hui une ville qui porte son nom. Le directeur actuel du jardin botanique de Cambridge, M. Grey, est connu par sa *Flore des États-Unis*. Il revient d'Europe. J'ai été heureux de trouver chez lui, reproduits par le daguerréotype, les traits d'un botaniste français qui m'est bien cher, de celui qui porte si honorablement la gloire héréditaire du nom des Jussieu[1].

Tout près de Cambridge, une belle maison de bois s'élève au milieu des arbres; elle a été habitée par Washington, qui, au commencement de la

[1] Ce nom a disparu de la botanique avec Adrien de Jussieu, ravi prématurément à la science et à ses amis.

guerre, y avait établi son quartier général. Elle est doublement historique car elle est aujourd'hui la demeure d'un poëte éminent des États-Unis, M. Longfellow. Dans ce pays, où je ne me représentais que des existences tourmentées par l'activité politique et industrielle, je ne m'attendais pas à rencontrer le spectacle d'une existence empreinte d'un calme si noble et si doux. Dans une habitation élégante, près d'une femme aimable et belle, entouré de charmants enfants, M. Longfellow me semble l'idéal du poëte heureux, et on dit que ce bonheur a été précédé par un beau roman plein de constance et de délicatesse qu'on peut aller chercher dans son *Hyperion*. Le poëte américain a voyagé dans toute l'Europe, il en connaît toutes les langues; il possède une foule de curiosités littéraires, depuis des chants populaires danois jusqu'à des chansons havanaises. Il a reproduit des poésies de presque tous les pays : des ballades allemandes et des vers de Jasmin; il s'est inspiré une fois de M. Augustin Thierry. M. Longfellow a visité les diverses contrées du vieux monde, et sa muse en a gardé de nombreux souvenirs. Il a vu ces mœurs primitives et patriarcales de la Suède, qu'il peint si bien dans la préface placée en tête de sa traduction d'un gracieux poëme suédois de

Tegner, la *Communion des enfants*. Il a vu l'Italie et la France; il a senti le charme des vieilles villes d'Allemagne. A Nuremberg, l'enfant de l'industrielle Amérique a sympathisé avec cette industrie lettrée du seizième siècle, qui, dans les rangs les plus humbles, suscitait des hommes tels que Jacob Bœhme, le cordonnier philosophe, et Hans Sachs, le cordonnier poëte, *the cobbler bard*. Il célèbre ces artisans inspirés. « Tandis que le tisserand maniait sa navette, il tissait les vers mystiques, et le forgeron frappait ses mètres de fer au retentissement de l'enclume. Ainsi, ô Nuremberg! un voyageur venu d'une contrée lointaine, comme il parcourait tes rues et tes places, chantait dans sa pensée son chant rêveur, recueillant entre tes pavés, comme une petite fleur de ton sol, la noblesse du labeur, la longue généalogie du travail. »

M. Longfellow a célébré sa patrie : quel Américain peut l'oublier? Il a écrit *un Chant de Vie* (*a Psalm of Life*), qui exprime avec force le sentiment de l'action, comme il convenait au fils d'une société énergique et travailleuse. C'est une réponse à la parole de l'*Ecclésiaste :* « Tout est vanité! »

« Ne me dis pas dans tes versets mélancoliques : la vie est un vain rêve; car pour l'âme le sommeil, c'est la mort, et les choses ne sont pas ce qu'elles semblent.

« La vie est réelle, la vie est sérieuse; le tombeau n'est pas le but. Tu es poussière, tu retourneras en poussière; cela ne fut point dit de l'âme.

« Ce n'est pas la jouissance, ce n'est pas la tristesse qui est notre fin, notre destinée, notre voie; c'est agir, afin que chaque lendemain nous trouve plus avant qu'aujourd'hui. Sur le vaste champ de bataille du monde, dans le bivac de la vie, ne sois pas comme le troupeau muet que le berger chasse devant lui, sois un héros dans le combat.

« Ne te confie pas à l'avenir, quels que soient ses charmes. Que le passé enterre ses morts. Agis, agis dans le présent qui vit, ton cœur dans ta poitrine, et Dieu sur ta tête.

« Les vies des grands hommes nous rappellent toutes que nous pouvons faire notre vie sublime, et en partant laisser derrière nous l'empreinte de nos pas sur les sables du temps.

« Peut-être un autre, naviguant sur la mer solennelle de la vie, un frère égaré et naufragé reprendra cœur en les voyant.

« Debout donc et agissons, le cœur prêt à tout événement, achevant et recommençant toujours; sachons travailler et attendre. »

Toute l'ardeur de l'activité américaine me semble concentrée dans cette énergique poésie; mais, le plus souvent, M. Longfellow se complaît dans une poésie entièrement désintéressée du présent, amoureuse de l'idéal, le poursuivant partout, le cherchant à la manière de Gœthe ou de Tieck. La plume spirituelle de M. Chasles a fait connaître le charmant poëme d'*Evangeline*, inspiré par *Hermann*

et Dorothée, et qui nous intéresse particulièrement, car il célèbre les malheurs de quelques-uns de ces habitants d'Acadie que se disputaient, se prenaient et se reprenaient tour à tour l'Angleterre et la France, qui, Français d'origine, de mœurs et de langage, furent un jour arrachés violemment et soudainement de leur village par un ordre du gouvernement britannique, séparés les uns des autres et dispersés comme une tribu d'Israël. M. Longfellow vient de publier, sous le titre de *Légende dorée* (*Golden Legend*), un poëme dramatique, qui, certes, ne se rattache en rien à l'Amérique, à la démocratie, au présent, mais qui, du milieu de tout cela, emporte le lecteur en plein moyen âge. Rien ne prouve mieux à quel point les progrès naturels de la civilisation et les communications toujours plus faciles et plus fréquentes des États-Unis avec l'Europe tendent à les rapprocher d'elle, que de voir un poëte favori du public américain prendre pour sujet d'une œuvre applaudie une légende du moyen âge, de cette époque des sociétés modernes qui est si complétement étrangère aux souvenirs de la société américaine.

Le sujet du poëme de M. Longfellow est emprunté à un vieux fabliau français. L'empereur ne sera guéri que si une jeune fille donne sa vie pour

lui; la jeune fille se trouve, et, au lieu de mourir, devient impératrice. Cette histoire bizarre et touchante est devenue entre les mains de M. Longfellow comme un cadre gracieux dans lequel il a enchâssé une vue du moyen âge. La scène dans laquelle la jeune Elsie apprend à ses parents qu'elle a résolu de mourir pour le prince et finit par obtenir leur consentement et leur bénédiction, cette scène est très-belle. M. Longfellow, qui sent vivement la poésie du moyen âge, a aussi un sourire pour les formes naïves de sa dévotion et de sa croyance. Il connaît les singulières imaginations des prédicateurs de ce temps. L'un d'eux monte en chaire, tenant à la main un fouet qu'il fait claquer sous les voûtes de l'église, puis, feignant de s'adresser au courrier dont le fouet vient de retentir, il lui demande ce qu'il y a de nouveau. « Christ est ressuscité. — D'où venez-vous? — De la cour. — Oh! alors je n'en crois rien; c'est une plaisanterie. » Le fouet retentit de nouveau : c'est un autre courrier qui arrive. « Courrier, quelles nouvelles? — Christ est ressuscité. — D'où venez-vous? — De la ville. — Alors je ne vous crois pas. Poursuivez votre chemin. » Le fouet retentit une troisième fois pour annoncer l'arrivée d'un troisième courrier. Il donne la même nouvelle : « Christ est

ressuscité. — D'où venez-vous? — De Rome. — Ah! je vous crois maintenant, il est ressuscité. Allez donc, et galopez de toute la vitesse de votre coursier. » Rien n'est charmant comme la conversation du prince et d'Elsie chevauchant ensemble à travers les forêts de l'Allemagne. La vie silencieuse et recueillie des religieux fidèles à leur vocation et les désordres qui souillaient parfois les cloîtres mal réglés sont opposés dans ce poëme comme dans l'histoire. Quoi de plus naïf, de plus pur, de plus senti que ce monologue du frère écrivain dans le *Scriptorium:* « Que Dieu me pardonne! il me semble qu'une certaine satisfaction se glisse dans mon cœur et dans mon cerveau... Oui, je pourrais presque dire au Seigneur: Voici une copie de ta parole, écrite par moi d'un bout à l'autre avec beaucoup de labeur et de fatigue; prends-la, ô Seigneur! et que ce soit quelque chose que j'aie fait pour toi... (Il regarde par la fenêtre.) Que l'air est doux! que cette vue est belle! Je voudrais avoir un vert aussi charmant pour peindre mes paysages et mes feuilles. Comme les hirondelles gazouillent sous les gouttières du toit! Il y en a une en ce moment qui est sur son nid, justement je puis saisir une vue de sa tête et de sa poitrine. Je ferai une esquisse du joli oiseau dans son tranquille abri, et je la réserverai

pour la marge de mon évangéliaire. » Ce morceau me semble d'une naïveté charmante. Il est impossible de se transporter plus complétement loin de la vie ardente et occupée de la société américaine, dans le calme et le recueillement de la vie claustrale du moyen âge; puis viennent les orgies des mauvais moines, et le terrible comte Hugo, dompté par la religion, et l'abbesse Irmengarde, dont les passions réveillées s'endorment de nouveau, bercées par les sons de la cloche.

Le prince et la jeune fille voyagent toujours ensemble. En passant le pont de bois couvert de Lucerne, elle dit: « Le tombeau lui-même n'est qu'un pont couvert conduisant du jour au jour par de courtes ténèbres. » Cette comparaison est charmante. Un des mérites que j'ai remarqués dans les poésies de M. Longfellow, ce sont des comparaisons neuves et ingénieuses. Ailleurs l'aspect de Bruges, la vieille et singulière ville flamande, *the quaint old Flemish city*, et le carillon de son antique beffroi évoquent pour le poëte étranger les souvenirs du passé, et il ajoute : « Le passé et le présent s'unissent ici sous le courant des siècles comme des empreintes de pas cachées par un ruisseau, mais qu'on voit sur les deux bords. » Ailleurs encore, en parlant du charme d'une lecture faite le soir par une

bouche adorée, il s'écrie : « Et le soir sera rempli d'enchantements, et les soucis qui infestent le jour replieront leur tente, comme font les Arabes vers la nuit, et comme eux disparaîtront en silence. » Revenons à Elsie : quand elle approche de son sacrifice, elle adresse ces paroles vraiment belles à ceux qui la plaignent : « Ne vous alarmez pas au craquement de la porte qui s'ouvre et par laquelle je vais passer, je vois ce qui est par delà. » Et au prince : « Que mon souvenir reste dans votre existence, non pour la troubler et la déranger, mais comme quelque chose qui doit la compléter, en ajoutant une vie à une vie, et si quelquefois, le soir, près du foyer, vous voyez mon visage se montrer parmi d'autres visages, ne le considérez pas comme un fantôme, mais comme un hôte qui vous aime, plus encore, comme quelqu'un de votre famille dans l'absence duquel quelque chose vous manquerait autour de vous. »

L'auteur a créé véritablement l'ensemble de son œuvre; mais, en lisant ce dernier produit de la muse américaine, on ne peut se dissimuler que l'*Europe a passé par là*.

On a dit : La littérature est l'expression de la société. Selon moi, c'est la civilisation que la littérature exprime. Or, aux États-Unis, la société est dé-

mocratique, mais la civilisation est européenne. La démocratie ne saurait être littéraire, car la démocratie, c'est la foule. Il peut sortir de la foule des inspirations poétiques, c'est ce qu'atteste partout la poésie populaire; mais nulle part on n'a vu la foule produire ou inspirer une littérature perfectionnée. L'art lui est nécessairement étranger; aussi en Amérique, où la multitude règne, on n'écrit point pour la multitude. Une littérature peut être démocratique par les sentiments, elle ne saurait l'être par la forme, à moins d'être inculte, violente, négligée, c'est-à-dire de n'être plus une littérature. Les masses, aux États-Unis, ont une presse à leur usage : c'est la presse quotidienne, très-importante au point de vue politique, mais qui ne compte point dans la littérature. La presse quotidienne est exclusivement américaine; mais littérairement l'Amérique est en Europe, parce que la civilisation lui est venue d'Europe et lui en vient chaque jour, surtout maintenant que les deux mondes se touchent; car si Louis XIV a pu dire dans son orgueil : Il n'y a plus de Pyrénées ! — la vapeur, cette puissance plus conquérante encore et plus souveraine, dit aujourd'hui : Il n'y a plus d'Océan !

Voilà pourquoi un pays dont l'organisation politique est si particulière est entré dans la littérature

générale du monde : je dis la littérature générale, car l'uniformité toujours croissante de la civilisation moderne, qui a effacé presque partout la diversité des costumes, efface aussi la diversité des genres littéraires. Peut-être est-ce un malheur, mais certainement c'est un fait. Ce rapprochement entre les littératures des nations européennes a été d'abord une copie servile de la France par les autres peuples ou une contrefaçon de l'étranger par la France. A cette période d'imitation outrée a succédé une ère de développements parallèles qui ne résultent point d'une reproduction artificielle, mais qui proviennent de la parité du développement social. Les littératures étaient d'abord entièrement différentes, puis elles se sont ressemblé parce qu'elles s'imitaient ; aujourd'hui elles se ressemblent sans s'imiter. Or ce qui est vrai des littératures de l'Europe s'applique à la littérature des États-Unis. Profondément distincte par son fonds des sociétés européennes, la société américaine tend à s'en rapprocher au moins dans sa portion la plus cultivée par le progrès naturel de la vie policée. La littérature des États-Unis ne sera pas un nouveau monde sans doute, mais elle sera une province de plus dans le vaste empire des littératures civilisées.

CHAPITRE V

Fêtes populaires à Boston. — Les hôtes canadiens. — Procession industrielle. — Dîner monstre. — Feu d'artifice démocratique.

Un heureux hasard m'a amené à Boston au moment où vont avoir lieu de grandes solennités populaires qui dureront trois jours. Les *trois journées* de Boston seront célébrées en l'honneur d'une révolution, mais d'une révolution toute pacifique. Il s'agit de fêter l'ouverture d'une ligne de chemin de fer qu'on vient d'établir entre les États-Unis et le Canada. Le gouverneur, lord Elgin, va venir à Boston, où doit se rendre de son côté le président des États-Unis. Toute la ville est en émoi. L'affluence des visiteurs est considérable. Les hôtels sont tellement encombrés, qu'on m'a menacé de me forcer à partager ma chambre avec un autre voyageur. Ce qui est parfaitement américain, c'est que le maître de l'hôtel où j'habite, et où doivent descendre M. Fillmore et lord Elgin, s'est bien

gardé, en m'annonçant cette détermination, de m'en expliquer le motif. Sans daigner m'apprendre ce qui causait cette mesure extraordinaire, il s'est borné à me répéter qu'il me donnerait un compagnon de chambre; cependant, grâce à des protections puissantes, j'ai obtenu que ce désagrément me serait épargné.

J'ai été au sénat assister à la réception du président des États-Unis par le gouverneur de l'État de Massachusets. Le président est arrivé suivi de trois de ses ministres, parmi lesquels était M. Webster, le lion du jour et candidat lui-même à la présidence pour l'année prochaine. Le gouverneur de cet État est fils d'un petit fermier. Entré au service d'un homme de loi, il passait ses soirées à s'instruire dans les *écoles du soir* ; il a fondé un athénée dans sa petite ville, y a fait des cours, et est devenu un des chefs du parti démocrate dans son État. Le président a été, me dit-on, charpentier. M. Webster a eu une jeunesse laborieuse. Ces trois hommes ont des manières parfaitement convenables à leur situation actuelle. Tout s'est passé simplement et dignement. Quand le président est entré, on s'est levé. Le président et le gouverneur se sont salués. Le gouverneur a adressé au président un discours commençant par la formule d'usage : *Please your*

Excellency (Plaise à votre Excellence). Le président a répondu par des éloges de la population de Boston, de ses *marchands princes*, de ses ouvriers *nobles de par la nature;* le gouverneur, bien qu'il soit du parti opposé à celui de M. Webster, a introduit avec assez d'à-propos un éloge de celui-ci dans la réponse qu'il adressait au président. M. Webster a pris la parole au milieu des applaudissements; mais, de l'aveu général, le grand orateur a été aujourd'hui mal inspiré. Il a flatté un peu grossièrement le peuple américain dans un discours qu'autour de moi on trouvait de mauvais goût. Un autre ministre, qui est Virginien, a eu beaucoup de succès. « Un Virginien, a-t-il dit, ne se sent pas étranger à Boston, » et, réunissant le midi et le nord dans ses hommages : « Si vous avez votre *Bunker-hill*, a-t-il dit, nous avons notre *York-town*. Si vous avez votre Daniel Webster, nous avons notre Washington, qui vous appartient aussi, *our and your Washington*. » Comme le nord et le sud sont toujours disposés à se quereller, la sagesse des hommes d'État de tous les partis s'applique à ranimer les sentiments d'union si nécessaires au maintien de la fédération américaine.

Voici un trait de mœurs assez curieux. J'ai appris que le *speaker* de l'assemblée représentative de

l'État s'est si bien conduit dans des moments difficiles, que les différents partis se sont réunis pour lui témoigner leur reconnaissance en lui donnant... une montre.

18 septembre.

Ce jour est consacré à une promenade dans la rade de Boston. Plusieurs bâtiments à vapeur ont été mis par la ville à la disposition de ses hôtes. Une place m'a été accordée sur celui de ces bâtiments qui porte aussi les députés canadiens venus de Montréal et de Québec pour fraterniser avec les habitants de Boston. Le temps est merveilleusement beau. La ville, entourée presque de tous côtés par la mer et bâtie sur plusieurs collines, s'élève au milieu des mille navires qui lui forment comme une couronne de mâts. Les fanfares, les hourras, les coups de canon, retentissent. On distribue une brochure sur la condition présente de Boston. Le premier chemin de fer destiné à être parcouru par la vapeur qui ait été construit en Amérique l'a été en 1829 par Boston (1). Il avait treize milles, moins de cinq lieues; maintenant mille lieues de chemin

(1) En 1838 un vieux juge se rappelait d'avoir vu dans sa jeunesse l'établissement d'une diligence (stage-coach) entre Boston et Providence, qui n'avait pas fait moins de sensation que l'ouverture du chemin de fer.

s des moments diffi-
se sont réunis pour
ce en lui donnant...

18 septembre.

promenade dans la
ments à vapeur ont
sition de ses hôtes.
ar celui de ces bâti-
utés canadiens venus
r fraterniser avec les
est merveilleusement
ue de tous côtés par
s collines, s'élève au
lui forment comme
anfares, les hourras,
nt. On distribue une
ésente de Boston. Le
é à être parcouru par
t en Amérique l'a été
ait treize milles, moins
ille lieues de chemin

'avoir vu dans sa jeunesse l'é-
ntre Boston et Providence, qui
uverture du chemin de fer.



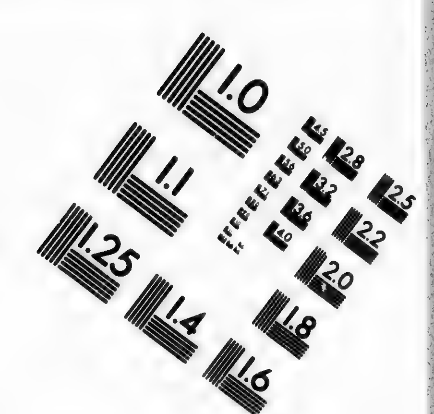
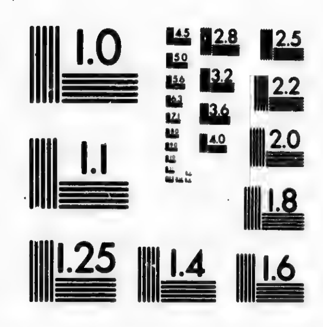


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

de f
les
tou
de
mè
I
l'ou
fre
d'E
alle
Nev
mê
dor
des
dif
pla
plo
des

10,8
cons
liard
que,
chen
(un
giqu
Unis
4 pi

de fer rayonnent de Boston dans le Massachusets et les États voisins, et les États-Unis sont traversés en tous sens par plus de dix mille milles de chemins de fer, plus de trois mille lieues, plus que le diamètre terrestre [1].

La nouvelle ligne dont on célèbre aujourd'hui l'ouverture est d'autant plus importante, qu'elle offre un chemin direct aux émigrants qui arrivent d'Europe à Boston pour se rendre dans l'ouest, sans aller chercher l'Hudson, qui est la ligne directe de New-York; les produits de l'ouest peuvent par la même voie venir s'embarquer à Boston. Ce qui donne surtout une grande impulsion à la création des chemins de fer américains, c'est la rivalité des différents États qui cherchent sans cesse à se supplanter les uns les autres, et tâchent, si j'ose employer cette expression, de *se souffler* le transport des passagers et surtout des marchandises. Les

[1] Le chiffre exact, tiré d'un document officiel, était, pour 1852, 10,814 milles de chemins de fer terminés, et 10,898 de chemins de fer en construction. Le capital engagé est de 592,770,000 doll. (plus de 3 milliards et demi). Un autre chiffre très-semblable donnait à la même époque, pour les États-Unis, 10,200. Total des milles parcourus par les chemins de fer, dans plusieurs pays, 25,000 : Grande-Bretagne, 6,500 (un peu plus de la moitié); France, 1,800 (environ le cinquième); Belgique, 360; Espagne, 60. Ce qui fait pour chaque habitant, aux États-Unis 21 pieds, en Angleterre 12 pieds, en France 3 pieds, en Belgique 4 pieds, en Espagne trois pouces.

États-Unis sont comme un grand échiquier où chacun tâche d'arriver à dame le premier.

Des tables, jointes à la brochure qu'on nous a distribuée, montrent que, pour ce qui concerne le port de Boston depuis 1842 jusqu'à 1850, le produit des douanes a presque triplé, et que le tonnage a augmenté de plus d'un tiers [1] en dix ans; le chiffre de la population de Boston a été porté de 158,000 âmes à 269,000; ces chiffres s'appellent ici des *figures;* il faut avouer que, comme les figures de rhétorique, celles-ci ont bien leur éloquence.

Le déjeuner que nous donne la ville est médiocre, il faut en convenir, et les plats sont disputés avec énergie; mais le vin de Champagne est à discrétion, c'est l'important pour la chaleur de l'enthousiasme et la gaieté de la réunion. Bientôt commencent les *toasts* et les *speeches;* on demande *monsieur un tel*, et il paraît et il parle, et des transports d'approbation accueillent invariablement son discours. Ce sont surtout les Canadiens, et parmi eux les Canadiens français, qui jouissent d'une popularité sans bornes. On crie: Vive la belle France! Trois hourras pour la belle France! Un habitant de Montréal en-

[1] Augmentation de 2,780,186 dollars pour les douanes, et de 193,502 à 313,192 dollars pour le tonnage.

tonne la vieille romance de la *Claire fontaine*. Un habitant de Québec chante :

> Nous aimons la Canadienne
> Pour ses beaux yeux doux.

La foule se porte brusquement vers un orateur qui surgit, le chanteur est abandonné, et je perds la suite de ce morceau de poésie nationale que je m'apprêtais à recueillir.

Dans les discours, il n'est question des deux côtés que d'alliance, d'union *par des liens de fer;* les États-Unis semblent déjà tenir le Canada ; mais comme on descend du bateau, j'aperçois un homme à figure anglaise qui cherche à se hisser sur un toit pour être entendu ; le toit est assez élevé, il faut le soutenir par les jambes ; enfin il s'accroche des pieds et des mains à cette tribune glissante, et de la position difficile qu'il a conquise il parle avec beaucoup d'énergie. Il commence par glorifier la race anglo-saxonne en Angleterre et en Amérique ; puis, se souvenant de la population française du Canada, il rappelle qu'elle est du même sang que le noble Lafayette. Après les compliments, il entre en matière ; il déclare nettement que le Canada est content de l'Angleterre et veut rester sous sa domination ; l'orateur convient qu'il n'en a pas toujours

été ainsi, mais il affirme que les Canadiens ont obtenu ce qu'ils désiraient. Il ose même ajouter; « Nous vous avons enviés, nous ne vous envions plus. L'Angleterre nous a donné ce que vous avez. » Je dois dire que ce discours a eu moins de succès que les autres, et qu'il faisait naître autour de moi des murmures qui n'étaient pas des murmures d'approbation. Je me disais : Voilà sans doute quelque fonctionnaire anglais au Canada qui ne veut pas laisser passer cette cérémonie sans avoir protesté de sa loyauté. Quelle était mon erreur ! Celui qui venait de parler ainsi était M. Neilson, qui, bien qu'Anglais d'origine, est depuis vingt ans un des chefs les plus distingués et les plus ardents du parti national au Canada, au point qu'il a pris les armes, commandé les insurgés, et à leur tête a gagné sur les Anglais la bataille de Saint-Denis; mais, comme il le disait tout à l'heure, le pays a obtenu ce qu'il désirait: l'Angleterre, mieux éclairée sur ses intérêts et comprenant que le seul moyen de ne pas précipiter le Canada dans l'union américaine, c'est de le bien gouverner, — l'Angleterre a changé de politique envers lui, elle lui a donné un vrai gouvernement représentatif, dans lequel les Canadiens français, grâce à l'accession d'un certain nombre d'Anglais raisonnables, ont la majorité. De plus, le

gouverneur actuel, lord Elgin, s'est montré favorable à leur égard jusqu'à provoquer un soulèvement du parti anglais violent, émeute odieuse qui a déconsidéré ce parti. Dans ces conjectures, M. Neilson, comme les plus sages patriotes du Canada, s'est attaché franchement à l'Angleterre du jour où elle voulait être juste, comprenant bien que la nationalité canadienne court beaucoup moins de risque avec elle qu'avec les États-Unis, et qu'une annexion opérée par ce peuple envahissant serait la mort de cette nationalité. Autant vaudrait tomber dans le gouffre du Niagara. Voilà ce qui faisait parler aujourd'hui M. Neilson; du reste, il n'a jamais changé. Il y a vingt ans, il disait à M. de Tocqueville : Nous resterons avec les Anglais jusqu'à ce qu'ils nous forcent de les combattre. Cette nécessité est venue, M. Neilson les a combattus et même battus. Aujourd'hui, avec un égal patriotisme, il résiste aux annexionistes et vient le déclarer dans une fête au fond de laquelle est, pour un grand nombre de ceux qui m'entourent, la pensée de l'annexion.

Le soir, j'ai été dans le beau monde. Le président a paru dans un salon, où il ne s'était pas trouvé autant d'uniformes anglais depuis la guerre de l'indépendance. On venait saluer mademoiselle Fillmore, qui prenait très-bien sa situation de

princesse du sang et ne montrait ni hauteur ni embarras.

J'ai terminé cette journée par une délicieuse promenade sous les ormes du parc, doht une lune magnifique découpait le sombre et gracieux feuillage.

19 ceptembre.

Ce jour est le grand jour. D'abord procession des métiers, puis dîner de quatre mille personnes; le soir, illumination et feu d'artifice: tout cela en l'honneur de sa majesté le chemin de fer. — Boston, me dit M. ***, veut se montrer avec toutes ses ressources, *with all its power*.

Quelques précautions sont prises contre les vols. Partout on lit affiché : Prenez garde aux filous, *Beware of pick-pockets*. On a fait venir tous les individus suspects, on les a montrés à la population, pour que chacun pût les reconnaître au besoin. Du reste, j'ai compté près de deux cents *policemen*, bel et bien armés du *truncheon;* seulement, à cause de la fête, cette petite massue était enveloppé de papier doré, tout comme le discours de réception qu'un nouveau membre de l'Académie française va, selon l'usage *antique et solennel*, présenter au chef de l'État.

Vers midi, la procession commence. En tête sont

le président et ses ministres, lord Elgin et les autorités de Boston. Ce qui me frappe d'abord, c'est le grand nombre d'uniformes qui figurent dans cette fête toute civique : voici des lanciers, qui n'ont pas, il est vrai, la tournure aussi militaire que ceux que je voyais, il y a un mois, galoper dans le champ de Mars ; voici des bonnets à poil, des habits bleus, gris, rouges, des vestes à la hongroise, etc. S'il existait autant de régiments qu'il y a d'uniformes, la ville de Boston aurait sur pied une armée formidable ; mais j'apprends que ce sont des compagnies de volontaires, qui, s'étant organisées librement, choisissent leur costume comme elles nomment leurs officiers. Évidemment, les Américains ont un faible pour l'art militaire ; en cela, ils diffèrent des Anglais. Les Anglais sont aussi braves qu'aucun autre peuple, mais chez eux l'état militaire est peu considéré. Un père, même dans une condition modeste, ne le voit prendre à son fils qu'à regret. L'on n'a en Angleterre nul goût pour le tambour et l'uniforme ; il n'en est pas de même aux États-Unis. J'ai vu des enfants s'amuser à faire l'exercice et manœuvrer pour leur récréation, comme des gamins de Paris. La guerre du Mexique a développé cette disposition guerrière. On s'accoutume aux présidents militaires ; il y a là peut-être

le germe d'un grand changement dans le caractère et les institutions du peuple américain.

En principe, tout le monde fait partie de la milice; mais il se trouve assez de miliciens de bonne volonté, portant l'uniforme, enrégimentés en compagnies de volontaires et faisant l'exercice, pour qu'on n'exige rien de semblable des autres citoyens. Seulement, à Boston du moins, chacun sans exception est obligé d'avoir des armes. Deux fois par an, on est requis de montrer qu'on est armé au complet.

M. Fillmore n'est pas un de ces présidents belliqueux dont je parlais plus haut. Hier, il a passé une revue. Après quelque hésitation, disait le journal, on lui a donné un bon cheval, que les *policemen* retenaient chaque fois que les coups de canon le faisaient cabrer. Les Américains n'éprouvent pas le besoin, depuis longtemps proverbial en France, que le pouvoir *sache monter à cheval*.

J'ai vu avec plaisir qu'en tête de la procession industrielle était porté un objet d'art, une statue, l'*Indien mourant*, œuvre d'un statuaire américain nommé Stephenson. Il est vrai que tout de suite après venait, probablement pour désigner le métier de fourreur ou de marchand de pommade, un ours empaillé; puis, différentes voitures se sont suc-

cédé. Un groupe de voitures était suivi d'un groupe de soldats. Sur l'un de ces véhicules il y avait des fauteuils et des chaises, sur l'autre des chapeaux. Un modèle de vaisseau était porté sur un char que traînaient six chevaux blancs. Le *Museum* était représenté par un éléphant de bois que traînaient des Indiens, puis venaient les fabricants de drap, les teinturiers, les fondeurs, les orfévres, etc. Plusieurs industries étaient en exercice : sur le char des menuisiers on rabotait, sur le char des forgerons on forgeait, sur le char des imprimeurs on imprimait et l'on distribuait des prospectus, la foule se les disputait comme à Rome on se dispute l'indulgence lancée d'une fenêtre après la bénédiction du pape. Au reste, il y avait dans tout cela beaucoup de ce que nous nommons *réclame*. Les noms des principaux fabricants de Boston étaient très en évidence dans la procession. On lisait des inscriptions en général amusantes par leur emphase; au-dessus d'un coffre de sûreté, *safe*, qui a résisté à un incendie, *le feu n'est pas mon ennemi, nous défions les éléments*. Le bureau des domestiques à louer et des nourrices offrait une exhibition de sujets des deux sexes. Quand les jeunes gens de l'Université de Cambridge ont passé, ils ont été salués de hourras très-empressés, surtout par les

spectatrices. Les compagnies de secours mutuels établies parmi les étrangers fermaient la marche. On a vu passer tour à tour des Écossais, la cornemuse en tête, portant des plaids aux couleurs des différents clans, des Irlandais précédés par la harpe d'Erin et par des drapeaux sur lesquels étaient figurées des images de saints, entre autres celle de saint Joseph.

Je n'ai cité que quelques détails de cette procession : le défilé a duré deux heures; il me rappelait certains tableaux flamands du seizième siècle, où l'on voit toutes les corporations figurer dans un cortége avec leurs bannières. Ici il y avait quelque chose de plus : non-seulement l'ouvrier, mais le métier lui-même était en scène; c'était une exhibition dramatique, ceux qui avaient un rôle semblaient s'en amuser au moins autant que les spectateurs. Pour moi, charmé de voir ainsi le peuple américain en joie, dans la rue, hors de lui, et moitié gaiement, moitié sérieusement, célébrant une fête qui le divertit et l'enorgueillit tout ensemble, je suis rentré en me disant : Le roi s'amuse.

Ce qu'il y avait peut-être de plus intéressant dans la cérémonie, c'étaient les enfants des écoles faisant haie dans le parc, criant *hourra!* au président et à la procession, et commençant ainsi à s'as-

socier dans cette fête nationale au sentiment public. L'enthousiasme de ces petits citoyens était certainement le plus vif et le plus pur.

Puis est venu le dîner de quatre mille personnes; il a eu lieu sous une tente, au milieu du parc. Les convives étaient soumis au régime de la tempérance, c'est-à-dire que le vin était interdit, ce qui m'a paru sage dans une réunion aussi nombreuse; mais tout le monde a eu du café. Le président, obligé de retourner à Washington, n'a pu assister au banquet. Lord Elgin a prononcé un discours spirituel et sans façon, très-bien conçu pour plaire aux Américains en ne les flattant point. Il leur a donné des louanges convenables sans exagération; il a revendiqué pour le gouvernement monarchique en Angleterre une somme de liberté égale à celle que contiennent les institutions républicaines des États-Unis. Il a employé fort à propos quelques expressions empruntées au langage parlementaire de ce pays. M. Everett a répondu à lord Elgin avec son élégance de langage ordinaire. Certaines locutions écossaises, placées dans le discours qu'il adressait à un lord écossais, m'ont paru un trait de courtoisie plein d'à-propos et de bon goût.

Voilà comment les choses se sont passées. Voici maintenant ce que j'ai lu dans un journal qui ren-

dait compte de ce banquet : « L'aspect de la vaste assemblée, quand les tables furent garnies, était frappant au delà de toute expression. Il y avait *là une Méditerranée de fraternité humaine sous un firmament de drapeaux*, et dans cette mer il y avait des célébrités innombrables des deux hémisphères. »

Le soir, on a illuminé, c'est-à-dire la ville et les particuliers ont illuminé. Le vieux Faneuil-Hall, ce bâtiment à forme antique, aux nombreuses fenêtres garnies aujourd'hui de lampions, dessinait sa forme singulière sur le ciel. Le Capitole était dans une obscurité complète, car l'État de Massachusets n'est pour rien dans la fête de Boston. Il n'y avait point de feu d'artifice officiel, mais chacun pouvait en toute liberté tirer des pétards devant sa porte et lancer des fusées par sa fenêtre. Des particuliers se sont établis au milieu de la promenade publique, et y ont organisé sur le gazon, très-sec en ce moment, un tir de soleils et de chandelles romaines qui a duré jusqu'à minuit. Le principe volontaire qui préside aux associations religieuses et à une foule d'établissements utiles, préside aussi aux divertissements publics ; le gouvernement n'intervient ni pour les donner au peuple, ni pour empêcher le peuple de les prendre ; en toute chose, la nation fait ses affaires, et même quelquefois la be-

sogne du gouvernement. Ici, comme en Angleterre, les mœurs surveillent les mœurs. Si l'on met en vente un mauvais livre ou une gravure indécente, on s'expose à un procès de la part de la *Société pour la suppression du vice*. Les citoyens font la police et maintiennent le bon ordre. L'autre jour, un meurtre a été commis, quatre cents personnes se sont mises à la poursuite du coupable. Naguère, au sujet d'un acteur, il y a eu à New-York un commencement d'émeute; la milice est arrivée, a tiré et a tué trente ou quarante personnes, ce que tout le monde a fort approuvé. C'est toujours le même principe : l'ordre par la liberté.

CHAPITRE VI

Lowell. — Ses ouvrières lettrées. — Le mastodonte. — La jeune fille aveugle et sourde-muette.

Lowell, 20 septembre.

A quelques lieues de Boston est la petite ville de Lowell, célèbre par ses manufactures et surtout par la moralité et la culture intellectuelle de ses ou-

vrières. Lowell, qui date de 1821, compte maintenant plus de 30,000 âmes. Les ouvrières employées dans les manufactures sont au nombre de 9,000, et lesouvriers au nombre de 4,000; c'est presque la moitié de la population. Les principales industries de Lowell sont la teinture et la fabrication des étoffes de coton. Ce qu'on fabrique de celles-ci à Lowell dans une année pourrait former une bande d'un mètre de largeur qui ferait deux fois le tour du globe. On produit d'une telle bande d'étoffe une longueur de dix-sept milles à l'heure, ce qui est travailler avec la vitesse ordinaire des chemins de fer.

La plus intéressante de ces fabrications est celle des tapis à la machine, on conçoit combien l'entrelacement des fils et la combinaison des couleurs avec les lignes du dessin offrent de difficultés à une pareille industrie. Il paraît que ces difficultés n'avaient pu être surmontées en Angleterre; elles l'ont été complétement en Amérique. Il est amusant de voir les navettes, qui portent des fils de différentes couleurs, soulevées et lancées l'une après l'autre par un mécanisme que la vapeur met en mouvement, venir à leur tour et à leur rang créer comme par magie les fleurs et les ornements du tapis; ce qui ne l'est pas moins, c'est de voir les jeunes filles qui conduisent l'opération arrêter soudainement de leurs doigts

délicats la force terrible ou lui rendre la liberté. On frémit quand ces petites mains s'avancent sur le tissu pendant l'instant très-court où s'éloigne le fer qui, en revenant, si elles tardaient une demi-seconde à se retirer, les écraserait. Les ouvrières de Lowell ont plus encore que je m'y attendais un air de distinction et de fierté. Plusieurs de celles que j'ai vues debout ou assises auprès de leur métier, me rappelaient la dignité calme des femmes romaines. Je ne reviendrai pas sur tout ce qu'on a si bien dit de l'excellente conduite et de l'excellente tenue de ces ouvrières, des maisons où elles vivent ensemble et où chacune est surveillée par le point d'honneur de toutes. Attaquées avec peu de chevalerie par des journaux, elles se sont défendues elles-mêmes dans leur *revue*, car les ouvrières de Lowell, qui se cotisent pour avoir des livres, pour se faire des cours, écrivent aussi. Elles ont publié plusieurs volumes d'un recueil littéraire intitulé *Offrandes de Lowell* (*Lowell's Offerings*). Je n'y ai pas trouvé de chefs-d'œuvre, mais j'y ai remarqué des sentiments simples et honnêtes exprimés en fort bon langage.

Cette organisation morale de Lowell est due aux grands fabricants, qui ont pour ainsi dire créé la ville. Je pense que la querelle de l'intérêt agricole et de l'intérêt manufacturier, qui est la querelle du

Sud et du Nord, a contribué aux beaux résultats que nous voyons. Le parti qui combattait les manufactures, entre autres arguments, alléguait la démoralisation qui en Europe règne trop souvent dans les classes ouvrières des villes. Ceux qui ont établi les manufactures de Lowell sur un pied si respectable ont voulu répondre à ces objections par un frappant exemple.

En France, on se plaint que l'industrie enlève trop de bras à l'agriculture et accumule trop d'ouvriers dans les villes; aux États-Unis, j'ai vu les hommes les plus éclairés craindre le contraire: l'attrait vers le défrichement est si vif, qu'il pourrait prévaloir à l'excès. Les partisans des manufactures citent, parmi les avantages qu'elles peuvent offrir, celui de retenir dans les villes une partie des populations, qui autrement leur échapperaient [1]. Ce n'est pas en général ce qu'on redoute chez nous. Qu'un tel point de vue soit celui des whigs, c'est-à-dire des conservateurs américains, cela montre assez combien diffèrent les situations des deux pays et les dangers qui menacent leur avenir.

Enfin j'ai trouvé un interrogateur. On m'avait annoncé que je serais accablé de questions aux

[1] Ed. Everett'sworks, t. II, p. 60.

États-Unis. Jusqu'ici j'en ai adressé beaucoup, et on ne m'en a pas adressé une seule; mais, à Lowell, ayant demandé mon chemin à un paveur, celui-ci, que je crois Irlandais, m'a questionné sur les fêtes de Boston. Je n'ai point été scandalisé, comme un touriste anglais l'eût été peut-être, de la liberté grande. J'ai répondu à ses questions, me promettant bien de me venger par les miennes sur le premier Américain que je trouverai.

En errant dans les rues de Lowell, je rencontre une exhibition de l'industrie locale. C'est en petit ce que je viens de voir à Londres; tout cela est produit par une ville de trente mille âmes. Ce soir, on jouera l'*Ouvrière*, ici pièce de circonstance. Je vois aussi qu'il y aura un concert où l'on exécutera des morceaux d'Haydn, de Mozart et de Weber; les places sont à vingt-cinq sous.

On m'avait recommandé de visiter le nouvel hôpital. J'ai passé deux fois devant la porte sans m'en douter. Comment croire que cette charmante villa est un hospice? L'intérieur répondait à l'extérieur; les chambres étaient d'une propreté poussée jusqu'à la recherche; il y avait même des *rocking-chaise*, ces fauteuils-balançoires dont l'usage est si répandu aux États-Unis. Ce qui m'a étonné, c'est de ne trouver qu'un malade; mais il

y a un autre hôpital, et je suppose qu'on se fait beaucoup traiter à domicile.

Boston, 22 septembre.

L'intérêt scientifique, si puissant à Cambridge, n'est pas absent de Boston. Je demande pardon au lecteur de lui parler encore géologie; mais je ne puis me dispenser de mentionner le squelette de mastodonte que possède M. le docteur Warren, et qui offre un des débris les plus curieux et les plus complets de l'ancienne création. C'est, je crois, avec l'éléphant antédiluvien de Saint-Pétersbourg et le *megatherium* de Madrid, le vestige le plus considérable de l'époque antérieure à l'homme. Dans l'intérieur de ce grand quadrupède, on a trouvé des feuilles dont on a pu reconnaître la nature; elles appartiennent à une espèce de pin (le *hemlock*) qui croît encore aujourd'hui dans le lieu où le squelette a été découvert; ce qui fait voir que, depuis l'époque où vivait ce mastodonte, la végétation, et par suite, la température de l'Amérique septentrionale, n'ont pas changé notablement.

On a trouvé en assez grand nombre des débris de mastodontes dans diverses parties des États-Unis. En 1706, on fit une trouvaille de ce genre près d'Albany, dans l'État de New-York. A ce sujet, le

gouverneur Dudley écrivait à un théologien de Boston que « ce devait être un débris de quelque être humain dont le déluge seul avait pu triompher, qui, pendant la catastrophe, avait dû tenir sa tête au-dessus des nuages, mais avait fini par succomber. » Le révérend Cotton Mather, à qui étaient adressées ces considérations géologiques, avait, pour son compte, sur la foudre, des opinions fort différentes de celles que fit prévaloir la découverte de Franklin. Le bon théologien considérait la foudre comme un produit du malin esprit, « et c'est pour cela, ajoutait-il, qu'elle frappe volontiers les clochers. »

Outre cette exhibition géologique, qui est permanente, il y a en ce moment à Boston une exhibition artistique à l'Athenæum, établissement particulier qui est parvenu à se former une bibliothèque de quarante mille volumes. On y voit depuis quelques jours un tableau d'Healy où est représenté le grand orateur whig, M. Webster, prononçant ces paroles qui résument la politique de tous les patriotes éclairés des États-Unis : « Liberté et union pour toujours ! » En ce moment, M. Webster est à Boston. Il est question de relever le parti whig, abattu dans les dernières élections. Le moment est bien choisi pour exposer le tableau d'Healy; aux

États-Unis, la politique a le pas sur tout le reste, et l'intérêt pour les arts a grand besoin d'être aidé par elle. Ce tableau est un portrait. Tout est sacrifié à la figure principale; les traits caractérisés, la tête puissante, l'attitude dominatrice de l'orateur, sont rendus avec énergie et avec un peu d'affectation, ce qui n'est peut-être pas un défaut de ressemblance. J'ai éprouvé un vif sentiment de plaisir en reconnaissant, parmi les auditeurs représentés dans le tableau, un Français que le peintre a eu la pensée d'associer aux notabilités américaines, tant sa célébrité est inséparable de l'Amérique : c'est nommer M. de Tocqueville. Presque au début d'un voyage inspiré par son livre, et protégé par son amitié, il m'a été doux de le rencontrer sur cette terre étrangère, comme s'il m'y attendait pour me tendre la main.

Avant de quitter Boston, j'ai été assez heureux pour contempler un des résultats les plus extraordinaires de la puissance du sentiment d'humanité : j'ai vu Laura Bridgeman, cette jeune fille née sourde-muette et devenue aveugle peu de temps après sa naissance, dont l'histoire est déjà connue en Europe, surtout par le récit de M. Dickens. Ce voyageur, si sévère et si ingrat pour l'Amérique, n'y a guère admiré que Laura Bridgeman, appa-

remment parce qu'elle ne parlait point. On ne saurait trop revenir sur une semblable merveille, qui honore le pays où elle s'est produite. Voilà une pauvre créature séparée de la société par une triple barrière, condamnée, ce semble, à rester en dehors de la condition humaine, qui a été replacée à son rang d'être intelligent et mise en communication avec ses semblables par un prodige de dévouement ingénieux et de patience. L'auteur de ce prodige est le docteur Howe. J'ai passé une soirée bien intéressante avec Laura Bridgeman, le docteur et madame Howe, qui traitent Laura comme leur fille. Tous deux causaient avec elle en lui traçant des lettres dans la main. C'est par le toucher qu'elle *voyait* les sons. Qu'on songe combien il a été difficile d'établir un rapport entre les signes et les objets qu'on ne pouvait lui montrer. On lui apprit d'abord à distinguer par le tact un groupe de lettres en saillie, qui formaient le nom d'un objet; puis on parvint, après beaucoup d'efforts, à lui faire recomposer le mot en rapprochant les lettres séparées, et en même temps on lui faisait toucher l'objet. Un jour vint où elle comprit. Puis on lui apprit à représenter les lettres par l'alphabet manuel des sourds-muets, ce qu'elle fit assez facilement. Son intelligence s'était déjà développée, et

elle parvint à épeler un objet avec les doigts, c'est-à-dire en le touchant; elle en vint à imiter avec ses doigts les lettres dont se composait le nom de l'objet. Une fois arrivée là, on l'a accoutumée à reconnaître par le toucher les signes qui lui sont connus. On lui parle dans la main : sa main est à la fois son oreille et sa langue. Il y a plus : Laura sait écrire avec nos caractères. Je possède un autographe de l'aveugle-sourde-muette. C'est cette phrase en anglais : « J'ai toujours du plaisir à *voir* des Français. » Elle se dit parfaitement heureuse et semble très-gaie; elle rit sans cesse et ne s'ennuie jamais. Elle a toujours eu d'instinct une extrême délicatesse de femme; caressante avec les personnes de son sexe, elle est très-réservée avec les hommes. L'histoire de son intelligence est curieuse. Il a fallu deux ans pour qu'elle comprît les adjectifs; elle a eu besoin d'un temps encore plus long pour saisir le sens des substantifs abstraits, comme *dureté*. L'idée de rapport exprimée par la préposition *dans* lui a donné beaucoup de peine. Ce qui a le plus tardé à venir, c'est le verbe *être*, ce verbe qui exprime un degré d'abstraction auquel ne peuvent parvenir les langues des sauvages. Ce n'est pas, du reste, le seul rapport qu'ait son langage avec le leur; ainsi elle disait *deux dimanches* pour *deux*

semaines, comme ils disent, et les poëtes avec eux, *vingt printemps* pour *vingt années*. Laura a appris très-facilement à écrire, et a su bientôt faire des additions et des soustractions de petits nombres. Rien n'est plus touchant que le récit véridique de la manière dont elle a reconnu sa mère. Celle-ci plaça d'abord sous les doigts de sa fille des objets familiers à son enfance. Après n'avoir longtemps manifesté que de l'indifférence, un souvenir vague, un soupçon s'élevèrent tout à coup dans l'âme de Laura. Elle pâlit, rougit, se jeta sur le sein de sa mère et fondit en larmes. M. Howe m'a raconté comment elle est arrivée à comprendre l'existence de Dieu : c'est comme les philosophes, par l'idée de causalité. « Il y a des choses que les hommes ne peuvent faire, disait-elle, et qui pourtant existent, la pluie, par exemple. » Ce n'est pas le spectacle de la nature ou le bruit de la foudre qui lui ont révélé la Divinité, car pour elle la nature est voilée et la foudre est muette; il a suffi de l'impression produite par une goutte d'eau pour faire naître dans son esprit cette question de la *cause* que l'homme pose nécessairement, et à laquelle il n'y a qu'une réponse : Dieu.

CHAPITRE VII

Entrée en Canada. — La France au bout du monde. — Montréal. — Québec. — Anciennes possessions de la France en Amérique. — Montcalm et Wolfe.

J'ai pris le chemin de fer, dont je viens de voir célébrer l'ouverture avec tant de solennité, et qui conduit de Boston à Montréal.

Quelques heures après notre départ, nous sommes au milieu des défrichements. Le spectacle qu'on allait chercher, il y a quelques années, avec des fatigues infinies, au fond des forêts vierges, aux limites de la civilisation, on le rencontre maintenant sur les bords d'un chemin de fer. Voilà bien des divers degrés du *settlement*, les restes des troncs brûlés pour éclaircir le sol, la maison de bois qu'on vient de construire avec les arbres que la hache a couchés, des essais de culture entre les maisons de bois et les troncs d'arbres noircis par le feu. C'est ainsi que commencent les sociétés. Ces pierres d'attente de l'avenir par-

lent à mon imagination un autre langage que les débris du passé, mais elles ne l'ébranlent pas moins fortement. Quand je contemplais des ruines en Italie, en Grèce, en Égypte, je rêvais à ce qui a été : en contemplant ces rudiments d'habitations humaines, je rêve à ce qui sera. Des tronçons de colonne épars sur le sol sont sans doute plus beaux que ces tronçons de sapin à demi brûlés; mais je ne sais s'ils ont plus de poésie, et surtout plus d'éloquence.

Et puis, il est si étrange de voir fuir et tournoyer cette scène d'une civilisation encore sauvage, emporté que l'on est soi-même à travers les sapins, les cabanes en bois, les défrichements, par ce boulet qui entraîne avec fracas quatre cents personnes, dont un grand nombre se précipite dans l'ouest pour aller faire plus loin ce qui me frappe ici.

Enfin nous arrivons au bord du Saint-Laurent. Il y a quelques jours, j'avais, à Boston, la température de Naples. C'est un autre climat, un autre monde; le froid est vif; l'eau verte du Saint-Laurent, les montagnes noires qui bornent l'horizon ont un air septentrional, un air de Baltique. Un pâle soleil est réfléchi par les toits couverts de ferblanc. L'impression que je ressens est une impression de tristesse, de silence, d'éloignement. Je des-

cends sur le beau quai de Montréal; on y embarque quelques bûches, on y entend retentir de rares coups de marteau. Que sont devenus le mouvement et le tumulte qui animaient les ports des Éats-Unis?

A peine débarqué, une querelle survenue entre deux charretiers fait parvenir à mon oreille des expressions qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de l'Académie, mais qui sont aussi une sorte de français. Hélas! notre langue est en minorité sur les enseignes, et, quand elle s'y montre, elle est souvent altérée et corrompue par le voisinage de l'anglais. Je lis avec douleur : *Manufactureur de tabac*, sirop *de toute description;* le sentiment du genre se perd, parce qu'il n'existe pas en anglais; le signe du pluriel disparaît là où il est absent de la langue rivale. Signe affligeant d'une influence étrangère sur une nationalité qui résiste, conquête de la grammaire après celle des armes[1]! Je me console en entendant parler français dans les rues. On compte par écus, par louis et par lieues. Je de-

[1] Un poëte canadien s'est plaint de cette invasion de l'anglais dans des vers comiquement barbares :

Très-souvent, au milieu d'une phrase française,
Nous plaçons sans façon une tournure anglaise:
Presentment, indictment, impeachment, fireman,
Sheriff, writ, verdict, bill, roast-beef, foreman.

mande l'adresse de M. Lafontaine, qui n'écrit pas des fables, mais qui est le chef d'un ministère libéral et modéré, et j'apprends avec un certain plaisir qu'il demeure dans le faubourg Saint-Antoine. Le faubourg Saint-Antoine de Montréal est beaucoup plus agréable que celui de Paris : il est plus propre, moins bruyant ; c'est un vrai faubourg champêtre, avec beaucoup de jardins. Le faubourg Saint-Antoine, au temps de madame de Sévigné, devait ressembler à cela.

En sortant de chez M. Lafontaine, je suis revenu par un chemin à mi-côte, bordé de jolies maisons en bois, souvent ornées de moulures et de fenêtres gothiques. Je m'étonne que la végétation ne soit pas plus septentrionale ; je m'attendais presque à ne voir que des arbres toujours verts, et j'en vois très-peu. J'aperçois en revanche de très-beaux chênes. Le pommier de Normandie croît à côté de l'orme américain dans cette France américaine. Le soleil est plus chaud que ce matin ; je trouve la ville moins triste ; la rue principale est bordée d'assez beaux magasins. La cathédrale, quoique peu ancienne, a un aspect de gothique européen, un faux air de Notre-Dame. Les maisons sont généralement bâties en granit ou en bois ; on peint ce bois en gris pour imiter le granit. La couverture métalli-

que des toits, les vêtements des gens de la campagne, tout est de la même nuance. Chaque ville a sa couleur : Constantinople est rouge, Malte est blanche, Londres est noir, Montréal est gris.

Avant de rentrer dans la ville, j'ai désiré gravir la hauteur qui la domine et lui donne son nom; mais, de ce côté, je ne pouvais pénétrer qu'en traversant des propriétés particulières. J'ai franchi plusieurs portes et plusieurs cours sans rencontrer personne; enfin une bonne femme, occupée à jardiner, m'a dit, avec un accent plein de cordialité et très-normand : *Montais, m'sieu, il y a un biau chemin*. En montant, j'ai trouvé de beaux arbres et une vue admirable. Par delà l'arc bleu du Saint-Laurent s'étendaient des montagnes peu élevées, dont les tons gris cendré ou gris de perle se détachaient sur les nuages ou se noyaient dans la lumière. La ville se montrait par-dessus les arbres qui étaient à mes pieds; la cathédrale et plusieurs clochers gothiques dessinaient comme une silhouette blanche sur le ciel.

Ainsi qu'on vient de le voir, l'accent qui domine à Montréal est l'accent normand. Quelques locutions trahissent pareillement l'origine de cette population, qui, comme la population franco-canadienne en général, est surtout normande. Le bagage d'un voya-

geur s'appelle *butin*, ce qui se dit également en Normandie et ailleurs, et convient particulièrement aux descendants des anciens Scandinaves. J'ai demandé quel bateau à vapeur je devais prendre pour aller à Québec; on m'a répondu : Ne prenez pas celui-là, c'est le plus *méchant*. Nous disons encore *un méchant bateau*, mais non *ce bateau est méchant*. Nous disons un *méchant vers*, quand par hasard il s'en fait de tels; mais nous ne dirions pas, comme le Misanthrope :

> J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants.

Pour retrouver vivantes dans la langue les traditions du grand siècle, il faut aller au Canada.

Ayant eu soin de ne pas prendre le *plus méchant* des bateaux à vapeur, je suis parti pour Québec avant que la saison soit plus avancée, sauf à m'arrêter encore à Montréal en revenant.

Sur ce bateau est un ouvrier de Québec, qui me traite avec une déférence presque affectueuse, en ma qualité de Français de la vieille France, et m'assure qu'on suit toujours avec intérêt ce qui se passe chez nous. Des Canadiens vivants ont encore vu des vieillards qui attendaient notre retour, et disaient : Quand viendront nos gens? Aujourd'hui, la pensée de redevenir Français n'est plus dans au-

cun esprit; mais il reste toujours un certain attachement de souvenir et d'imagination pour la France.

Aux premiers rayons du jour, je suis au pied du cap Diamant et de ces grands rochers qui forment comme le soubassement de Québec, et en font une position si forte. Ils me frappent par une singulière ressemblance avec la montagne du Roule, qui domine Cherbourg.

La situation de Québec est magnifique. Au pied des rochers que la ville couronne, la rivière Saint-Charles vient se jeter dans le Saint-Laurent; en face sont de beaux villages, de blanches maisons semées au milieu des arbres; de légères embarcations et de gros navires voguent sur le fleuve majestueux : la vue les suit jusqu'au moment où ils tournent derrière ce promontoire sombre et grandiose qui s'appelle le cap Tourmente, et la ville domine cet ensemble pittoresque d'eaux, de rochers, de villages, au-dessus desquels elle est suspendue.

Avant tout, je suis allé voir le champ de bataille où s'est décidé le sort de Québec, du Canada et de la France en Amérique. Il y a eu un temps où les Français dominaient par une ligne de forts les points les plus importants d'une étendue de douze cents

lieues, depuis Terre-Neuve jusqu'au Mississipi. Alors le lac Ontario s'appelait lac Frontenac ou Saint-Louis ; le lac Erié, lac de Conti ; le lac Huron, lac d'Orléans; le lac Michigan, lac Dauphin ; le lac Supérieur, lac de Tracy ou de Condé ; la rivière des Illinois, rivière Seignelay ; le Mississipi, rivière Saint-Louis ou rivière Colbert. En voyant une carte d'Amérique gravée en 1688, je croyais voir une carte de France. Tout cela composait la Nouvelle-France, et de tout cela il ne nous reste rien. Dans le pays que nous possédions étaient ces régions de l'ouest vers lesquelles se précipite aujourd'hui l'activité américaine, et qui seront un jour la portion la plus riche et la plus peuplée des États-Unis. Je ne sais, du reste, si nous eussions pu conserver ce vaste empire. Pendant que la France lançait dans les profondeurs inexplorées du nouveau continent ses missionnaires et ses guerriers, l'Angleterre établissait sur le littoral des colonies agricoles et marchandes, et s'avançait d'un pas lent, mais sûr, vers l'intérieur du pays. Surtout depuis l'affranchissement de ces colonies, comment nos établissements auraient-ils pu subsister sur cette longue ligne, séparés par elles de la mer? Les États-Unis pouvaient-ils nous abandonner le Mississipi et laisser lier l'artère principale de leur commerce sans

étouffer[1] ? Ce que nous avions à faire, c'était de défendre et de garder le Canada ; or c'est ce que nous ne fîmes point : presque jamais on ne comprit en France l'importance de cette colonie. Dès 1629, le Canada fut momentanément occupé par les Anglais. Le conseil de Louis XIII tenait si peu à cet établissement, qu'il proposait de n'en pas demander la restitution ; mais Richelieu, avec ce grand instinct de nationalité qui fut le génie de sa politique, ne partagea point cet avis et revendiqua une possession qu'on voulait livrer à l'Angleterre. Il fit armer six vaisseaux pour aider à la réclamation, et trois ans après l'Angleterre rendait le Canada à la France. Sous Louis XV, il n'y avait plus de Richelieu, et Voltaire, dont l'esprit était plus français que le cœur, écrivait : « Dans ce temps-là, on se disputait quelques arpents de neige au Canada. » On a vu ce que c'était que ces arpents de neige, et qu'il y allait pour nous de possessions plus vastes que l'Europe[2], dans lesquelles étaient comprises

[1] Peut-être aurions-nous pu nous étendre à l'ouest et atteindre l'océan Pacifique et la Californie. Turgot soumit au roi un plan pour peupler rapidement ces vastes contrées qu'on aurait appelées la France équinoxiale : il fut traité de visionnaire.

[2] Les provinces anglaises d'Amérique occupent aujourd'hui à elles seules une étendue de près d'un demi-million de milles carrées, presque le double de la surface de l'Europe. Une très-petite partie de ce terrain immense est cultivée.

les meilleures terres des États-Unis. Plus fidèle à la France,le paysan canadien n'a point pardonné à la politique de ce temps, et, personnifiant dans un nom cette politique désastreuse, accuse encore aujourd'hui *la Pompadour*.

Tandis que, plein de ces souvenirs glorieux et tristes tout ensemble, j'errais à travers les rues de Québec, j'ai levé les yeux. Devant moi était un obélisque de granit sur lequel j'ai lu : *Montcalm*. Une autre face de l'obélisque porte le nom de *Wolfe*. On sait que, dans la bataille livrée devant Québec, les généraux des deux armées succombèrent le même jour, l'un enseveli dans son triomphe, l'autre dans son héroïque défaite. Il est bien à l'Angleterre d'avoir consacré dans un commun hommage la mémoire de Wolfe et la mémoire de Montcalm. Une inscription d'une noble simplicité se lit audessous de leurs noms : *Mortem virtus, communem famam historia, monumentum posteritas dedit.* — Leur courage leur donna la mort, l'histoire une gloire commune, la postérité ce monument.

Nous devons à notre tour proclamer que Wolfe était un généreux cœur, et capable d'un autre enthousiasme encore que celui de la gloire militaire. Pendant la nuit qui précéda l'assaut de Québec, dans la barque qui glissait sur le fleuve au pied des rochers,

Wolfe, entouré de ses officiers, lisait à demi-voix, pour ne pas être entendu par les sentinelles ennemies, l'élégie de Gray *sur un cimetière de campagne* [1], dans laquelle sont exprimées avec tant de charme et de mélancolie les douceurs paisibles de la vie obscure, et qui était nouvellement arrivée d'Europe. En terminant sa lecture, Wolfe dit : « Messieurs, je serais plus fier d'avoir fait ces vers que de prendre Québec. » Paroles vraiment belles dans la bouche de celui qui allait donner sa vie pour prendre Québec ! Blessé à mort et sa vue s'affaiblissant, il se faisait raconter les détails de sa victoire, et s'écriait : « Je meurs content ! » Montcalm disait de son côté : « Je suis heureux de mourir ; je ne verrai pas les Anglais dans Québec. » Rien de plus touchant que cette joie magnanime chez ces deux hommes, tombant à la même heure pour leur pays, l'un heureux d'un succès dont il ne jouira pas, l'autre s'applaudissant d'une mort qui lui épargne la douleur de voir le triomphe de l'ennemi, tous deux d'accord pour bénir une noble fin [2].

[1] Le grand orateur des États-Unis, Webster, vient de mourir; à sa dernière heure, il se faisait lire aussi l'élégie de Gray.

[2] Tel est l'intérêt historique et national qui s'attache au combat mémorable livré sur les hauteurs qu'on appelle les *plaines d'Abraham*, et dans lequel Montcalm perdit la vie. Ce qui est moins connu, c'est qu'un Français dont le nom ne doit pas être oublié, le général Levi, revint peu de

CHAPITRE VIII

Le paysan canadien. — Seigneuries. — Instruction publique. — Gouvernement de l'Angleterre.

M. Garneau, qui a bien voulu être mon obligeant cicérone, a écrit une histoire du Canada, la seule complète, fruit de recherches consciencieuses et animée d'une sympathie sincère pour la France. L'histoire du Canada est un complément de notre histoire[1].

J'ai été avec lui admirer la belle cascade qui porte le nom si français de Montmorency et visiter les cultivateurs des environs de Québec, chez lesquels les mœurs de la vieille France vivent dans toute leur intégrité. La colonisation du Canada ne fut point composée de gens sans aveu, d'aventuriers de bas étage, mais d'honnêtes campagnards, de petits gentilshommes et de soldats. On m'assure

temps après, par une victoire remportée sur les Anglais, aux lieux mêmes qui les avaient vus triompher, venger la mort de Montcalm; mais il ne put reprendre Québec.

[1] La seconde édition se trouve chez Bossange, à Paris.

même qu'un bâtiment qui apportait une population moins respectable fut renvoyé avec elle en France.

Aussi l'*habitant* canadien (le mot de paysan n'est pas connu) est-il en général religieux, probe, et ses manières n'ont rien de vulgaire et de grossier. Il ne parle point le patois qu'on parle aujourd'hui dans les villages de Normandie. Sous son habit de bure grise, il y a une sorte de noblesse rustique. Quelquefois il est noble de nom et de race, et descend de quelque cadet de Normandie. Nous avons, par exemple, rendu visite à un *habitant* qui menait la vie d'un paysan aisé et s'appelait M. de Rainville.

La cascade Montmorency est formée par une belle nappe d'eau légèrement tortueuse qui tombe de deux cent trente pieds, presque dans les eaux du Saint-Laurent, entre des arbres et des rochers. La chute, comme il arrive souvent, s'est fait jour au point où se joignent deux terrains différents, les schistes et le calcaire.

Pendant le temps que j'ai passé à Québec, j'ai beaucoup entendu parler politique. J'ai trouvé dominante l'opinion que j'avais rencontrée à Montréal : rester attaché au gouvernement anglais tant qu'il continuera lui-même à marcher dans la voie libérale où il a fini par entrer. Les Canadiens fran-

çais sentent parfaitement que la réunion aux États-Unis entraînerait la perte de leur nationalité. Les États-Unis en ce moment font toute sorte d'avances aux Canadiens; ils semblent dire :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'*absorber*.

Le Canada jouit de toute la liberté désirable, et de plus n'est soumis qu'à des taxes locales. Il n'a rien à payer pour un gouvernement central qui réglementerait les travaux publics et le commerce, rien pour une armée. Il est vrai que ce gouvernement gratuit a l'inconvénient d'être à Londres, et que, si l'on ne paye pas d'armée, c'est qu'on est *gardé* par une armée étrangère. C'est là ce qui déplaît aux ardents; de plus ils comparent l'activité de production des États-Unis, l'accroissement de leur population, de leur richesse, de leur puissance, avec la langueur relative du Canada, langueur, du reste, qui a été exagérée. La population française a décuplé, en quatre-vingts ans (de 60,000 âmes à 600,000), et cet accroissement de la population s'est opéré sans le secours de l'immigration; il ne s'est peut-être pas établi 4,000 émigrants dans le Bas-Canada depuis la conquête. En délivrant la terre des embarras de la législation féodale, on espère qu'un beaucoup plus grand nombre de co-

lons pourrait venir s'établir dans un climat rude, mais sain, qui, pour les populations catholiques ou parlant le français, comme les Belges, les Suisses, les Français eux-mêmes, aurait des avantages que n'offrent pas les États-Unis. Il ne faut pas croire que le gouvernement se soit endormi dans l'inaction, tandis que le peuple voisin multipliait avec une si grande rapidité les voies de communication sur son vaste territoire. Un Anglais, qui ne partage pas tous les préjugés de quelques-uns de ses compatriotes sur les États-Unis, exprime, dans un voyage récemment publié [1], combien il a été surpris en trouvant les routes au Canada dans un beaucoup meilleur état qu'il ne l'espérait. Jusqu'à l'année 1849, on a dépensé au Canada, en routes et ponts, plus de 450,000 livres sterling, et pour deux canaux seulement, plus de deux millions de livres. L'un d'eux est le canal Welland, établi pour éviter la chute du Niagara. Un chemin de fer, dont les fonds sont votés, [illegible] d'Halifax à Montréal, en passant par Québec. Le Saint-Laurent est une voie de commerce magnifique, mais pendant six à sept mois le passage est fermé par les glaces.

Les Canadiens nous appellent *les Français de la*

[1] *Notes on Public subjects made during a tour in the United States and Canada*, by Hugh Seymour Tremenheere, 1852.

vieille France; mais c'est le pays appelé autrefois la *Nouvelle-France* qui est aujourd'hui l'ancienne. La propriété foncière y est encore soumise au droit seigneurial. En 1852, il faut aller jusqu'en ce pays reculé pour entendre parler de seigneurs et de seigneuries; ces seigneurs, il est vrai, ne sont pas des personnages féodaux. Il n'y a point de noblesse reconnue au Canada. Après la conquête, tout ce qui appartenait aux rangs les plus élevés de la société quitta le pays; ce fut un malheur pour lui. On trouve bien, comme je l'ai dit, dans la classe des cultivateurs, et quelquefois dans les derniers rangs de la société, des noms nobles; mais ceux qui les portent, gentilshommes d'origine, ne le sont plus de fait, et se confondent dans le reste de la population. Les prétentions d'un particulier qui voulait prendre le titre de baron n'ont pas été admises par le gouvernement. La démocratie règne ici comme aux États-Unis; tous les hommes influents sont sortis de la bourgeoisie ou du peuple; cela n'empêche pas que les terres n'appartiennent à des seigneurs, seulement ces seigneurs sont souvent de très-minces propriétaires. Le plus riche est le séminaire de Montréal, qui possède tout le terrain de la ville et le pays à plusieurs lieues à la ronde, ce qui lui fait un revenu de 26,000 louis. Les droits

seigneuriaux se composent principalement de ce que l'on paye pour la *tenure* du sol, ce qui est très-peu de chose, et d'un droit sur les ventes qui s'élève à 12 pour 100; ce dernier droit est seul onéreux. Celui qui garde sa propriété pour la transmettre à sa famille, ce qui est en général le cas pour les Canadiens français, ne souffre pas de la législation du pays, car il ne paye que le droit de *tenure*, qui est insignifiant; mais la transmission de la propriété foncière est très-gênée par le droit de vente. Le plus grand inconvénient des seigneuries est d'immobiliser la terre, et surtout d'écarter les émigrants, qui veulent une possession plus complète et la liberté de disposer du sol à leur gré.

Un tel état de choses ne peut durer, mais la difficulté est d'en sortir. Quelques-uns proposent de supprimer le droit des seigneurs, ce qui serait une véritable spoliation. Le chef du ministère actuel, M. Lafontaine, est d'avis qu'il ne faut point dépouiller les seigneurs de leur droit, mais déclarer la commutation forcée[1], c'est-à-dire, donner à l'occupant la faculté de devenir propriétaire en achetant le fonds pour un prix établi sur une évaluation équitable. C'est aux seigneurs à faire un arrange-

[1] Le séminaire de Montréal est le seul seigneur que le consistoire puisse forcer à la commutation.

ment, sans quoi ils seront dépouillés tôt ou tard. Malheureusement, ils semblent peu disposés aux concessions, et ils pourraient finir par tout perdre pour avoir voulu tout garder.

Le clergé catholique est très-populaire parmi les habitants d'origine française, et dans une complète sympathie avec eux. Il a pour revenu la *dixme*, qui n'est pas un dixième, mais un vingt-sixième des produits ruraux. Le paysan préfère beaucoup un impôt en nature à un autre impôt.

C'est sous le rapport de l'instruction que l'avantage des États-Unis sur le Canada est peut-être le plus considérable. Les puritains de la Nouvelle-Angleterre, malgré leur fanatisme intolérant et persécuteur, furent conduits par le principe protestant, qui fait à tout chrétien une loi de lire la Bible et d'y puiser directement sa foi, à établir des écoles, « le principal objet de Satan, disaient-ils, étant d'empêcher les hommes de connaître l'Écriture, en les détournant de l'étude des langues, à cette fin que l'instruction ne soit pas enfouie dans les tombeaux de nos pères... » Après ce considérant, dans lequel le diable joue le premier rôle, viennent des dispositions qui établissent des écoles dans chaque district *sous peine de grosse amende*. On était loin du principe volontaire, mais enfin on fondait des éco-

les; par un motif ou par un autre, on apprenait à lire à tout le monde. Au Canada, le clergé catholique a beaucoup fait pour l'instruction. Les séminaires de Québec et de Montréal, les jésuites, les récollets, ont contribué largement à cette œuvre. J'ai trouvé dans le séminaire de Québec[1] un cabinet de physique très-complet. J'ai reconnu notamment les appareils électro-magnétiques inventés par mon père. J'ai vu un vieux prêtre, autrefois professeur de physique, tout ému par la présence du fils de celui dont il avait longtemps exposé les découvertes.

Tout cela montre combien le clergé canadien est éclairé, combien il a soin de se tenir au courant des progrès de la science européenne. Avec la meilleure volonté du monde pourtant, il était impossible à ce clergé de répandre les bienfaits de l'instruction parmi des populations disséminées sur un si vaste espace. Ces populations avaient aussi sur ce point, il faut le dire, des sentiments bien différents de ceux que manifestent généralement les citoyens des États-Unis. Aux États-Unis, un des premiers

[1] La chapelle du séminaire contient quelques tableaux de Lagrenée, de Vanloo, de Parrocel, et trois attribués à Philippe de Champagne. Les collections de tableaux sont si rares aux États-Unis, que celle de Québec est probablement la plus considérable qui existe dans toute l'Amérique septentrionale.

soins des communes qui se forment sur un terrain défriché d'hier est d'organiser des écoles[1]; mais au Canada, quand, il y a quelques années, la législature a décrété l'établissement d'écoles paroissiales, les *habitants* ont accueilli cette fondation avec peu d'empressement. L'on avait voté pour cet objet une somme considérable, et l'on voulait appliquer le principe américain d'une contribution des communes égale à la somme donnée par l'État; mais les communes très-souvent nommaient des commissaires, à condition qu'ils ne feraient rien, et, quand ils voulaient faire quelque chose, ils couraient risque d'être assommés. En quelques endroits, on a mis le feu à la maison de ces commissaires. Là où la commune consentait à payer sa part du traitement des instituteurs, chaque habitant voulait avoir un instituteur à sa porte. Certaines communes en ont demandé dix-sept, ce qui réduisait singulièrement les appointements de chacun. Cette disposition des esprits s'est, grâce au ciel! beaucoup améliorée[2] : des faits pareils ne se

[1] Cet empressement n'est cependant pas universel. En 1834, la législature de Pensylvanie publia un acte pour un système général d'écoles dans État. Il y eut dans Philadelphie deux mille quatre-vingt-quatre pétitions pour, et deux mille cinq cent soixante-seize contre. Parmi les derniers pétitionnaires, soixante-six ne savaient pas signer leur nom. (*American Almanach*, 1836, p. 349.)

Dans un rapport sur l'état des écoles du Canada, en 1851, le docteur

reproduiront plus; mais, pour qu'ils aient pu avoir lieu, il a fallu que, parmi les honnêtes cultivateurs du Canada, un certain nombre fût bien étranger à ce besoin d'instruction, qui est si général aux États-Unis.

Quant à la conduite du gouvernement anglais, elle a commencé par être odieuse et perfide toutes les fois que ce gouvernement ne se croyait pas menacé. Peu de temps après la conquête, une proclamation royale enjoignit au gouverneur de convoquer des assemblées provinciales, comme dans les autres colonies anglaises de l'Amérique : les Canadiens étaient invités à se confier à la protection royale *pour la jouissance et le bienfait des lois de notre royaume d'Angleterre*. Les assemblées ne furent point convoquées, mais les lois anglaises furent brusquement introduites à la place de la coutume de Paris. A ce changement on gagnait l'établissement du jury; on recevait un don moins précieux dans le chaos de lois que l'usage et la tradition peuvent rendre supportables en Angleterre, mais qui, au Canada, sans rapport avec les antécédents du pays, étaient un véritable fléau. Les Canadiens

Meilleur établit que, durant l'année finissant au mois de juillet 1850, le nombre des écoles a augmenté de cent soixante-six et celui des élèves de cinq mille deux cent vingt et un sur l'année précédente.

français réclamèrent contre ces lois, « infiniment sages et utiles, disaient-ils, pour la mère patrie, mais qui ne peuvent s'allier avec nos coutumes sans renverser nos fortunes et détruire entièrement nos possessions [1]. » Ceci se passait au moment où l'Angleterre commençait à craindre pour ses autres colonies; il ne fallait pas trop désaffectionner la population française, en grande majorité au Canada. On lui rendit donc, par l'*acte de Québec*, l'usage de l'ancienne coutume française, tandis que, pour rassurer les sujets anglais contre l'arbitraire et les *lettres de cachet*, on introduisit dans la législation l'*habeas corpus* et le jugement par jury dans certains cas déterminés.

C'est probablement à ces concessions prudentes que l'Angleterre dut la conservation du Canada lors de l'insurrection américaine. Il est certain qu'à cette époque une grande portion du peuple canadien sympathisait avec les États-Unis. Il y avait deux cents Canadiens dans l'armée du général américain Montgomery, qui vint, comme Wolfe et Montcalm, mourir sous les murs de Québec. Les seigneurs et le clergé s'opposèrent à ce mouvement et conservèrent le Canada à l'Angleterre. Il faut avouer que

[1] Pétition de divers habitants de la province de Québec, présentée à Sa Majesté en février 1774.

les colonies anglaises qui invitaient les Canadiens à secouer le joug de la métropole, ne faisaient rien pour se les attacher. Le congrès, dans une adresse au peuple américain, reprochait à l'Angleterre l'*acte de Québec*, qu'il dénonçait comme une tentative criminelle pour établir la foi catholique, comme un exemple de tyrannie dans l'empire britannique; et d'autre part, dans une lettre aux Canadiens, le même congrès leur disait que cet acte ne pouvait être bien mis à exécution par les Anglais. Ces contradictions durent contribuer à retenir le Canada sous la domination anglaise. M. de Lafayette désira tenter dans ce pays une expédition, il se flattait que son nom y réveillerait des souvenirs français; mais il ne put réaliser ce dessein, auquel il tenait beaucoup.

En 1791, Pitt divisa la province en Haut et Bas-Canada, et voulut y établir une constitution faite à l'image de la constitution britannique. Cette image était très-infidèle, comme Fox le fit remarquer. Au lieu d'une chambre des lords représentant une aristocratie indépendante, laquelle n'existait pas au Canada, Pitt créait un conseil législatif sans indépendance; il plaçait à côté de lui une assemblée représentative nommée par un corps électoral très-nombreux, et peut-être peu préparée par ses habi-

tudes et son éducation à exercer ce pouvoir. Cette constitution à la fois trop monarchique et trop démocratique, et l'incurie du gouvernement anglais, n'ont produit pendant longtemps dans les deux Canada que confusion et désordre. Le Haut-Canada était presque exclusivement anglais, le Bas-Canada presque exclusivement français. Il y avait entre les deux pays animosité de race, de langue, de religion ; on n'échappait aux inconvénients de la constitution de Pitt qu'en ne l'appliquant pas. Enfin, en 1837, lord John Russell imagina de la faire abolir par le parlement. Le conseil législatif cessa d'être électif, et comme l'assemblée représentative avait refusé de voter les fonds nécessaires pour les services publics, le gouvernement fut autorisé à prendre dans le trésor provincial, pour en disposer à son gré, des sommes qui avaient été votées, il est vrai, par la législature canadienne, mais dont l'appropriation avait été jusque-là réservée à cette législature aussi bien que le vote. Ce fut un coup d'État parlementaire contre les droits constitutionnels du Bas-Canada.

On sait ce qui a suivi. Les Canadiens ont pris les armes, ont livré aux Anglais trois combats, dans l'un desquels ils ont eu l'avantage ; puis leurs vaillantes milices ont été écrasées par les troupes régulières

de la métropole. La victoire a été cruelle; on a frappé surtout les jeunes gens appartenant aux meilleures familles. Après les exécutions des insurgés, on a voulu décapiter le pays, noyer la population française dans la population anglaise, en prononçant la réunion du Haut et du Bas-Canada. C'était le rêve du parti anglais, et ce que ses organes demandaient avec passion depuis plusieurs années. On est parvenu à faire voter ce changement par les deux législatures. Celle du Haut-Canada a été unanime, et à force d'argent on a obtenu dans le Bas-Canada quelques voix qui ont donné la majorité à la mesure tant désirée; mais le résultat a été diamétralement opposé à celui qu'on attendait. Dans l'assemblée, où siégent réunis les représentants des deux provinces, les Français du Bas-Canada ont voté de concert et ont attiré à eux un certain nombre d'Anglais éclairés et influents. Depuis ce temps, ils ont la majorité. C'est ainsi qu'ils ont pû obtenir ce que lord John Russell avait refusé, la responsabilité des ministres. Le parti anglais violent, exaspéré de voir tourner en faveur du parti français une mesure au moyen de laquelle il avait espéré l'anéantir, s'est soulevé à son tour; mais sa campagne a été honteuse, elle s'est bornée à une ignoble émeute qui, après avoir tenté de pendre les ministres, a brûlé

la salle des séances du corps législatif et la bibliothèque : tel a été l'exploit principal de ceux qui se nommaient au Canada les tories et les conservateurs. Quelques-uns de ces tories émeutiers et incendiaires, par le dernier effort d'un machiavélisme désespéré, poussent aujourd'hui à l'annexion, pour anéantir, même au profit de leurs adversaires naturels, le pays qu'ils n'ont pu opprimer. Enfin le gouvernement anglais a compris qu'après tant d'iniquités et de maladresses il était temps d'appliquer au Canada la maxime de Fox : « Le Canada doit être conservé à la Grande-Bretagne par le choix de ses habitants; mais pour cela il faut que leur condition ne soit pas plus mauvaise que celle de leurs voisins. » La grande majorité des Canadiens français, voyant cette disposition impartiale du gouvernement, résiste à l'attraction que les États-Unis exercent sur une portion peu considérable, il est vrai, mais très-vive de l'opinion libérale. A la tête de cette fraction, séparée des Anglais par une rancune irréconciliable, est M. Papineau, le plus grand talent oratoire du Canada. Il est fâcheux que dans les circonstances présentes il ne puisse jouer un rôle. Retiré dans sa seigneurie, sur les bords de l'Ottawa, il attend un jour, qui viendra peut-être, si les antipathies de race assoupies momentanément se ré-

veillent entre les descendants des Anglo-Saxons et les descendants des Normands, qui ont changé de rôle en Amérique et semblent, sur cette terre lointaine, poursuivre les représailles d'un ancien combat. La sagesse de l'Angleterre doit prévenir ce réveil, qui lui serait fatal et donnerait certainement le Canada aux États-Unis.

Avant de quitter Québec, j'ai passé quelques heures fort agréables chez un homme très-Français d'esprit comme de manières, M. Chauveau. J'ai appris de lui, ce qui m'a été confirmé par d'autres, combien la population canadienne est occupée de la France. A peine si on lit les livres nouveaux qui se publient en Angleterre; mais tout le monde lit les ouvrages français. Voltaire disait un peu ironiquement :

> Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.

Maintenant la Russie est à notre porte, c'est une province littéraire de la France; mais un peu plus loin, au Canada, il en est de même qu'en Russie : toutes les jeunes filles savent par cœur l'*Automne* de M. de Lamartine. M. Chauveau, bien que jurisconsulte et homme politique, cultive avec goût la poésie; il a écrit, pour défendre son pays contre quelques sévérités françaises, des vers très-fran-

çais de tour et d'esprit, et qui ne semblent point du tout venir de l'autre monde.

Autrefois le commerce du Canada consistait surtout en fourrures. Il faut lire dans l'introduction d'*Astoria*, tracée par la plume élégante de Washington Irving, la peinture de l'existence presque féodale des membres de la compagnie du nord-ouest; l'auteur peint aussi la vie aventureuse des *voyageurs canadiens*, qu'il a vus dans sa jeunesse. Les premiers apparaissent dans la splendeur patriarcale de leurs banquets hospitaliers; les autres, tels qu'ils sont encore aujourd'hui, campant et bivaquant près des feux allumés au bord des fleuves ou faisant entendre aux rives solitaires des grands lacs les refrains grivois qui charmaient nos pères, et qui, maintenant oubliés d'une génération plus morale ou plus morose, vont expirer, contraste bizarre! dans les majestueuses solitudes des forêts du nouveau monde.

Aujourd'hui le principal commerce du Canada est le commerce des bois. On l'accuse de séduire et de démoraliser les Canadiens par l'existence tour à tour très-pénible et très-oisive qu'il impose. Un proverbe dit que le *raftsman* (celui qui amène le bois coupé dans les forêts le long des fleuves) se trouve à la fin de l'été avec une constitution épui-

sée, des habitudes d'ivrognerie, une paire de pantalons et un parapluie.

Cette vie misérable n'est pas sans poésie, et cette poésie a été exprimée assez heureusement dans un chant composé aux États-Unis. Le Maine a aussi dans ses forêts des *abatteurs* (*lumberers*), et c'est l'un d'eux que le poëte fait parler :

« Frappons, que chaque coup ouvre passage au jour, que la terre longtemps cachée s'étonne de contempler le ciel ! Derrière nous s'élève le murmure des âges à venir, le retentissement de la forge, le bruit des pas des agriculteurs rapportant la moisson dans leur demeure future.

« Reste qui voudra dans les rues des villes, ou se plaise sur la plaine nivelée. Donnez-nous la vallée couverte de cèdres, les rochers et les sommets du Maine. Tenons-nous-en à notre pays boréal, sauvage et boisé; rude nourrice, mère vigoureuse, garde-nous sur ton cœur ! »

CHAPITRE IX

Retour à Montréal. — Dîner politique. — Speeches. — Travaux d'utilité publique. — Séminaire. — Hospice.

30 septembre. Montréal.

Je suis parti hier soir de Québec, et ce matin me voilà de retour à Montréal. La sympathie pour un *Français d'Europe* que j'ai trouvée à Québec, je la retrouve ici. J'en reçois en arrivant un témoignage qui me touche vivement. On donne demain un dîner d'honneur à M. Lafontaine, qui, après avoir contribué plus que personne au succès de la sage politique dont le Canada ressent aujourd'hui les bienfaits, s'est décidé à quitter le ministère au sein de son triomphe, ce qui ne peut s'expliquer que par les raisons qu'il donne lui-même, des raisons de santé. Je suis invité à ce dîner d'adieu. Je m'associerai de grand cœur à cette expression de l'opinion publique, et je verrai là réunis pour une manifestation des meilleurs sentiments canadiens les hommes les plus distingués, Français et Anglais, du parti constitutionnel.

En attendant, j'enregistre quelques renseignements qui me sont donnés sur ce pays et qui dessinent le caractère des deux races qui l'habitent. Un changement notable s'est opéré depuis quelques années dans la situation commerciale de nos compatriotes du Canada. Le commerce de ce qu'on appelle les marchandises sèches (*dry goods*) était entièrement entre les mains des Anglais. Il n'y avait qu'un commerçant français à Montréal, pas un à Québec; aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Les autres branches de commerce, les vins, les huiles, les épiceries, sont encore principalement entre les mains des Anglais. Je demande d'où provient cette différence; on me répond en souriant, — c'est un Français qui parle, — que ces branches du négoce s'arrangent mieux d'une conscience un peu élastique. On convient en même temps que les Canadiens français, en cela très-semblables à leurs frères d'Europe, sont trop accoutumés à compter sur la protection du gouvernement, trop peu disposés à combiner librement leurs efforts et leur action. Dans le Haut-Canada, au contraire, où prévalent, comme en Angleterre et aux États-Unis, le principe volontaire et l'esprit d'association, on se concerte fréquemment pour entreprendre un chemin, un canal. Ce contraste fait voir combien des tendances

diverses semblent inhérentes au génie des deux peuples, puisqu'elles les suivent dans leurs plus lointaines migrations.

Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt.

Certains traits qu'on peut plus particulièrement rapporter au naturel normand se montrent dans les habitudes des Canadiens français. Le Canadien n'est pas prêteur; il lui coûte de se dessaisir de son argent. En même temps, ce qu'il y a de généreux dans le caractère français se trahit par une grande facilité à se faire caution pour obliger. La population du Haut-Canada se recrute par l'émigration, celle du Bas-Canada par un moyen plus direct. Un paysan disait à M. Johnston l'agronome : « Oh ! monsieur, nous sommes terribles pour les enfants[1]. » En général, l'Anglais ne fait qu'une chose; le Français exerce à la fois plusieurs industries. Cette assertion ne m'a pas étonné, car j'ai vu l'autre jour un magasin où l'on vendait des bijoux, des fromages et des balais. Ceci, au reste, n'est point propre

[1] Si l'on en croit un publiciste anglais distingué, M. Gregg, l'accroissement de la population serait plus rapide au Canada qu'aux États-Unis. Dans ce dernier pays, de 1830 à 1850, elle aurait augmenté de 83 p. 0/0, et au Canada, en moins d'années, de 1831 à 1848, l'augmentation eût dépassé 100 p. 0/0. (*Gregg's essays*, t. II, p. 243.) Le même auteur nous apprend que, en vingt et un ans, la population coloniale de l'Australie s'est accrue de 600 p. 0/0. (*Ib.*)

aux Canadiens français[1]; partout l'on commence par là : la division du travail et du négoce est le produit du temps et du raffinement qu'il amène avec lui. Je me souviens qu'à Athènes, en 1843, presque tout s'achetait dans le même magasin : un chapeau, des bottes, une selle de cheval, un matelas; et, comme le magasin était dans l'hôtel, le voyageur n'avait qu'à demander au garçon ces divers objets, ainsi qu'il lui aurait demandé une côtelette ou une tasse de chocolat, et on les mettait sur la carte avec le prix de la chambre et du dîner.

J'ai fait une promenade avec M. Lafontaine autour de la colline qui domine Montréal, en suivant de belles allées d'arbres. On a par moments une vue admirable. Nous sommes rentrés par le quartier où se trouve le grand bassin. C'est un magnifique travail : on l'a élargi récemment, des écluses permettent d'y introduire la quantité d'eau dont on a besoin. Je trouve ici plus d'activité que je ne m'attendais à en rencontrer. Ce n'est pas Boston ou New-York, mais la disproportion ne me paraît pas si grande qu'en arrivant.

Il est étrange, quand la plupart des nations européennes ont des consuls au Canada, que la France

[1] On verra que j'ai observé les mêmes choses dans les nouvelles villes de l'Union.

n'en ait pas dans un pays qui lui est uni par son origine, sa langue, ses sympathies, où sa protection pourrait attirer et aider des émigrants français; nous pourrions aussi augmenter nos rapports d'échange avec ce pays. Après l'incendie de l'arsenal de Toulon, la France a acheté des bois au Canada, et l'on s'en est bien trouvé. Pourquoi ne pas nouer des relations dont le résultat serait de maintenir et d'étendre notre influence morale sur des populations françaises par le sang, et qui défendent, avec une persévérance touchante, leur nationalité contre le double envahissement de l'Angleterre et des États-Unis?

1er octobre.

J'ai visité le séminaire de Montréal, lieu respectable, car de là s'est répandu sur le pays presque tout ce qu'il possède de culture intellectuelle. Aujourd'hui le séminaire a huit écoles, dont deux sont industrielles. Un ecclésiastique a bien voulu me servir de guide dans le jardin; il m'a montré de vieux arbres fruitiers d'origine française. M. l'abbé Villeneuve a pour l'horticulture une vive passion, qui me rappelait M. d'Andilly à Port-Royal; il m'a conduit à la maison de campagne du séminaire, où l'on voit encore les ruines du petit fort dans lequel

les sauvages chrétiens se réfugiaient en temps de guerre. Nous avons visité ensuite l'établissement des sœurs grises; enfants, vieillards, malades, tout est soigné avec la plus active charité par cinquante sœurs dans cet établissement, qui contient quatre cents personnes. Ce qui m'a frappé, c'est l'air de sérénité, de bonheur et même de gaieté des religieuses. Ces saintes sont aimables comme des enfants. Puis je me suis rendu au dîner qu'on donnait à M. Lafontaine. Traité avec une distinction qui s'adressait à ma qualité de Français, j'ai été placé à côté du héros de cette fête patriotique. Les deux races, représentées par ce qu'elles ont à Montréal de plus respectable, fraternisaient franchement. M. Morin, que l'opinion désigne comme devant succéder dans le ministère à M. Lafontaine et y continuer sa politique, présidait le banquet. Il proposait les toast, mêlant à ses paroles pleines de cordialité quelques traits narquois de vieille gaieté française, puis traduisait en anglais ce qu'il avait dit d'abord dans notre langue. Les discours ont été prononcés, les uns en anglais, les autres en français, et tous étaient inspirés par un sentiment de conciliation. Un seul orateur n'a pas caché sa préférence pour les États-Unis, qu'il a fait valoir aux dépens du Canada. On l'a laissé dire. M. Lafontaine

a parlé en homme politique. M. Cartier, qui porte avec honneur le nom du célèbre Malouin, premier explorateur du Canada, s'est exprimé avec une chaleur toute bretonne. M. Loranger, jeune avocat de Montréal, a prononcé un discours très-amusant à propos du toast aux dames. On m'a fait l'honneur de désirer que je répondisse à celui qui était adressé aux hôtes. L'expression très-simple d'une sympathie bien vraie a été accuellie avec une faveur que je devais à ma qualité de compatriote. C'est ainsi du moins qu'il me semblait être accueilli, et quand, après avoir remercié l'assemblée de vouloir bien permettre à un étranger de prendre la parole dans cette solennité nationale, j'ai ajouté, ce qui pourra sembler singulier à mes lecteurs de Paris, « si un *Français* peut *être étranger au Canada,* » les bravos m'ont prouvé que ce sentiment n'était pas seulement dans mon cœur. Ce qui m'a le plus frappé, c'est l'effet qu'a produit le nom de Montmorency, ce nom, ai-je dit, le plus français de l'aristocratie française. Alors, dans cette assemblée libérale et démocratique, d'unanimes acclamations ont salué le symbole de la vieille patrie. Rien ne m'a mieux montré combien le culte des souvenirs nationaux s'est conservé fidèlement au Canada.

Je m'arrêterais bien volontiers plus longtemps dans cette autre France; malheureusement l'hiver approche, je ne veux pas être surpris par la neige et les glaces. Je vais donc remonter le Saint-Laurent et traverser le lac Ontario pour atteindre Niagara et l'ouest des États-Unis; mais je m'arrêterai dans un village habité par des Iroquois chrétiens. Ce village est peu éloigné de Montréal. Ainsi aujourd'hui parmi des Français, demain chez les Iroquois.

Pendant que je prononçais un *speech* à Montréal, l'Institut voulait bien entendre dans une de ses séances publiques une ode sur le *Temps présent*, qui n'est peut-être pas trop déplacée dans un *voyage*, et surtout dans un voyage aux États-Unis; on en jugera.

ODE

SUR LE TEMPS PRÉSENT

Lue à la séance publique annuelle des cinq Académies, le 25 octobre 1851.

Voyageur à travers l'espace,
Voyageur à travers le temps,
Changeant et d'idée et de place,
Pareil à ces débris flottants

Que le torrent sinueux pousse
Contre le roc ou sur la mousse,
Qui vont d'un bord à l'autre bord;
Pareil à l'oiseau qui voyage
D'île en île, de plage en plage,
Toujours vole, et jamais ne dort :

Dans les temples grecs ou gothiques
Tour à tour il me plaît d'errer.
Ages nouveaux, siècles antiques,
Tour à tour j'aime à respirer
L'esprit qui sort de vos ruines,
Sombres tableaux, beautés divines!
Lisant Homère au Parthénon,
Dans l'Apennin suivant le Dante,
Ou rêvant, sous la nuit ardente,
Près du colosse de Memnon.

Ou bien mon active pensée
Va parcourir d'autres déserts,
De ses courses jamais lassée,
Sondant de nouveaux univers,
L'abîme infini de l'histoire
Comblé de douleurs et de gloire,
Ces autres abîmes sans fond,
Où chaque siècle en passant sème
Foi, doctrine, erreur ou système,
Que de nouveaux siècles défont.

Comment dans ma route isolée
Cesserais-je ainsi de marcher?
A quoi mon âme désolée
Pourrait-elle encor s'attacher?

Je n'ai point d'épouse ou de frère;
J'ai perdu ma mère et mon père,
Ma sœur et mes autres parents :
Ceux qui m'aimaient, douleur suprême!
Je les vis s'en aller de même,
Et se fermer des yeux mourants.

Au sein de cette vie étrange
Qu'on raille et qu'on ne comprend pas,
Qui toujours fuit et toujours change
Parmi tant d'efforts et de pas,
A terre appliquant mon oreille,
J'écoute le temps qui sommeille,
Comme sommeillent les volcans;
J'écoute le bruit de la foule,
Roulant comme la vague roule
Sur les ténébreux océans.

Dans les villes et les campagnes,
Chez le grand et chez le petit,
Dans le chalet, sur les montagnes,
Dans l'atelier qui retentit,
Dans le salon doré qui tremble,
Dans la mansarde qui ressemble
Aux sombres cachots de l'enfer,
Ou bien à ces plombs de Venise
Qu'un renom lugubre éternise,
Brûlants l'été, glacés l'hiver;

J'écoute le sage et le prêtre,
Les confiants, les effrayés,
Et le savant qui dit : Peut-être,
Et le douteur qui dit : Croyez!

Et comment vous croirai-je, apôtre
D'une foi qui n'est point la vôtre?
Ou vous, tribuns, qui nous offrez,
Pour guérir une âme sceptique,
Votre délire dogmatique
Et vos rêves désespérés?

Oh! je le vois bien, tout chancelle,
Tout craque jusqu'au fondement;
Il se fait de l'âme immortelle
Comme un évanouissement :
Dieu s'évapore au fond de l'âme,
Creuset durci qui perd sa flamme.
Tout semble confus et brisé,
L'antique esprit n'a plus d'empire;
Un monde qui fut grand expire,
Vieillard caduc, malade, usé.

Mais non, le monde est jeune encore!
C'est son habit qui seul est vieux.
Le couchant annonce l'aurore,
L'homme retrouvera les cieux;
Car les formes sont passagères :
Ce sont des larves mensongères
Que l'éternelle vérité,
Alors qu'on pense la contraindre,
Trop puissante pour s'y restreindre,
Brise de son immensité.

Vous qui prêchez la lettre morte,
Interrogez plutôt l'esprit;
La feuille meurt, le vent l'emporte;
Mais l'arbre éternel refleurit.

Vous soufflez sur les os arides,
Vous voulez repeindre les rides
Du front sénile de Janus :
Regardez sa face nouvelle,
Et que ce regard vous révèle
Les destins encore inconnus!

Oui, ces destins sont sous un voile
Que nul mortel n'a soulevé :
Le genre humain cherche une étoile ;
Il cherche, mais n'a rien trouvé.
Des préjugés héréditaires,
Des fantômes humanitaires,
Le salut ne saurait venir.
Ah! trouvez, pour sauver le monde,
L'idée ignorée et féconde
Qui dort aux flancs de l'avenir!

Quand je ne verrais point cette heure,
Hélas! si tardive à sonner,
Attente d'une ère meilleure,
Je ne veux point t'abandonner!
Malgré l'utopie insensée,
Au culte saint de la pensée
Je ne dirai jamais adieu ;
Car je crois à la Providence,
A la raison, à l'espérance ;
Je crois en l'homme comme en Dieu.

Vous donc, amants de la nuit sombre,
Et vous qu'éblouit le soleil,
Poursuivez le jour faux ou l'ombre
Dans un aveuglement pareil,

Et combattez sans vous entendre,
Pour attaquer ou pour défendre;
Les uns élancés loin du port
Sans gouvernail et sans boussole;
Les autres, qu'épouvante Éole,
Vainement cramponnés au bord.

Sans le savoir, vers l'invisible
Vous allez, conduits par le ciel;
Dans vos efforts pour l'impossible,
Vous travaillez pour le réel.
Le genre humain dans tous les âges
A marché parmi les orages,
Et, trop retenu, trop poussé,
Ainsi que les mondes eux-mêmes,
Entre deux puissances extrêmes
Éternellement balancé.

Celle-ci vers le centre presse
La matière inerte qui dort;
Elle est pesanteur et paresse,
Et tend au repos, à la mort.
L'autre mettrait les corps en poudre,
Si son effort pouvait dissoudre
Le ciment dont ils sont pétris,
Et son explosion rapide
Sèmerait dans l'espace vide
La poussière de leurs débris.

Mais le Dieu qui leur donna l'être
Les dirige du haut des cieux,
Et de leur discorde il fait naître
Un mouvement harmonieux.

Nul globe ne tombe en poussière,
Et les astres, dans leur carrière,
Ne furent jamais arrêtés :
Roulant sous l'éternelle voûte,
L'univers suit en paix sa route
A travers les immensités.

Sorrento, 7 mars 1851.

CHAPITRE X

Un village d'Iroquois chrétiens. — Génie des langues américaines.

—

Tout près de Montréal est le village de Canguawhaga habité par des Iroquois chrétiens. Dans ce village réside depuis quarante ans un curé nommé M. Marcou, qui est comme le chef de cette petite communauté. Aujourd'hui il n'est pas facile de rencontrer des sauvages établis chez eux et non mêlés avec les blancs, à moins d'aller du côté de l'Orégon ou au delà du Mississipi, vers la chaîne des montagnes Rocheuses. Un village iroquois est donc une bonne fortune pour un voyageur, même quand, comme celui de Canguawhaga, il est chrétien. Le costume des hommes est assez semblable au vête-

ment des paysans canadiens, mais celui des femmes est mieux conservé; elles parlent leur langue, et même en général, ne parlent pas français. Si j'ai eu le chagrin, en entrant dans le village, de surprendre les descendants du peuple le plus puissant et le plus redoutable de ces contrées jouant au bouchon, en revanche j'ai eu le plaisir d'acheter des mocassins à des Iroquoises qui ne pouvaient me parler que par interprète, et de voir une d'elles porter son enfant attaché dans un berceau qu'elle tenait verticalement, ainsi qu'eût pu faire la belle Céluta. L'iroquois est un langage fort doux et qui produit sur l'oreille à peu près la même impression que le grec moderne. En entrant chez M. Marcou, j'ai pu en juger en écoutant une Canadienne qui venait le consulter sur une affaire d'argent, car il est le conseiller de cette petite colonie, dont il est le père.

M. Marcou m'accueille avec sa bonté ordinaire, bien connue des voyageurs français. Il me donne sur les populations indigènes du Canada quelques détails assez curieux. Chaque tribu, me dit-il, a ses noms propres, tous significatifs : les noms de ceux qui meurent sont donnés aux enfants. Une tribu trouverait très-mauvais qu'un sauvage d'une autre tribu prît un de ces noms, son patrimoine et son héritage. Certains traits de mœurs contrastent sin-

gulièrement avec l'ensemble des sentiments et des coutumes de ces peuples. On sait que parmi eux la femme est la servante de son mari, porte les fardeaux et le gibier, etc.; eh bien, la mère est, à quelques égards, plus que le père dans la famille iroquoise. Non-seulement les enfants appartiennent à la femme, mais ils suivent l'oncle maternel plutôt que le père lui-même. Les Iroquois sont passionnés pour la musique; ils chantent très-mal, mais ils aiment beaucoup à chanter (cela se voit quelquefois même chez des peuples très-civilisés). On leur permet de chanter dans leur langue le *Credo*, le *Pater*, l'*Agnus Dei* pendant la messe, qui se dit en latin. Ils viennent à l'église chaque jour pour la prière du matin et la prière du soir, et le dimanche pour les offices, enveloppés dans leurs couvertures blanches. J'ai vu près de l'autel deux arbres ornés de rubans et assez semblables aux arbres de Noël auxquels on suspend, en Allemagne, les étrennes destinées aux enfants. Ces Indiens sont eux-mêmes de grands enfants. Ils avaient, comme tous ceux de leur race, la passion de l'eau-de-vie; la tempérance prêchée par le père Schniky, qui est le Matthews du Canada, les a beaucoup améliorés. M. Marcou est très-content du gouvernement anglais. Il ne lui déplaît pas d'avoir un souverain pro-

testant, les souverains catholiques étant parfois disposés, dit-il, à toucher à l'encensoir.

Ce qui m'intéressait surtout, c'étaient les travaux de M. Marcou sur la langue iroquoise. Dans l'histoire comparée des idiomes humains, l'étude des langues américaines doit tenir une grande place. On avait cru d'abord que l'Amérique du Nord était couverte d'une foule de populations parlant des langues entièrement différentes, ce qui était difficile à concilier avec la ressemblance assez grande de leurs traits et l'analogie plus grande encore de leurs mœurs et de leurs croyances religieuses. Cette unité physique et morale et cette extrême variété de langage semblaient incompatibles. Cependant il faut reconnaître que le même fait se produit ailleurs. Quoi de plus semblable pour les yeux qu'un Chinois et un Tartare? Et pourtant il est certain qu'entre la langue chinoise et le mongol ou le mantchou, il n'y a pas la plus légère analogie. Le même phénomène, tout inexplicable qu'il est, pouvait se présenter en Amérique ; mais un examen plus approfondi des langues de ce continent a montré que tous les idiomes de l'Amérique du Nord, et quelques-uns de ceux qui sont parlés dans l'Amérique du Sud, offraient cette particularité remarquable, que, souvent fort différents pour les mots, ils avaient des grammai-

res analogues. On dirait des métaux divers jetés dans le même moule. Ce n'est pas non plus un fait très-facile à expliquer ; mais il est certain et peut s'accorder avec une parenté de race, malgré la diversité des vocabulaires, diversité matérielle, extérieure pour ainsi dire, tandis que l'identité de la grammaire est essentielle et fondamentale. Les mots sont la matière, la grammaire est la forme même du langage et de la pensée. Ce qui diminue un peu l'importance du résultat et empêche d'y voir un argument décisif en faveur de l'unité des races américaines, c'est que, dans des pays bien éloignés de l'Amérique, on a trouvé des exemples très-semblables de ce génie grammatical qu'on pourrait croire propre au Nouveau Monde, et qui consiste à exprimer un grand nombre d'idées par un seul mot, à avoir pour chaque groupe d'idées un mot particulier. Cette classe de langues, qu'on a nommée *polysynthétique*, n'est point propre au continent américain. On rencontre quelque chose d'analogue sans sortir de la France, dans le basque, et aussi dans les idiomes finnois du nord de l'Europe, enfin, dit-on, dans plusieurs idiomes africains, comme celui des nègres wolofs. Cette nature des langues polysynthétiques ou ultra-synthétiques n'est donc pas un fait local, mais semble plutôt résulter d'un état peu

avancé de civilisation dans lequel l'analyse est sans puissance pour décomposer l'expression et la pensée. On voit que le problème est difficile et curieux, et qu'une conversation avec M. Marcou sur l'iroquois pouvait avoir son intérêt.

M. Marcou a composé une grammaire iroquoise et un dictionnaire iroquois, malheureusement encore inédits. Comme je demandais à un excellent prêtre du séminaire de Québec pourquoi ces importants travaux n'étaient pas publiés, il me répondit : « M. Marcou craint que les Anglais ne s'en servent pour traduire la Bible, comme ils ne l'ont déjà fait que trop. » M. Marcou, malgré ce danger, consentirait, je crois, à publier ses ouvrages sur l'iroquois, s'il trouvait moyen de le faire en France, et si quelqu'un à Paris pouvait en surveiller l'impression. Ce respectable ecclésiastique a bien voulu parcourir avec moi sa grammaire. Ayant un peu étudié des langues analogues à l'iroquois, je saisissais assez rapidement les bizarreries compliquées qu'il présente, et j'ai eu la joie d'entendre M. Marcou me dire : « Vous êtes grammairien. »

Voici ce qui m'est resté de plus saillant de cette inspection à première vue. — L'absence de l'analyse et de l'abstraction est ce qui caractérise l'iroquois comme les autres langues de la même fa-

mille. Ainsi il n'y a pas d'infinif[1]. L'infinitif, c'est l'action abstraite, indéterminée; il faut tourner par *que je;* au lieu de dire *je veux aimer*, il faut dire *je veux que j'aime*. Ce qui est assez remarquable, c'est qu'il en est exactement de même dans le grec moderne[2]. En se dépravant, la langue d'Homère est tombée, sous ce rapport seulement, au niveau d'un idiome sauvage. La puissance d'abstraction d'où résulte l'*infinitif*, et à laquelle l'iroquois ne s'est jamais élevé, le grec l'a perdue dans l'usage vulgaire.

Cette même impossibilité d'isoler l'idée abstraite, de l'exprimer autrement que dans telle ou telle relation, modifiée de telle ou telle manière, fait qu'on n'emploie jamais l'adjectif seul[3]. La qualité qu'il exprime n'est conçue qu'inhérente à un sujet. On ne peut dire *bon*, mais un *homme bon*, une *plante bonne*, etc.

L'iroquois, comme les autres langues de même famille, étonne par une richesse surabondante de

[1] Il en est de même dans le *pokonchi*, parlé par les Indiens de Guatemala, à l'autre extrémité de l'Amérique septentrionale.

[2] On dit que l'infinitif est également remplacé par le subjonctif dans le jargon parlé par les tribus errantes connues en France sous le nom de *bohémiens*.

[3] Par suite du même principe, dans la langue delaware, on ne peut pas dire *père*, mais seulement *mon père, ton père, son père*, etc.

formes grammaticales. Outre le verbe actif et passif, il y a le verbe fréquentatif, qui exprime la répétition d'un acte, le verbe réfléchi, le verbe réciproque, le verbe corrélatif, par lequel on fait entendre qu'on va au delà d'un lieu ou qu'on s'arrêtera en deçà, ce qui, par parenthèse, doit rendre difficile d'annoncer en iroquois le projet d'un voyage dont on ne sait pas bien le terme, surtout pour ceux qui, comme moi, sont sujets à changer d'avis sur la route. En revanche, une autre forme verbale fort commode pour les esprits mobiles signifie qu'on prend une résolution opposée à celle qu'on a prise précédemment. Par une troisième, on désigne une chose comme cessant d'exister; c'est le contraire de l'idée que nous rendons par *devenir*. Je ne sache pas qu'une autre langue offre une semblable ressource grammaticale; elle serait excellente pour traduire ce vers de Voltaire sur l'eucharistie :

Adore un Dieu caché sous un pain *qui n'est plus*.

Tous les noms peuvent se transformer en verbes et donner naissance aux diverses formes que je viens d'énumérer et à d'autres encore, et toutes ces formes sont susceptibles de se conjuguer de cinq manières différentes. On ne saurait imaginer une

langue plus compliquée que celle que parle un petit Iroquois. Il a fallu à M. Marcou un travail de toute la vie pour se rendre compte de cette complication que le sauvage, à qui l'usage enseigne sa langue, ne soupçonne pas. De plus, il résulte de l'agglomération des radicaux qui s'altèrent en se combinant des composés d'une extrême longueur. Un seul mot iroquois veut dire : *je donne de l'argent à ceux qui sont arrivés pour leur acheter encore des habits avec cela*. Ce mot n'a que vingt et une lettres là où nous employons dix-sept mots, ce qui montre que les radicaux sont contractés ou apocopés. Il y a en sanscrit des mots aussi longs. Une des langues les plus parfaites et l'idiome d'un des peuples les moins développés se ressemblent donc jusqu'à un certain point par cette faculté de former des mots interminables, tandis que les formes de verbes fréquentatifs, réfléchis, réciproques, sont analogues à ce que présentent les langues sémitiques et surtout l'arabe. Toutes les ressources grammaticales semblent exister en germe dans le chaos des langues sauvages.

J'aurais longtemps écouté M. Marcou, qui me rappelait les anciens missionnaires des forêts de l'Amérique; je le quitte à regret et avec une véritable émotion. Je traverse le fleuve à la nuit, dans

un canot conduit par des Iroquois qui parlent entre eux dans leur langue. Il ne tient qu'à moi de me croire de deux cents ans en arrière; mais l'illusion ne serait pas de longue durée. Le canot des Iroquois me conduit au bateau à vapeur sur lequel je vais par le Saint-Laurent gagner le lac Ontario. Je dis adieu au Canada avec une certaine tristesse; il me semble abandonner de nouveau la France. Heureusement j'ai en perspective la chute du Niagara.

CHAPITRE XI

Une ville qui pousse. — Lac Ontario. — Chutes du Niagara.

La nuit a été employée à remonter d'écluse en écluse le canal qu'on a creusé le long du Saint-Laurent pour éviter les *rapides*. Nous touchons à Ogdensburg, et je découvre ce dont l'on s'était bien gardé de m'avertir (on n'avertit de rien en Amérique), que je devais ici changer de bateau. Vite on me met à terre avec mon bagage. Plusieurs grands *steamers* fument, prêts à partir de différents côtés.

L'on n'est pas d'accord sur celui que nous devons prendre; il faut aller de l'un à l'autre s'informer comme on peut. Personne pour me renseigner, me conduire, porter mes malles, et pendant ce temps-là les bateaux s'éloignent. Il en reste un cependant, c'est le nôtre; mais celui-là ne partira pas ce soir ni demain dimanche. Nous resterons à Ogdensburg jusqu'au lundi matin.

J'ai remarqué qu'en voyage les contrariétés sont presque toujours l'occasion d'un incident heureux; c'est un des principes de ma *philosophie du voyageur*, et il m'est arrivé de l'appliquer parfois à autre chose qu'à des voyages. Ma philosophie a triomphé cette fois. Je serais bien fâché de n'être pas venu à Ogdensburg et de n'y avoir pas passé un jour et demi, car je ne sais si j'aurais eu aussi bien ailleurs le spectacle d'une ville qui croît à vue d'œil, comme croissent les ailes de certains insectes. Il fallait un contre-temps pour s'arrêter à Ogdensburg, dont personne ne m'avait parlé et que je n'oublierai pas.

La ligne de chemin de fer qui met Boston en communication par l'Ontario avec la route de l'ouest, cette ligne, ouverte récemment, communique à Ogdensburg un mouvement dont on ne parle pas encore parce qu'il commence à peine, mais qui

n'en est que plus curieux à observer. On voit ici le passage de la bourgade à la grande ville. La peau de la chrysalide enveloppe encore le papillon qui commence à montrer ses ailes.

Un des plus intéressants spectacles que présentent les États-Unis à un Européen, c'est ce que j'appellerais volontiers l'embryogénie des villes; on peut en faire un cours complet, depuis le groupe de maisons de bois, qui est le germe informe, jusqu'à la ville arrivée à terme, bien constituée, ayant sa vie individuelle, sa conformation régulière et tous ses membres en bon état. Entre ces deux limites extrêmes, il y a une quantité infinie de degrés. Ogdensburg répond à un de ces degrés intermédiaires d'une organisation qui est en voie de développement. Je n'avais jusqu'ici rien rencontré aux États-Unis qui, sous ce rapport, m'eût autant frappé. Dans cette ville ébauchée, tout est nouveau, inachevé; en allemand, on dirait que c'est quelque chose *qui devient* (*ein werden*); c'est comme une maison qu'on commence à construire, une chambre en désordre qu'on est en train d'arranger. Imaginez de grandes rues droites, larges, bien alignées; çà et là, au milieu de ces rues, une boue noire; sur les côtés, des trottoirs en planches, remplacés dans certaines parties par des dalles magnifiques; des

groupes d'arbres qui ont appartenu à la forêt primitive, des terrains grossièrement enclos et qui ont l'air abandonné, dont on a pris possession, mais qu'on ne cultive pas encore, et, tout à côté de jolis jardins, d'élégants *cottages*, la civilisation la plus moderne qui s'établit sur un terrain défriché d'hier, le confortable auprès de l'inculte; des vaches paissant non loin d'un magasin de nouveautés où sont exposées les figures du *Journal des Modes* et les portraits des membres du gouvernement provisoire; les ballots de marchandises dans la rue parmi des troncs d'arbres renversés, un mélange de sauvagerie qui s'en va et d'industrie qui arrive, quelque chose d'iroquois et de chinois : — voilà ce que je trouvai dans les rues parfaitement tracées et à moitié remplies d'Ogdensburg. Ces rues me disaient l'avenir de la ville; on les fait toujours ainsi, larges, longues, régulières, car on a toujours l'idée que la cité qu'on bâtit sera une grande cité; moi-même je me représentais ce que serait dans vingt ans celle que je voyais; elle aura peut-être cent mille âmes. Si un de mes lecteurs vient l'année prochaine à Ogdensburg, il ne trouvera plus rien de ce que j'ai vu. Je me rappelle avoir visité une île qui était sortie, entre l'Italie et la Sicile, de la mer où elle est rentrée : on en faisait

des silhouettes pour les vendre aux curieux; mais la figure de l'île volcanique changeait chaque jour, et au bout de vingt-quatre heures les portraits ne ressemblaient plus au modèle. Les villes des États-Unis, qu'on dirait sorties du sol par des éruptions subites, sont comme l'île Julia : elles changent sans cesse d'aspect, et le portrait qui est fidèle aujourd'hui ne le sera plus demain.

Après cette impression plus extraordinaire qu'agréable, produite par le spectacle du développement américain à Ogdensburg, je trouve une de ces impressions délicieuses de calme et de sérénité que donne partout une promenade à travers la campagne, sur une belle route, en vue d'une grande masse d'eau tranquille; le défrichement a respecté un petit bois de chênes au bord du fleuve; j'y ai rêvé longtemps en regardant l'eau à travers les branches, et en écoutant les clochettes des vaches tinter comme dans un pâturage solitaire de l'Oberland. Ma rêverie a été interrompue par une voix de femme et par ces mots : *Cette poison d'enfant*... Je ne savais pas, sur les rives du Saint-Laurent, être si près de la place Maubert, et me serais volontiers passé d'être tiré brusquement de mon rêve par ce souvenir peu poétique de la patrie.

Nous remontons sur le grand fleuve, et bientôt

nous commençons à voir les îles dont l'entrée du lac Ontario est semée, et qu'on appelle les mille îles. Ces îles sont en général basses et couvertes d'arbres qui paraissent sortir du lac. La marche du bateau qui serpente à travers ce labyrinthe verdoyant leur donne une apparence de mouvement; elles semblent flotter et nager sur les eaux. Quand on a passé les dernières îles, le lac, qui avait encore quelque chose d'un vaste fleuve, s'ouvre et devient une mer. Ce n'est plus pittoresque, c'est encore poétique. Un paysagiste mépriserait ce spectacle, mais les peintres méprisent trop les effets qu'ils ne peuvent rendre, les hautes montagnes, les vastes espaces d'eau, l'immensité sous toutes ses formes. La création n'a pas pour but unique d'être renfermée dans un cadre de trois pieds et de *faire bien* sur un chevalet.

A l'horizon s'étend une ligne grisâtre : ce sont les bords peu élevés du lac, qui par moment se confondent avec ses eaux. Le bateau à vapeur aborde successivement à Kingston, ville canadienne, et à Oswego, ville des États-Unis. Le contraste des deux pays est frappant : Kingston est une cité tranquille, régulièrement bâtie, qui a un air ancien; le port d'Oswego, petite ville de 12,000 âmes, est encombré de bâtiments. Une extrême activité règne par-

tout, on débarque à la hâte le fer et le charbon. Le marteau qui radoube les embarcations frappe avec rapidité; on sent qu'il est dans des mains pressées. Les passions politiques ne sont pas moins ardentes ici que la passion du travail et du gain. Dans un journal abolitionniste d'Oswego, je trouve les plus violentes injures contre les partisans du *compromis*, contre M. Webster en particulier, qu'on appelle le bas et infâme ennemi de la race humaine, et un morceau contre les *kidnapers* les ravisseurs, ceux qui prennent part légalement, il faut le dire, à l'arrestation des esclaves fugitifs. (Par parenthèse, les hommes du Sud donnent le même nom aux abolitionnistes qui favorisent la fuite de leurs esclaves.) Le journal d'Oswego s'exprime ainsi sur les agents de la loi, d'une loi bien dure, il est vrai : « Nous nous sentons obligé de déclarer que, s'il est une classe de criminels qui méritent d'être frappés sur-le-champ, ce sont les *kidnapers*. » Ce langage furibond n'est pas sans danger. Dans la ville de Christiania, un planteur qui venait réclamer un esclave fugitif a été tué il y a quelques jours. La question de l'esclavage est la seule qui produise aux États-Unis de véritables émeutes ; c'est qu'il y a là tout à la fois une question politique et une question sociale.

7 octobre, Niagara.

J'arrive de grand matin à Niagara, et aussitôt je m'achemine vers la cataracte.

Le premier effet a été sublime ; entrevu aux pâles lueurs du matin, à travers la brume, le fleuve semblait tomber des nuages. J'étais en présence de quelque chose d'extraordinaire, de miraculeux : ce n'était pas un spectacle, c'était une vision. M. de Chateaubriand a rencontré la seule expression qui puisse peindre ce que j'éprouvais quand il a dit : « C'est une colonne d'eau du déluge. » Après cette première impression confuse et sublime, je me suis orienté dans la scène qui était devant moi. J'ai distingué les deux chutes, l'une au fond du fer à cheval, déversant sa nappe d'émeraude et de neige comme dans une vaste coupe ; l'autre, moins large, tombant des deux côtés d'un rocher qui partage ses eaux en deux fleuves ; l'une et l'autre avec un fracas immense et continu venant se perdre dans le gouffre, d'où remonte incessamment un nuage qui en cache le fond, pareille à la blanche vapeur qui s'élèverait au-dessus d'une chaudière gigantesque. Un double arc-en-ciel semble un pont fantastique à deux étages jeté sur le gouffre plein d'écume et de bruit. Ce bruit, le plus grand que la nature fasse

entendre à l'homme, est comme le roulement de plusieurs tonnerres. Les Indiens ont eu raison de donner à ce lieu le nom de *Niagara*, qui veut dire tonnerre des eaux [1].

Une tour a été plantée sur le roc, entre les deux chutes. Du sommet de cette tour, qui frémit incessamment de la commotion du sol, le regard tombe à la fois et sur la nappe qui déborde dans le vide, sous vos pieds, et sur celle qui s'épand un peu plus loin, le long de la paroi semi-circulaire de rochers, et sur la trombe de vapeurs qui sort de la profondeur invisible et retentissante des eaux. Il est impossible de ne pas être fasciné par ce coup d'œil incomparable, et en même temps il y a dans ces masses qui tombent quelque chose de simple et d'égal qui élève l'âme et qui la tranquillise. En bas, c'est le désordre du chaos; au-dessus, c'est le mouvement régulier et majestueux d'un monde.

Quittez-vous cette scène terrible pour faire le tour de l'île qui divise les eaux du Niagara au-dessus de la chute, bientôt le bruit derrière vous n'est plus qu'un grondement sourd. Vous marchez sous de beaux arbres au bord d'une eau rapide qui frôle l'herbe en gazouillant; puis vous revenez, vous vous

[1] *O-ni-aw-ga-rah*, le tonnerre des eaux, en langue chippewa.

arrêtez à un point de vue, à un autre; vous passez un pont de planches jeté sur un petit bras du fleuve, ruisseau coulant entre des fleurs, et qui, si vous y mettiez le pied, vous entraînerait irrésistiblement dans l'abîme[1]. Vous montez, vous descendez, vous vous asseyez sur un banc, vous vous appuyez contre un arbre, et toujours le même tableau s'offre à vous sous un jour différent. A l'extrémité de l'île, les rapides bouillonnent. Quelle différence entre ce bouillonnement désordonné et le déroulement uniforme de la cataracte, entre le tumulte à la surface du fleuve et la tourmente au fond du gouffre! C'est comme une agitation superficielle et une passion profonde.

Cette expression : *enfer des eaux* (*hell of waters*), que lord Byron a appliquée à la cascade de Terni, conviendrait mieux à la cataracte du Niagara. Les poëtes voient la nature à travers leur âme. Pétrarque n'a trouvé que des peintures riantes au milieu

[1] Un événement récent montre la vérité de ces paroles. Un jeune homme, en plaisantant, faisait mine de jeter dans le petit bras du fleuve une jeune fille qu'il aimait. Elle lui échappe et tombe dans le courant. Le malheureux y saute après elle. Ils étaient à deux pas du bord; l'eau n'allait pas à leur ceinture; mais le courant est rapide, et la roche polie n'offrait aucune prise à leurs pieds. Après avoir lutté quelques instants, ils disparurent ensemble dans l'abîme. Presque chaque année, le Niagara est témoin de plusieurs catastrophes de ce genre. Toute imprudence peut être punie de mort. Avec un peu d'attention, le Niagara n'offre aucun péril; le seul péril est la sécurité.

des cimes nues et tristes qui entourent la vallée de Vaucluse; lord Byron a vu un enfer dans la majestueuse cascade de Terni, qui vient mourir sous des orangers.

Un poëte, né à la Havane et mort au Mexique, Heredia, regrettait de ne pas retrouver dans le paysage assez insignifiant qui encadre la cascade du Niagara la nature tropicale de son pays. Dans sa remarquable description de la cataracte, il demande au monde moral des termes de comparaison pour exprimer la grandeur d'un spectacle qu'aucune image plastique ne peut rendre. Les mille et mille flots du Niagara se précipitent, dit-il, rapides comme la pensée. — Tu cours, dit-il au fleuve qui s'élance dans l'abîme, aveugle, profond, infatigable, comme le torrent obscur des siècles dans l'insondable éternité.

Ce soir, il y a eu un magnifique clair de lune. L'arc-en-ciel lunaire dessinait sa courbe pâle dans le ciel; la colonne de vapeur, balancée par le vent, s'abaissait et se redressait comme un fantôme. On eût dit l'esprit de la cataracte.

8 octobre.

Il me semble ce matin qu'hier je n'avais rien vu. Le spectacle qu'on a de la rive anglaise surpasse

encore celui que présente la rive américaine. Nulle part la grande chute n'apparaît plus imposante que du milieu du fleuve ; puis, arrivé sur le bord opposé, on découvre en plein les deux autres chutes, qu'on ne voyait que de côté ou d'en haut sur le rivage américain. On peut s'avancer entre le rocher et la cataracte. J'ai essayé de cette singulière promenade, que Volney croyait impossible, et qui est à peu près sans danger. Je l'ai trouvée plus extraordinaire qu'agréable, surtout quand on la fait avec des lunettes. Il me semblait être sous une immense gouttière. En somme, j'aime mieux voir la cataracte que la recevoir. Ici seulement je n'ai pas trouvé ce que j'attendais.

Un autre point de vue vanté, le *Table Rock*, n'existe plus : le rocher s'est écroulé en grande partie; la saillie qu'il projetait au-dessus du fleuve est maintenant éboulée. Le lieu d'où l'effet de la chute m'a semblé le plus étourdissant, c'est l'extrémité d'une poutre qui avance au-dessus d'une espèce de degré, lequel est très-près du gouffre. Debout sur cette poutre, on domine le cratère où l'eau se précipite, bouillonne et mugit. Au bout de quelques moments, on fait sagement de s'asseoir et de se laisser aller sans péril au tourbillonnement, qui paraît vous emporter et vous précipiter avec ce déluge

assourdissant dans lequel on se croit entraîné. Ceci est tout à fait fantastique : c'est le rêve, le vertige. En présence de ce désordre immense, on se sent transporté par la pensée au temps des plantes colossales, des animaux gigantesques, au temps où se creusait le lit des océans, et où les chaînes de montagnes étaient soulevées par les forces déchaînées de la nature. Niagara vous apparaît comme le contemporain de ces êtres monstrueux, comme le produit de ces forces encore déréglées, comme un cataclysme de l'ancien monde.

Il y a des gens qui trouvent les chutes du Niagara très-inférieures à ce que leur imagination avait conçu. J'en fais compliment à leur imagination. Peut-être qu'en présence de l'objet leur pensée ne peut concevoir ce que leur vue embrasse. Niagara est, comme Saint-Pierre, plus grand que nature, et par la même raison l'on n'en saisit pas toujours l'ensemble du premier coup. J'ai entendu aussi comparer diverses cascades à Niagara : c'est comparer un lac à l'Océan. J'ai vu bien des cascades en Suisse, en Écosse, en Norwége, dans les Pyrénées; — toutes ensemble se perdraient et se noieraient dans le Niagara, pygmées auprès d'un titan. Pour moi, les deux plus grandes choses de ce monde sont, parmi les monuments élevés par la main de

l'homme, les ruines de Thèbes, et, parmi les œuvres de la nature, les chutes du Niagara.

Il faut songer que les grands lacs qui communiquent ensemble, l'Érié, le Michigan, le Saint-Clair, l'Huron, le Supérieur, qui, avec l'Ontario, forment le plus vaste amas d'eau douce qui existe sur la terre, et tous les fleuves qui alimentent ces lacs, n'ont d'autre issue que cette chute. C'est une mer qui tombe, voilà tout.

L'on avait d'abord exagéré la hauteur d'où les eaux se précipitent. La Hontan, qui est loin d'être un voyageur exact, la croyait de sept ou huit cents pieds. L'intrépide et malheureux Lasalle disait six cents. Ce dernier mentionne la cataracte sans paraître avoir été frappé de son aspect, tant le sentiment des grandes scènes de la nature est un sentiment nouveau dans le monde. Le père Hennepin déclare avoir été obligé de boucher ses oreilles pour ne pas devenir sourd au fracas de la cataracte. Je puis assurer que la précaution n'est pas nécessaire. Les anciens disaient bien des cataractes du Nil, qui ne sont que des brisants, qu'elles tombaient d'une hauteur énorme et rendaient sourds les habitants des lieux voisins. L'homme est toujours porté à exagérer même ce qu'il y a de plus grand.

La cataracte n'a guère que cent cinquante pieds,

mais au milieu du fer à cheval la nappe a, dit-on, vingt pieds d'épaisseur. On estime qu'il s'écoule environ cinq milliards de barils d'eau (*barrels*) en vingt-quatre heures, ce qui fait à peu près soixante-neuf mille barils en une seconde. On a évalué la puissance hydraulique des chutes. Elle est de quatre millions cinq cent trente-trois mille trois cent quarante-quatre chevaux; dix-neuf fois, dit-on, le pouvoir moteur dont dispose la Grande-Bretagne, et plus qu'il n'en faudrait pour mettre en mouvement toutes les usines du monde. Je tremble en transcrivant ces chiffres. J'ai presque peur que les Américains, qui n'aiment pas l'inutile, trouvent un jour le moyen de tirer parti de cette force si bien calculée en chevaux, et qu'ils ne fassent marcher une immense usine par la chute du Niagara[1]! Des géologues, considérant la nature des rochers que la chute va toujours usant davantage, affirment qu'un moment viendra où cette chute sera remplacée par des rapides, et le Niagara, passé à l'état de souvenir, sera une merveille du monde perdue.

Tout n'est pas dit quand on a vu les chutes. Le fleuve mérite d'être suivi. Ses eaux vertes glissent profondément encaissées entre des rochers dont les

[1] J'ai lu dans un journal qu'on a construit un pont en fer au-dessus des chutes.

pentes abruptes sont tantôt nues, tantôt tapissées d'arbres. Le lieu qu'on appelle le tourbillon (*wirl-pool*) offre un des aspects les plus sauvages qu'on puisse rencontrer aujourd'hui aux États-Unis. C'est comme une espèce d'entonnoir de verdure au fond duquel l'eau tournoie, entraînant tout dans le cercle qu'elle décrit silencieusement. Enfin, à quelque distance, un pont suspendu, léger et très-hardi, apparaît tendu comme un fil au-dessus d'une gorge de deux cent quarante pieds, au fond de laquelle coule paisible cette eau que du pont même on voit à l'horizon former les retentissantes chutes du Niagara.

CHAPITRE XII

Une ville nouvelle. — La vie de bateau à vapeur. — Respect des femmes. — Un candidat à la présidence. — Les arts en Amérique. — Un sermon presbytérien.

Buffalo, 10 octobre.

Quand on voyage en Italie, on lit dans la *Guida* de chaque ville : « L'origine de cette cité se perd dans la nuit des temps. » Il n'en est pas de même aux États-Unis. Au lieu d'un fondateur héroïque,

d'une mystérieuse origine, voici, si ce que l'on m'a conté est véritable, quelle fut l'origine et quel a été le vrai fondateur de Buffalo.

Un monsieur R... imagina de mettre en circulation des billets portant des noms d'endosseurs supposés. Il en fit ainsi pour dix millions, les payant exactement à mesure qu'on les lui présentait, et en forgeant de nouveaux. Au moyen de ce système de crédit aidé de faux, M. R..., qui avait les manières d'un quaker et dont la charité était célèbre, fit des entreprises immenses : il bâtit à Buffalo des quartiers et jusqu'à un théâtre. Un jour la débâcle arriva : il fut condamné à dix ans de prison. Son temps fait, on est venu le chercher dans sa prison et on l'a porté en triomphe. Il avait créé la ville de Buffalo. Voilà un singulier triomphateur. Avouons que tout ceci rappelle un peu trop la profession des premiers fondateurs de Rome.

Du chemin de fer qui m'a amené à Buffalo, on m'a montré les travaux exécutés pour donner de l'eau à la ville. « Existent-ils depuis longtemps ? ai-je demandé. — Certainement, m'a-t-on répondu, depuis plus d'un an. » Aux États-Unis c'est un siècle.

J'apprends que la semaine dernière un incendie terrible a détruit une partie de la ville, et j'en vois les vestiges récents. Il y a aussi des ruines aux

États-Unis, mais ce sont des ruines d'une semaine. On est en train de rebâtir le quartier brûlé, on refait les trottoirs en bois, le premier étage des maisons est déjà construit. Dans un mois, il n'y paraîtra plus.

Le chemin de fer arrive, à travers la ville, jusqu'à une grande place de fiacres; seulement il ralentit sa marche, et on sonne une cloche pour annoncer le passage du train. Les rues sont spacieuses et régulières. Certainement il n'existe pas à Paris de rue à la fois aussi large et aussi longue que la *Main-Street* à Buffalo, qui en 1795 était un village d'Indiens Senécas et comptait quarante maisons. Dans cette superbe et large rue, les caisses et les ballots de marchandises sont sur le trottoir. Il y a de grands espaces vides où paissent les vaches, et où les cochons se promènent, qui sont destinés à être des *squares*. Buffalo offre tout à la fois l'aspect d'une capitale et l'aspect d'une ville qui commence, de New-York et d'Ogdensburg. Je trouve encore ici ce mélange des industries qui ne disparaît qu'avec le temps. Comme j'avais besoin d'épingles, d'un livre de notes et de plumes métalliques, je suis entré chez un horloger, qui vendait en outre des couteaux, des violons et beaucoup d'autres choses.

Je m'aperçois que j'approche de l'ouest, à la plus grande familiarité des inférieurs. Un cocher m'appelle son ami (*my friend*). Cela désespérait un Anglais, et m'amuse presque autant que l'allocution d'un savetier romain à qui je demandais mon chemin, et qui me répondit : *Anima mia, non so.* Mais rien en ce genre ne vaut ce qui advint à un prince allemand[1]. Il avait fait prix avec un Américain qui devait le voiturer à la ville prochaine. Le conducteur entra, son fouet à la main, dans l'hôtel qu'habitait le prince, et dit : Où est l'*homme* qui part ce soir ? Je suis le *gentleman* qui doit le conduire. — J'ai vu annoncé dans un journal qu'*une dame* (*a lady*) désirait trouver une place de femme de chambre.

Je monte en bateau à vapeur tandis que le soleil se couche magnifique sur la nappe immense du lac Érié. En me réveillant le lendemain, je ne vois de rivage nulle part, je suis comme en pleine mer. Ce bateau à vapeur est, à la lettre, une maison flottante. Cette maison a plusieurs étages : au rez-de-chaussée sont entassés les émigrants qui se rendent dans l'ouest ; le premier est occupé par un grand et vaste salon où se trouvent des tables, des canapés,

[1] Le prince Bernard de Saxe-Weimar.

des fauteuils, des poêles, un piano. L'usage réserve aux dames une des extrémités de ce salon. Chacun a une petite chambre qui donne sur le lac, et où l'on est chez soi comme à l'hôtel. La vie est la même, les heures des repas sont les mêmes. Quand sonne le tam-tam, on se met à table, après toutefois que les dames se sont assises; jusque-là les garçons défendent très-positivement aux *gentlemen* de s'asseoir, et personne ne s'assied. Il n'y a pas de peuple qui obéisse plus volontiers que les Américains à l'autorité qu'ils acceptent. Jamais je n'ai vu de discussion entre les voyageurs et le capitaine; quand un passager se conduit mal, le capitaine le dépose à terre, quelquefois à trente lieues d'une habitation, sans que personne demande de quel droit. En ce qui concerne cette déférence obligée pour les femmes, nul ne résiste aux garçons du bord, parce que les garçons du bord commandent au nom d'un sentiment qui est celui de la majorité. On sait de quels égards les femmes sont entourées aux États-Unis. Elles peuvent aller seules d'un bout de l'Union à l'autre sans que, parmi le grand nombre de voyageurs souvent assez grossiers avec lesquels elles sont en contact, il s'en trouve un seul qui ait la pensée de leur manquer de respect. Ce respect est poussé si loin, qu'il s'étend, ce que je trouve un peu exces-

ano. L'usage réserve
de ce salon. Chacun
ne sur le lac, et où
hôtel. La vie est la
nt les mêmes. Quand
table, après toutefois
jusque-là les garçons
x *gentlemen* de s'as-
Il n'y a pas de peuple
ue les Américains à
mais je n'ai vu de dis-
le capitaine; quand
capitaine le dépose à
ues d'une habitation,
de quel droit. En ce
obligée pour les fem-
ns du bord, parceque
dent au nom d'un sen-
jorité? On sait de quels
urées aux États-Unis.
un bout de l'Union à
and nombre de voya-
avec lesquels elles sont
seul qui ait la pensée
Ce respect est poussé
e trouve un peu exces-



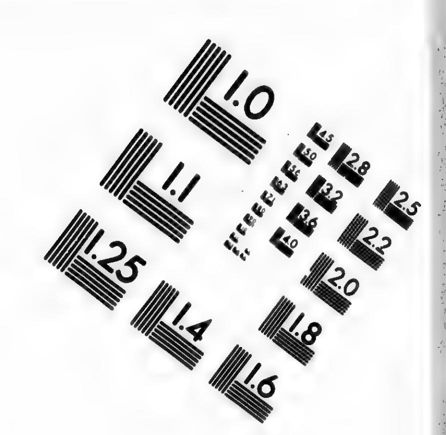
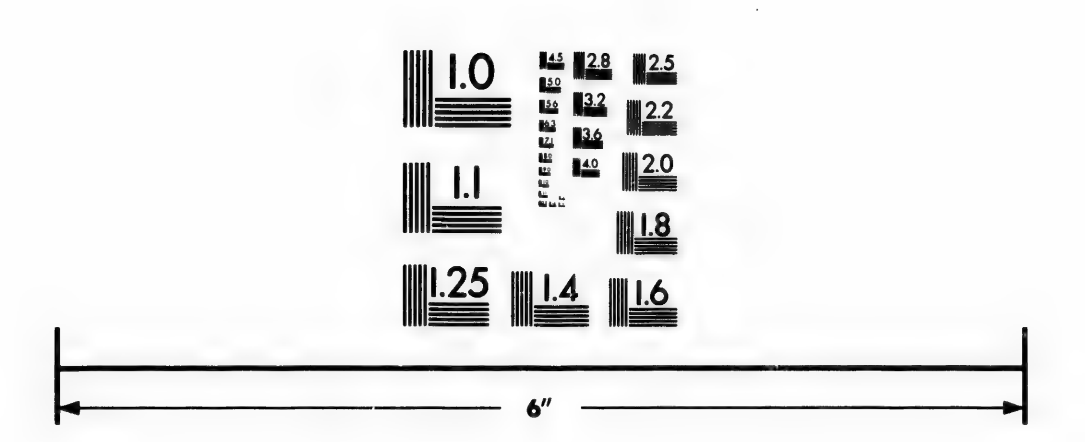


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



s
/
a
s
r
t
l
d
p
g
a
l
r
d
q
d
p
c
l
c
u
n
f
f
d
g

sif, aux hommes qui ont une dame avec eux, *who have a lady in charge*. Dans ce cas, ils participent aux avantages accordés au beau sexe par la courtoisie américaine, et j'enrageais parfois de voir ces mortels privilégiés assis paisiblement, tandis que trois cents hommes moins heureux attendaient debout qu'une *lady*, qui très-souvent n'était pas une dame et ne s'en faisait pas moins attendre, vînt prendre sa place. De même, quand on allait à la queue des billets, les femmes passaient toujours avant tout le monde, et avec elles les hommes qui les accompagnaient. J'ai vu parfois un Américain rusé aller chercher une vieille paysanne à l'étage des émigrants, et passer ainsi avant nous, parce qu'il avait *a lady in charge*. C'est un abus sans doute, mais c'est l'abus d'un principe que je ne pouvais m'empêcher d'honorer. Je ne crois point, comme un voyageur anglais, que le respect pour les femmes soit l'effet de leur rareté dans l'ouest, car il est général aux États-Unis. Je crois qu'il a une autre cause : il résulte, je pense, de la rudesse même des mœurs américaines. Dans un pays où les formes de la politesse sont très-simplifiées, si ce frein n'était établi, il s'ensuivrait nécessairement, dans les rapports avec les femmes, une intolérable grossièreté. C'est, je crois, ce qui a produit la ga-

lanterie au sein des mœurs violentes du moyen âge. Dans les sociétés plus fortes que polies, un instinct avertit de respecter la faiblesse pour ne pas en venir à l'écraser. Au moyen âge, il fallait adorer les femmes comme les chevaliers, pour ne pas les opprimer comme les sauvages. Une alternative analogue se présentait dans la société des États-Unis, qui, surtout là où elle commençait à s'établir, avait aussi sa rudesse. Les peuples plus raffinés n'ont pas besoin d'êtres retenus par des prescriptions si précises : l'élégance naturelle des mœurs est chez eux une garantie que les femmes seront traitées avec les égards qui leur sont dus; mais il faut avouer qu'en France on s'est souvent trop reposé sur notre réputation proverbiale de galanterie, et que nos compatriotes auraient parfois besoin qu'un garçon d'hôtel ou un conducteur de diligence les rappelât à l'observation d'un devoir qu'ils oublient trop souvent de remplir.

12 octobre. Détroit.

Détroit, autrefois le *fort Détroit*, porte un de ces noms français qu'on rencontre çà et là dans l'Amérique du Nord, qui rappellent la place que nous y avons tenue, et qui, hélas! en sont l'unique vestige.

A Détroit vit le général Cass, un des chefs du parti démocrate, et dont on parle pour la présidence prochaine[1]. M. Cass a attaché son nom à un voyage d'exploration scientifique dans l'ouest; il possède des propriétés considérables dans l'État de Michigan. On sait qu'il a été longtemps ministre des États-Unis en France. Il aime notre pays et trouve du plaisir à en parler. Le parti démocrate américain est fort différent de ce qu'on appelle en France le parti démocratique. Le général Cass est fier de son origine populaire, et a exprimé ce sentiment dans le sénat de Washington; mais il n'y a pas dans son genre de vie la moindre affectation de mœurs démocratiques. J'ai eu l'honneur de le voir à Détroit au sein de sa famille. La maison où il m'a reçu était modeste, et ne se distinguait en rien des habitations voisines: mais tout y portait l'empreinte

[1] Toutes les prévisions de ce genre ont été trompées. Pendant mon séjour aux États-Unis, la question de la présidence occupait beaucoup les esprits. On parlait de M. Cass, de M. Douglas, de M. Houston, parmi les démocrates; — de M. Webster, du général Scott, parmi les whigs. On pensait généralement que les démocrates l'emporteraient, s'ils ne se divisaient pas. Ce parti a montré combien les Américains savent sacrifier leurs préférences personnelles au triomphe de leur opinion. D'un bout à l'autre de l'Union, les démocrates ont abandonné leurs candidats de prédilection pour se porter sur M. Pierce, dont je n'avais jamais entendu prononcer le nom. Les prétendants à la présidence qui appartenaient à ce parti se sont empressés de se désister en sa faveur, et il a été nommé à une immense majorité.

d'une simplicité digne. M. Cass m'a beaucoup parlé du roi Louis-Philippe, à la mémoire duquel il est resté fort attaché. Il pense que la France a eu grand tort de quitter la monarchie constitutionnelle pour la république. Je dois dire que je n'ai pas rencontré un Américain qui ne fût de cet avis.

Autre différence de la démocratie américaine et de la démocratie française: je suis allé voir représenter l'*Ouvrière* (*Factory girl*), cette pièce qu'on jouait aussi à Lowell. L'héroïne, comme on peut le croire, a toutes les vertus; elle sacrifie son amour et jusqu'à sa réputation pour sauver la fille de sa bienfaitrice. Tout cela devait être ainsi; mais ce qui m'a paru plus digne de remarque, c'est que dans cette pièce, composée en l'honneur des travailleurs, où l'on se moque beaucoup des lords, des ladies, des comtes et des Français, il n'y a rien contre les riches.

En ce moment, on expose à Détroit une peinture dont l'auteur est un artiste américain; c'est un tableau de chevalet fort ordinaire. Rien ne saurait être plus divertissant que l'emphase avec laquelle le démonstrateur du chef-d'œuvre le faisait valoir. Il a dit positivement qu'en Europe, parmi les tableaux anciens et modernes, aucun ne pouvait être comparé à cette merveille. Hier soir, a-t-il ajouté,

un *gentleman* ne pouvait croire que les figures ne fussent pas en relief, il a été obligé de s'en assurer en s'approchant. Cela est chaque jour arrivé la veille au soir, j'imagine. Cette admiration pour les effets les plus communs de l'art de peindre est puérile. Les habitants de Détroit, qui semble une ville fort civilisée, auraient dû faire taire ce charlatan. Pendant qu'il parlait, j'étais tenté d'ouvrir la fenêtre et de dire à l'assemblée : N'écoutez pas ces louanges absurdes d'un ouvrage médiocre. Il y a ici quelque chose de bien autrement merveilleux que les raccourcis et les illusions d'optique qu'on vous vante comme si vous étiez des enfants ou des sauvages ; il y a une rue d'une demi-lieue, large comme les plus grandes rues de Paris et de Londres, bordée de magasins, éclairée au gaz, dans une ville de 20,000 âmes, qui en renfermait 3 ou 4,000 il y a vingt ans. En 1810, comme me le disait hier le général Cass, il y avait 20,000 habitants à l'ouest de Détroit. Aujourd'hui il y en a 5 millions. Voilà ce qu'on ne trouverait pas en Europe :

Excudant alii spirantia mollius æra.

13 octobre.

Aujourd'hui j'ai entendu un vrai sermon presbytérien. Le sujet était le déclin de la religion. Le prédicateur en a énuméré les causes :

1° La paresse, la négligence ; il a tiré ses comparaisons de la vie commerciale. Si les jeunes gens préfèrent leurs chevaux, leur *buggy*, leur fusil à leur magasin (*shop*), les affaires iront mal ; il en sera de même si on se relâche sur la *grande affaire;*

2° On prend la religion comme quelque chose de théorique, de métaphysique, non comme un fait; dès lors elle ne peut plus agir sur le cœur ;

3° L'*infidélité* a changé de forme; elle ne se produit plus sous un aspect grossier et repoussant, escortée du blasphème et de la licence, comme au temps de Thomas Payne; elle n'habite plus les tavernes et les mauvais lieux. Maintenant elle réforme le christianisme ; elle prétend en savoir plus que la Bible. — Ici l'orateur a placé un morceau assez vif sur les âges des terrains selon les géologues, que pourtant des hommes très-pieux, M. Frayssinous parmi les catholiques, M. Buckland parmi les protestants, ne regardent point comme inconciliables avec l'Écriture, et une autre tirade

non moins vive contre l'opinion plus difficilement orthodoxe, il est vrai, qui admet diverses races humaines ne procédant pas d'une même origine.

4° L'inimitié des diverses églises et des membres d'une même église entre eux. A en croire le prédicateur, il régnerait peu de charité entre les diverses sociétés religieuses qui sont forcées de se tolérer aux États-Unis. Il pourrait bien en être quelquefois ainsi. Quant à moi, ce besoin d'intolérance si naturel à l'esprit de secte ne m'a jamais plus frappé que dans un journal universaliste. Les universalistes sont ceux qui pensent que justes et pêcheurs, croyants et incrédules, tout le monde sera sauvé. Voilà une doctrine fort charitable; je n'ai nulle part trouvé plus d'amertune que dans la controverse consacrée à l'établir. Il semblait que le théologien qui avait écrit l'article en question voulût se dédommager, en insultant ses adversaires dans ce monde, du chagrin de ne pouvoir les damner dans l'autre. En revanche, il existe un poëme intitulé l'*Universaliade*, écrit tout exprès pour célébrer la damnation de ceux qui ne sont pas orthodoxes comme l'entend l'auteur.

Le prédicateur a cité enfin, comme une des causes de la décadence religieuse, le désir immodéré de faire fortune. Il a vigoureusement appuyé

sur ce vice national. « Dieu, s'est-il écrié, Dieu fera ce qu'il a déjà fait : il soufflera sur ces richesses, afin de laisser à leurs possesseurs plus de temps pour penser à lui. »

Ce discours a été lu lentement, le prédicateur s'arrêtant entre chaque phrase avec quelque chose dans le ton de convaincu et d'*impressif*.

Voilà un sermon bien différent de la dissertation utilitaire de Boston. Plus on avance vers l'ouest, plus on trouve de foi véhémente et d'entraînement religieux.

CHAPITRE XIII

Une ville aux confins de la *prairie*. — Histoire de Chicago. — Aspect du lac Michigan. — M. Ogden. — Les sauvages.

Chicago.

On m'avait beaucoup recommandé d'aller à Chicago. Chicago est une ville située sur le bord du lac Michigan, à l'entrée de la *prairie*, c'est-à-dire de ces steppes immenses qui s'étendent à l'ouest jusqu'au Mississipi et par-delà : terre vierge vers laquelle se porte le flot des émigrants, et qui,

entre leurs mains, se change rapidement en champs cultivés, dont les produits refluent vers l'est; grenier des États-Unis et ressource de l'Europe dans les mauvaises années. Il paraît que les Américains sont portés à s'exagérer l'étendue de leurs exportations de céréales en Europe. D'après M. Johnston, agronome anglais il est vrai, ils ne produiraient pas beaucoup plus de blé qu'il ne leur en faut pour leur consommation. Les Américains n'en sont pas moins disposés à regarder le vieux monde comme étant, sous ce rapport, à la merci du nouveau. Je me rappelle un article de journal dans lequel l'auteur, après s'être apitoyé sur ces malheureux pays de l'Europe, livrés à des révolutions perpétuelles, ne sachant pas l'art de se gouverner, ajoutait, à l'occasion des achats de blé américain faits par la France en 1847 et 1848 : « Ils ne savent pas même se nourrir, et mourraient de faim si nous n'avions pas de blé à leur envoyer. »

La prairie est pour les Américains comme un mot magique. C'est l'avenir, c'est le progrès, c'est la poésie. On ne parle guère aujourd'hui des forêts primitives; elles ont été percées à jour par les chemins de fer. Ce n'est pas à elles que s'attaque surtout maintenant l'ardeur des émigrants; plus

souvent ils les laissent derrière eux pour aller exploiter la prairie, dont la culture est plus facile, plus rapide, où l'on n'a pas à défricher, à peine à labourer, où l'on sème dans une terre féconde également favorable aux moissons et aux troupeaux. L'imagination aussi est excitée par ces régions singulières, les seules où l'on trouve aujourd'hui la solitude, le charme de la vie errante, les aventures, les rencontres avec les Indiens, les troupeaux de bisons et de chevaux sauvages, la nature et la vie primitives. Le poëte Bryant les a chantées; Cooper y a trouvé son trappeur *Bas-de-Cuir;* Washington Irving, l'écrivain élégant, les a décrites avec amour, et après eux une foule de touristes et de romanciers fatiguent chaque jour les lecteurs de récits et de peintures monotones, monotones comme ces plaines sans fin, et qui n'en ont pas la grandeur.

Chicago est aujourd'hui ce qu'était il y a trente ans Cincinnati, la sentinelle perdue de la civilisation de ce côté du Mississipi; car au delà est Saint-Louis, le véritable poste avancé du mouvement vers l'ouest, l'avant-garde de cette armée de défricheurs que le grand fleuve n'arrête pas, et qui s'aventurera jusqu'aux plaines de sable qui s'étendent au pied des montagnes Rocheuses.

Westward the course of empire moves

BISHOP BERKLAY.

J'aurais voulu voir Saint-Louis, celle peut-être des villes de l'Union dont le développement est le plus actif et le plus nouveau ; mais, pour revenir, il faudrait remonter l'Ohio, et l'Ohio est presque à sec en ce moment : je me bornerai donc à Chicago.

Chicago n'est pas une grande ville comme Saint-Louis, mais on me l'a signalée comme très-curieuse par la rapidité de ses progrès, et par sa situation aux confins, pour ainsi dire, de la civilisation, au moins de ce côté. Un chemin de fer conduit droit au lac Michigan ; ce chemin traverse de vastes forêts coupées de flaques d'eau et de petites rivières. On arrive le soir au bord du lac, on le traverse en bateau à vapeur pendant la nuit, et le lendemain matin on se trouve à Chicago. Il faut se défier des prévisions et des prédictions en ce qui concerne l'extension future des villes en Amérique. On a voulu créer une capitale à Washington, et le vaste espace qu'on avait préparé pour les destinées idéales de la ville est demeuré en grande partie presque vide. D'autre part, M. Keating, qui accompagnait en 1823 le major Long dans son expédition, et traversait avec lui les tribus de Potwanies et de Chip-

pewas qui occupaient alors le pays que je visite aujourd'hui en chemin de fer, écrivait : « Les dangers de la navigation sur le lac Michigan et le petit nombre de ports qu'offrent ses rives seront toujours un obstacle sérieux à la population de Chicago. » Or la population de cette ville, qui n'existait pas il y a quinze ans, est aujourd'hui de 34,000 âmes.

A quelques lieues de Chicago, dans un pays qui n'a rien de montueux et qui est peu élevé au-dessus de la mer, se trouve le partage des eaux qui vont se jeter dans le Saint-Laurent ou dans le Missisipi. Ici les deux bassins se touchent, sont presque de niveau, et communiquent même par un canal dans la saison des pluies. Une faible inégalité du sol détermine si une goutte d'eau ira se perdre dans la baie d'Hudson ou dans le golfe du Mexique. N'y a-t-il pas, dans la vie des individus et des peuples, des moments qui ressemblent à ce lieu-là?

L'hôtel où je suis descendu est un des plus grands et des mieux tenus des États-Unis; le propriétaire était, me dit-on, il y a quelques années, tailleur au fond des bois (*in the backwoods*); il fit faillite et vint à Chicago, où, avec son frère, il vendait des pantalons à cinquante sous pièce; aujourd'hui il a bâti le magnifique hôtel qu'on est tout

étonné de trouver près du lac Michigan. Ce lac a un aspect sauvage comme son nom : c'est du moins ce que j'ai trouvé en me promenant aux portes de la ville, sur une plage sablonneuse et triste. Je ne voyais qu'une plaine d'eau verte tourmentée par un vent dur et froid ; je n'entendais que le hoquet haletant d'une machine à vapeur, et le grincement intermittent d'une scie mêlé au bruit des vagues. Devant moi s'avançait dans le lac une longue jetée en bois ; les planches et les solives sont à demi brisées ; il en reste juste ce qui est nécessaire, rien de plus. La ville se trouve là comme un bateau échoué sur une grève. Tout près est le faubourg habité par les citoyens aisés de Chicago. Ici sont de belles allées et des maisons de bois aux blanches colonnes, aux élégants portiques, entourées de jardins remplis de fleurs. Une de ces maisons est au centre d'un véritable parc. Je vois de belles serres. Suis-je encore près du lac Michigan?

Une autre maison est celle de M. Ogden, à qui je suis recommandé. Personne ne peut mieux me renseigner sur Chicago que M. Ogden; personne ne connaît mieux cette ville ; il l'a vue naître et a aidé à la faire. M. Ogden est venu jeune dans ce pays, où il avait une propriété. Il a été chargé de vendre les terres de l'État ; il en a acheté lui-même. Il a donc

assisté, pour ainsi dire, au développement de Chicago; il y a pris une part active. Comme nous nous promenions dans son jardin, il m'a montré un arbre, reste de la forêt primitive, et il m'a dit : « Il y a quinze ans, je suis venu ici; j'ai attaché mon cheval à cet arbre, qui était au cœur de la forêt. » Ce lieu ressemble maintenant à la forêt primitive comme le jardin du plus gracieux cottage aux environs de Londres ou sur les hauteurs de Passy [1].

M. Ogden m'a présenté à une dame française de Chicago, parfaitement Française de langage et de manières, et dont le père était un chef indien. « On n'est point humilié de cette origine, m'a-t-il dit, le préjugé de couleur n'existe point pour la race indienne : c'est une noble race. » En effet, si les mœurs des anciens maîtres du sol étaient barbares, leurs sentiments étaient souvent héroïques. Ils avaient dans leurs manières le calme et la *self possession* qui partout donnent la distinction. Leur langage était poétique, leurs discours parfois d'une véritable éloquence; ils avaient même de l'esprit et savaient employer une certaine ironie calme qui souvent embarrassait et déconcertait leur interlocu-

[1] J'ai eu le plaisir de retrouver M. Ogden à Rome. « Quelle était la population de Chicago, m'a-t-il demandé, quand vous y êtes venu, il y a trois ans? — 34,000 âmes. — Chicago en compte maintenant 65,000. Combien y avait-il de chemins de fer? — Un seul. — Il y en a onze. »

teur. On m'en a cité deux exemples. Un chef, ayant reçu la visite d'un envoyé des États-Unis, le fit asseoir près de lui sur un tronc d'arbre. Tandis que l'envoyé parlait, l'Indien le poussait doucement vers l'extrémité du tronc qui leur servait de siége à tous deux. Enfin le blanc se récria : « Vous me poussez toujours, je n'ai plus de place pour m'asseoir. — Voilà, mon père, reprit le sauvage, comme vous faites pour les Indiens. » Un autre répondait à des missionnaires qui lui parlaient de la passion de J. C. : « Frères, vous nous dites que les hommes blancs ont fait mourir le fils du grand Esprit. Nous ne sommes pour rien dans ce crime, il ne regarde que vous, c'est à vous à en faire pénitence. Si le fils du grand Esprit était venu parmi nous, loin de le tuer, nous l'eussions bien traité.

Le célèbre Red-Jacket, l'un des derniers parmi les aborigènes qui ait cherché à lutter contre l'envahissement de la race blanche, défendait il y a une vingtaine d'années, devant le jury, un de ses compatriotes accusé de meurtre et qui fut acquitté. Après le jugement, Red-Jacket s'approcha de l'attorney qui avait soutenu l'accusation et lui dit : « Sans doute mon frère avait fait un grand mal à quelqu'un de tes parents. » L'attorney l'assura qu'il n'en était rien, et tenta de lui expliquer quelle était

la nature de ses fonctions. Le chef écouta en silence, puis il reprit : « Reçois-tu de l'argent pour remplir ces fonctions dont tu parles ? » Il fallut en convenir. « Eh quoi ! dit alors l'Indien, jouant la surprise et avec une extrême indignation, ainsi tu as vendu le sang de mon frère ! » Le magistrat qui me racontait cette scène avouait que dans le moment il n'avait trouvé rien à répondre.

Malgré ce qu'on me dit à l'avantage des Indiens, je m'aperçois que leurs vestiges ont été bien vite effacés. Là où est aujourd'hui la promenade publique, on ne voyait, il y a quinze ans, que leurs wigwams et leurs tombeaux. Que sont devenus ces tombeaux? ai-je demandé. *Washed away*, balayés par les eaux, m'a-t-on répondu. N'a-t-on pas aidé aux eaux? Cependant le culte des tombeaux est un des traits les plus touchants et les plus respectables du caractère indien. On m'a raconté que des sauvages étaient venus il n'y a pas longtemps, et venus de très-loin, dans un canton de la Nouvelle-Angleteare, d'où ils avaient été chassés depuis plusieurs générations, pour visiter les tombeaux de leur tribu. Quand ils virent qu'on avait détruit ces sépultures, leur surprise et leur désespoir furent au comble : rien ne pouvait apaiser leur douleur ni calmer leur indignation.

C'est là ce qui perd dans l'esprit des Indiens les hommes civilisés, qu'ils ont trop souvent sujet de mépriser. Des bandits, l'écume de la population, s'établissent sur la frontière pour tromper les malheureux sauvages. Un de ces hommes disait naïvement : « Je suis venu de cent lieues pour voler des Indiens. » Aussi l'oncle de la dame que j'ai vue ce matin, auquel elle offrait de se charger de l'éducation de ses enfants, lui répondit : « J'aimerais mieux leur couper la gorge que d'en faire des coquins pareils à ceux qui nous reprennent ce qu'ils nous ont donné. »

CHAPITRE XIV

Des sectes aux États-Unis. — Instruction publique. — Machine à scier le blé. — Un chemin de fer au désert.

Il y a trente-six églises à Chicago. Elles appartiennent à diverses communions chrétiennes. J'entends dire, et ce n'est pas pour la première fois : Nous aimons la diversité des sectes; nous y voyons une garantie contre la prépondérance de l'une

d'elles. C'est bien là l'esprit démocratique, qui prend ombrage de tout ce qui, dans la société, pourrait exercer sous un nom ou sous un autre trop d'influence et trop d'empire ; mais est-ce autant l'esprit religieux, cet esprit qui paraît du reste être si puissant en Amérique? Les sentiments des Américains en matière de religion sont pour moi, à quelques égards, une énigme que je ne comprends pas bien encore. Si l'on admet réellement une profession de foi quelconque, il est impossible qu'on juge également en possession de la vérité des sectes divisées sur des points très-importants et qui souvent s'anathématisent les unes les autres. Peut-être aux États-Unis le grand nombre est-il plus convaincu de l'excellence et de l'utilité morale de la religion que de la vérité de tel ou tel dogme. Hommes d'action plutôt que de réflexion et très-pressés, peut-être leur volonté adhère fortement à des croyances qu'ils n'ont ni le goût ni le temps d'approfondir. Je connais à Paris beaucoup de ces Américains-là.

En suivant avec M. Ogden une belle promenade qui s'étend le long des rives du lac, j'aperçois une jolie petite maison de bois : c'est celle de l'évêque catholique, qui est fort considéré. Je demande s'il y a beaucoup de protestants qui embrassent le ca-

tholicisme; on me répond, comme on l'a déjà fait plusieurs fois, que ce sont des cas rares et exceptionnels. La population catholique augmente considérablement par l'émigration, qui est en grande partie catholique, se composant surtout d'Irlandais et d'Allemands venus principalement des parties de l'Allemagne où règne le catholicisme; mais on ne cite guère d'autres conversions que celles de quelques personnes qui ont voyagé en Europe ou d'enfants qu'on a envoyés à des écoles catholiques. En revanche, on me dit que les petits Irlandais qui suivent les écoles de la ville deviennent souvent protestants. Le catholicisme n'est aux États-Unis l'objet d'aucun préjugé malveillant; mais je ne crois pas que la majorité soit disposée à l'embrasser.

Il y a ici un grand nombre de baptistes. Comme les anabaptistes de sanglante mémoire, auxquels, du reste, ils sont loin de ressembler, ils n'admettent que le baptême par immersion ; leur croyance se fonde sur un passage des épîtres de saint Paul, où il est dit que celui qui est baptisé est comme plongé dans le tombeau pour ressusciter ensuite à une vie nouvelle. Prenant ces passages à la lettre, les baptistes veulent que l'on soit plongé et comme enseveli sous les eaux. Pour cela l'immersion complète est nécessaire; aussi voit-on sou-

vent l'hiver, à Chicago, les ministres baptistes casser la glace du lac et entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture pour immerger les néophytes adultes qu'ils tiennent dans leurs bras. Outre ce dogme particulier, la tendance générale des baptistes comme des méthodistes, et encore plus peut-être, est de s'occuper des classes populaires, trop négligées par les épiscopaux, les presbytériens, les congrégationalistes, les unitariens, dans les églises desquels il n'y a pas de place pour les pauvres, ou bien seulement une place humiliante. Les méthodistes et les baptistes ouvrent leurs chapelles à ces bannis; aussi leur langage est-il empreint d'une violente amertume contre les églises qui sont la propriété exclusive des riches. Voici ce que je lis dans un sermon baptiste prononcé récemment : « Les diacres peuvent croiser les bras, assis sur leurs siéges rembourrés, et fixer les yeux sur la chaire qui est devant eux; mais ils ne voient pas la multitude entassée sous le vestibule ; ils n'en ont souci. Ils ont une bonne congrégation, une bonne église, un bon ministre : tout sent sa capitale, depuis le ministre empesé, jusqu'au bas de l'échelle; mais bientôt tout cela sera flétri et desséché, et vous entendrez le vent siffler à travers ces squelettes; car, dès que l'église dédaigne les hom-

mes de basse condition, elle se dessèche immédiatement. » Ce langage violent peut paraître exagéré; mais il faut bien croire ce qu'écrivait en 1838 M. Tuckerman sur l'état des églises de Boston. Cet homme respectable, frappé du grand nombre d'habitants qui n'étaient attachés, en raison de leur pauvreté, à aucune église, à aucune congrégation religieuse, après de consciencieuses recherches, était arrivé à ce résultat, que sur douze mille familles il y en avait cinq mille six cent vingt-deux, à peu près la moitié, qui étaient dans ce cas. Il disait très-bien : « Une église est une propriété en commandite (*join-stock property*). Elle appartient à une corporation; elle est divisée en actions (*shares*) appelées bancs (*pews*), et ces bancs sont possédés comme une propriété foncière. Les relations du ministre avec la société religieuse dont il fait partie sont presque entièrement limitées à ceux qui payent ses services. » Il n'y a donc de bancs que pour les sociétaires qui sont propriétaires de l'église et payent le ministre. Il paraît cependant que les bancs qu'on ne trouve pas à louer sont mis à la disposition des pauvres. « Mais, dit M. Tuckerman, ces places humiliantes où l'on est admis à titre de pauvre, si elles sont acceptées en Angleterre, ne le sont pas en Amérique; personne ne veut s'y as-

scoir.» Et l'auteur fait ressortir tout ce qu'il y a de contradictoire entre l'importance que le plus pauvre citoyen a dans un pays démocratique, où, par l'élection, il concourt au gouvernement, et l'insulte qu'on lui fait subir en l'excluant de l'église, ou en lui imposant cette révoltante inégalité devant Dieu[1].

Ce qu'il y a de sûr, c'est que bien d'autres plaintes se sont fait entendre après celles de M. Tuckerman sur l'insuffisance des établissements religieux en Amérique, malgré le zèle des particuliers et l'activité infatigable des méthodistes, dont les prêtres ambulants, véritables missionnaires, distribuent des livres et des journaux religieux en abondance. Cette distribution se fait par des ventes dont les bénéfices sont employés à la propagation des écrits que répand la société. On voit que c'est l'application, application au reste très-désintéressée, de l'esprit commercial à la prédication de l'Évangile. Dans l'année qui vient de s'écouler, la société méthodiste a vendu pour deux millions de livres pieux.

Malgré les efforts ardents du zèle religieux, il ne

[1] Joseph Tuckerman, *the Religion's principle and regulation of the ministry at large*. L'auteur de cet écrit avait entrepris de fonder des chapelles pour ceux à qui leurs moyens pécuniaires ne permettaient pas de faire partie des associations religieuses existantes. Il avait établi un corps de ministres allant visiter les pauvres chez eux pour leur porter la prédication et la prière. Noble entreprise de secours religieux à domicile ! Je ne sais où elle en est maintenant.

saurait suffire complétement à l'accroissement prodigieusement rapide de la population. Un rapport de la société de Massachusets pour l'avancement de l'instruction chrétienne s'exprimait en ces termes : « Dans les comtés de Rockingham et de Strafford, il y a quarante-cinq districts, contenant 40,000 habitants, qui ont été privés des *moyens de grâce*, les uns pendant dix, les autres pendant vingt, quelques-uns même pendant trente et quarante ans, et dans un district qui renferme 1,063 âmes, après qu'un ministre y a eu résidé vingt ans, l'église visible du Christ a été éteinte durant plusieurs années. » Des rapports faits pour diverses sociétés religieuses, en 1833 et 1835, établissent qu'à cette époque plus de mille districts et villages n'avaient pas de culte, que cinq millions n'avaient pas les *moyens de grâce*. Le rapport de la société des missionnaires baptistes en 1833 contient ces paroles : « Même si tous ceux qui font profession d'être des instituteurs chrétiens étaient doués des qualités nécessaires, il y aurait encore un déficit de 4,060 ministres pour satisfaire aux besoins du pays ; mais on doit faire une réduction considérable pour ceux qui propagent l'erreur, ponr ceux qui ne connaissent pas la doctrine chrétienne, de manière à l'enseigner convenablement ; enfin pour ceux qui sont fortement engagés dans

les occupations du siècle, au point de ne pouvoir consacrer leur temps à se préparer de manière à être vraiment utiles dans leur ministère. Ces faits montrent une grande et alarmante défaillance dans l'instruction chrétienne. »

Le zèle de toutes les communions, particulièrement des baptistes et des méthodistes, lutte avec ardeur contre cette insuffisance des secours religieux. Il est question en ce moment d'instituer à New-York des prédications en plein air, comme celles de Londres et d'Édimbourg, parce que l'on a reconnu qu'il n'y avait de place dans toutes les églises de New-York que pour une moitié de la population. Il en résulte que l'autre moitié n'assiste pas au service divin.

Revenons à Chicago. Après les églises, la première chose à laquelle on songe en bâtissant une ville, ce sont les écoles. Il y a six écoles publiques à Chicago, dans lesquelles on instruit trois mille enfants. Les écoles ont le trente-sixième des terres à vendre dont l'État dispose, et le produit d'une taxe locale, qui monte ici à 30,000 fr. Les maîtres reçoivent à peu près 1,200 fr., ce qu'on trouve insuffisant. Ils sont aidés par des assistantes, qui font épeler les petits garçons et les petites filles. Aux États-Unis, on emploie beaucoup de femmes dans

l'instruction primaire des deux sexes, et on s'en trouve très-bien. Elles ont la patience et la douceur nécessaires à ce pénible enseignement. Trop d'autres carrières sont ouvertes à l'activité des hommes pour qu'ils se contentent longtemps d'apprendre à lire à des enfants. Une société s'est formée dans la Nouvelle-Angleterre pour exporter des institutrices dans l'ouest. Elles y rendent les plus grands services et contribuent efficacement à la culture morale des rudes populations qui habitent ces contrées nouvelles. En même temps, ces personnes trouvent souvent à se marier avantageusement avec des colons qui ont commencé à s'enrichir. Ainsi cette institution profite à tout le monde, aux enfants, aux colons et aux institutrices.

Il y a deux mois, j'étais en Angleterre. Une solennité agricole m'avait appelé à une vingtaine de lieues de Londres. J'allais voir fonctionner une machine à moissonner. Un assez grand nombre de *country gentlemen* et de *farmers* s'étaient rassemblés dans le même but. Une scie horizontale mise en mouvement par le mouvement de la machine coupait avec une grande rapidité une quantité considérable de tiges de blé à la fois. Cette machine, traînée par un cheval, tournait autour de la pièce en abattant à chaque tour une bande d'épis large de

plusieurs pieds. Un paysan placé sur la machine rejetait les épis coupés à mesure que l'action de la scie les y amoncelait. C'était la seule intervention de l'homme dans l'opération. Il me semble qu'il ne serait pas impossible de faire rejeter les javelles par la machine elle-même [1]. Telle qu'elle est, elle eut le plus grand succès aux yeux des connaisseurs présents à l'expérience. Ce qui me rappelle aujourd'hui cette machine, c'est qu'on lisait sur un de ses côtés : Chicago. C'est en effet un habitant de cette ville, M. Mac-Cormick, qui en est l'inventeur. C'est des bords du lac Michigan, du voisinage de la prairie, de cette cité née d'hier, que provient une découverte qui excite l'intérêt des agronomes de l'Angleterre, et qui, dans plusieurs joutes aratoires, l'a emporté sur les machines rivales. Si la machine à moissonner de M. Mac-Cormick a eu du succès en Angleterre, où l'on aime en agriculture comme en toute chose le fini et la perfection, où la terre est chère, la culture très-soignée, on peut penser qu'elle doit réussir encore bien mieux en Amérique, où la terre est presque pour rien, où il sagit, non de très-bien faire, mais de faire vite et beaucoup, où il importe peu qu'on laisse quelques épis, si l'on a

[1] J'ai lu dans un journal anglais que ce perfectionnement que je prévoyais alors a été réalisé.

rapidement dépouillé de sa moisson une plaine immense. Adieu donc les moissonneurs de Théocrite et de Virgile, et le patriarche Booz ordonnant à ses serviteurs de laisser des épis dans le sillon pour que Ruth puisse glaner après eux ! Encore un grief de la poésie contre les machines qui lui ont fait tant de tort, mais que ces plaintes n'arrêteront pas, et qui elles-mêmes ont leur poésie, au moins leur grandeur, puisqu'elles représentent la puissance et le triomphe de l'homme sur la nature.

Dans ce pays lointain où l'on fait des machines que l'Europe admire, on ne sait pas faire des vaudevilles, car on joue ce soir un vaudeville de M. Scribe, dont l'esprit est si français et dont les succès sont cosmopolites; on joue aussi la *Bohémienne*. Cette bohémienne est la *Esméralda* de M. Victor Hugo : les personnages de *Notre-Dame de Paris* sont venus jusqu'ici. Je ne suis pas allé au théâtre, parce que j'ai été conduit dans un concert par souscription, où j'ai entendu une bonne pianiste et un assez bon violon. Celui-ci est, m'a-t-on dit, un négociant ruiné. L'orchestre était composé d'amateurs allemands; puis l'on a dansé et valsé à peu près comme à Paris; seulement, autour de moi, on ne connaissait pas beaucoup cette population nouvelle, qui demain sera peut-être ailleurs. L'A-

méricain ne s'attache pas volontiers au sol, et cependant il a très-énergiquement le sentiment national. La patrie, c'est pour lui d'abord l'Union tout entière, et ensuite le point du pays où il se trouve, mais seulement tant qu'il y reste; car il connaît le patriotisme de clocher, seulement il change volontiers de clocher.

Avant de quitter Chicago, j'ai voulu au moins entrevoir la prairie. Pour cela, j'ai pris un chemin de fer qui la parcourt jusqu'à une certaine distance. Je suis descendu à une station en plein désert. Il n'y a pas de bureau, comme on peut croire; il n'y a pas de maison, il n'y a pas d'arbres. Là-bas, j'aperçois une petite case rouge : elle m'apparaît comme la dernière habitation; au delà il n'y a plus que les plaines sans fin. Pas un bruit, pas un mouvement; le ciel semble, comme sur l'Océan, plonger derrière l'horizon. C'est de ces plaines que M. Bryant, poëte américain, a dit : « Elles s'étendent si loin, que c'est une hardiesse au regard de plonger dans leur étendue. » Je me rappelle les beaux vers dans lesquels il a chanté l'intérieur de ces immenses steppes dont je foule les bords, mais où du moins je peux m'écrier comme lui : Je suis dans le désert seul!

And I am in the wilderness alone.

Après avoir passé deux heures au sein de cet espace vide et sans limite, j'entends le bruit lointain du train, je vois la fumée s'élever et courir à travers la solitude; je remarque alors le fil du télégraphe électrique qui la traverse; je ne comprends plus que j'aie pu me sentir si éloigné, si seul, et je reviens à Chicago, où j'arrive à temps pour passer une très-agréable soirée à entendre de la musique et à prendre des glaces dans la jolie habitation de M. Ogden.

CHAPITRE XV

Absence de renseignements et sans gêne américain. — Cincinnati. — Démocraties nouvelles dans l'ouest.

Ce voyage sans repos qui dure depuis près de deux mois commence à me fatiguer. Ma santé s'altère, sans cela j'aurais gagné Saint-Louis en suivant, à travers la *prairie*, le canal et la rivière des Illinois; mais je crois plus sage de songer à regagner New-York, dont je suis encore assez éloigné. Je ne conseille à personne de tomber malade aux

États-Unis, surtout loin des grandes villes : tout le monde est si affairé, si pressé, que nul n'aurait le temps de s'occuper de vous. Cependant je ne veux pas être venu dans l'ouest sans voir Cincinnati, les bords de l'Ohio, et quelque chose au moins des antiquités indiennes qu'on a découvertes dans la vallée que traverse la *Belle-Rivière*[1]. Je vais donc retourner à Détroit, et, coupant l'extrémité du lac Érié, aller à Sandusky prendre le chemin de fer de Cincinnati, puis, de Cincinnati, retourner à New-York, après avoir visité les antiquités indiennes de la vallée de l'Ohio.

18 septembre.

Je reprends le bateau à vapeur, je traverse le nouveau lac Michigan, et j'arrive à New-Buffalo trop tard pour pouvoir partir ce soir même par le chemin de fer de Détroit. Nos bagages sont délivrés immédiatement au bureau, et demain, à six heures du matin, nous nous mettrons en route avec eux pour Détroit.

Il n'y a pas moyen d'avoir un lit ou même un matelas pour cette nuit. On nous entasse dans une immense salle à manger, nous et les passagers

[1] Les Français lui avaient donné ce nom, qui est la traduction du mot indien *ohio*.

d'un autre bateau à vapeur qui part demain matin dans la direction de l'ouest. Ces passagers sont surtout des émigrants, compagnons de chambrée assez bruyants et assez peu policés. Pour moi, je place, pour me servir d'oreiller, un petit sac de cuir, où sont mes notes et mes livres, sur une table au-dessous d'une lampe suspendue au plancher; je tire du sac un roman anglais, je me mets à lire, couché sur ce lit un peu dur, jusqu'à ce que les hommes aient cessé de parler, les femmes de gronder leurs enfants, les enfants de crier, et alors je tâche de dormir. Je suis réveillé un peu incivilement par le garçon de la taverne, qui me jette une serviette dans le ventre en me criant : Allons, camarade, éveillez-vous! Il est vrai qu'il avait à servir le café sur cette table où j'étais établi, et que tout le monde était debout depuis longtemps.

En grondant un peu contre la rudesse des subalternes aux États-Unis, je me mets en marche vers la station du chemin de fer, où nos effets ont été déposés la veille au soir. Dans le trajet, l'incurie américaine pense m'être fatale : une caisse lancée sur un plan incliné, sans dire *gare*, selon l'usage, vient passer à deux pouces de mes jambes, qu'elle aurait brisées si elle m'eût atteint. C'était le jour des mésaventures : je ne trouve à la gare

ni locomotive ni aucune apparence de départ. Je demande si le train va bientôt partir, on me répond qu'il partira dans vingt minutes, sans autres explications. Les Américains ont horreur des explications.

Le temps s'écoule, et *je ne vois rien venir.* Enfin j'avise quelques voyageurs qui marchent d'un pas précipité. Je les interroge, et j'apprends que les trains vont partir, non pas de l'endroit où ils s'étaient arrêtés il y a quatre jours en venant de Détroit, mais d'un autre point situé à un quart de lieue. On avait reçu nos bagages sans avoir l'idée de nous avertir de cette disposition, grâce à laquelle il s'en est fallu d'une minute que je n'aie manqué le convoi, qui aurait emporté mes malles au bord du lac Érié. Je raconte ces petits incidents, qui doivent intéresser médiocrement le lecteur, et je raconterai toutes les contrariétés de ce genre qui me surviendront, parce qu'elles peignent le caractère national, qui se retrouve dans les plus petites choses comme dans les grandes. Le principe de la politique et de la société aux États-Unis, c'est que chacun se tire d'affaire comme il l'entend. On lui laisse entière liberté d'action en ce qui ne choque pas les opinions ou les passions de la majorité; mais cette liberté d'action de l'individu lui est ac-

cordée à ses risques et périls. On ne le dirige point, on ne l'avertit point. C'est à lui de s'informer d'où part le chemin de fer, c'est à lui de prendre garde si on ne lui lance point une caisse à travers les jambes. Tout se résout dans le mot sacramentel : Aidez-vous vous-même *help your self*), qu'on traduit quelquefois ainsi : Dieu pour tous, en avant, et que le diable emporte le dernier !

Si ces pages tombaient sous les yeux des Américains, je ne serais pas fâché de leur faire un peu honte de leur incurie en tout ce qui se rapporte au *comfort* des voyageurs. Je n'ai trouvé, au moins parmi les gens à qui j'ai eu affaire, nulle trace de cette grossièreté de mœurs qu'on leur a tant reprochée : je ne l'ai rencontrée que chez les inférieurs; mais ce que j'ai trouvé partout, c'est une absence d'indications, d'avertissements, de direction pour les voyageurs, qui est extrêmement incommode. Je voudrais inspirer aux Américains le désir de réformer cet abus du *self-government*, qui n'en est point une conséquence nécessaire. Je ne les crois point incorrigibles; ils ont profité des diatribes les plus violentes et souvent les plus injustes. Madame Trollope, à qui, dit-on, une situation qui n'était point égale à son esprit et à son

caractère n'aurait pas ouvert précisément les meilleures maisons, a fait sur l'Amérique un livre outrageant, qui a charmé en Europe les vanités aristocratiques au service desquelles elle se trouvait assez singulièrement enrôlée[1]. Eh bien! les Américains ont eu le bon esprit de tirer parti de ces injures, auxquelles se mêlaient quelques vérités. Quand un homme, au théâtre, plaçait ses pieds à la hauteur de sa tête, on lui criait en riant : Trollope! Trollope! et cette mode peu aimable a passé. Je suis convaincu que les manières américaines se sont beaucoup améliorées depuis quelques années, car tout ne pouvait pas être faux dans ces tableaux grotesques, dont je n'ai retrouvé presque aucun trait au sein des mœurs actuelles; mais il reste à prendre quelques mesures de prévenance et de soin pour les voyageurs, mesures qu'ils ont le droit d'attendre de toutes les nations civilisées, et qu'ils ne rencontrent presque jamais aux États-Unis.

Ma santé, qui ne se remet point, augmente peut-être ma disposition chagrine. J'ai passé tout ce jour en chemin de fer sans manger, car je me

[1] Je serais désolé de manquer de respect à madame Trollope, qui est une dame très-respectable; mais il est certain qu'elle était venue à Cincinnati établir un bazar de modes qui ne réussit point, et qu'elle ne vit presque personne. C'est ce que dit tout le monde en Amérique, et ce que confirme le capitaine Marryat lui-même, très-peu favorable aux États-Unis.

rappelais trop l'exécrable chère que j'avais faite dans les stations où l'on s'arrête pour les repas. Il est vrai que l'on traverse des forêts à peine défrichées; mais, puisqu'il y a un chemin de fer, il semble qu'il pourrait y avoir de quoi dîner.

A Détroit, je n'ai que le temps de monter sur l'*Arrow* (la flèche), bateau à vapeur dont le nom pourrait être la devise d'un voyageur aux États-Unis. Avec le jour, je débarque à Sandusky, et prends presque aussitôt le chemin de fer de Cincinnati, où j'arrive à la nuit. J'ai fait à peu près deux cents lieues depuis hier matin, et ne m'en trouve pas mieux.

Cincinnati, 20 septembre

Je me lève tard, un peu faible et triste, et je marche au hasard dans les rues droites et spacieuses de la *reine de l'Ouest*. Le temps est assez froid, le vent aigre, le ciel gris; ma première impression n'est pas gracieuse. Je descends au bord de l'Ohio. Les eaux de la *Belle-Rivière* sont basses; sur ses deux bords s'étendent de grands espaces ordinairement recouverts par elles, et qui ont cet air de marais à demi desséchés que présente le rivage de la mer pendant le reflux. Pas de quai au bord du fleuve, trop peu de ponts. Les ponts ici sont les

nombreux bateaux à vapeur qui passent sans cesse d'un bord à l'autre, rompant le silence du dimanche par leur essoufflement. Je remonte dans la ville. Les rues portent des noms d'arbres : le nom du châtaignier, du noyer, du pin, ce qui semble un souvenir des forêts qu'elles ont remplacées. Plusieurs sont belles et plantées. L'horreur de l'inutile et par suite l'amour de l'abréviation ont fait retrancher le mot *street* (rue) sur les écriteaux. Les trottoirs, en larges dalles, s'interrompent parfois brusquement; on sent une capitale fabriquée à la hâte et qui n'est pas finie. Je descends derrière la ville, je trouve des faubourgs en construction, et par delà les faubourgs des hauteurs dépouillées, où restent quelques troncs à demi brûlés, comme dans les défrichements, et quelques arbres que la hache a respectés; lieux d'un aspect triste et pénible à voir : ce n'est plus la campagne, mais ce sera bientôt la ville. Cincinnati, cité de 116,000 âmes, compte environ une demi-année pour chaque millier d'habitants, et renferme, dit-on, un citoyen plus vieux qu'elle. Elle augmente toujours avec une grande rapidité, car elle a plus que doublé depuis dix ans. Communiquant par les chemins de fer avec les lacs, par l'Ohio avec le Mississipi, elle est le point central du commerce intérieur des États-Unis.

On appelle Cincinnati la reine de l'Ouest; elle est la capitale de ce qui était, il y a vingt ans, le *far-west*. Maintenant l'*Ouest lointain* a reculé à mesure que la civilisation avançait. Tandis que je suis dans l'Ohio, l'un des derniers venus d'entre les États de l'Union et aujourd'hui un des plus florissants, c'est peut-être le moment de dire quelque chose touchant la manière dont se forment les États nouveaux et ce qui caractérise la constitution politique de ceux qui ont été le plus récemment admis dans l'Union. J'emprunte ces détails surtout à l'ouvrage intéressant de M. James Hall, intitulé *Esquisses de l'Ouest*.

Avant d'être élevés au rang d'État, les pays nouvellement cultivés, et dont la population est encore insuffisante pour qu'ils soient représentés dans le congrès, sont désignés par le nom de *territoires* et régis pendant cet intervalle par des dispositions particulières habilement combinées. C'est comme une initiation graduelle qu'on leur fait subir avant de les admettre à l'égalité de la représentation. Dès qu'ils sont reconnus, les territoires sont régis par un gouverneur, un sénat et une cour composée de trois juges. Le gouverneur et la majorité des juges adoptent et promulguent celles des lois des autres États qui conviennent à l'État nouveau, et en réfé-

rent au congrès, qui peut annuler leur décision. Le gouverneur nomme des employés civils et tous les officiers inférieurs; les officiers généraux sont nommés par le congrès.

A ce premier degré d'existence ou plutôt d'enfance politique un second succède lorsque le territoire en est venu à contenir cinq mille mâles libres et majeurs. Alors une chambre représentative est accordée au territoire. Il y a un représentant pour cinq cents citoyens jusqu'à la concurrence de vingt-cinq; au delà, le nombre des représentants est réglé par la législature, qui se compose du gouverneur, de son conseil et de la chambre des représentants. Le conseil est formé par cinq membres nommés pour cinq ans, à moins que le congrès ne borne à un temps moins long la durée de leur mandat. Ce conseil est nommé par le congrès sur une présentation faite par les représentants du territoire. Les candidats doivent posséder une propriété de cinq cents acres. Tous les bills passés dans la chambre des représentants ou dans le conseil ont besoin de l'assentiment du gouverneur, qui réunit, proroge et dissout l'assemblée. Les représentants et les membres du conseil nomment de concert un délégué au congrès qui a le droit de prendre part au débat, mais non de voter.

Toutes ces mesures me paraissent porter l'empreinte d'une grande sagesse. L'administration des territoires est fondée sur des principes entièrement différents de ceux qui président au gouvernement des États. Intervention du congrès, droit du gouverneur de proroger et de dissoudre l'assemblée représentative, conditions d'élection qui ont pour base la propriété, tout cela est opposé à l'esprit général des institutions américaines ; mais le bon sens américain a compris qu'on ne devait pas appliquer la même forme de gouvernement aux États anciens, dont l'éducation politique avait été faite par cent cinquante ans de lutte avec la métropole, et qui avaient une vieille habitude de se gouverner eux-mêmes, et aux États nouveaux, sans éducation politique, sans passé, et qui se formaient d'éléments hétérogènes de toute nature et de toute origine. A ceux-là il fallait une tutelle provisoire qui les préparât graduellement au rôle d'État indépendant et à une complète égalité de prérogatives.

Du reste, la population des *territoires* de l'Ouest s'est si rapidement accrue, qu'ils ont bientôt atteint le chiffre qui les élevait au rang d'État. A ce moment tout a changé. Maîtres d'eux-mêmes, ils se sont donné des constitutions de leur choix, et ces constitutions sont en général très-démocratiques.

On ne saurait se dissimuler que le mouvement politique est partout en ce sens. Dans les constitutions de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois, le principe démocratique prévaut beaucoup plus que dans les constitutions des États anciens. La prépondérance de ce principe se manifeste par le peu de durée des fonctions publiques; — dans l'Indiana, celles des représentants ne durent qu'une année; — par la défiance dont la force armée est l'objet: — dans le même État, les militaires, et même leurs parents, ne peuvent voter; — par la facilité à reviser la constitution: — tous les douze ans on délibère s'il y a lieu de nommer une convention dans ce but; — par l'incompatibilité entre les fonctions de représentant et un emploi conféré, soit par l'État particulier, soit par le gouvernement central. Dans ces nouveaux États, le divorce est, en général, très-facile. Dans l'Illinois, il est accordé par le juge sur le témoignage du demandeur, sans en donner connaissance à l'autre intéressé. L'ivrognerie, une absence de deux ans, sont considérées comme des motifs suffisants pour prononcer la dissolution du mariage. Les lois contre les débiteurs sont très-douces, comme il arrive partout où prévalent les influences démocratiques. L'inquiétude ombrageuse des démocraties est poussée si loin dans ces États

nouveaux, qu'elle s'attaque même aux associations volontaires. On y a empêché, par exemple, des banques de s'établir, comme si l'on craignait l'oppression de l'intérêt individuel par la ligue des capitaux. De même on y a souvent refusé d'autoriser des associations formées dans un but religieux ou dans le dessein d'établir des écoles; on leur a dénié le droit de posséder quelques acres de terrain pour y bâtir une église ou y placer un cimetière, toujours par la crainte immodérée de fonder quelque chose de plus puissant que l'individu, par l'effroi de la seule aristocratie qui puisse naître dans un pays d'égalité et de liberté, cette aristocratie collective que constitue légitimement l'association. Arrivé à cet excès, le fanatisme démocratique combat ce que le véritable esprit démocratique favorise, la puissance de l'association libre. Par un effroi déraisonnable d'une tyrannie chimérique, on en est venu à priver l'individu qu'on croit protéger contre elle de son droit d'agir. Il faut que les Américains se défendent de cette tendance extrême, trop marquée dans les nouveaux États, et qui est contraire à ce qui fait surtout la force et la grandeur de leur pays, l'accord volontaire des efforts particuliers pour un but commun.

CHAPITRE XVI

Les cochons de Cincinnati. — Promenade au bord de l'Ohio. Sculpture et architecture américaines.

On sait, par les gaietés de mistress Trollope, que le commerce des porcs est considérable à Cincinnati. Dans l'état actuel des sociétés, dont le commerce détermine la prospérité et la puissance, il n'est peut-être pas intelligent de traiter légèrement l'immense développement d'une branche de négoce, quelle qu'elle soit. Eh bien, oui, on tue et on sale beaucoup de porcs à Cincinnati, et c'est en partie pour cela qu'au bout d'un demi-siècle il se trouve sur le bord de l'Ohio, au lieu des sauvages qui scalpaient les navigateurs, une ville de cent mille âmes, des églises, des écoles, des théâtres, et même un observatoire. Je ne suis pas cependant à la hauteur d'un écrivain indigène qui s'écrie : « L'étranger qui se trouve ici durant la saison où l'on encaque (*packing*), et surtout celle où on expédie cet article, perd la tête (*is bewildered*) en

cherchant à se tenir au courant, par l'œil et par la mémoire, des procédés divers qu'il a successivement observés, tandis qu'il suivait les différents degrés de la préparation du porc jusqu'à l'état final dans lequel il est vendu, et en contemplant les lignes de charrettes interminables, ce semble, qui, à cette époque, occupent les principales rues, allant et retournant en files continues sur une étendue d'un mille et plus de longueur, excluant tout autre emploi de ces rues depuis l'aube jusqu'au soir. » Voilà une période digne de Cicéron, au moins pour la longueur. Cela est presque lyrique et rappelle en vérité (pardon pour le rapprochement !) les vers de Dante peignant les files innombrables de pèlerins allant et venant de Saint-Pierre au pont d'Adrien, et du pont à Saint-Pierre pendant la solennité du jubilé. L'auteur continue avec le même enthousiasme[1] : « Et l'étonnement de l'étranger n'est pas diminué quand il considère cette immense quantité de barils de porc, de caques de lard pour lesquels on ne peut trouver de place sur le plancher des magasins, quelque étendus qu'ils soient, et qui, pour cette raison, sont épars sur le rivage, et encombrent tout espace demeuré libre, sur les trot-

[1] *Cincinnati in the year* 1851, p. 257.

toirs, dans les rues, et même dans les terrains adjacents, ordinairement vides. »

Sans être pénétré de l'admiration qui a dicté l'hymne qu'on vient de lire, il est imposible de ne pas être frappé du développement vraiment gigantesque de l'industrie porcine dans ce pays ; un seul établissement, qu'on appelle *l'établissement Mammouth*, a expédié dans une saison près de douze mille cochons. La moyenne, pour Cincinnati, est de plus de trois cent mille par an; une année, le chiffre s'est élevé à sept cent vingt-cinq mille; dans la vallée du Mississipi, à plusieurs millions. Les grands nombres étonnent toujours l'imagination, qu'il soit question d'années, de distances, d'individus quelconques, même quand ces individus sont des cochons.

Après le dîner, je suis sorti par un plus beau temps que celui de ce matin, mieux portant et de meilleure humeur ; j'ai suivi les rives de l'Ohio en remontant son cours, et j'ai trouvé cette fois la *Belle-Rivière* avec tout le charme de ses eaux et de ses bords. Il a fallu traverser un faubourg plein de magasins et de hangars destinés à ces opérations qu'admire tant l'écrivain cité plus haut; puis je suis arrivé sur la rive du fleuve, et ici le ravissement a commencé. Glissant au pied de collines ar-

rondies couvertes de beaux arbres aux teintes automnales et qu'éclairait la plus douce lumière, l'Ohio décrivait une gracieuse courbe d'azur. Sur ma droite, à quelque distance, s'élevaient d'autres collines plus abruptes ; de leur sommet j'ai contemplé la ville baignée dans les splendeurs du couchant, s'étalant en amphithéâtre, et d'où s'élançaient de blancs clochers sveltes comme les minarets d'une ville d'Asie. Cette masse lumineuse se détachait sur un fond sombre. Un nuage pluvieux planait sur une partie de la ville éclairée par le soleil. Je suis redescendu sur la rive du fleuve : les nuages ont disparu, et je n'ai plus vu que des tons dorés étincelant sur le feuillage et diaprant le sol à mes pieds. La soirée était sereine, le paysage calme. Une barque traînée par des chevaux fuyait sans bruit sur l'onde unie et transparente, d'élégants cabriolets découverts, aux roues légères, ramenaient dans la ville des familles qui revenaient de la campagne. Tout ce monde paraissait pénétré de la satisfaction paisible que donnent une existence facile, des habitudes douces, l'aisance sans luxe, les richesses sans ostentation, l'égalité du bien-être, car tous les cabriolets, tous les chevaux, je dirais presque toutes les familles, se ressemblaient. J'aurais voulu marcher toujours devant moi sur les bords

de cette charmante rivière, au pied de ces collines, à l'ombre de ces beaux arbres, parmi ces promeneurs qui me semblaient heureux. La nuit m'a forcé de regagner la ville, et en rentrant je me disais : Ce sont pourtant les cochons qui ont fait tout cela !

21 septembre.

Je suis souffrant. L'exaltation d'hier soir est un peu calmée. Je lis dans l'ouvrage que j'ai déjà cité : « Cincinnati est considérée comme la ville artistique et scientifique de notre république, comme le centre de la culture et du goût des arts, et par conséquent de la population la plus perfectionnée de notre continent. » C'est beaucoup dire, Boston et Philadelphie pourraient réclamer. Cependant il y a là, je crois, quelque chose de vrai en ce qui concerne les arts ; le paysage est particulièrement essayé dans cette ville déjà un peu méridionale, dans ce pays dont j'admirais hier la belle lumière. Le sculpteur Powers, dont la statue de l'*Esclave grecque* a été remarquée à Londres dans le Palais de Cristal, est de Cincinnati. Seulement, comme on l'a remarqué, il était singulier que le spécimen de la sculpture américaine fût une esclave. Pour les États libres, c'était un contre-sens ; pour les États où subsiste l'esclavage, une épigramme trop méritée.

La statue est gracieuse, malgré quelques défauts; s'il y a un art où les Américains aient réussi, c'est la sculpture.

Outre M. Powers, M. Greenough[1], dont j'ai vu l'atelier à Florence, et M. Crawford[2], qui vit à Rome, sont des hommes de talent. Ce fait peut, je crois, s'expliquer. La sculpture est un art en dehors des mœurs modernes; c'est presque toujours plus ou moins une imitation de l'antique. Or l'Europe n'est pas plus semblable à l'antiquité que l'Amérique. Pour toutes deux, l'idéal de la statuaire est une tradition qui peut leur être commune. L'infériorité artistique des États-Unis se fait sentir principalement dans l'architecture, où il faut créer de nouveaux types pour des besoins nouveaux. C'est là que l'invention est indispensable; mais il n'y a pas de raison pour qu'un homme né aux bords de l'Ohio

[1] M. Greenough n'existe plus.

[2] J'ai eu le plaisir de connaître à Rome M. Crawford, et il est très-bon à connaître. Plein d'entrain, d'ardeur, d'une activité sans égale, faisant avec une rapidité surprenante marcher les plus grands travaux, M. Crawford est le vrai sculpteur américain. En ce moment, il exécute la plus vaste entreprise de sculpture qui ait jamais été accomplie par les hommes, une statue équestre colossale de Washington sur un monument haut de soixante pieds, à la base duquel seront placées les statues des fondateurs de la République. Ce ne sont pas les États-Unis qui ont fait à M. Crawford cette commande gigantesque, c'est l'État de Virginie, un des vingt et un États de la fédération. M. Crawford a mis beaucoup de feu et d'énergie dans son ébauche et dans ce qu'il a terminé, et déjà il songe à ce qu'il fera quand cette œuvre colossale sera achevée.

ne s'inspire aussi bien qu'un homme né au bord de la Seine ou du Rhin en présence des mêmes modèles. Seulement il faut pouvoir étudier ces modèles; pour y parvenir, il suffit d'un voyage en Italie, et les bateaux à vapeur sont là pour rendre ce voyage facile, même à un habitant de Cincinnati. C'est à Rome que s'est formé M. Powers; il était pauvre, et son début fut, dans sa première jeunesse, des plus bizarres et des plus incroyables. La chose vaut la peine d'être racontée.

Les Américains ont la mauvaise habitude de donner aux choses des noms trop pompeux, surtout à celles où ils excellent le moins. Dans ce pays, où ce qui manque surtout, c'est la haute culture littéraire, il y a beaucoup d'académies, mais on appelle ainsi des écoles ou des colléges, tandis qu'un muséum est souvent une collection de bric-à-brac où l'on donne des représentations dans lesquelles figurent des faiseurs de tours ou des funambules. Il y a à Cincinnati un muséum. Ce muséum renferme, il est vrai, outre mille objets insignifiants, quelques antiquités curieuses déterrées dans les tertres dont je parlerai bientôt. J'y ai vu même une petite figure égyptienne qu'on dit avoir été trouvée sur une des pyramides mexicaines, ce qui serait très-curieux si c'était vrai, mais ce que je n'hésite pas

à déclarer impossible. Malheureusement, dans ce muséum se voit aussi une exhibition grotesque et parfaitement ridicule. C'est un squelette auquel on fait faire des contorsions; un lion empaillé que l'on tire par des ficelles hors de sa grotte, tandis qu'un homme caché pousse des hurlements; le chien Cerbère qui aboie; un serpent empaillé qui paraît ramper, et autres momeries bonnes à faire rire les matelots et pleurer les enfants. Eh bien, ce fut à arranger tout ce spectacle de la foire que dut employer son talent naissant le jeune Powers. Heureusement, dans cette ville industrielle se trouvait un riche particulier, nommé M. Longworth. Celui-ci comprit que ce talent pouvait être bon à autre chose. Un citoyen fit encore cette fois ce que font en Europe les gouvernements : il envoya à ses frais M. Powers étudier à Rome pendant plusieurs années. Ce même M. Longworth a donné le terrain sur lequel un observatoire a été bâti, comme on dit ici, par le peuple, c'est-à-dire par les souscriptions volontaires des citoyens. Il y a aussi une société astronomique à Cincinnati. La composition de cette société est curieuse : on y compte 25 médecins, 33 avocats, 39 épiciers en gros, 15 épiciers en détail, 5 ministres, 16 marchands de porcs, 23 charpentiers et menuisiers. Évidemment les

membres de cette société ne feront pas de grandes découvertes astronomiques, mais ils contribuent de leur bourse à l'étude de l'astronomie. Le docteur Locke, de Cincinnati, a concouru plus directement à l'avancement de la science par son horloge électrique, qui, combinée avec le télégraphe électrique, a fourni un moyen plus parfait de déterminer les longitudes, et à propos de laquelle le célèbre directeur de l'observatoire de Washington, M. Maury, a pu dire dans son rapport officiel : « Ce problème, qui avait tourmenté les astronomes et les navigateurs durant des siècles, a été réduit pratiquement, par la sagacité américaine, à la forme et à la méthode la plus simple et la plus exacte. Maintenant, grâce à ce procédé, les longitudes peuvent être déterminées en une nuit avec beaucoup plus d'exactitude qu'elles n'auraient pu l'être par des années d'observation d'après toutes les méthodes employées jusqu'ici. »

Je m'informe des moyens à prendre pour voir les antiquités de la vallée de l'Ohio. On m'assure que dans la petite ville de Chilicothe je trouverai M. Davies, qui a publié un ouvrage important sur ce sujet. J'hésite à faire cette course, qui me jette hors de la ligne des chemins de fer; mais, me sentant un peu mieux, je me décide à m'arrêter à Colum-

bus, chef-lieu politique de l'État, et à me rendre de là comme je pourrai à Chilicothe.

CHAPITRE XVII

Le chef-lieu de l'État de l'Ohio. — De l'architecture aux États-Unis. — Instruction populaire.

---

22 septembre, Columbus.

Aux États-Unis, le gouvernement ne réside presque jamais dans la ville principale de l'État. Ainsi ce n'est point à Cincinnati qu'est la capitale de l'État de l'Ohio, c'est à Columbus, dont la population est à peu près douze fois moins nombreuse que celle de Cincinnati. Il est sage de placer ainsi le pouvoir exécutif et les assemblées délibérantes hors des grands centres de population. Le gouvernement fédéral réside non dans une des vastes cités ou dans un des grands États de l'Union, mais dans le petit district de Columbia et dans la ville de Washington, qui ne compte que 40,000 âmes. A Columbus, la ville n'est guère qu'une rue, mais longue d'un quart de lieue et large comme la rue

de la Paix. Au bout, on trouve la forêt. A droite et à gauche, il y a bien d'autres rues; mais les maisons y sont en général petites et encore clair-semées, comme dans un village. Au milieu de ce village s'élève un monument immense qui sera le capitole, image de cette société où l'individu est petit, où la communauté est grande.

Partout, dans les rues agrestes de Columbus, on entend retentir le marteau et crier la poulie. On a le spectacle d'une ville qui s'élève. On pourrait dire comme Virgile quand il décrit les commencements de Carthage naissant à la parole de Didon :

Instant ardentes Tyrii; pars ducere muros
Molirique arcem et manibus subvolvere saxa.

Mais ici Didon, c'est l'État de l'Ohio.

Je ne sais ce que sera le capitole de Columbus. Ce que j'ai vu jusqu'à présent de l'architecture aux États-Unis ne m'a pas charmé, excepté les grands travaux d'utilité publique, comme les réservoirs de Boston, qui sont construits avec une simplicité et une solidité vraiment romaines. Je n'ai pas encore visité ceux de New-York. Les Américains vont comme nous de l'antique au gothique, non-seulement pour les églises, mais pour les douanes, les banques, les colléges : leur antique ne vaut pas

celui de la Bourse ou de la Madeleine; ils ne savent pas faire le gothique comme les Anglais, qui parfois le font très-bien, et, quand ils veulent imaginer du nouveau, ils tombent dans le baroque. Si la sculpture me semble l'art dont ils se tirent le mieux, je trouve que l'architecture est celui où ils brillent le moins. Je crois que le même principe rend compte de leur succès dans l'un de ces arts et de leur insuccès dans l'autre. Si la sculpture est un art sans rapport avec les mœurs modernes, un art où l'imitation de l'antique domine encore plus aujourd'hui que l'imitation de la nature, et si par conséquent il n'y a pas de raison pour qu'on n'y excelle pas dans un pays aussi bien que dans un autre, l'architecture est, au contraire, un art essentiellement lié à la vie réelle, aux habitudes, aux nécessités de la société au sein de laquelle il se produit. Combiner les lois du beau avec la destination d'un édifice, c'est le problème que doit résoudre l'architecte. Il faut donc créer de nouvelles formes pour les approprier à de nouveaux besoins. Or c'est là le difficile; en Europe même, on y est rarement parvenu : il est encore plus malaisé d'atteindre à ce but dans un pays où, au milieu de la préoccupation incessante et impérieuse de l'utile, le sentiment du beau n'a pas encore eu le temps de se

développer assez pour marcher sans guide, et où, en ce qui concerne l'architecture usuelle, on n'a aucun type qu'on puisse copier dans l'antiquité ou le moyen âge. En se soumettant aux conditions imposées par le temps, il faut trouver le beau et le combiner avec l'utile. On s'attend peut-être qu'aux États-Unis l'utile doit être la loi de l'architecture, que les architectes y seront les disciples de cette école qui compte des adeptes parmi nous, et dont M. Durand a exposé les principes avec tant de confiance, donnant un plan de Saint-Pierre refait d'après son système, et, pour démontrer ce système, donnant aussi le chiffre précis des millions et des hommes qui eussent été épargnés, si on l'eût suivi au seizième siècle; car, selon cet auteur, on eût évité ainsi le protestantisme et par suite les guerres de religion, dont, comme chacun sait, les indulgences vendues par le pape pour aider à la construction de Saint-Pierre ont été la seule cause. Les Américains, tout *utilitaires* qu'ils sont, ne poussent pas si loin le fanatisme de l'utile. Les défauts de leur architecture ne viennent pas de là. Loin de subordonner tout dans cet art à des conditions d'utilité et de s'interdire les recherches du beau, ils le cherchent, mais malheureusement, mal inspirés, ils ne le rencontrent presque jamais. Ils ont aussi très-

souvent l'ambition de l'originalité, de la nouveauté; or l'architecture est celui de tous les arts où, sauf certaines époques extraordinaires, il est le plus rare d'inventer; ils imaginent y parvenir en mêlant de la manière la moins heureuse les différents styles d'architecture et en y mêlant aussi des ornements de leur fantaisie, le tout en général sans nul égard pour la destination du monument qu'ils construisent. Ces réflexions m'étaient suggérées aujourd'hui par un singulier édifice qui s'est présenté à moi dans une rue de Columbus. Cet édifice est construit en brique avec une grande tour hexagone, une foule de tourelles, des portes et des fenêtres en marbre blanc, ayant un faux air, très-faux il est vrai, de l'Alhambra. J'ai demandé quel pouvait être cet étrange bâtiment à un passant, qui m'a répondu en souriant d'un air assez satisfait : « *C'est comme un château.* » — Ce château bizarre est une *école de médecine.*

Voici qui vaut mieux que cette construction féodale en l'honneur d'Hippocrate. Je lis dans le journal de Scioto, petite ville de 11,000 âmes, que 1,000 ouvrières y suivent un cours de chimie, assises parmi les filles et les femmes de bourgeois et en tricotant. Ceci est encore au delà de ce que j'ai souvent vu avec admiration au Conservatoire des arts

et métiers à Paris : des familles d'ouvriers venant assister aux cours de M. Pouillet, dont le merveilleux talent de professeur est perdu désormais pour tout le monde. 1,000 ouvrières dans une ville de 11,000 âmes suivre un cours de chimie en faisant des bas! il faut venir aux États-Unis pour trouver un pareil amour de l'instruction dans le peuple.

CHAPITRE XVIII

Monuments d'un peuple inconnu. — Les Allemands aux États-Unis. — Un coin de la forêt primitive.

23 septembre, Chilicothe.

Pour aller de Columbus à Chilicothe, on prend une diligence. Je suis bien aise de savoir par expérience comment l'on voyage aux États-Unis autrement qu'en chemin de fer, ne serait-ce que pour mieux sentir les bienfaits et être plus indulgent aux inconvénients de ce mode de transport. La diligence que je prends est assez propre à le faire valoir et à le faire regretter. C'est un véhicule mal fermé par des rideaux de cuir. La route est mau-

vaise et les cahotements très-rudes. J'admire plus que je ne les envie ceux qui ont parcouru ce pay avant l'établissement des chemins de fer. Il y a vingt ans, on ne voyageait pas autrement que je n'ai voyagé cette nuit. Cette incommodité tombe pour moi assez mal en ce moment, où j'aurais besoin de repos; mais il faut bien aller à Chilicothe, où j'espère trouver des monuments indiens et la collection d'antiquités de M. Davies.

Malheureusement pour moi, M. Davies est à New-York. Je m'adresse à son beau-père, qui, avec une politesse parfaite et un empressement très-aimable, me prête le livre de son gendre pour m'orienter dans mes recherches, et me met en rapport avec un jeune médecin allemand au fait des localités environnantes, et qui a plusieurs fois accompagné M. Davies dans ses excursions archéologiques. M. Rominger, à qui je procure le plaisir de parler allemand et de parler de l'Allemagne, me reçoit avec beaucoup de cordialité et m'emmène dans son cabriolet visiter plusieurs de ces grands tertres et de ces vastes travaux de défense qui attestent l'existence d'une population plus nombreuse et d'une race plus puissante que celles qu'on a rencontrées dans la portion de l'Amérique du Nord occupée aujourd'hui par les États-Unis. Sur une immense

étendue, depuis les grands lacs jusqu'au delà du Mississipi, on a trouvé des fortifications en terre fort considérables et des tertres contenant une classe d'antiquités d'un caractère tout particulier, et qui ne ressemble à aucune autre. Je n'ai vu encore, dans les collections de Cincinnati, qu'un petit nombre de ces antiquités, des poteries, des figures d'animaux remarquablement sculptées, etc., et je remets, pour en parler, à l'époque où j'aurai visité la collection de M. Davies, qui est comme lui à New-York. Quant aux tertres et aux enceintes, dont les unes paraissent avoir été des enceintes religieuses, et les autres étaient certainement des fortifications, j'en ai vu plusieurs aux environs de Chilicothe : elles sont quadrangulaires ou circulaires, et forment toujours des cercles et des carrés parfaits. Il est de ces enceintes carrées qui ont plus de mille pieds sur chaque côté [1]. Celles qui ont été construites dans un but de défense sont entourées d'un fossé extérieur. Le rempart qui est en dedans du fossé est le plus souvent en terre. Cependant on a trouvé aussi des murs composés de pierre, et quelquefois ces pierres paraissent avoir été apportées d'assez loin [2]. Ce sont des travaux considérables

[1] *Ancient Monuments of the Valley of Mississipi*, by Davies and Squiers, 31, 40.
[2] *Ibid.*, II, 23.

qui supposent une population trop abondante pour avoir pu vivre autrement que par l'agriculture, et que les races faibles et rares découvertes par les premiers explorateurs de ces contrées n'auraient pu exécuter. De plus, il est certain que ces constructions et les tertres artificiels qui les accompagnent remontent à une époque plus ancienne. Quelques-uns des arbres qui les couvraient ont été coupés, et, en comptant les couches annuelles des troncs, on a reconnu que plusieurs d'entre eux étaient âgés d'au moins huit cents ans[1]. Comme ces arbres n'étaient probablement pas nés sur le dernier en date de ces monuments, on peut sans exagération donner à ceux-ci un millier d'années, et par conséquent une origine bien antérieure à la découverte de l'Amérique. Les enceintes que j'ai vues étaient carrées ou rondes ; mais il existe dans d'autres parties de la vallée de l'Ohio des élévations en terre auxquelles on a donné la forme d'animaux. L'une d'elles représente un grand serpent de cent cinquante pieds de long avec un œuf au-devant de sa tête. Cette figure est d'autant plus curieuse, que quelque chose de semblable se voyait en Angleterre auprès du fameux monument de Stone-Henge, dans la plaine de Salisbury. En rapprochant de ces faits

[1] Lyell, *Travels in Am.*, t. II, 29.

le rôle que le serpent a joué dans les anciennes religions de l'Orient, M. Squiers, collaborateur de M. Davies, a formé un système historique sur le culte du serpent. M. Squiers me paraît confondre, comme beaucoup d'autres auteurs de systèmes mythologiques, des choses entièrement différentes. Les faits en eux-mêmes n'en sont pas moins curieux et les rapprochements moins singuliers.

Mais, à part tous ces rapprochements, il demeure établi qu'une classe de monuments tous de même origine, renfermant des antiquités de même sorte, s'étend sur un espace de plusieurs centaines de lieues dans l'ouest des États-Unis, atteste la présence, dans cette immense région, d'une race supérieure à toutes les races indiennes de ces contrées et remonte à une époque antérieure d'au moins six cents ans à la découverte de l'Amérique. Cette race a entièrement disparu et n'a laissé d'autres vestiges d'elle-même que ces monuments gigantesques, pareille à ces oiseaux et à ces lézards dont l'espèce est perdue et dont l'existence n'est attestée que par les empreintes de leurs pas sur le sable humide qui les a gardées. On ne sait pas le nom de ce peuple, et on est obligé de désigner ceux qui ont élevé ces tertres et construit ces remparts par l'appellation de *bâtisseurs de tertres* (*mound-buil-*

ders). Chose assez remarquable! on ne trouve aucun signe de la présence de ces populations inconnues à l'est des Alleghanis, chaîne de montagnes qu'évidemment elles n'ont pas traversée. Ainsi on peut faire, en quelque sorte, la carte des régions qu'elles ont occupées. Cette carte a été tracée par M. Davies, qui, sans appui, a considérablement avancé l'étude des antiquités de l'Ohio et duquel date une nouvelle ère dans ces recherches. Il serait bien à désirer qu'un gouvernement européen voulût envoyer une expédition à la recherche de ces antiquités sur les points nombreux où elles existent. Guidé par la carte de M. Davies, on pourrait faire des fouilles à coup sûr. J'ai pris à Chilicothe des renseignements précis; on trouverait toutes les directions désirables auprès d'un négociant distingué de cette ville, M. Ciemensen. Le travail des fouilles reviendrait à cinq francs par jour pour chaque homme. Il faudrait se hâter, car chaque jour tertres, enceintes, fortifications, disparaissent sous la charrue du défricheur. Dans vingt ans, il ne subsistera peut-être plus rien de ce passé inconnu. Ne serait-il pas désirable de sauver de la destruction les débris de ce qu'on peut appeler une civilisation relative qui semble avoir été intermédiaire entre la culture plus avancée des peuples du Mexique et la barbarie

des sauvages? On ne peut faire que des conjectures sur la race puissante qui a construit des retranchements et elevé des autels et des tombeaux dans toute la région de l'ouest. Les Indiens des prairies disent que cette race est antérieure à leurs traditions; ils les attribuent au *grand Manitou*. Heckenwelder, missionnaire morave, qui a beaucoup vécu au milieu des sauvages, parle d'un peuple qu'il appelle Talligewi ou Alligewi, et qui, dit-il, habitait à l'est du Mississipi et sur les rives de l'Ohio[1]. « Ces hommes, ajoute Heckenwelder, qui ont bâti les fortifications et les retranchements qui subsistent encore, étaient remarquablement grands et forts, et quelques-uns avaient la taille et la vigueur des géants. » Il semble que ce soit là une tradition indienne recueillie par le missionnaire morave; mais elle n'a probablement pas beaucoup d'importance, parce qu'il est naturel que les sauvages aient supposé l'existence d'un peuple de géants pour expliquer la présence de monuments dont ils ignoraient l'origine, et qu'après avoir imaginé ce peuple de géants ils aient fait à leurs ancêtres l'honneur d'en triompher.

Quand on voit ces monuments singuliers s'avan-

[1] Les Delawares prétendaient avoir autrefois vaincu ce peuple et l'avoir contraint de fuir vers le Mississipi.

cer des bords du Saint-Laurent jusqu'au Mexique, on ne peut se défendre d'une conjecture qui se présente naturellement. Le peuple inconnu qui les a construits, n'est-ce pas ce peuple que les peintures mexicaines montrent marchant du nord au sud, et dans lequel on est porté à voir une émigration asiatique entrant en Amérique par l'extrémité septentrionale de ce continent? Il y a une certaine analogie entre les ouvrages défensifs du peuple inconnu et ceux des Mexicains[1], entre les pyramides tronquées, et quelquefois à degrés, de la vallée de l'Ohio ou du Mississipi, et les *téocallis* mexicains. Les monuments que j'ai visités et leurs analogues seraient les premiers efforts d'une civilisation encore imparfaite qui se serait développée plus complétement sur le plateau du Mexique. On s'expliquerait ainsi la présence du peuple sans nom dans ces contrées à une époque ancienne et sa disparition.

Peut-être faut-il attribuer à ce peuple disparu de la surface de la terre certaines traces de demi-civilisation, comme ces anciennes cultures qui semblent avoir été abandonnées, et qu'on a suivies sur un espace de cinquante lieues à travers la *prairie*, depuis la source du Wabash jusqu'à la vallée de la

[1] *Ancient Monuments of the Valley of Mississipi*, p. 18, 45.

grande rivière du Michigan, et surtout ces vestiges d'exploitation du cuivre près du lac Supérieur, qui semblent antérieurs à l'arrivée des blancs, et sur lesquels un observateur, qui paraît exact et qui les visita en 1849, a donné de curieux détails. Il a trouvé de vastes tranchées larges de 10 à 15 pieds et d'une profondeur qui varie de 5 à 25 pieds, un pilier naturel ménagé dans l'épaisseur du terrain pour soutenir le toit, comme cela se pratique dans les mines de houille, enfin une masse de cuivre natif reposant sur un treillis de bois, et que les anciens mineurs avaient essayé de soulever au moyen de coins, mais qu'ils avaient été obligés d'abandonner à cause de son grand poids, qui était de douze mille livres environ. Tout à l'entour des monceaux de charbon et de cendre, témoignaient de l'emploi du feu. Un rocher très-dur avait été ouvert sur une ligne longue de plusieurs milles. Ce qui prouve l'antiquité de ces travaux, c'est l'absence d'instruments en métal et au contraire la grande quantité de marteaux de pierre trouvés çà et là, enfin la présence au-dessus de la masse de cuivre d'un arbre dont les racines la recouvraient entièrement, et qui, d'après le nombre des anneaux concentriques de son tronc, ne pouvait avoir moins de deux cent quatre-vingt-dix ans, — ce qui prouve

que les travaux étaient déjà abandonnés à une époque bien antérieure aux premiers établissements européens près du lac Supérieur.

Ces traces d'une agriculture étendue, ces exploitations de mines qui surpassent si fort ce que peuvent exécuter les peuples sauvages tels qu'on les a trouvés dans les forêts de l'Amérique, rapprochées des grands travaux de défense et des objets travaillés avec un certain art recueillis dans les tertres qui avoisinent ces travaux, n'indiquent-elles pas l'existence d'une population plus nombreuse et moins barbare? Cette race entièrement détruite n'offre-t-elle pas un mystère historique d'un intérêt extraordinaire? Enfin n'aurait-elle point communiqué aux tribus errantes qui lui ont survécu, peut-être après l'avoir anéantie, quelques idées de religion pure et de morale assez haute qui contrastent bizarrement avec leurs sentiments féroces et leurs superstitions grossières, comme elle a laissé dans leurs déserts des vestiges d'une société plus avancée et d'un art moins imparfait? Tout cela vaut la peine qu'on s'en occupe, et, bien que ma course à Chilicothe eût surtout pour but de visiter la collection d'antiquités américaines rassemblées par M. Davies et que je ne verrai qu'à New-York, je ne regarderais pas ma fatigue comme perdue, si j'inspirais

la pensée d'une exploration facile, peu coûteuse, dont les résultats seraient à peu près certains, et qui pourrait achever de faire entrer un élément entièrement nouveau dans l'histoire du genre humain.

Tout en m'occupant des générations ignorées qui ont élevé les curieux monuments de Chilicothe, je découvre ce qu'il y a encore d'arriéré dans une petite ville de l'ouest, comme j'ai appris à connaître dans la maison du beau-père de M. Davies ce qui s'y rencontre aussi de politesse et de prévenance. On m'assure que le gros des habitants n'a aucun respect pour le savoir. Ils ne peuvent se figurer qu'un médecin quitte l'Europe, s'il a quelque valeur; ils sont souvent dupes d'un charlatan qui a l'avantage d'être Américain. On m'a montré une maison neuve en me disant : C'est la propriété d'un peintre en bâtiment qui s'est avisé de devenir médecin et qui a fait fortune.

Un des plus grands intérêts d'un voyage aux États-Unis, c'est le spectacle des destinées et des caractères que les circonstances ont jetés sur cette terre ouverte à tous les genres d'entreprises. M. Rominger, qui a bien voulu me servir de guide, était venu en Amérique pour y faire des études géologiques; mais il a été amené à ajourner ses plans et à

en préparer l'exécution en se livrant pendant quelques années à la pratique de la médecine, et il s'est arrêté à Chilicothe. Il m'invite à entrer dans sa maison pour voir sa curieuse collection de coquilles de l'Ohio et goûter le vin de Catawba, le champagne américain[1], dont la saveur est encore un peu sauvage, mais qu'on pourra perfectionner. Là, sur des tablettes, je trouve les *Animaux fossiles* de Cuvier, la *Chimie* de Berzélius, des livres de géologie et aussi des poëtes, Gray, Shakspeare, et par hasard un crâne humain au-dessus des œuvres de lord Byron.

Je ne crois pas qu'il y ait sous le soleil deux natures d'hommes plus différentes que l'Yankee et l'Allemand: l'un tout pratique, tout positif, homme d'action, d'énergie, presque toujours avec un but matériel; l'autre tout intellectuel, tout idéal, homme de spéculation, parfois de rêverie, vivant pour la science et par la pensée. Il n'est pas surprenant que ces deux peuples si différents, bien qu'ils soient l'un et l'autre d'origine germanique, aient beaucoup de peine à s'entendre et à se convenir réciproquement. Cependant la population des États-

[1] Il y a maintenant plus de treize cents acres de vignes dans la vallée de l'Ohio. Le principal propriétaire de ces vignobles a fait venir de Paris un homme exercé à la préparation du vin de Champagne. Il en vend cent mille bouteilles par an.

Unis reçoit chaque année une forte couche de population allemande. Les Allemands comptent maintenant dans l'Union par millions[1], et lui fournissent une classe en général très-laborieuse et très-respectable d'agriculteurs. Celle-ci a moins de peine à se fondre dans la nationalité américaine que les lettrés, et encore remarque-t-on que les émigrants allemands s'agrégent volontiers en associations particulières et conservent assez longtemps leur langage et leurs mœurs. C'est surtout dans les villes que la séparation et l'antipathie subsistent. Je lisais l'autre jour dans un journal qu'à New-York une troupe de ces bandits qu'on appelle des *rowdies*, et qui remplissent de désordre et de violences pas assez réprimés les quartiers peu fréquentés de cette ville, avait, il y a quelque temps, juré haine aux Allemands et en a tué plusieurs.

En cherchant des antiquités, j'ai rencontré un petit coin de forêt qui, plus qu'aucun autre lieu que j'aie vu jusqu'ici, m'a donné le sentiment de cette beauté tranquille et sauvage qui est celle des forêts primitives; les arbres qui croissent sur les tertres n'ont pas été abattus, et autour de ces ar-

[1] Cette année, l'émigration allemande a égalé en nombre l'émigration irlandaise : toutes deux ont importé environ cent vingt mille hommes sur le sol américain.

bres droits et magnifiques serpentent et s'enlacent en lianes ligneuses des vignes vierges de cinquante pieds de hauteur. Quand je cesse de marcher, le silence est complet autour de moi. A quelques pas coulent à travers la forêt, comme enfoncées entre deux grands espaces de verdure, les eaux vertes elles-mêmes du Scioto. Ce fleuve sans bruit et comme sans rives semble perdu dans la solitude; on dirait qu'il dort et qu'il rêve.

Ce coin de forêt est bien un reste de la forêt primitive, la hache n'a jamais frappé les arbres autour desquels s'enroulent les lianes et les vignes sauvages; mais l'homme, qui ne l'a pas encore cultivé, en a déjà pris possession; il l'a entouré d'une barrière qu'il a fallu escalader pour pénétrer dans cette solitude. Un groupe remarquable de M. Greenough, statuaire américain, représente la race anglo-saxonne contenant et désarmant la race indienne; de même ici la civilisation étreint, pour ainsi dire, le désert qu'elle va faire disparaître.

Je dois aux antiquités de l'Ohio d'avoir joui comme je ne l'avais pas fait encore de ce charme silencieux des eaux et des forêts américaines. Le pays est ravissant : partout on aperçoit des montagnes arrondies couvertes de belles forêts, en ce moment parées de toutes les splendeurs de l'au-

tomne. Nulle part dans le monde, les teintes du feuillage en cette saison ne sont vives et variées comme dans l'Amérique du Nord; la diversité des arbres dans les forêts est très-grande, et plusieurs de ces arbres se teignent en automne des couleurs les plus brillantes : le rouge sanglant, l'orangé, le brun doré, y éclatent à côté l'un de l'autre au milieu d'une verdure tantôt sombre, tantôt claire. Le regard est vraiment ébloui de cet arc-en-ciel de la végétation, il n'en est pas toujours complétement satisfait. Quelquefois ces tons si vifs ne sont pas harmonieusement fondus et crient, mais par moments on rencontre, au contraire, les combinaisons les plus harmonieuses, en même temps que les plus éclatantes. Alors c'est un spectacle qui, je crois, n'a point son pareil dans un autre pays, et, pour emprunter les expressions d'un poëte américain, « les teintes que déploient les bois d'érable sont comme le bouton qui s'ouvre ou la rose qui pâlit, ou variées comme les couleurs des nuages au coucher du soleil. »

CHAPITRE XIX

Retour à New-York. — Collection d'antiquités américaines. — Origine sacrée de la pipe. — La médecine aux États-Unis.

26 septembre, New-York.

Je suis revenu directement de Cincinnati par Cleveland, le lac Érié et Dunkirk. J'ai de nouveau traversé en chemin de fer d'immenses forêts dont l'étendue paraît encore plus grande, quand on songe à la rapidité avec laquelle on les parcourt. Aller comme la foudre pendant trente-six heures, presque sans voir autre chose que des arbres, parmi lesquels on découvre de loin en loin une ville, un village ou un défrichement, et recommencer le lendemain, cela donne l'idée de l'immensité. Du lac Érié à New-York, le chemin traverse le prolongement de la chaîne des Alleghanys; des deux côtés du chemin, on voit des montagnes couvertes de forêts, des vallées remplies de forêts; même dans les régions plus rapprochées de la partie anciennement cultivée des États-Unis, combien il y a encore de terrain à défricher et d'espace à peupler!

J'arrive à New-York un dimanche. La tristesse ordinaire du dimanche aux États-Unis est augmentée par un temps sombre et froid. Quelle différence de ce jour avec le jour éblouissant de mon arrivée! C'est une autre saison, un autre ciel. Je suis souffrant, malade même. Dans cette disposition, j'apprends une nouvelle qui m'afflige profondément. Il y a de rudes moments dans la vie du voyageur.

. . . .

J'ai été plusieurs jours presque sans sortir et sans chercher à voir personne. Il ne faut pas me laisser aller à cet abattement; il faut tâcher de me ranimer, de reprendre courage. L'étude est dans certains moments une distraction bien incomplète, mais c'est encore la seule qu'on veuille admettre. Le travail est parfois l'unique consolateur dont on puisse supporter la présence.

Ma première pensée, après ce triste intervalle d'abattement, est d'aller chercher M. Davies et les antiquités trouvées par lui dans ces singuliers monuments dont j'ai visité quelques-uns en revenant de Cincinnati. M. Davies m'a montré sa collection dans le plus grand détail et avec une extrême obligeance, prenant la peine de déballer pour moi les principaux objets dont elle se compose, et me faisant part d'une foule de renseignements aussi pré-

cieux que les objets eux-mêmes. Ce qui domine dans cette collection, ce sont des pipes; mais ces pipes sont fort curieuses. Le fourneau représente ordinairement un animal, quelquefois une figure humaine. Les animaux sont sculptés d'une manière très-remarquable; la physionomie de l'espèce est en général fort bien saisie, ainsi qu'on le remarque dans les sculptures égyptiennes et que je l'ai observé à Leyde, dans la belle collection japonaise de M. Siebold. La figure de l'animal est plus aisée à rendre que celle de l'homme. Ici les artistes indiens ont réussi admirablement à reproduire le caractère des quadrupèdes et des oiseaux dans une action conforme à leurs habitudes : un faucon déchire sa proie, une loutre saisit un poisson avec une grande réalité d'attitude et d'expression; le faucon déchire, la loutre mord véritablement. Le héron, *avec son long bec emmanché d'un long cou*, a été aussi naïvement et aussi fidèlement représenté par le sculpteur inconnu que par le grand poëte. Les articulations de ses longues jambes, les écailles et les ouïes du poisson qu'il a saisi sont exprimées avec une extrême finesse; il en est de même des reptiles, de la forme de la tête d'un serpent à sonnettes, des rugosités de la peau d'un crapaud. On trouve là une véritable ménagerie américaine : l'écureuil,

la tortue, le castor, l'aigle, l'hirondelle, le perroquet, le toucan, le lamantin, etc.; ce n'est pas une sculpture fantastique comme celle des Mexicains[1], ni grossière comme les dessins informes des Peaux-Rouges; c'est un art différent et supérieur, suivant de près la nature et sachant la rendre sans la défigurer. Il y a aussi des têtes d'hommes d'un travail remarquable; l'une d'elles, ayant un caractère bien individuel, représente un chef dont le visage est tatoué; une autre semble figurer la mort. Un homme à quatre pattes et versant des larmes est probablement un ennemi ainsi représenté, pour que son vainqueur pût se donner le plaisir de fumer à travers l'image de sa personne en signe de triomphe.

Ce grand nombre de pipes prouve que l'usage de fumer remonte, comme les monuments dans lesquels on les a trouvées, au moins à un millier d'années. La surprise que pourrait causer l'abondance de ces pipes disparaîtra, si l'on réfléchit que l'action de fumer a été chez diverses nations de l'Amérique une cérémonie religieuse, et qu'elle forme encore aujourd'hui, chez plusieurs d'entre elles, la portion la plus essentielle du cérémonial dans

[1] Depuis, j'ai vu dans le musée de Mexico des animaux et même des figures humaines sculptés avec une assez grande vérité.

les assemblées où l'on délibère et où l'on ratifie les traités. J'ai recueilli un assez grand nombre de passages qui montrent qu'aspirer le tabac était un acte religieux, et le brûler un hommage à la Divinité. Quoi qu'il puisse y avoir à cela d'étrange pour certaines personnes, le tabac était un encens. Ainsi il y a encore aujourd'hui des peuplades dans le sud-ouest qui ont coutume de monter sur un tertre, au lever du soleil, pour lancer une bouffée de fumée vers le zénith, et une dans la direction des quatre points cardinaux; d'autres tribus disaient avoir reçu le tabac, comme le maïs, d'un messager céleste du Grand-Esprit, auquel elles offraient la fumée de leurs pipes, et cette cérémonie précédait toutes les solennités.

Une tradition singulière existe chez les sauvages qui habitent entre le haut Mississipi et le haut Missouri. Là, sur le *coteau des prairies*, se trouve une pierre rouge qui sert à faire des pipes. Toutes les tribus du voisinage s'y rendent en temps de guerre comme en temps de paix, car, disent-elles, le Grand-Esprit veille sur ce lieu, et la massue des combats aussi bien que le couteau à scalper n'y frappent jamais un ennemi. Quelques-uns des Sioux racontent que « le Grand-Esprit envoya un jour ses coureurs pour convoquer toutes les tribus dans la carrière de

la pierre rouge; il prit un morceau de cette pierre, en fit une pipe, la fuma sur les Indiens rassemblés, et leur dit que, bien que se faisant la guerre, ils devraient toujours être en paix en ce lieu, qu'il appartiendrait aux uns comme aux autres, et que tous devaient fabriquer leurs pipes avec cette pierre. Ayant ainsi parlé, un énorme nuage, sorti de sa grande pipe, roula sur leurs têtes, et il disparut dans ce nuage. Les rochers furent enveloppés dans un torrent de feu, de sorte que leur surface en fut fondue. Deux femmes, alors atteintes par les flammes, tombèrent sous deux rochers sacrés, et personne ne peut enlever de la pierre rouge de cet endroit sans leur consentement. » Il y aurait plusieurs choses à remarquer dans cette légende : une sorte de *trêve de Dieu*, le souvenir de quelque éruption volcanique. Je me borne à attirer l'attention sur le caractère religieux de l'action de fumer attribuée ici à la Divinité elle-même. D'après ce qui précède, on ne s'étonnera pas que des pipes se rencontrent avec une telle profusion dans les tertres de l'Ohio, dont la destination paraît avoir été religieuse autant au moins que funéraire. En effet, on trouve des autels dans un grand nombre de ces tertres, et, dans quelques-uns seulement, des ossements humains.

Dans la collection de M. Davies est un crâne américain provenant d'un grand tertre qui s'élevait sur une hauteur, à quelques milles de Chilicothe, et semblait de là dominer tout le pays. C'était probablement le tombeau d'un chef célèbre de ces populations inconnues. Ce crâne offre, selon M. Morton, qui était bon juge en cette matière, le type le plus parfait de la race américaine.

Outre les pipes et les autels, M. Davies a rassemblé dans sa collection, provenant de la même origine, beaucoup d'objets très-intéressants. D'abord on y voit des instruments de combat, des pointes de javelot ou de lance en silex, comme on en rencontre dans beaucoup de pays. Ce qui est plus particulier à l'Amérique, ce sont de pareilles pointes de lance en quartz laiteux ou en cristal de roche. Les unes et les autres semblent une imitation d'un modèle fourni par la nature dans les dents fossiles des requins. Les tertres fournissent en grand nombre ces dents, aussi bien que celles de l'ours et de l'alligator : elles paraissent avoir été employées pour former des espèces de colliers, comme certaines tribus sauvages le pratiquent encore aujourd'hui. Quelques outils indiquent chez le peuple qui les employait un certain degré d'habileté. Les ciseaux en pierre ont été polis avec du sable ; une

espèce de roue qui présente une rainure à l'extérieur paraît avoir reçu dans cette rainure un fil peut-être métallique, au moyen duquel on pouvait faire tourner une vrille; des fils métalliques étaient aussi employés à rajuster les objets en pierre fracturés; des plaques percées de trous, dont l'intérieur va s'évasant d'un côté à l'autre, faisaient peut-être l'office de filière. Des poteries de formes variées et parfois assez gracieuses, quelques-unes présentant à leur surface des festons et des ornements, sont, comme les pipes, très-supérieures à ce que fabriquent en ce genre les races indigènes qui ont vécu depuis dans les mêmes contrées. On a trouvé aussi des coquilles entassées en monceaux, de manière à donner l'idée qu'elles servaient peut-être de monnaie. On sait qu'il en est ainsi dans l'Inde, et que le même usage a été trouvé chez certains peuples sauvages de l'Amérique septentrionale.

Il n'y a dans tout cela ni or ni fer. L'emploi du fer est postérieur à celui du cuivre. Les armes des héros d'Homère sont en bronze, et l'on n'a découvert jusqu'ici que bien peu d'objets en fer dans les tombeaux égyptiens. L'ordre des âges fabuleux de l'humanité est l'ordre historique de la découverte des métaux d'après lequel ces âges ont été désignés. L'or est le premier : on rencontre ce métal à la

surface de la terre ou dans le lit des fleuves. L'argent est plus enfoui, et son exploitation est difficile; aussi l'hiéroglyphe égyptien qui désigne l'argent veut-il dire *or blanc*. L'âge de bronze ou de cuivre vient après l'âge d'argent, puis l'âge de fer. Ceux qui ont élevé les tertres n'en étaient pas encore à cet âge; ils employaient surtout le cuivre, et, en petite quantité, l'argent, qui accompagne le cuivre dans beaucoup de gisements. M. Davies a cru reconnaître dans des masses de grès compacte une espèce d'enclume sur laquelle on battait le cuivre. De même que plusieurs nations de l'antiquité, ce peuple sans nom a touché de bien près à la découverte de l'imprimerie, si, comme le pense M. Davies, il avait des dessins tracés en relief, qui, enduits d'oxyde de fer pulvérisé, servaient à imprimer[1] sur des peaux, divers ornements; mais M. Davies ne croit pas que certains tubes creux fussent destinés, comme on l'a dit, à des observations astronomiques. C'étaient plus vraisemblablement et plus simplement des tuyaux de pipe. Ces antiquités offrent ceci de singulier, c'est qu'en général chaque tertre contient une classe particulière d'objets qui y sont entassés à l'exclusion des autres · ici des

[1] Dupaix dit avoir vu au Mexique des moules antiques pour imprimer sur la toile de coton ou le papier d'aloès (page 10).

pipes, là des pointes de flèches en quartz, ailleurs un amas de plaques de mica, qui servaient probablement d'ornements ou d'insignes. M. Davies pense que chaque sorte d'objets était consacrée, comme le tertre et l'autel, à une divinité spéciale, que les ossements qui les accompagnent quelquefois appartenaient à un chef ou à un prêtre particulièrement attaché au culte de cette divinité, et qu'on ensevelissait auprès de l'autel.

Les autels ont été trouvés enterrés. Plusieurs des objets déposés anciennement sur ces autels portent visiblement la trace du feu. Comment expliquer ce fait? Ces objets servaient-ils d'offrande? Les autels ont-ils été enfouis pour être mis à l'abri des vainqueurs, quand le peuple inconnu fuyait devant des populations plus barbares qui l'auraient anéanti? Ce qui est certain, c'est que ce peuple, quel qu'il fût, était en relations avec des points très-divers et très-distants de l'Amérique septentrionale. Il fabriquait des ornements en os ou en coquilles, et les recouvrait de cuivre et d'argent; il avait des couteaux d'*obsidienne*, pierre volcanique très-dure employée par les anciens habitants du Mexique et du Pérou; les yeux des animaux sont souvent figurés par des perles. Or le cuivre ne pouvait guère venir d'ailleurs que des bords du lac Supérieur, l'obsi-

dienne du Mexique, les perles du golfe auquel ce pays a donné son nom. En somme, la collection de M. Davies, unique dans son genre, — car aucune collection en Europe ne possède rien qui appartienne à cette classe d'antiquités, — serait une acquisition précieuse pour un musée européen. Je la voudrais pour la France.

M. Davies n'est pas seulement un archéologue passionné pour cette antiquité mystérieuse qu'il a contribué, plus que personne, à découvrir; il est en même temps professeur de matière médicale dans une des écoles de médecine de New-York.

Ici une école de médecine n'est point l'œuvre du gouvernement, c'est une corporation libre qui, dès qu'elle a obtenu sa charte, se gouverne à sa manière et fait comme elle l'entend concurrence à ses rivales. Il peut y avoir autant de *colléges médicaux* que d'autres colléges. Voici comment a été fondé le *medical college* dont M. Davies fait partie. Un certain nombre de particuliers ont mis en commun 50,000 dollars (250,000 francs), et ont fait cette entreprise en commandite. Les professeurs sont des associés. Ceux qui n'ont pas le capital nécessaire pour fournir leur quote-part en payent l'intérêt, qui est retenu sur leurs appointements, c'est-à-dire sur la rétribution de 15 dollars que donne chaque élève,

plus 40 dollars pour le diplôme. On voit que c'est tout à fait une affaire commerciale : — mise de fonds pour établir les bâtiments de fabrique, une somme fournie par les associés sous forme de capital ou d'intérêt, — chance de bénéfice, le prix de la marchandise fournie, qui est la science et les diplômes, — produit net de la fabrique, mise en circulation chaque annee d'un certain nombre de docteurs[1]. Le public ne semble avoir d'autre garantie que l'intérêt de la manufacture à donner des produits de bon aloi pour entretenir la demande. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des médecins et des chirurgiens fort distingués aux États-Unis. Il est vrai que plusieurs d'entre eux ont étudié en Europe, ont suivi les cours de notre École de médecine et la clinique de nos hôpitaux. Parmi les médecins éminents que j'ai rencontrés ou dont j'ai entendu parler, je citerai M. Warren, possesseur du fameux mastodonte de Boston; il porte le nom et, je crois, est neveu du général Warren, qui le premier mourut à Bunkershill pour la cause de la liberté américaine, et qui était aussi médecin; M. Green, qui a inventé un instrument pour intro-

[1] Un collége médical de femmes établi à Philadelphie il y a un an vient de tenir sa première séance publique annuelle. Les jeunes gens étaient d'abord disposés à rire ; mais le sérieux a pris le dessus, et une douzaine de femmes ont reçu le titre de docteur.

duire le nitrate d'argent liquide jusqu'au fond des bronches, et qui a guéri ainsi beaucoup d'affections graves du larynx et de la poitrine; M. Hunter de Philadelphie. M. Drake a écrit un ouvrage très estimé sur les maladies de la vallée du Mississipi. La médecine, comme l'astronomie des États-Unis, a déjà son histoire[1].

CHAPITRE XX

Aqueduc, bassins et réservoirs. — Bibliothèques. — Société historique. — M. Bancroft. — Le théâtre en Amérique.

Comme j'ai eu occasion de le remarquer, le seul genre d'architecture qui mérite une sérieuse attention aux États-Unis, ce sont les grands travaux d'utilité publique, et particulièrement ceux qui ont pour but de fournir de l'eau aux habitants des villes. L'architecture romaine en ce qu'elle a d'original était aussi surtout une architecture utile. Les théâtres et les temples romains n'offraient qu'une reproduction inférieure des théâtres et des tem-

[1] Elle a été écrite par un homonyme de M. Davies.

ples grecs un peu modifiés; mais ce qui était vraiment romain, c'étaient les égouts comme la *cloaca maxima*, les émissaires comme ceux du lac Albano et du lac Fucino, enfin les aqueducs qui, suivant la belle expression de Chateaubriand, apportaient aux Romains l'eau sur des arcs de triomphe. Il y avait aussi les véritables arcs de triomphe et les amphithéâtres, dont l'origine et le caractère étaient purement romains. Aux États-Unis, on ne s'attend pas à trouver des arcs de triomphe, et, grâce au ciel, les peuples chrétiens ne connaissent pas les amphithéâtres[1]; mais New-York a son aqueduc appelé *High-Bridge* et ses vastes réservoirs. Ce sont de magnifiques travaux qu'on peut admirer même après avoir vu les ouvrages des Romains.

L'aqueduc traverse la rivière de Harlem, comme le pont du Gard traverse le Gardon. Les environs d'Harlem sont très-agréables. La rivière coule entre des pentes boisées. Sur la route, de jolis jardins et des maisons de campagne semées au milieu des arbres rappellent un peu l'aspect tranquille et gracieux du Harlem hollandais. Cependant il n'y a rien près du Harlem américain d'aussi charmant que

[1] Il faut excepter le petit amphithéâtre de Doué, où il paraît que les rois mérovingiens ont fait combattre des animaux. Il y a aussi les cirques espagnols pour les combats de taureaux, lesquels sont assez semblables, pour la barbarie, aux jeux sanglants des Romains.

cette vallée pleine de touffes de roses, et qui mérite si bien son nom de *Rosen-Dale*. L'aqueduc est en granit et fait un bel effet, jeté hardiment d'un bord à l'autre, au-dessus des arbres au feuillage empourpré et de l'eau verte qui glisse paisiblement sous les arcades élancées. Quand on le compare aux aqueducs romains, on est frappé d'une différence : les piliers sont moins majestueux parce qu'ils sont plus minces. Les Romains mettaient dans toutes leurs constructions le luxe de la force ; ici on n'a fait, selon l'usage, que le nécessaire ; on n'a employé que ce qu'il fallait pour la solidité du monument. L'aspect de High-Bridge est moins imposant, il a moins de masse et de grandiose ; mais l'ensemble du travail est gigantesque. On est allé chercher l'eau de la rivière Croton à près de quinze lieues pour la conduire, en passant au-dessus de la rivière de Harlem, à un premier réservoir (*receiving reservoir*) qui contient 150 millions de gallons d'eau. En vingt-quatre heures, il s'écoule 16 millions de ces gallons. Ce premier réservoir couvre un espace de trente-cinq acres. C'est peu de chose en comparaison du lac Mœris, qui couvrait tout un pays ; mais je ne sais rien en ce genre d'aussi vaste depuis les Égyptiens. Le réservoir est divisé en deux parties pour qu'on puisse se servir de l'une quand

on répare l'autre. On a réservé un terrain égal à celui qu'il couvre pour l'époque, déjà prévue, où il faudra le doubler. C'est une œuvre pleine de grandeur et d'une parfaite simplicité. Imaginez une immense caisse de granit pleine d'eau. L'eau est amenée ensuite dans un autre réservoir (*distributing reservoir*) moins étendu, divisé de même en deux parties. Celui-ci est aussi d'un grand aspect, mais on y a cédé à la faiblesse de l'imitation en lui donnant des portes égyptiennes. Du reste, l'architecture égyptienne est mieux placée en ce lieu qu'au tribunal d'instruction, qu'on appelle les *tombes égyptiennes*. Ici le style égyptien ne jure pas trop avec le caractère du monument, et j'en préfère l'emploi à celui des créneaux, qui seuls gâtent un peu la majesté sévère du réservoir de Boston; mais j'aimerais encore mieux que nul ornement emprunté à un art étranger ne vînt altérer la simplicité du réservoir de New-York. On n'a pas besoin d'imiter le style des œuvres égyptiennes quand on en reproduit si bien la solidité et la grandeur.

En revenant, je suis frappé d'une autre grandeur. Longtemps avant d'arriver à la ville, je vois se diriger en tous sens de longues allées éclairées au gaz, où s'élèvent çà et là des maisons, et qui seront bientôt des rues. La nuit et les lumières

éparses en accroissent encore l'étendue. Plusieurs fois je crois être arrivé à la ville actuelle, quand je ne suis encore que dans la ville future. Enfin j'entre dans les interminables rues qui traversent New-York, et, suivant ce courant d'hommes et d'omnibus qui roule dans Broadway à travers la clarté du gaz et des magasins, j'arrive à l'hôtel de Delmonico. Il est moins splendide que l'hôtel d'Astor, où j'étais descendu en arrivant, mais on y est mieux soigné. On y vit à la française. J'ai le plaisir de dîner seul, à la carte, à mon heure, et ma santé se trouve très-bien de ce régime, dont elle avait grand besoin.

New-York offre plus de ressources que je n'aurais cru à un homme qui, comme moi, a besoin de livres pour exister. Il y a d'abord la bibliothèque d'Astor, fondée par le riche particulier de ce nom, qui avait fondé aussi dans l'Orégon cet établissement dont Washington Irving a écrit l'histoire dans son curieux livre d'*Astoria*. La bibliothèque d'Astor est destinée à être une bibliothèque utile et non pas une bibliothèque de luxe. Cependant elle possède un certain nombre de beaux livres à planches et à gravures, entre autres un exemplaires du magnifique ouvrage de lord Kingsborough sur les antiquités du Mexique, et, ce qui étonne davantage, un

antiphonaire, avec des vignettes du dix-septième siècle, qui a servi au sacre de Charles X.

Un autre établissement littéraire de New-York est le *Library Society*, où l'on trouve une grande quantité de *revues* et de journaux avec une bibliothèque assez considérable. Seulement les journaux français n'y sont représentés que par un seul, qu'on n'y reçoit que tous les mois. C'est une véritable et impardonnable lacune. En général, les journaux français sont très-rares aux États-Unis, d'où il résulte que les Américains sont souvent aussi mal renseignés sur nos affaires que nous le sommes sur les leurs, ce qui est beaucoup dire.

Enfin il y a la bibliothèque de la *Société historique;* celle-ci est véritablement importante, car elle contient une collection très-considérable de tous les ouvrages qui se rapportent à l'histoire des États-Unis. On est étonné que ce pays nouveau ait déjà tant de matériaux d'histoire. La société possède un certain nombre de manuscrits et une grande quantité de journaux anciens publiés avant, pendant et depuis la guerre de l'indépendance. Les journaux sont souvent plus instructifs encore par le tableau des opinions et des passions d'un temps que par les faits qu'ils racontent; les faits sont altérés par l'esprit de parti, mais l'esprit des

différents partis est lui-même le fait le plus important à étudier pour l'historien d'un peuple libre. Nulle part les journaux ne renferment plus d'exagérations et de mensonges qu'aux États-Unis; mais ces exagérations sont la représentation exacte, ces mensonges sont la peinture vraie des préjugés d'un grand nombre d'hommes. On a dit que l'histoire des erreurs serait la plus intéressante des histoires, et je le croirais volontiers, car l'erreur tient dans ce monde infiniment plus de place et joue un beaucoup plus grand rôle que la vérité. Bayle avait conçu le plan d'un *Dictionnaire des Erreurs;* mais le sujet lui sembla trop vaste, et il désespéra de l'embrasser. Il faut reconnaître qu'à côté de toutes les inexactitudes qui remplissent les journaux américains, il s'y trouve un assez grand nombre de renseignements positifs. Je n'en ai presque jamais ouvert un sans y apprendre quelque chose. D'ailleurs, les anciens journaux des colonies anglaises sont plus véridiques, et offrent souvent la peinture naïve des mœurs et de l'opinion d'alors. On en est si convaincu ici, qu'il est question en ce moment de faire pour les journaux, qui sont les chroniques et parfois les légendes du passé américain, ce qu'on fait en Europe pour les chroniques ou les légendes de notre passé. On propose, et cette

proposition ne me semble pas déraisonnable, de rédiger une table méthodique des journaux réunis dans la bibliothèque de la *Société historique*, travail de bénédictin appliqué à ces archives d'un nouveau genre, et très-propre à faciliter les recherches d'où pourront sortir les annales complètes d'une nation qui commence, et qui, pour se connaître, a déjà besoin d'érudition. Les matériaux de ces annales sont épars dans une quantité innombrable d'histoires locales d'États, de villes, d'institutions, dans des biographies, des mémoires, des correspondances, et cet ensemble n'est pas sans importance et sans intérêt, depuis les conjectures sur les anciens habitants de l'Amérique du Nord qui avaient disparu entièrement à la venue des Européens, jusqu'au spectacle, perpétuellement renouvelé sous nos yeux, d'États qui se fondent, de villes qui naissent, de peuples qui périssent comme les nations sauvages, de religions qui s'établissent comme la secte des mormons, toutes choses que nous sommes accoutumés à voir dans le passé et qui sont ici le présent. Ailleurs on lit dans l'histoire ce qui fut; aux États-Unis, l'histoire se fait chaque jour, et il faudrait une main bien agile pour sténographier cette improvisation continue sous la dictée rapide des faits.

En parcourant tous les documents de l'histoire des États-Unis, auprès desquels on a placé une collection d'armes, de vêtements, de vases, d'ustensiles indiens, vrai musée de la vie sauvage, — en embrassant ainsi, comme d'un seul regard, tous les âges de cette contrée extraordinaire, depuis le casse-tête du Mohican jusqu'au journal imprimé ce matin là où s'élevait, il y a un siècle, la hutte de ce Mohican, — on comprend merveilleusement la grandeur et la promptitude du développement de la société américaine.

L'historien des États-Unis est M. Bancroft, qui a représenté son pays à Londres et vécu à Paris, et dont nos hommes d'État les plus distingués ont conservé le meilleur souvenir. Ce qu'il a publié de son *Histoire des États-Unis* pòrte l'empreinte de qualités qui lui sont propres. Ce n'est pas l'allure paisible, le langage soigné et un peu étudié d'Irving ou de Prescott : c'est une ardeur, une véhémence de récit qui remue le lecteur et l'entraîne. M. Bancroft appartient au parti démocrate ; on sent, en le lisant, le souffle de l'esprit démocratique; mais rien ne ressemble moins aux idées que ce mot réveille chez nous que les manières et le salon de M. Bancroft.

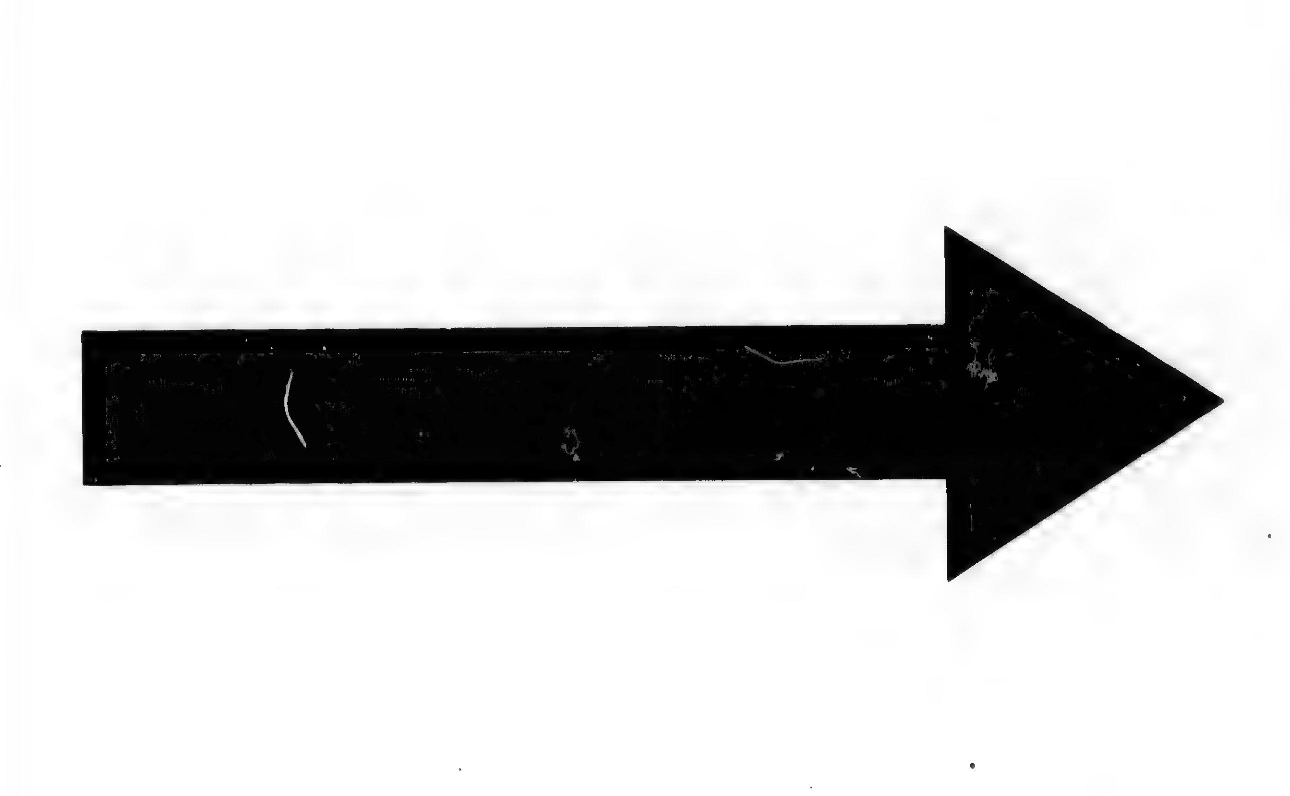
J'ai rencontré M. Bancroft à l'Opéra. L'aspect de la salle a de l'élégance, mais n'a rien de monu-

menta.. ce n'est pas assez pour une ville comme New-York. Il a été question d'ouvrir une souscription pour avoir une plus belle salle et une troupe supérieure. On ne l'a pas pu, parce que la moitié des plus riches négociants de New-York réprouve le théâtre comme une chose profane. Un professeur de l'université de New-York m'a dit que, s'il allait trop souvent au théâtre, il pourrait perdre sa place. On sait combien les puritains étaient opposés aux plaisirs de la scène, et que les théâtres furent fermés à Londres pendant la révolution. A Boston, la première représentation dramatique fut donnée en 1750, vers le temps où parut *Zaïre*. Cette représentation était clandestine et eut lieu dans un café. L'autorité, en ayant eu connaissance, défendit que cette impiété se renouvelât. Dans le Connecticut, le premier théâtre s'est ouvert en 1807. Comment s'étonner qu'il en ait été ainsi dans la Nouvelle-Angleterre, quand, à New-York, ville où le puritanisme n'a jamais dominé aussi exclusivement, les scrupules d'une classe qui ne passe point en général pour très-austère ne permettent pas qu'on ait un bon opéra? Je sais bien qu'on vantait beaucoup les chanteurs italiens que j'ai entendus ce soir; mais ma sincérité ne m'a pas permis de m'associer à la louange, ce qui paraissait étonner un peu. En vérité,

j'admire assez de choses aux États-Unis pour avoir le droit de ne pas tout admirer. En général, les théâtres ne sont pas ce qu'il y a de plus remarquable dans ce pays. On cite cependant avec éloge une tragédie, *Witchcraft*, de M. Cornélius Mathews. On représente quelquefois sur les théâtres, à New-York, des farces fort gaies, d'un comique local, telles qu'*Une Famille sérieuse*, raillerie assez amusante des prétentions à l'austérité et à la philanthropie, un des travers du pays. On rit beaucoup de cette *Famille sérieuse*, dont la partie féminine passe son temps à coudre des habits pour les petits nègres, ce qui est pourtant une très-bonne action; mais tout cela ne mérite guère qu'on s'en occupe. Pour les tragédies, un seul fait montrera où en est ce genre de production dramatique aux États-Unis. J'ai toujours lu sur l'affiche, avec grand renfort d'éloges immodérés, le nom de l'acteur ou de l'actrice qui jouait le principal rôle, et jamais le nom de l'auteur. Cela suffit à prouver que la tragédie n'a pas aux États-Unis d'existence littéraire. J'ai vu jouer par M. Forrest, le tragédien le plus en vogue, une pièce dont le héros était ce chef sauvage appelé par les Anglais le roi Philippe, l'un des premiers qui ait fait une guerre sérieuse aux colons de la Nouvelle-Angleterre. C'était un mélodrame fort or-

dinaire, dans lequel M. Forrest fut très-applaudi. Je ne pus m'empêcher de trouver à l'acteur une certaine énergie violente, mais souvent forcée, et un certain talent pour reproduire le caractère féroce du sauvage. Du reste, l'impression était pénible, et la dignité de l'art entièremen. absente. M. Forrest a dans le public des amis et des adversaires pour une cause étrangère à son mérite comme acteur. A la suite de démêlés avec mistress Forrest, qui ont produit un procès scandaleux dont les tribunaux sont saisis en ce moment, il a imaginé, dans un discours prononcé sur le théâtre, de mettre le public dans le secret de ses infortunes domestiques. L'intérêt et la passion du public se sont partagés entre lui et madame Forrest, qui vient de choisir, pour débuter sur le théâtre, le moment où son nom a retenti dans une cause d'adultère. Tout cela est assez grossier selon nos idées européennes, et ne tend pas beaucoup à relever la scène américaine. Le préjugé d'une partie respectable de la société contre le théâtre est, je pense, une des causes qui l'empêchent de s'élever à la dignité qu'il peut atteindre. Frappé d'une sorte de réprobation morale, il est contraint de s'adresser à la foule : un art est comme un homme, il a besoin d'être respecté pour s'honorer lui-même.

t très-applaudi.
à l'acteur une
uvent forcée, et
le caractère fé-
on était pénible,
bsente. M. For-
des adversaires
mérite comme
nistress Forrest,
eux dont les tri-
t, il a imaginé,
éâtre, de mettre
nes domestiques.
e sont partagés
ient de choisir,
nent où son nom
e. Tout cela est
opéennes, et ne
ne américaine.
le de la société
e des causes qui
é qu'il peut at-
obation morale,
oule : un art est
e respecté pour



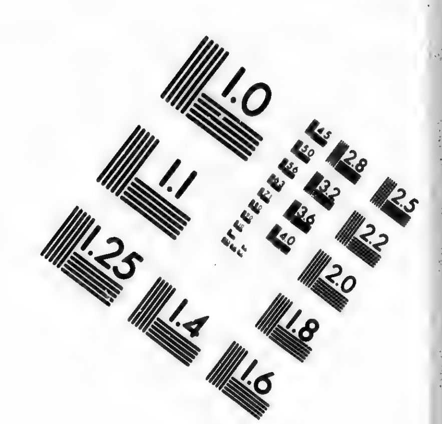
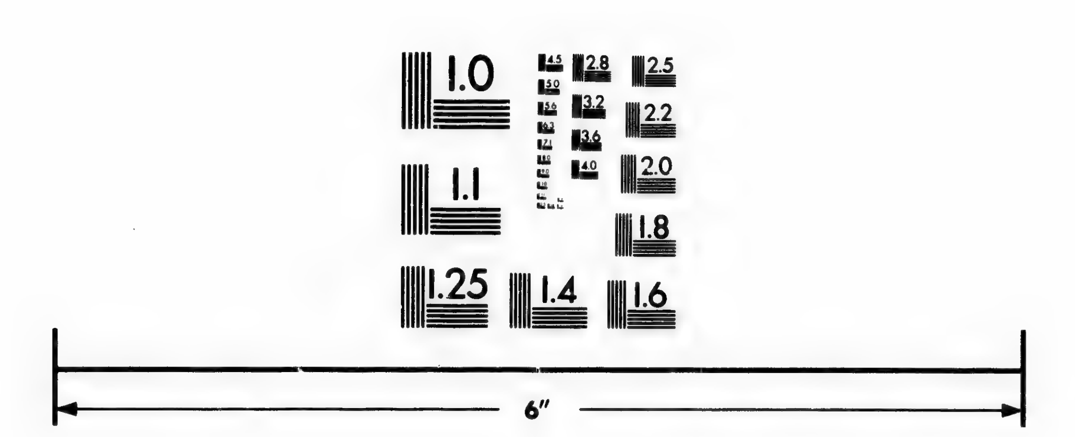


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Le
die in
point
j'espè
exacte
et ma
senté
vivant
compl
avec
dini.
subite
dessei
mal c
déma
ceptic
modè
moins
tère
Flore
condu
dit-il
O ma
ble e
monc
de l'

Le hasard fait tomber sous mes yeux une tragédie intitulée *Savonarola*, d'après laquelle je ne veux point juger celles que je ne connais pas, et qui, j'espère, n'est point faite pour en donner une idée exacte. Cette idée serait trop défavorable. Le noble et malheureux enthousiaste de Florence est représenté d'abord comme le dernier des misérables, vivant au sein de la plus abjecte infamie, indigne complaisant des grands seigneurs, et en rapport avec des brigands de la famille de Rinaldo-Rinaldini. Puis le malheur produit en lui une révolution subite; il s'élève par une exaltation imprévue au dessein de donner à Florence la liberté; il soutient mal ce nouveau personnage, car il parle comme un démagogue de bas étage et agit de même. La réception qu'il fait à l'envoyé de Charles VIII est un modèle de non-sens et de *bombast*. Ce qui n'est pas moins ridicule, c'est l'amour sentimental de l'austère dominicain pour une jeune patricienne de Florence, à laquelle il propose de l'enlever et de la conduire en Amérique. « L'Ouest nous appelle! lui dit-il; on assure que les aventuriers y prospèrent. O ma bien-aimée! fuyons de cette Europe misérable et usée vers quelque doux Éden du nouveau monde! » En 1495, trois ans après la découverte de l'Amérique, on ne pensait guère à aller dans le

far west, et Savonarola y pensait moins que personne. Il finit par se battre en duel sur la scène avec Jean de Médicis qu'il désarme, et qui le tue d'un coup de stylet. Le stylet, les moines corrompus, les brigands de mélodrame, voilà tout ce que l'auteur a compris de la Florence du quinzième siècle, et il a fait d'un des personnages les plus extraordinaires de ce temps un assassin, un jacobin (dans le sens politique du mot), un drôle et un niais. Je cite cette monstruosité comme un exemple de l'espèce d'extravagance à laquelle on peut arriver en Amérique au sujet de l'Europe, et qu'il serait impossible de trouver ailleurs au même degré, sans rendre au reste le moins du monde la littérature des États-Unis responsable d'une pareille œuvre.

CHAPITRE XXI

Y a-t-il une littérature aux États-Unis ? — Bryant, Longfellow. — M. Tuckerman.

Il y a donc une littérature aux États-Unis. On dit quelquefois en France, avec cette légèreté tran-

chante à laquelle nous sommes trop sujets : « Les États-Unis sont un pays où l'on ne pense qu'à faire fortune, où il n'y a point de littérature, où il ne peut point y en avoir. » Tout au plus fait-on une exception pour les romans de Cooper, parce qu'on les a rencontrés dans les cabinets de lecture. D'abord, et j'en parle d'une manière fort désintéressée, je ne trouve pas qu'il soit si mal de faire fortune quand on ne sacrifie pas à ce but sa dignité et son indépendance. C'est en tous pays le mobile ordinaire de ceux qui ne trouvent pas une existence toute faite, ce qui est toujours le grand nombre. On a fait dire à Napoléon, parlant de lui-même et des autres généraux de l'armée d'Italie : « Nous avions notre fortune à faire. » Je ne remarque point qu'en France et en Angleterre l'argent soit si dédaigné de nos jours. J'ai vu la cheminée d'une scierie à la vapeur s'élever à côté des tourelles féodales du manoir des Bedford. Quant à mes confrères les auteurs, ils n'ont point horreur du gain, et l'exemple de la Bruyère donnant le manuscrit de ses *Caractères* à la petite fille de son libraire, enfant qui l'amusait par son babil, n'a pas eu, que je sache, beaucoup d'imitateurs.

D'ailleurs, sur ce mot *littérature* il faut s'entendre : parle-t-on seulement des odes, des tragédies

et des poëmes épiques? Oh! pour cette littérature là, je ne dirai pas que son temps est passé : de grands talents existent, d'autres peuvent paraître encore; mais évidemment le monde ne va pas de ce côté.

La littérature est aujourd'hui quelque chose de plus vaste et de plus compréhensif; il y a une foule d'ouvrages qui ne peuvent se classer dans aucun des genres littéraires admis, qui cependant peuvent être des chefs-d'œuvre immortels, et même, quand ils n'auraient pas cette gloire, attestent la culture d'un peuple et le mérite de leurs auteurs. Études sur un temps, sur un pays, sur un homme, sur une question de philosophie, d'art, d'histoire ou de politique, exposition des résultats de la science, voyages, considérations, que sais-je?... c'est ce que j'appellerais la littérature présente, celle qui crée des cadres et des moules nouveaux d'ouvrages, et dans laquelle surtout se produit la vie intellectuelle du temps. L'Angleterre possède une grande quantité de ces sortes de livres où l'*information* se joint au talent. L'Amérique n'en est point dénuée, et surtout rien n'empêche qu'elle n'en voie naître un grand nombre. Je crains fort que l'Amérique n'enfante ni un Milton ni un Shakspeare, et je n'en prévois pas beaucoup pour l'Europe;



mais qui empêche qu'il ne se produise encore une fois aux États-Unis un chef-d'œuvre de discussion et de philosophie politique comme le *Fédéraliste?* qui empêche un autre Franklin de naître pour mettre sous une forme piquante des vérités pratiques? Je n'ai pas parlé des romans, et il y a d'excellentes peintures de mœurs dans les récits de Paulding, de miss Sedgwick, d'Hawthorne, ce dernier comme romancier bien supérieur à Cooper. On connaît les contes humoristiques d'Egar Poe. Depuis Patrick Henry, le tribun virginien, jusqu'à M. Clay et M. Webster, les États-Unis ont eu des orateurs, et leurs mœurs politiques leur sont une garantie qu'ils n'en manqueront jamais; car partout où vit la liberté, il y a chance pour l'éloquence. L'Amérique est donc déjà et sera toujours de plus en plus dans des conditions littéraires peu dissemblables de celles de l'Europe.

Mais, dit-on, un pays commercial et démocratique n'est point propre à la littérature et aux arts! — Quant à la première de ces objections, sans parler d'Athènes, qui était la ville la plus commerçante et la plus industrielle de la Grèce, on oublie Florence, dont la prospérité et presque l'existence reposaient sur le commerce; on oublie que c'est la corporation des marchands de laine qui a élevé la

cathédrale de cette ville, où les lettres comme les sciences ont fleuri sous une dynastie de marchands, et que les vaisseaux des Médicis rapportaient avec les épices de l'Orient les manuscrits et les marbres de la Grèce. Les communes commerçantes des Pays-Bas ont bâti ces cathédrales et ces maisons de ville qui sont des chefs-d'œuvre d'architecture.

La démocratie n'offre pas non plus un obstacle invincible aux lettres. Certainement elle combat par ses tendances l'inégalité qui produit le loisir et le raffinement favorables à la culture délicate de l'esprit; mais, et c'est un des principaux résultats de mes observations sur l'Amérique actuelle, la civilisation, en se développant, corrige naturellement et corrigera toujours plus à cet égard les inconvénients que la démocratie entraîne. Ceux qu'elle avait introduits ici s'atténuent graduellement par le progrès de la sociabilité, et des peintures qui furent vraies peut-être de l'état général des mœurs peuvent s'appliquer à peine aux nouveaux établissements de l'Ouest. Partout ailleurs, et surtout dans les grands centres, il s'est formé une société cultivée, européenne par les habitudes, par les communications aujourd'hui si fréquentes avec le vieux monde parce qu'elles sont si rapides, — société qui ne diffère pas essentiellement des classes moyennes

de l'Europe. C'est pour cette classe, toujours plus nombreuse, qu'écrivent les auteurs américains; ce n'est point pour la majorité sans doute, toute souveraine qu'elle soit. En Europe aussi, qui écrit pour la majorité? En France, la majorité ne sait pas lire ou ne comprend guère ce qu'elle lit. Ce qui est vrai, c'est que la littérature des États-Unis n'est à proprement parler ni américaine ni démocratique. Elle préfère sans doute prendre ses sujets dans l'histoire de l'Amérique, elle emprunte volontiers ses tableaux à la nature et aux mœurs américaines; mais elle procède même alors comme les littératures de l'Europe, et particulièrement comme la littérature anglaise, sa sœur aînée. Elle peut être démocratique par les sentiments, elle n'est point démocratique par la forme, c'est-à-dire violente, inculte, négligée, car elle cesserait d'être une littérature. En tous pays, ce qui s'écrit pour les masses est nécessairement mal écrit. Les masses en Amérique ont une presse pour leur usage : c'est la presse quotidienne, infiniment utile au point de vue politique, mais que je ne compte pas dans la littérature, bien qu'il s'y dépense une grande activité d'esprit. La littérature véritable des États-Unis n'est point si pauvre, puisqu'elle compte dans son sein des prosateurs tels que Prescott, Irving, Eve-

rett, Bancroft, Emerson, des poëtes tels que Dana, Longfellow et Bryant.

M. Bryant est le poëte démocrate et le poëte de New-York, comme M. Longfellow est le poëte whig et le poëte de Boston. Chacun d'eux a ses partisans enthousiastes, qui sont parfois injustes pour le rival de leur favori. Je tâcherai de me défendre de ces préventions et de demeurer impartial. Où l'impartialité se réfugierait-elle, si elle n'avait pour asile le jugement d'un critique transatlantique? Comme M. Longfellow, M. Bryant est un poëte anglais né en Amérique. Je dirais que, pour la forme poétique, M. Longfellow est plus Européen, et M. Bryant plus Anglais. Le premier a reçu l'empreinte de toutes les littératures de l'Europe, et en particulier de la littérature allemande; le second est plus exclusivement dominé par l'ascendant de la littérature anglaise. Il n'a pas cette sorte d'originalité que donne à son rival le commerce des poésies les plus diverses. M. Bryant, bien qu'il ait traduit des poésies espagnoles, portugaises, françaises et allemandes, n'a devant les yeux que les modèles de la mère patrie. Il semble qu'il ait voulu lutter avec les poëtes contemporains de l'Angleterre et faire place parmi eux à un poëte américain. Dans son poëme des *Ages*, il a employé la vieille

strophe de Spencer, telle qu'elle a été rajeunie par Byron pour *Childe-Harold;* mais si, comparé à M. Longfellow, M. Bryant est plus exclusivement Anglais par la forme, il est peut-être plus Américain pour le fond. Il traite plus souvent des thèmes nationaux et patriotiques. Ce poëme des *Ages*, par exemple, après une vue rapide et sans beaucoup de nouveauté de l'histoire successive des empires, aboutit à l'empire nouveau qui grandit de ce côté de l'Atlantique, empire dont l'auteur salue, en les affirmant avec une confiance tout américaine, les brillantes et immortelles destinées :

« Ici l'esprit de l'homme enfin libre secoue et rejette ses derniers fers. Et qui posera une limite à la force déchaînée du géant? qui limitera sa vitesse dans la carrière du progrès? car, comme la comète plonge sa course lumineuse dans l'immensité de l'espace, ta route lumineuse, et que nul n'a parcourue, s'enfonce dans la profondeur des âges! Nous pouvons seulement suivre dans le lointain l'éclat toujours croissant dont la marche de l'astre s'illumine jusqu'au point où ses rayons s'évanouissent pour les yeux mortels.

« L'Europe est livrée en proie à des destins plus sévères; elle se tord dans ses chaînes. Puissants sont les bras qui enchaînent à la terre ses peuples, qui se débattent en vain; elle aussi est forte et ne s'irritera pas toujours contre eux d'une vaine colère, mais elle jettera à terre ceux qui la foulent, et brisera le filet de fer. Oui, elle verra de meilleurs jours; elle fera de meilleures

choses. Le moment qui doit la délivrer et la relever viendra; mais il n'est pas venu.

« Pour toi, ô mon pays! tu ne tomberas qu'avec tes enfants. Tes soins maternels, ton prodigue amour, tes bienfaits répandus sur tous, ce sont là tes chaînes; tes frontières ont pour les garder la mer et la tempête; derrière ces remparts défendus par tes braves enfants, tu te ris de tes ennemis; qui osera assigner un terme à ta puissance solidement fondée, ou dire à quelle félicité les fils des hommes ne parviendront pas dans ton sein? »

La nature américaine n'inspire pas moins heureusement M. Bryant que la grandeur et l'avenir de son pays. Il a écrit des vers délicieux sur l'aspect automnal des forêts américaines. En les lisant, je me retrouve au bord du Scito; si je les avais eus alors sous la main, j'aurais cité, je n'aurais pas décrit. Son poëme sur la *Prairie* est une peinture simple et vraie de ces régions qui ont inspiré tant de peintures fantastiques. Tandis qu'il est perdu dans la contemplation de la nature, dans une rêverie mélancolique sur le sort des races qui ont disparu, en entendant le murmure de l'abeille qui accompagne les colons en Amérique, qui les devance et les guide au désert, l'auteur, ramené au présent et à l'avenir, s'écrie : « J'écoute longtemps ce bruit domestique, et il me semble ouïr l'approche d'une multitude qui bientôt remplira les soli-

tudes. Le rire des enfants, la voix des jeunes filles, la prière douce et solennelle du dimanche, montent vers moi ; le mugissement des troupeaux se mêle au frémissement du blé mûr balancé sur les noirs guérets. Tout à coup un vent plus vif s'élève, emporte mon songe, et me voilà de nouveau dans le désert, seul ! » Ce n'est pas uniquement au sein des forêts et dans les solitudes vierges du nouveau monde que M. Bryant trouve des inspirations poétiques. Dans la ville agitée, affairée, au sein de laquelle il mène une vie agitée, affairée comme elle, il aperçoit une poésie; à travers l'activité de l'homme, comme à travers le calme de la nature il aperçoit Dieu.

« Ce n'est pas seulement dans la solitude que l'homme peut entrer en commerce avec le ciel, ce n'est pas seulement dans le bois sauvage ou la vallée éclairée par le soleil que Dieu est présent ; je n'entends pas sa voix là seulement où les vents murmurent et où les vagues se réjouissent : ici même je reconnais, ô Tout-Puissant ! la trace de tes pas, — ici, au milieu de cette foule roulant à travers la grande cité, avec ce grave murmure qui éternellement retentit, encombrant les rues qui serpentent à travers les bâtiments, orgueilleux ouvrages de l'homme.

« Ton soleil brille pour eux du haut du ciel ; sa clarté repose sur leurs demeures et éclaire leurs foyers. Tu répands l'air qu'ils respirent dans les vastes espaces. Tu leur donnes les trésors de l'Océan, les moissons de ses rives.

« Ton esprit les enveloppe, animant cette masse qui marche

sans relâche; le bruit sans fin des voix, des pas de l'innombrable multitude, aussi bien que la mer résonnante et la tempête, parle de toi.

« Et, lorsque vient l'heure du repos, comme un calme survient en pleine mer et fait tomber les vagues, le moment de ce repos est encore ton ouvrage. Ce repos annonce aussi celui qui garde cette vaste cité tandis qu'elle dort. »

M. Bryant est un poëte sérieux, moral, inclinant à la tristesse, non à cette mélancolie rêveuse, maladie de l'oisif, mais à cette tristesse mâle, épreuve de l'homme énergique aux prises avec la destinée et soutenant cette lutte dont il a dit avec amertume : « Les soins sordides au milieu desquels je vis consument mon cœur et le racornissent ainsi que le feu racornit le papier. » Il aime à parler de la mort, à la regarder en face, comme un voyageur résolu attache un œil ferme sur le larron qui l'attend au bout du chemin, et vers lequel il marche sans joie, mais sans peur. La contemplation de la mort ramène toujours le poëte américain à la moralité de la vie. « Vis, dit-il à la fin du poëme intitulé *Thanatopsis* (vue de la mort), vis de telle sorte que, lorsque tu seras requis à ton tour de rejoindre la caravane qui est en marche vers ce mystérieux royaume où chacun prendra sa chambre dans la demeure silencieuse de la mort, tu n'y ailles pas

comme le condamné employé aux carrières se traîne le soir vers sa prison, mais que, soutenu et consolé par une indomptable confiance, tu approches de ton sépulcre semblable à un homme, qui s'enveloppe dans les draps de sa couche et s'endort pour faire un beau rêve. » Ce même sentiment de tristesse forte et résignée, mêlée d'une consolation, s'exprime ainsi dans ces vers suggérés au poëte à la vue des étoiles qui disparaissent dans les lueurs du matin, et qui sont pour lui un symbole de l'oubli appelé à effacer toutes les renommées :

« Ainsi les ombres de l'oubli, du sein desquelles nous sommes sortis, glissent sur nous lorsque le crépuscule de la vie est terminé, et la foule des noms qui resplendissaient dans le ciel de la renommée pâlit et disparaît à mesure que s'écoulent les années. Que nos noms s'effacent ! Mais nous, prions que cet âge dans lequel le souvenir de nous et de nos amis doit périr se lève sur le monde dans la joie et la lumière, comme cette aurore qui, en ce moment, éteint les étoiles dans les cieux. »

Il y a là un sentiment qui m'émeut. Bénir l'oubli qui nous enveloppera, pourvu que le temps qui amènera cet oubli amène la félicité des générations qui naîtront alors, cela est beau et touchant, et rappelle l'excellent Chamisso contemplant en souvenir le château de ses pères sur lequel la charrue a passé, puis se réveillant de son rêve féodal par ce

cri d'humanité : « Sois bénie, ô charrue! et bénie soit la main qui te conduit! »

J'ai rencontré M. Longfellow et M. Bryant dans des circonstances bien différentes. M. Longfellow m'a reçu, avec une gracieuse hospitalité, dans un intérieur élégant, au milieu d'objets d'art et de souvenirs de tous les pays. J'ai entrevu M. Bryant au bureau de son journal, poudreux, l'air affairé comme un homme qui est dans la lutte. Ce hasard peignait les deux destinées et les deux tendances poétiques : le whig, professeur et homme du monde, conservant au sein d'une vie reposée la sérénité qui respire dans ses vers; le démocrate, publiciste honorable et convaincu, mêlé à l'action, au combat; l'un plus Européen, plus complet; l'autre plus Américain, plus concentré; l'un original par la diversité des inspirations, l'autre puissant par l'intensité d'un petit nombre de sentiments jetés dans un moule moins nouveau, mais peut-être plus personnels; le premier cosmopolite un peu comme un Allemand, le second national comme un Anglais; tous deux Américains par le cœur et par la popularité.

M. Bryant a fait aussi le voyage d'Europe; il a écrit ce voyage. J'en traduirai le début : il est curieux parce qu'il fait sentir l'impression que notre

vieux monde peut produire sur les habitants du nouveau. Nous sommes pour eux, à notre tour, quelque chose de nouveau, de singulier, et il est assez piquant de voir notre vie d'Europe, nos souvenirs, notre avenir, notre civilisation si ancienne à leurs yeux par comparaison, toutes ces choses qui sont pour nous la réalité quotidienne, et qui ne nous frappent point, prendre tout à coup dans leur imagination l'aspect du lointain, de l'antique, de l'extraordinaire. C'est comme si nous pouvions nous apercevoir de loin nous-mêmes dans un mirage. M. Bryant est frappé d'abord des vieilles églises de Rouen et du costume des paysannes normandes, puis il ajoute : « Nous rencontrâmes des femmes sur des ânes, cette bête de somme de l'Ancien Testament, avec des paniers de chaque côté, ce qui était la coutume il y a cent ans. Nous vîmes de vieilles femmes sur leur porte, filant avec des quenouilles et formant le fil en le roulant entre leur pouce et leur index, comme dans Homère. Un troupeau de moutons broutait au penchant d'une colline, gardé par un berger et un couple de chiens aux oreilles dressées qui les défendaient des étrangers, ainsi qu'on faisait il y a mille ans. » Une coutume qui dure depuis cent ans semble au poëte, fraîchement débarqué dans l'ancien monde, quel-

que chose d'incroyable; filer avec une quenouille, en tordant le fil entre l'index et le pouce, est un procédé homérique curieux par son antiquité. Cependant de nos jours que la quenouille a pu être remplacée, et l'auteur aurait pu se souvenir que l'on doit au génie d'un Français, M. Ph. de Girard, la découverte de la machine à filer le lin, qui permet de se passer du procédé primitif dont il s'émerveillait.

J'ai visité aussi M. Washington Irving. Les ouvrages de M. Irving sont trop connus en Europe pour que j'aie besoin de faire autre chose que de les rappeler. Historien solide et agréable de Colomb et des premiers *conquistadores*, conteur aimable sous le nom de *Geoffrey Crayon*, il a familiarisé l'Europe, où il a vécu et dont il sait reproduire le langage, avec les scènes de la *prairie*, avec les Indiens des montagnes rocheuses. Il a écrit un charmant volume sur l'*Alhambra*. Il est, comme M. Longfellow, moitié Américain, moitié cosmopolite; il représente comme lui cette alliance avec l'Europe, qui est le trait toujours plus dominant des mœurs et de la littérature des États-Unis. Je l'ai trouvé dans une belle maison qui avait presque l'air d'un palais. Sa conversation est comme son style, facile et polie. D'un âge déjà avancé, m'a-

t on dit, il paraît encore jeune, et s'animait en parlant de son excursion dans la *prairie*, que des circonstances l'avaient obligé de terminer plus tôt qu'il n'aurait voulu. Une fois lancé, disait-il, je serais allé toujours devant moi. Ainsi, évoqué par les souvenirs du désert, se réveillait, chez l'écrivain formé par l'Europe, chez le diplomate accoutumé à nos mœurs, l'instinct aventureux de l'Américain.

Mon introducteur auprès de M. Washington Irving, M. H. Tuckerman, est lui-même un homme de talent et d'esprit. Il offre encore un exemple de cette culture européenne dont je parlais tout à l'heure. M. Tuckerman est un voyageur et un *essayist* : il a raconté son *tour* en Italie, a écrit sur la vie des poëtes anglais, les voyages, la conversation, les arts, la promenade, des essais qui rappellent un peu les délicieux vagabondages de Ch. Lamb, tout en ayant leur physionomie propre. Certes, rien n'est plus différent du mercantilisme affairé qui domine aux États-Unis, mais, grâce à Dieu, n'y est pas tout à fait universel, que cet esprit ingénieux et un peu subtil qui caresse paisiblement et gracieusement des sujets d'art, des données de l'observation ou de la fantaisie.

CHAPITRE XXII

Sociétés de tempérance. — Prédication. — Incurie américaine et incurie romaine.

Ce soir, je suis allé entendre prêcher la *tempérance*. Ce n'était pas un sermon par un prêtre sur une vertu chrétienne, c'était un discours prononcé par un jeune homme qui a dévoué sa vie à aller de ville en ville, à travers l'Union, exhorter le public, qui se presse pour l'entendre, à l'abstention des liqueurs spiritueuses : apostolat volontaire et, je crois, purement laïque. Le père Matthew, moine irlandais bien connu en Europe, quitte en ce moment l'Amérique, emportant les bénédictions de tout le monde, sans différence de sectes, et un témoignage assez considérable de la reconnaissance publique pour avoir, par ses infatigables prédications, enrôlé, dit-on, plusieurs millions d'hommes sous la bannière de la tempérance, c'est-à-dire pour leur avoir fait prendre l'engagement solennel de renoncer à l'usage de toutes les liqueurs fermentées. Le mouvement des sociétés de tempérance a com-

mencé en Amérique, à Boston, en l'année 1826, et cinq ans après en Angleterre. Son progrès a été immense dans les deux pays. Le gouvernement de l'Union s'y est associé en supprimant les distributions d'eau-de-vie aux soldats, et en interdisant l'usage des liqueurs fortes aux marins; mais ce qui a agi surtout, comme toujours, c'est le principe volontaire. En 1836, il y avait déjà huit mille sociétés de tempérance dans les États-Unis, comprenant environ quinze cent mille membres; les femmes, les jeunes gens ont formé des sociétés de tempérance. Enfin la volonté générale sur ce point s'est manifestée par des actes législatifs. Ainsi, dans l'État du Maine la vente des spiritueux est absolument interdite, sauf, en cas de maladie, sur une ordonnance de médecin, ou pour servir dans les arts[1]. Rien ne montre mieux l'empire absolu de la majorité sur l'individu. Dans son organisation spartiate de Salente, Fénelon a placé une disposition pareille parmi beaucoup de lois somptuaires et d'autres règlements en matière d'industrie et de commerce, tous très-restrictifs de la liberté. Mettre un peuple au régime de l'eau peut être une tyrannie salutaire; mais, à coup sûr, c'est une tyrannie

[1] La même loi a été depuis adoptée dans l'État de Vernon, à une voix seulement de majorité; le gouverneur y a mis sa signature avec hésitation.

qu'aucun souverain absolu de l'Europe ne pourrait se permettre. Pour trouver un exemple de cette législation républicaine, il faut remonter à Barebiste, roi des Daces, qui interdit l'usage du vin à son peuple et fit arracher les vignes.

Ce qui est bien digne de remarque, c'est que ce soit dans un pays où le grand nombre règne qu'on ait ainsi interdit l'objet de la passion du grand nombre. Du reste, on s'y est parfaitement soumis, et le maire de Portland, capitale de l'État du Maine, félicite en ce moment ses concitoyens des bons effets de la loi, qui a diminué les crimes et le paupérisme dans la cité. A Bangor, seconde ville du même État, un *watihman* a déposé que, depuis que la loi est en vigueur, c'est-à-dire depuis trois mois, les prisons sont presque vides, que la police n'a pas fait une seule arrestation, et cet état de choses forme le contraste le plus parfait avec les scènes de violence qui troublaient sans cesse les rues de la même ville l'hiver dernier.

Il y a un parti considérable qui travaille à introduire la même interdiction dans l'État de New-York[1]. On avait déjà essayé de l'y établir, en exceptant les villes ; mais l'influence des négociants intéressés au commerce des liqueurs l'a emporté sans

[1] Ce moment, 1855.

décourager leurs adversaires. Voilà où en est cette campagne contre l'ivrognerie, entreprise il y a moins de trente ans, et qui a déjà fort entamé l'ennemi; car en 1836 on comptait douze mille ivrognes notoires qui s'étaient corrigés. Ce soir, M. Gough a prononcé un discours qui contenait beaucoup de bonnes choses, mais elles auraient gagné, ce me semble, à être dites plus simplement, avec moins d'éclats de voix et moins de contorsions. On ne saurait employer à prêcher la tempérance une éloquence moins tempérée, et véritablement on aurait cru parfois l'orateur sous l'empire du poison qu'il maudissait. A travers toutes ces violences, il y a eu des moments d'un grand effet, quand le Bridaine américain a parlé de ceux qui croient qu'on peut s'arrêter sur la pente de l'ivrognerie. Amenant là une image qui était peut-être disproportionnée au sujet, il a dit : « C'est comme un homme qui descendrait les rapides au-dessus de la chute du Niagara, auquel on crierait : Arrête! arrête! et qui répondrait : Je m'arrêterai plus loin. » Et l'orateur, par sa pantomime, représentait la scène qu'il décrivait : il étendait les bras pour retenir la malheureuse victime entraînée par le courant, et enfin un geste terrible a exprimé le moment où elle s'engouffrait dans l'abîme

Il serait mal de traiter légèrement une question qui intéresse autant la moralité et la prospérité publiques; mais n'y a-t-il pas quelque chose d'immodéré dans cette proscription absolue de toutes les liqueurs fermentées, y compris le vin, la bière et le cidre? Peut-on mettre sur la même ligne le whisky, qui contient cinquante-quatre parties d'alcool sur cent, avec le vin de Bordeaux, qui en contient en moyenne douze, le vin de Bourgogne, qui en contient en moyenne quatorze, et la bière, qui n'en contient pas deux? La guerre à l'eau-de-vie sous tous ses noms me paraît une bonne guerre, et il faut dire que c'est l'eau-de-vie surtout que les sociétés de tempérance avaient à combattre en Amérique; mais, pour les autres boissons moins funestes, l'abstinence absolue que prêchent les sociétés ne pourrait-elle être remplacée par ce que leur nom semble promettre, la tempérance, mot qui signifie, ce me semble, usage modéré? J'avoue que j'incline assez à croire que la véritable tempérance aura triomphé le jour où ceux qui boivent aujourd'hui de l'eau-de-vie et ceux qui ne se permettent de boire que de l'eau seront réunis autour d'une table sur laquelle il y aura, comme sur une table européenne, du vin et de l'eau, en tâchant toutefois de ne pas tomber dans le Niagara.

On commence à faire du vin avec les vignes de l'Ohio. Si cette culture se développe, c'est peut être à elle qu'est réservé l'honneur de porter le coup fatal à l'eau-de-vie, et de réhabiliter la cause de la vraie tempérance, c'est-à-dire de la modération.

Je rentre très en colère contre l'incurie américaine. En me promenant dans cette magnifique rue de Broadway, j'ai manqué deux ou trois fois me rompre le cou; tantôt c'étaient les matériaux d'une maison en constrction entassés en désordre et près desquels on n'avait eu garde de placer un lampion; tantôt c'étaient de grandes excavations qu'il fallait traverser sur une planche étroite et mal assise, poussé par les piétons qui franchissaient au pas de course ce pont périlleux, ou bien une trappe s'ouvrait sur mon passage le long des maisons. J'ai vu dans le journal qu'une vieille femme était tombée hier dans une de ces trappes et s'était tuée. On remarquait que la police avait *prévenu* ces jours derniers celui qui la tenait ouverte du danger qui en pourrait résulter; il eût mieux valu prévenir l'accident. L'autre jour, à midi, l'étage supérieur d'une maison située dans Broadway est tombé dans la rue. Le *Courrier des États-Unis*, journal français qui se publie à New-York, a présenté à ce sujet des observations fort sages sur la témérité des entre-

preneurs en bâtiments, qu'il compare aux capitaines des bateaux à vapeur du Mississipi, en fait de témérité et d'imprudence, c'est tout dire. « Ici, le premier venu, un gâcheur de plâtre un peu plus hardi que ses camarades, se fait entrepreneur, et prend de sa propre autorité le titre d'architecte; il soumissionne au plus bas prix possible des travaux qu'il exécute avec des matériaux d'une qualité inférieure; les ouvriers qu'il a engagés élèvent des murs qui sont aussi minces que possible, jettent à travers quelques poutres qui tiennent tant bien que mal, y clouent au hasard quelques châssis de portes et fenêtres, surmontent tout cet échafaudage sans aplomb d'un toit dont on n'a calculé ni la pesanteur ni la puissance, et voilà une maison qui s'écroule. » Hélas! en ce moment la ville est en deuil par suite d'un désastre douloureux qu'un peu de précaution eût fait éviter. Dans une école où s'assemblent plusieurs centaines d'enfants, une maîtresse qui se trouvait mal a demandé un verre d'eau; ce mot d'eau a fait naître parmi les enfants la crainte d'un incendie; aussitôt plusieurs voix ont crié : Au feu! et la panique est devenue générale. Les enfants se sont précipités vers l'escalier; la rampe, que, malgré quelques réclamations, on avait négligé d'affermir, a cédé, et une épouvantable catastrophe a

suivi. Les malheureux enfants sont tombés les uns sur les autres, et se sont entassés à une hauteur de plusieurs pieds; cent ont péri, et cinquante ont été blessés. Puisse ce terrible événement servir de leçon!

Il est rare que la journée se passe à New-York sans qu'un incendie éclate quelque part. On m'en donne plusieurs raisons : d'abord pas assez de surveillance de la police, ensuite le bas prix du combustible, qui multiplie les feux; la manière dont les maisons sont bâties, qui les rend très-inflammables, et enfin, — ceci est fâcheux à dire, mais paraît vrai, — les assurances. J'ai entendu un magistrat soutenir que, pour diminuer le nombre des maisons brûlées, on devrait supprimer les assurances sur les maisons. Il faut dire aussi qu'il y a un zèle extrême dans le peuple pour aller éteindre les incendies. Dans toutes les villes sont organisés des corps de pompiers volontaires (*firemen*) : ce sont des hommes très-intrépides, quelquefois un peu turbulents.

Rien ne montre mieux la différence d'un gouvernement où le peuple est tout et d'un gouvernement où le peuple n'est rien que l'empressement général de ces pompiers volontaires et de tous les autres citoyens, comparé à l'indifférence que la population romaine montre en pareille circonstance,

et dont M. Bunsen me racontait à Rome, où il était alors ministre de Prusse, un singulier exemple. Un soir, se promenant aux environs du Forum, objet de ses savantes recherches, il vit que le feu avait pris dans une rue pleine de granges à foin, et qui, pour cette raison, porte le nom de rue des *Fenili*. M. Bunsen avisa en même temps un homme à sa fenêtre, qui regardait paisiblement brûler la grange de son voisin. Avec beaucoup de peine, il décida cet homme à descendre pour donner l'alarme. Celui-ci ne concevait rien à l'empressement de M. Bunsen, et lui demandait s'il était donc parent de la veuve une telle, chez qui s'était déclaré l'incendie. Comme le diplomate prussien traversait rapidement la place du Capitole pour aller chercher du secours, il fit rencontre de trois bourgeois romains, qui se promenaient au clair de lune, et leur demanda s'ils n'avaient rien vu. Alors l'un d'eux s'arrêta et dit avec tranquillité : « Ce sera le feu que nous avons aperçu il y a une demi-heure. — Eh quoi ! vous avez aperçu le feu, et vous êtes là ? — Ah ! monsieur, cela regarde le gouvernement, *tocca al governo*. »

J'aime beaucoup un pays où ce qui arrive à un citoyen ne regarde pas le gouvernement, mais regarde tout le monde, et c'est là le beau côté du ca-

ractère américain. On est si accoutumé à se passer ici en toute chose du gouvernement, que, de même qu'on a des écoles volontaires, des églises volontaires, des pompiers volontaires, on a aussi une police volontaire, qu'on préfère à celle de la ville. Cependant ce que le gouvernement s'est réservé, il devrait le bien faire, et c'est ce qui ne lui arrive pas toujours. Le service des postes s'exécute avec inexactitude. Il n'y a pas assez d'employés. Dans les comptes rendus des postes, l'administration fait un tableau très-brillant de ce service, et passe trop légèrement sur les méprises (*mistakes*), méprises très-fréquentes, comme je l'ai entendu dire à plusieurs personnes, et comme je l'ai souvent éprouvé moi-même.

Il arrive quelquefois aux Américains de me dire d'un air béat : « Nous n'avons pas de police. » Je leur réponds : « Vous en avez une, et même plusieurs, en quoi je vous approuve. Seulement, chez vous, la police est mal faite, et il faudrait la faire mieux. »

Dans une ville de 500,000 âmes comme New-York, par laquelle il passe chaque jour plus d'un millier d'émigrants, la population flottante et par conséquent dangereuse atteint nécessairement un chiffre considérable. Elle aurait besoin d'une surveillance municipale très-exacte. Évidemment cette

surveillance n'est point ce qu'elle devrait être. Le soir, certains quartiers sont infestés par des bandits déterminés nommés *rowdies*, qui semblent avoir le goût non-seulement du vol, mais de la violence et de l'assassinat. L'autre jour, quelques-uns de ces misérables sont entrés chez un Français, et l'ont tué par un pur caprice de férocité.

CHAPITRE XXIII

La peinture aux États-Unis. — Un tableau d'histoire, paysages. — Instruction publique, colléges (Free Academy).

On parle beaucoup en ce moment à New-York d'un tableau dont l'auteur est un peintre américain, M. Leutze, et qui représente Washington passant la Delaware. Ce moment est bien choisi dans l'histoire de la guerre de l'indépendance. Après le désastre de Long-Island et ceux qui suivirent, Washington, qui avait été obligé de se replier jusque sur la rive droite de la Delaware, reprit l'offensive, et, traversant le fleuve, qui charriait des glaces, vint sur la rive gauche frapper un coup décisif. Les

débris d'une armée de volontaires et de milices mal disciplinées, mal armées, à peine chaussées et vêtues, battirent trente mille hommes de troupes régulières.

Dans le tableau, Washington, sur une barque, au milieu du fleuve, qu'enveloppe à demi la brume et dont on brise la glace, a l'œil fixé sur la rive où il va attaquer l'ennemi ; il la regarde bien. Seulement j'aurais mieux aimé qu'on ne le vît pas de profil. Les hommes qui poussent la barque à travers les glaçons sont réellement à l'œuvre ; leur action est vraie. Autour de la figure principale se pressent quelques officiers. Celui qui porte un uniforme blanc et un bonnet m'a frappé par l'énergie que son visage exprime. L'effet de brume m'a semblé un peu fantastique ; mais l'ensemble du tableau est bien composé, et je le trouve peint avec une certaine vigueur. C'est en somme un estimable tableau d'histoire. Jusqu'ici, je n'en ai pas vu beaucoup en Amérique, j'ai même le malheur de ne pas avoir infiniment admiré West en Angleterre. Ce qui, dans la peinture aux États-Unis, excite surtout mon intérêt, c'est le paysage ; c'est là que je trouve le plus de tentatives originales, et il doit en être ainsi. En effet, les Américains ont à peindre une nature à part. Les formes de leurs montagnes ont quelque

chose de singulier; la végétation est très-riche et très-différente de toute autre végétation; les teintes que les feuilles prennent en automne produisent des aspects entièrement nouveaux pour un Européen. Enfin la lumière a dans ce pays une vivacité, et l'air une transparence que j'ai eu souvent occasion d'admirer, et en même temps cet air, cette lumière, sont de telle nature, que les contours des objets apparaissent avec une précision un peu dure. Les artistes indigènes ont cherché à rendre ces particularités du paysage américain, et me semblent avoir quelquefois réussi. Ces particularités mêmes de la nature transatlantique offraient aux peintres qui voulaient la reproduire un écueil, et ils ne l'ont pas toujours évité. Certains tons rouges et sanglants, que j'ai bien reconnus pour les avoir vus dans les couchers de soleil à mon arrivée en Amérique, devaient être rendus, mais sans exagération. Il ne fallait pas les outrer, et peindre, par exemple, des vaches qui ressemblent à des écrevisses. En général le rouge domine dans beaucoup de ces tableaux. Voici une chasse de buffles dans la prairie : le ciel est rouge, la terre est rouge, les buffles sont rouges. La couleur des Peaux Rouges a déteint sur le paysage.

Ce n'est pas tout de copier exactement la nature, il

faut savoir l'interpréter. Le peintre, en imitant, doit choisir et conserver le caractère du paysage en l'embellissant. Eh bien, il arrive aux paysagistes américains de s'attaquer de préférence, pour les rendre, à des effets bizarres plus que beaux, qui étonnent l'œil, mais ne le charment point. Quelquefois ils peindront les contrastes les plus heurtés que présentent en automne les couleurs vives et tranchées des feuilles, au lieu de préférer les combinaisons harmonieuses que le même feuillage présente aussi quelquefois. Même dans des vues d'Italie ou d'Allemagne, les artistes américains transportent quelquefois une certaine crudité de ton, une certaine âpreté de couleur, une certaine dureté de lumière, reproduction trop fidèle de ce qui s'offre à eux dans leur patrie. Je signale ces erreurs, parce qu'elles dérivent d'un bon principe, et que, corrigés à propos, les défauts qu'elles enfantent peuvent devenir des qualités. Que les paysagistes américains s'attachent, comme l'ont fait avec succès plusieurs d'entre eux, à retracer les aspects de la nature et de la lumière qu'ils ont sous les yeux, — c'est là ce qui donnera de l'originalité à leurs tableaux ; mais qu'ils ne se plaisent pas à rendre ce qu'il y a de plus insolite et de plus disparate dans cette nature et cette lumière. Qu'ils peignent ce qu'ils voient, mais qu'ils choisissent

parmi les objets qu'ils voudront imiter, et que dans cette imitation le sentiment de l'harmonie et de la vraisemblance ne les abandonne point.

Les Américains me paraissent avoir des illusions sur l'avenir de la peinture dans leur pays, et ne pas prendre les meilleurs moyens pour en favoriser les progrès; ils disent souvent qu'il faut laisser leur société s'établir, et que le développement des arts viendra avec le temps : je n'en suis pas, pour ma part, entièrement convaincu. Ce n'est pas la maturité, mais la jeunesse des nations qui est favorable à l'imagination. En Europe, cette fleur de jeunesse dans laquelle s'épanouit le beau semble déjà passée, ou bien près de l'être, et les États-Unis sont nés mûrs. C'est une année qui n'a pas eu de printemps. Les riantes heures du printemps viendront-elles après les heures sévères de l'automne? J'en doute. Il ne me paraît pas impossible que ce peuple cultive les arts avec un certain succès et à peu près comme ils sont cultivés en Europe; mais je n'espère pas pour lui ce que je n'espère guère pour elle, — une nouvelle aurore du beau, — et pour lui encore moins que pour elle, précisément parce qu'il est à quelques égards plus avancé dans la voie d'une civilisation qui ne conduit pas au beau dans l'art. Quand le peuple américain se flatte que l'ère

du développement artistique viendra, il me semble entendre un homme de trente ans qui n'a pas été amoureux à vingt ans dire : « Je le serai à quarante. »

Tout cela ne s'oppose pas, je le répète, à un certain développement des arts et de la peinture en particulier. Bien que les conditions de la société actuelle en Europe ne soient pas favorables à la peinture, la peinture n'y est point morte; mais, pour avoir quelque chance de ce genre de succès qui est encore possible, il faut que les Américains changent leur méthode d'encourager les arts. La société de New-York qui porte le nom d'*Art-Union* emploie un revenu considérable, que lui fournissent des souscripteurs nombreux, à fonder des écoles de dessin et à acheter des tableaux exécutés par des peintres américains vivants; elle en a acheté à deux cent cinquante-sept artistes : c'est dire qu'elle a dû en acheter de bien mauvais. Fonder des écoles de dessin est nécessaire, acheter des tableaux aux peintres vivants est fort utile; mais, quand on a tant d'argent, il faudrait en garder une partie pour se procurer en Europe des chefs-d'œuvre qui pussent servir de modèles. Tant qu'il n'y aura pas aux États-Unis un musée contenant un certain nombre d'ouvrages d'art excellents, bien

choisis dans les différentes écoles, il sera impossible que la peinture fasse de véritables progrès. Que la société achète quelques tableaux de moins aux deux cent cinquante-sept artistes qu'elle encourage, que ses membres renoncent à quelques gravures, à quelques statuettes auxquelles ils ont droit d'après le règlement actuel; qu'elle acquière tous les ans trois ou quatre tableaux des grands maîtres : dans dix ans le goût sera fondé, et il y aura chance pour une école américaine.

Dans une exhibition de tableaux qui n'appartenait pas à l'*Union des Arts*, et qui porte le nom de *Galerie des Beaux-Arts*, j'ai remarqué cinq tableaux de Cole, qui sont destinés à représenter les phases de la civilisation. Dans le premier, le soleil se lève sur de grandes forêts; quelques sauvages se combattent, ou poursuivent leur proie : c'est l'âge de la chasse et de la guerre. Dans le second, des bergers sont assis dans un lieu tranquille, parmi de beaux arbres d'un aspect plus riant que les sombres forêts du premier paysage; l'agriculture commence. Le troisième tableau représente une ville opulente remplie d'édifices magnifiques; l'or brille partout; de grands navires y apportent les richesses du monde. C'est, si l'on veut, l'ère actuelle des États-Unis traduite en poésie orientale. Dans le tableau

suivant, on voit cette ville magnifique livrée aux barbares. Dans le dernier, il n'y a plus que des ruines au-dessus desquelles s'élève une grande colonne et que la lune éclaire. La composition de ce drame en cinq actes est poétique : depuis deux siècles, les trois premiers actes ont été joués en Amérique, celui des barbares n'est pas à craindre; mais le dernier est toujours possible, et qui sait si la lune ne se lèvera pas un jour sur les débris de la grande cité où je contemple aujourd'hui ce tableau, inspiré peut-être par un poëme de M. Bryant, qui a pour titre la *Source*, et dans lequel l'auteur, se livrant à une rêverie ou plutôt à une méditation pleine de grandeur, trace l'histoire des âges successifs d'une forêt d'abord habitée par les sauvages et les bêtes féroces, puis défrichée, puis devenue siége florissant du bien-être et de la civilisation! Prophète comme le peintre et perçant encore plus loin dans l'avenir, le poëte se demande en finissant si l'homme n'altérera pas encore ces beaux lieux, et si la nature elle-même ne changera pas leur forme par une de ces révolutions qu'elle subit dans la suite des âges.

Le collége de New-York appelé *Columbia-College* est un des plus anciens établissements de ce genre qu'on trouve aux États-Unis. Sa charte lui a été

donnée par le roi d'Angleterre en 1754; elle a été modifiée depuis. J'y ai visité un professeur de littérature qui ne m'a pas caché une certaine antipathie pour le côté démocratique des institutions américaines. Les lettrés se sentent un peu isolés et coudoyés dans cette foule dont les préoccupations sont si ardentes et si différentes des leurs; ils s'en vengent en relisant Aristophane. M.... me disait qu'il y trouvait la démocratie des États-Unis traitée comme elle le mérite. Du reste, c'était sans humeur et avec une bonhomie narquoise de très-bon sens et de très-bon goût. Le Columbia College a l'inconvénient très-ordinaire aux États-Unis d'embrasser dans le cours des études qu'il donne un trop grand nombre d'objets en trop peu de temps. Là, comme à Cambridge, comme dans l'université de Philadelphie, l'enseignement ne dure que quatre années, ce qui tient à ce qu'on ne peut plus garder les jeunes gens quand le moment est venu pour eux de gagner de l'argent, et ce moment vient de bonne heure aux États-Unis. Or comment feraient-ils pour apprendre dans ces quatre ans tout ce que le règlement veut qu'on leur enseigne? Outre l'explication de quelques parties des classiques grecs et latins, le programme contient, entre autres choses, les antiquités grecques et romaines, un abrégé de

l'histoire ancienne et moderne, une histoire générale des littératures anciennes et modernes de l'Europe, la philosophie, l'histoire de la philosophie, l'économie politique, la physique, et, de plus, un cours complet de mathématiques commençant à la géométrie élémentaire, se terminant au calcul intégral et à l'astronomie *selon les méthodes de Newton, de Laplace et de Lagrange*[1]. Voilà pour le collége de New-York. Il en est de même pour l'université de Philadelphie, avec la minéralogie et la géologie par-dessus le marché. Je n'ai pas besoin d'assister à un examen des élèves à leur sortie de ces établissements pour être convaincu qu'ils ne peuvent, au bout de quatre ans, savoir et surtout bien savoir tout cela.

C'est un article de foi aux États-Unis que l'instruction est la condition de la moralité. Ailleurs on l'a révoqué en doute, et les États-Unis eux-mêmes ont fourni des objections. MM. de Beaumont et de Tocqueville, dans leurs recherches sur le système pénitentiaire en Amérique, ont cité l'exemple du Connecticut, où l'instruction est répandue très-libéralement, et où, à l'époque de leur voyage, les crimes avaient augmenté. On a dit dans le parle-

[1] *Statutes of Columbia-College*, p. 12-14.

ment britannique que, malgré l'essor imprimé à l'instruction du peuple, le chiffre des crimes s'était rapidement accru à New-York. Des anomalies pareilles ont été signalées dans plusieurs États de l'Europe. Le traducteur américain de l'ouvrage des deux publicistes français que j'ai nommés plus haut, M. Lieber, a examiné aussi la question, et, après avoir indiqué comment des circonstances particulières pouvaient modifier l'influence habituelle de l'éducation, il a établi que l'instruction n'était pas bonne d'une manière absolue. « L'arithmétique, dit-il, sert au fripon autant qu'à l'honnête homme qui travaille pour sa famille ; un couteau sert au meurtrier aussi bien qu'à celui qui l'emploie à couper un morceau de pain pour un mendiant. » Puis M. Lieber ajoute à ces observations des considérations ingénieuses et vraies sur l'utilité indirecte que l'éducation en commun a pour l'enfant. Il remarque que rien n'est plus dangereux qu'un homme qui ne sait pas lire dans un pays civilisé. Je trouve que M. Lieber a raison. En effet, cet homme est en quelque sorte en dehors de la société ; une foule d'avenues lui sont fermées ; il a comme un sens de moins ; de là une humiliation et un obstacle perpétuel dont le sentiment doit le pousser au vice et au crime.

Il y a encore un autre motif aux États-Unis pour apprendre à lire à tout le monde : c'est que, dans ce pays, où toutes les carrières et toutes les chances sont ouvertes à tous, personne ne veut donner à ses enfants la seule infériorité radicale que cette société admette, et créer pour eux l'unique incapacité qui puisse les empêcher d'arriver à la fortune et au pouvoir. Je crois qu'une partie de la reconnaissance qu'on professe aux États-Unis pour les bienfaits moraux de l'instruction s'adresse tout bas à l'utilité qu'on en peut retirer. C'est un motif très-avouable de répandre l'instruction élémentaire, seulement il faudrait l'avouer davantage.

Les écoles publiques sont établies et entretenues, tantôt par des fonds que chaque État fournit, tantôt par des taxes que votent les villes et les communes. Le système le plus généralement adopté est celui de New-York, qui consiste dans une combinaison des deux autres. Le principe général est que la ville s'impose également ou proportionnellement à ce que lui donne l'État aux termes de sa constitution. L'État de New-York s'est réservé à perpétuité pour les écoles le produit de toutes les terres qui lui appartiennent, et un capital appelé *fonds des écoles*.

Dans la ville de New-York, les écoles ont consi-

dérablement augmenté relativement à la population. Celle-ci était, en 1831, d'environ 170,000 âmes, maintenant elle dépasse 500,000, elle a plus que triplé; mais le nombre des enfants instruits, qui est aujourd'hui de 120,000, a quintuplé. Le personnel des instituteurs est de plus 12,000. En 1852, seulement pour les écoles du soir, on a dépensé une somme de 80,000 francs. Les écoles de l'État de New-York se distinguent aussi de celles de plusieurs autres États en ce qu'il n'y a pas d'écoles pour les enfants pauvres. Nulle distinction n'existe entre ceux-ci et les enfants riches. L'impôt qu'on prélèverait sur les parents aisés au profit des petits indigents, ils le payent pour l'école, dont ces derniers profitent avec leurs propres enfants. Le déboursé est le même, et la dignité de tous est mieux respectée. Il s'est fait depuis une douzaine d'années une *révolution* dans l'organisation des écoles à New-York, et M. Hughes, *archevêque catholique* de cette ville, car les Américain ne sont pas si chatouilleux à l'endroit du *papisme* que les Anglais, a amené ce changement. Il existait une ancienne corporation qui était en possession de créer et de gouverner les écoles. Cette corporation, dans laquelle se trouvait un certain nombre de quakers, laissait l'enseignement religieux à la famille et aux

écoles du dimanche, seulement on lisait dans l'école la Bible sans commentaires; mais comme c'était une bible protestante, les catholiques avaient des scrupules : ils demandèrent qu'une partie du fonds des écoles leur fût attribuée. L'archevêque plaida cette cause avec beaucoup d'éloquence. Par respect pour le principe de ne rien faire qui favorise une communion chrétienne en particulier, principe qui est très-dominant dans la république, l'État de New-York n'a pas cru pouvoir affecter aux églises catholiques une portion du fonds commun. Néanmoins, tout en respectant le droit de l'ancienne corporation à laquelle on a laissé le gouvernement de ses écoles, l'État en a créé de nouvelles gouvernées par des préposés (*trustees*) qui sont nommés par des hommes choisis dans chaque division de la ville, et on a formé un collége pour l'enseignement supérieur gratuit sous le nom de *Collége libre* (*Free Academy*).

Ce dernier collége ne s'est pas établi sans difficulté. Ici tout ce discute au point de vue politique. Les uns approuvaient, comme très-conforme à l'esprit républicain, que des enfants placés dans les situations les plus diverses fussent ainsi admis à suivre un enseignement supérieur par le seul droit de la capacité. Les autres, dans l'excès de leurs

susceptibilités démocratiques, s'élevaient contre cet enseignement donné gratuitement, comme créant dans la jeunesse une sorte d'aristocratie au profit de laquelle seraient détournés l'argent et les maîtres, au détriment des écoles primaires, utiles à tous. Il a fallu l'autorisation de la ville de New-York. Le consentement de la ville a été décidé par une majorité seulement de 20,000 voix, environ un dixième. La ville ayant consenti à l'établissement du nouveau collége, elle a dû demander à l'État de lui accorder par une loi la permission de se taxer pour cet objet.

Cet établissement m'a semblé très-bien conçu et très-bien organisé. Remarquons d'abord qu'en France il n'y a rien de pareil à cet enseignement des colléges donné gratuitement. Il va sans dire qu'on est admis d'après des examens, qui portent sur la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le latin, la géographie, l'histoire des États-Unis. Tout élève des écoles publiques ayant plus de douze ans est admissible; les candidats sont examinés sur les différents chefs par des professeurs qui ne connaissent pas leurs noms, et écrivent, quand il y a lieu, *bon* (*good*) sur une carte anonyme qui leur est présentée par le candidat. Il faut pour être reçu un *bon* de chaque professeur. Il y a en ce moment

280 élèves. L'intention est d'obtenir ainsi un choix parmi le grand nombre d'enfants auxquels les écoles donnent l'enseignement indispensable. Les châtiments n'existent presque pas; on cherche à développer le ressort moral, et on accoutume les enfants aux procédés expéditifs qu'ils rencontreront partout sur leur chemin. Quand l'un d'eux commet une faute grave, on lui adresse des observations; s'il y retombe, on lui dit froidement : « Vous ne pouvez plus être associé aux autres élèves de ce collége, » et on le renvoie.

Deux choses m'ont paru caractéristiques dans la visite que j'ai faite au *Collége libre*, dont l'organisation m'a été très-nettement expliquée par le principal, M. Webster. D'abord, c'est la manière dont la surveillance du principal est facilitée et simplifiée par des dispositions matérielles. Dans un gros volume tout semblable au livre de comptes d'un négociant est une table construite comme une table de multiplication, et qui permet de voir sur-le-champ ce qu'à une heure donnée fait un élève, dans quelle classe il se trouve; c'est la perfection de la tenue des livres appliquée à l'administration d'un collége. L'autre trait de mœurs qui m'a frappé, c'est que les élections des *trustees* ou préposés au gouvernement du collége ont un caractère politi-

que. Quand les démocrates sont en majorité, il est à peu près impossible qu'un whig soit nommé; mais vu la nature des partis américains, dont la diversité de tendances ne se porte que sur un petit nombre de points déterminés, l'ascendant d'un parti ou d'un autre est sans importance pour le collége. On m'a conduit dans une grande salle où a lieu tous les mois une *déclamation*. Le but de ces récitations solennelles est de donner aux élèves de bonnes habitudes oratoires, partie de l'éducation qui n'est pas à négliger dans un pays où, comme en Angleterre et encore plus, tout le monde peut être appelé à délibérer sur les affaires publiques. La puissance de la parole est toujours en proportion de la liberté.

Je reviens très-content de ma visite au *Collége libre* avec le colonel ...., qui a bien voulu m'accompagner. Il y a, dit-on, aux États-Unis plusieurs milliers de colonels, et quand au parterre on appelle quelqu'un par ce titre, vingt personnes se lèvent. On le conçoit quand on sait comment un régiment de milice s'organise. Des *gentlemen* se réunissent et se distribuent les grades, quelquefois le colonel n'accepte qu'à la condition qu'il nommera ses officiers, puis on recrute des volontaires; mais le colonel .... avait un avantage hors ligne : il est

sorti de West-Point, l'École polytechnique des États-Unis, qui, sans égaler son modèle, est l'établissement de haute instruction de beaucoup le plus remarquable de l'Union, et le seul qui relève du gouvernement central. Maintenant le colonel .... a quitté les armes pour les affaires et s'est fait avocat (*lawyer*). Je crois que sa fortune le dispensait d'exercer aucune profession, que celle-ci ne l'occupe pas beaucoup, et qu'il a obéi à une exigence de l'opinion qui, contrairement à l'ancien préjugé des peuples aristocratiques, fait ici du travail un honneur et un devoir. Comme un gentilhomme eût autrefois caché qu'il était intéressé dans une entreprise commerciale, un citoyen des États-Unis déguise son loisir pour ne pas déroger à la dignité du travail : démocratie oblige.

A propos de démocratie, je revenais avec le colonel .... en suivant une rue qui s'appelle *Bowery-Street*. Il m'a dit : « Vous voyez bien cette rue; c'est elle qui, à New-York, divise la société en deux classes : ceux qui n'ont pas fait fortune demeurent à l'est de Bowery-Street, ceux qui ont fait fortune passent à l'ouest. — Et si l'on est ruiné? — Eh bien! on repasse à l'est.

J'irai demain à West-Point, chargé de lettres de recommandation par l'obligeant colonel ...., et de

là jusqu'à Albany, chef-lieu politique de l'État de New-York, le tout sur un de ces grands bateaux à vapeur qui remontent l'Hudson, et en contemplant les bords de ce fleuve, qui est, dit-on, le Rhin des États-Unis.

CHAPITRE XXIV

Aspect de l'Hudson. — Trahison d'Arnold. — École de West-Point.

6 octobre.

Je m'embarque de bon matin sur un de ces grands bateaux à vapeur de New-York qui sillonnent l'Hudson. Ce nom me rappelle le hardi et malheureux navigateur, le premier explorateur de ce fleuve, alors qu'il coulait à travers des solitudes inconnues. Peu à peu les bords s'élèvent, la scène s'agrandit, mais elle ne devient réellement frappante qu'en approchant de West-Point. Là le lit de l'Hudson se resserre entre des rives élevées; les formes des montagnes ont cet aspect de masses arrondies qui caractérise en général ce que j'ai vu jusqu'ici de la nature américaine : aux États-Unis la nature,

comme la société, n'est pas toujours belle, mais elle est toujours grande. On ne saurait dire que ces montagnes soient très-pittoresques : elles ne sont pas assez abruptes, assez déchirées; mais elles ont de la grandeur et de la solidité. Les Américains, toujours un peu jaloux de l'Europe, comparent volontiers les bords de l'Hudson aux bords du Rhin. Dans quelques parties, le Rhin me paraît avoir l'avantage, même sans parler des vieux châteaux, parure féodale de ses rives. Un jeune Américain qui revient d'Europe n'est pas de cet avis. Il me dit avec un accent de triomphe : « Les pages de notre histoire sont pures : nous n'avons point de castels féodaux ! » Pour moi, je lui demande qu'il me permette d'aimer de la féodalité au moins ses ruines.

Si l'Hudson l'emporte sur le Rhin, c'est par l'innombrable quantité de bateaux qui l'animent. On en peut toujours compter un grand nombre. Il semble qu'on navigue au milieu d'une flotte, et je me surprends à comparer ce que je vois au souvenir que m'ont laissé les milles voiles qui traversent perpétuellement le Sund.

West-Point est un des plus beaux sites des bords de l'Hudson. L'école militaire s'élève sur un plateau en face d'une courbe décrite par le fleuve, qui, aux deux extrémités de cette courbe, va se perdre der-

rière les montagnes. Du plateau de West-Point, la vue est admirable : c'est l'Ehrenbreitstein de l'Hudson. Le nom de West-Point rappelle un des épisodes les plus importants et les plus dramatiques de la guerre de l'indépendance : la trahison du général Arnold, qui pensa livrer aux Anglais cette clef de l'Hudson, et la mort du major André. Arnold avait commencé comme un héros et finit comme un infâme. Blessé de quelques sévérités peut-être excessives et maladroites du congrès, ruiné par ses extravagances, il livra West-Point aux Anglais pour six mille livres sterling. Coriolan vénal, il a laissé une mémoire que le rôle éclatant qu'il avait joué au commencement de la révolution ne saurait racheter de l'immortalité du mépris. Le major André était un jeune officier anglais qui se chargea de négocier avec Arnold; il fut arrêté par des milices, déguisé et porteur de papiers que lui avait remis le général américain. André fut condamné comme espion à être pendu, et subit ce supplice. Washington, qui craignait un complot plus étendu, ne crut pas pouvoir lui épargner le gibet; mais la noblesse de son caractère, la franchise de ses réponses, le charme de ses manières, la sympathie qui s'attache à la jeunesse, au dévouement et au malheur, excitèrent l'intérêt le plus vif et le plus douloureux parmi

ceux mêmes qui durent le condamner. On ne prononce son nom qu'avec attendrissement, comme celui d'une victime de la guerre; tout Américain maudit le crime d'Arnold, mais nul n'a le courage de maudire l'infortune du major André.

On ne connaît pas autant l'histoire tout à fait pareille d'un jeune Américain nommé Hale, qui, pris par les Anglais, subit le sort du major André. Hale ne fut pas entouré du même respect à ses derniers moments : on lui refusa un prêtre et une Bible; on détruisit les lettres qu'il avait écrites à sa sœur et à sa mère. Un de ceux qui le conduisaient au gibet lui dit : « Voilà une cruelle mort pour un soldat! » Hale répondit seulement : « Je regrette de n'avoir qu'une vie à sacrifier pour mon pays. »

L'école militaire de West-Point allait assez mal, quand, en 1817, elle fut réformée sur le modèle de notre École polytechnique. Elle en diffère sur deux points : l'instruction n'y est pas aussi forte, et elle est exclusivement une école militaire. Le principal reproche à faire, selon moi, à l'organisation de cet établissement, porte sur le mode d'admission. Au lieu d'être motivée par des examens, l'entrée est obtenue par la faveur. Chacun des membres du congrès peut disposer d'une place d'é-

lève. Nos examens, auxquels tous les concurrents sont admis sur un pied de parfaite égalité, sont beaucoup plus démocratiques dans la meilleure acception du mot. En outre il résulte d'un tel système que les jeunes gens de West-Point ne peuvent, dans le principe, suivre que des cours élémentaires, ce qui, joint à leurs exercices militaires, ne permet pas que, même en restant quatre ans à West-Point, c'est-à-dire le double du temps qu'on passe à l'École polytechnique, ils arrivent au même degré de force dans les diverses branches d'étude auxquelles ils s'appliquent. La première réforme à opérer dans l'organisation de l'école de West-Point serait donc d'enlever aux membres du congrès ce déplorable patronage, et de recevoir les élèves par la voie du concours, ce qui permettrait d'exiger d'eux un degré supérieur d'instruction préliminaire et de réserver plus de temps pour les hautes études; mais on aura de la peine à obtenir le sacrifice de ce privilége, bien qu'il soit de sa nature tout à fait analogue aux priviléges aristocratiques, à celui, par exemple, qui autorise certains grands seigneurs anglais à disposer d'une commission dans leur régiment ou d'une cure dans leur paroisse.

Cela dit sur le mode d'admission, tout ce que j'ai vu de l'école m'a donné l'idée qu'elle était

montée sur un pied très-respectable. Dans leurs établissements d'instruction, les Américains montrent les qualités qui leur sont propres, — les qualités d'un peuple d'hommes d'affaires, l'exactitude, l'ordre, la régularité, l'économie de temps. J'ai assisté à plusieurs classes; les jeunes gens s'étaient préparés sur un chapitre de l'ouvrage qui sert de base à l'instruction dans le département particulier de leurs études, et qui est en général rédigé d'après des livres français qu'on oublie quelquefois de citer; ils venaient s'asseoir sur des bancs dans une salle; le professeur en désignait quelques-uns pour tracer les figures de géométrie, les dessins des appareils de physique, ou les plans de fortifications sur le tableau. Pendant qu'un élève était interrogé, les autres écoutaient leur camarade, ou achevaient de tracer des figures. Ils se succédaient ainsi, tantôt auditeurs attentifs, tantôt démontrant et exposant ce qu'ils avaient étudié; leur tenue était très-bonne, simple et ferme, leur attitude militaire. Ils m'ont semblé en général bien savoir et bien comprendre ce qu'ils disaient. Le professeur, très-attentif et les suivant sans cesse, leur adressait des questions, pour s'assurer qu'ils ne répétaient pas machinalement, et les encourageait fréquemment d'un *yes, sir; well, sir*. Le mérite des réponses est

exprimé en chiffres d'après un système de numération convenu, et ce chiffre est affiché toutes les semaines auprès du nom de chaque élève; on indique également les matières traitées dans les leçons. Une telle disposition permet d'embrasser d'un coup d'œil le travail des maîtres et des élèves; ce bulletin des études est conservé dans l'établissement. Il y aussi une manière de chiffrer les fautes de conduite, et quand l'élève a atteint sur l'échelle fatale un certain numéro, il cesse de faire partie de l'école. En tout règne une précision mathématique qui est dans le génie américain, et ne saurait être mieux apliquée qu'à l'organisation d'une école militaire, destinée surtout à l'enseignement des sciences exactes.

Il n'y a qu'une voix sur les bienfaits de cette école. Tout le monde s'accorde à dire que les officiers sortis de West-Point ont maintenu un niveau élevé dans l'armée américaine, et ont été l'âme de la campagne contre le Mexique. Bien que la profession militaire soit la carrière naturelle des élèves de West-Point, un grand nombre se vouent, à leur sortie ou au bout de quelques années, à la vie civile. Sur la liste qui a été publiée des diverses professions embrassées par les élèves, j'ai remarqué des ingénieurs civils, des négociants, des cultivateurs,

des magistrats, des hommes d'Église et même un évêque.

Plusieurs des professeurs sont des savants distingués. On connaît en Europe les travaux de M. Bailey sur la botanique et sur les animalcules microscopiques. Il a ajouté à ce monde des infiniment petits, que M. Ehrenberg a découvert, ces débris d'atomes animés, dont on compte dans un pouce cube plusieurs millions, et qui ont formé des montagnes.

Le soir, j'ai rencontré réunis chez M. Bartlett, professeur de physique, plusieurs professeurs et quelques élèves. L'un de ceux-ci, en m'entendant nommer, a demandé si j'étais l'auteur des découvertes sur l'électro-magnétisme. J'ai retrouvé dans les deux mondes le souvenir de mon père. Je me sens moins isolé en voyage, parce que je rencontre en tout pays la protection de cette chère mémoire. Le reste de la soirée s'est passé chez le professeur de dessin de l'école, M. Weir, auteur de peintures qui décorent le Capitole de Washington. M. Weir peint aussi le portrait et le paysage, suivant l'usage américain, qui veut qu'en tout genre chacun fasse un peu toute chose. En rentrant à l'hôtel, j'ai trouvé la porte ouverte et tout le monde couché. La clef de ma chambre était elle-même sous clef. J'ai fait un vacarme épouvantable sans réveiller personne.

Enfin je suis parvenu à découvrir un domestique auquel j'ai demandé ma clef. Il m'a renvoyé à un petit garçon qui voulait me persuader de faire lever le grand domestique; mais, ne me souciant pas d'aller ainsi de l'un à l'autre toute la nuit, j'ai insisté auprès de ce petit drôle, et j'ai eu ma clef.

En continuant à remonter l'Hudson après West-Point, les rives du fleuve s'aplatissent d'abord, puis elles se relèvent, et la vue est presque constamment belle jusqu'à Albany. On a souvent le spectacle de deux rangées de montagnes élevant l'une derrière l'autre leurs dos bleuâtres. En raison des détours du fleuve et de l'inégalité de largeur de son cours, il semble qu'on va de lac en lac en suivant des détroits sinueux à travers des bords escarpés. L'endroit où l'on coupe la chaîne des Alleghanys offre un des plus magnifiques aspects qu'on puisse contempler sur un beau fleuve coulant entre de grandes montagnes. Enfin on arrive à Albany, capitale politique de l'État de New-York. J'y suis venu pour admirer jusque-là les bords de l'Hudson, voir une collection géologique, résultat précieux du grand travail entrepris par l'ordre de l'État de New-York, retrouver M. Jonhson, secrétaire de la Société d'agriculture, avec lequel j'ai passé d'Europe en Amérique, et remettre une lettre de M. de

Tocqueville à M. Spencer, qui a publié une traduction de son livre avec des notes. J'imagine que dans tout cela je trouverai moyen d'apprendre quelque chose à Albany.

CHAPITRE XXV

Albany. — Géologie. — Agriculture. — Parti des anti-renters. — Danger de la démocratie pour la liberté. — Un prétendant.

Je pourrai faire en même temps ma visite à la géologie et à l'agriculture, car le musée géologique se trouve dans le bâtiment où réside la Société d'agriculture, et où elle a aussi son musée.

La géologie est de toutes les sciences celle qui est la plus populaire aux États-Unis, car elle touche aux deux plus chers intérêts de la société américaine, — la religion et la richesse. Les résultats qu'a atteints cette science depuis qu'elle est devenue une étude positive, la découverte de ces créations successives, séparées par les grands cataclysmes qui ont bouleversé la surface du globe, changé la forme des continents, déplacé les rivages

des mers et le cours des fleuves, toutes ces magnifiques conquêtes de l'esprit humain, qui sont un des plus beaux témoignages de sa grandeur, ont soulevé une vive opposition dans une portion du clergé des États-Unis, sans raison, ce me semble, comme le reconnaissent, ainsi que je l'ai déjà dit, les hommes les plus éclairés et les plus convaincus, tant parmi les protestants que parmi les catholiques. Toute cette histoire des révolutions de la nature est antérieure à l'histoire de l'homme et n'a rien à démêler avec elle; on devrait aussi reconnaître, comme le font ceux dont je viens de parler, que la Bible est un livre religieux, et non un livre scientifique. Le seul moyen qu'ait la religion d'être toujours à l'abri des progrès de la science, c'est de rester en dehors des hypothèses de la science; on l'a bien vu au temps de Galilée. L'Église eût alors le malheur de condamner des vérités qui ont prévalu, et qu'elle-même n'a plus la pensée de combattre. Pourquoi épouserait-elle des doctrines scientifiques qui peuvent être démontrées fausses? Que gagnerait-elle à compromettre ses dogmes dans la lutte des systèmes qui se succèdent et se renversent? D'autre part, la science n'a point à chercher d'appui hors d'elle-même et à prouver que ses doctrines ont leur base dans la Bible. Si Galilée eut un

tort, ce fut celui-là. Que la science se tienne sur son terrain, qu'elle arrive à l'évidence par l'observation et le raisonnement, et il faudra bien qu'on admette ce qu'elle aura prouvé. La foi et la raison sont deux puissances distinctes qui peuvent se prêter un mutuel appui dans l'ordre de vérités qu'elles s'accordent à proclamer; mais pour l'homme le plus croyant, là où la foi ne prononce point, la raison est libre : *in dubiis libertas*, c'est la devise de l'Église catholique. De plus, le savant doit prendre garde de ne point fausser la science pour vouloir la retrouver à toute force dans la Bible. S'il n'est pas nécessaire à la vérité du christianisme que Josué connût la théorie de Copernic, la théorie de Copernic n'en demeure pas moins vraie, bien qu'elle ne se trouve pas dans le Livre des Rois; il n'est pas non plus nécessaire que Moïse ait été géologue, et la géologie n'a pas besoin de retrouver ses découvertes dans un chapitre de la Genèse, qui n'est point un traité de géologie.

Tout le monde ne pense pas ainsi en Amérique : la géologie et la Bible y sont sans cesse mises en présence, soit pour anathématiser la première au nom de la seconde, soit pour les concilier, et, par ce côté, la géologie parle puissamment aux esprits dans ce pays, où la passion religieuse se mêle à tout,

sauf à la politique, où les discussions philosophiques ne se trouvent guère que dans les écrits des théologiens, et où il est à peu près impossible de fonder une association philanthropique, un établissement d'éducation ou un recueil littéraire sans s'appuyer sur la religion. On peut s'étonner qu'il en soit ainsi chez un peuple si positif; mais le fait existe. Qu'on s'en rende compte comme on pourra, quand on devrait dire, pour l'expliquer, que la religion est la grande et heureuse inconséquence de la société des États-Unis. La géologie intéresse encore les Américains sous un autre rapport, elle est étroitement liée aux arts utiles, elle peut guider dans l'exploration des mines de métaux précieux, dans l'exploitation des amas de houille; enfin, depuis quelques années, surtout en Angleterre, on commence à étudier avec succès les applications de cette science à l'agriculture. C'est surtout sous ce rapport qu'elle a excité en Amérique la sollicitude de plusieurs États qui ont fait faire des relevés géologiques de leur territoire: l'État de Massachusets l'a entrepris avec succès; l'État de New-York a fait exécuter avec beaucoup de soin, sur la vaste étendue qu'il embrasse, un examen géologique, qui est un travail considérable[1]. La statistique géologi-

[1] Depuis mon retour, j'ai entendu M. Élie de Beaumont déclarer que les

que (*Geological Survey*) d'une partie de cet État a été exécutée aux frais d'un particulier. La constitution géologique des États-Unis avait d'abord trop peu attiré l'attention de l'Europe; l'étude en est cependant d'une grande importance. M. Agassiz, qui connaît également bien l'Europe et l'Amérique septentrionale, pense que les géologues devront désormais tenir grand compte de celle-ci [1], car les terrains à fossiles anciens y sont développés dans des proportions énormes, et y offrent des particularités remarquables. L'État de New-York est en grande partie composé de ces terrains appelés siluriens, sur lesquels des travaux récents ont appelé tant d'intérêt, et qui contiennent des débris d'êtres vivants appartenant à la création la plus reculée [2]. Le musée d'Albany présente une très-belle collection de toutes les formations que renferme l'État de

grands travaux géologiques accomplis aux États-Unis avaient une haute valeur scientifique. Il a exprimé la même opinion dans l'ouvrage qui, sous le titre trop modeste de *Notice sur les systèmes de Montagnes*, contient ses vues les plus nouvelles sur la partie de la géologie qu'il a créée.

[1] C'est également l'opinion de M. de Verneuil, qui a attaché son nom à l'étude de cette classe de terrains, comme l'ont fait aussi M. Murchison et M. Barande.

[2] Depuis les rochers fossilifères inférieurs jusqu'au grès rouge du Catskill, ces terrains ont une épaisseur en maximum de six mille pieds. Les géologues américains y ont reconnu vingt-huit formations qu'ils rapportent à quatre grandes classes ou séries. *Silliman's Journal*, t. XLVII, p. 49.

New-York. Au lieu d'adopter les noms consacrés par l'usage européen, les savants américains ont créé pour ces diverses formations une nomenclature tout américaine. Les États-Unis ont toujours le désir de se montrer indépendants de l'Europe, et ce trait de caractère se retrouve dans les choses de la science comme dans cette maxime de leur politique qui repousse de leur continent toute intervention européenne. Le même naturel se mêle à tout et perce partout[1].

Après avoir passé quelques heures très-intéressantes dans la collection géologique, je suis descendu chercher M. Johnson au milieu de ses échantillons de graines et de ses instruments aratoires. Il m'a dit et m'a montré beaucoup de choses curieuses. Je ne veux point me donner des airs d'agronome qui m'iraient fort mal; j'indiquerai seulement à mes risques et périls quelques traits qui me semblent caractériser dans l'agriculture ce génie américain que j'étudie dans toutes ses manifestations et sous tous ses aspects. Ayant eu occasion, pendant mon dernier séjour en Angleterre, de visiter quelques-unes des fermes les plus célèbres appartenant à divers grands propriétaires de

[1] J'ai entendu défendre au point de vue scientifique l'opportunité de ces dénominations purement américaines.

ce pays[1], j'ai pu apprécier sur place cette magnifique économie rurale des Anglais, ces vastes travaux au moyen desquels le duc de Portland, par exemple, est parvenu, en faisant arriver un canal sur une colline, en combinant les arrosements et le drainage et en dépensant 1 million, à changer en superbes prairies tout un pays de landes incultes; ces belles races d'animaux créées par un art persévérant qui, durant plusieurs générations, améliore et transforme presque les espèces en développant certaines qualités et en choisissant pour la reproduction les individus les plus perfectionnés, procédé merveilleux à l'aide duquel on fait à volonté de la force, de l'agilité, de la chair. Un art semblable ne peut se trouver aux États-Unis. En Amérique, on n'est pas, comme en Angleterre, dans un pays anciennement et savamment cultivé, où l'agriculture, à l'étroit dans une île, reportée successivement des terres les meilleures aux terres plus ingrates, a dû lutter par des progrès toujours nouveaux contre l'infériorité des terrains qu'elle était forcée d'ex-

[1] J'ai eu l'avantage de faire cette tournée avec M. de Lavergne, alors professeur à l'institut agronomique de Versailles. Cet institut ayant été brusquement supprimé, M. de Lavergne a professé dans la *Revue des Deux-Mondes*, au grand bénéfice de ses lecteurs, un cours sous forme d'article, qui est devenu un excellent traité d'agriculture et d'économie politique intitulé *Essai sur l'économie rurale en Angleterre*.

ploiter. Ici le sol à cultiver est pour ainsi dire indéfini[1]. On peut choisir le meilleur et négliger le pire; on n'a pas besoin d'améliorer celui que l'on cultive; on aime mieux défricher un sol nouveau. L'Américain n'éprouve point, comme l'Anglais, un attachement héréditaire pour une grande propriété à laquelle est annexée depuis des siècles une grande influence locale, car la propriété est divisée, et le propriétaire mobile. En Angleterre, il y a concurrence entre les fermiers, et cette concurrence entraîne la nécessité des perfectionnements qui permettent de payer d'un plus haut prix le droit d'exploitation En Amérique, le système du fermage est presque inconnu; le goût de l'indépendance personnelle lui est contraire. Ce qu'on appelle ici *farmers*, ce sont de petits propriétaires.

De toutes ces circonstances il résulte que la culture savante est loin d'être aux États-Unis ce qu'elle est en Angleterre, parce qu'elle n'a pas dans les deux pays la même raison d'exister. L'usage d'épuiser une terre et de l'abandonner ensuite va si loin, qu'il excite des réclamations dans les parties, il est vrai, les plus anciennement cultivées du pays. « Continuerons-nous, dit un agronome du Massa-

[1] La vingt-sixième partie seulement du territoire des États-Unis est défrichée. — Madame de Somerville, *Physical Geography*, t. Ier, p. 218.

chusetts [1], à épuiser la terre en la cultivant sans relâche et sans réparer l'énergie productive du sol? Ce système, qui a déjà appauvri les terres, autrefois fertiles, de la Nouvelle-Angleterre, a atteint dans son progrès dévastateur beaucoup des plus belles campagnes des États de New-York et de l'Ohio, et poursuit sa route vers les régions reculées de l'ouest. Ces habitudes sont tellement funestes, qu'on estime à 1 million de dollars (plus de 5 millions de francs) ce qu'il faudrait pour restituer leur vigueur et leur richesse primitives aux terres arables des États-Unis, qui ont été en partie dépouillées de leur fertilité. » Il semble donc que le temps soit venu, au moins pour quelques États, de changer de système. Je ne doute pas que, le jour où cette nécessité sera évidente, les cultivateurs américains ne lui obéissent. Ces cultivateurs forment, ainsi que je l'ai dit, une des portions les plus intelligentes de la population des États-Unis, et il n'y a pas de danger que, semblables aux paysans d'une grande partie de la France, ils soient retenus par la routine, car il n'y a rien de moins routinier que le peuple américain. Déjà on remarque des progrès sensibles; en cela

[1] Avant l'émancipation, le voyageur suédois Kalm reprochait déjà aux Anglo-Américains d'appauvrir leurs terres par leur manière de les cultiver.

comme en autre chose, les inconvénients nés des circonstances particulières où les Américains se trouvaient placés se corrigent par le développement de l'intelligence et la diffusion des connaissances utiles que partout des sociétés agricoles travaillent à répandre. De fréquentes exhibitions excitent l'émulation des cultivateurs. Ce sont parfois de véritables fêtes nationales qui attirent un concours immense et qu'on célèbre avec une grande solennité. La dernière exhibition agricole de Rochester a été présidée par M. Douglas, un des candidats à la présidence des États-Unis.

La Société agronomique de l'État de New-York tend à donner une vive impulsion aux perfectionnements de l'agriculture. Son secrétaire, M. Johnson, revient d'Europe, où il a été se mettre en rapport avec les hommes les plus habiles et étudier les procédés les plus perfectionnés. Le musée agricole d'Albany, que je viens de visiter, est curieux en ce qui concerne les produits de l'État de New-York; mais il est loin d'offrir cette abondance et cette variété d'instruments aratoires qu'on rencontre dans les grandes fermes anglaises. On m'assure que le *clod-crusher* n'est pas connu en Amérique. En revanche, on m'a montré une charrue américaine forte et légère, qui opère vite et bien : les deux

conditions de succès aux États-Unis. A côté, on a placé la vieille et lourde charrue française, dont on se sert encore au Canada. L'aspect de ces deux outils montre vivement la différence des deux peuples sous le rapport de l'activité progressive. Je m'enquiers naturellement du *drainage*, cette méthode d'améliorer les terres qui produit maintenant en Angleterre de si grands résultats, et j'apprends que, dans l'État de New-York, quatre manufactures forment incessamment des tuyaux à *drainer*. Il y a donc un mouvement vers le progrès agricole dans cet État. On attend une nouvelle impulsion du collége qu'on va fonder à Albany, et pour lequel 100,000 francs de souscription ont déjà été recueillis. On y donnera gratuitement une instruction supérieure à soixante-quatre élèves. On y professera le droit, la médecine et les sciences. Un citoyen et une dame d'Albany ont fourni une somme considérable pour l'érection d'un observatoire : la minéralogie et la géologie y seront enseignées, surtout dans un sens pratique. Les fils des fermiers, comme me le disait M. Johnson, apprendront à leurs pères à distinguer la nature et la valeur des terrains, et *leurs pères les croiront*.

Albany fut, comme New-York, fondé par les Hollandais ; son nom était *Fort-Orange*. A la fin du

dernier siècle, quand M. de La Rochefoucauld-Liancourt vint dans ce pays, les maisons, dans une grande partie de la ville, avaient encore l'aspect hollandais, « le mur de front s'élevant par des espèces de marches en pyramides que terminait une cheminée historiée ou quelque figure en fer. » Aujourd'hui Albany a un caractère entièrement américain; on n'y voit guère que des maisons de briques et des monuments à colonnes doriques; les plus remarquables sont la Banque et le Capitole. La principale rue monte vers le sommet de la ville, où sont situés ces deux monuments, et d'où l'on voit se dérouler le cours majestueux de l'Hudson.

C'est dans cette partie de l'État de New-York que se trouvent les seules grandes propriétés territoriales qui soient aux États-Unis. De riches familles hollandaises y avaient bâti des châteaux entourés de parcs et dont le maître s'appelait *de patroon*. Encore aujourd'hui on voit là des habitations de campagne d'un aspect seigneurial comme on n'en rencontre nulle part ailleurs aux États-Unis; les terres appartenant à une de ces familles embrassaient tout un comté.

C'est là aussi qu'ont eu lieu ces démêlés sur le fermage d'où est sorti le parti des *anti-renters*. Ces

grandes propriétés, contre l'usage dominant aux États-Unis, étaient affermées. Un des propriétaires, ayant eu le tort de s'absenter et de laisser les rentes s'accumuler pendant plusieurs années, les tenanciers ont trouvé déplaisant de payer une somme considérable pour le fermage de cette terre qu'ils cultivaient et qu'ils s'étaient, en l'absence du maître, accoutumés à regarder comme leur propriété. A la suite de ces débats, il y eut, en 1844, quelques violences commises sur les terres du général Renslaer dans le comté d'Albany et dans quelques autres comtés du voisinage. Le prétexte de ces violences était dans certaines conditions de bail que les fermiers trouvaient dures et déraisonnables. Quelques hommes, qui désapprouvaient ces mouvements tumultueux, ne s'en élevèrent pas moins contre un mode d'allocation territoriale tout à fait contraire à l'esprit général de la société américaine, et à l'amélioration du sol par la culture. En effet, il existait là quelque chose d'analogue au droit de *lods et ventes* du Canada : le tenancier ne pouvait céder son fermage à des tiers, à moins de payer à son propriétaire une somme considérable. C'était un obstacle à l'amélioration permanente et fructueuse de la terre, et cet arrangement avait un air de féodalité peu fait pour le rendre populaire aux États-Unis ; car

la *forfaiture* était prononcée contre le tenancier qui violait ces conventions; tout cela décida les hommes dont je parle à attaquer un système peu en harmonie avec l'état général des choses, mais qui reposait sur la foi des contrats et le droit de propriété. Ils allaient jusqu'à demander que, s'il n'y avait pas d'autres moyens de venir en aide aux tenanciers, l'État exerçât son droit de haut-domaine. Cela tendait au socialisme et ressemblait, ce me semble, beaucoup à la spoliation projetée des seigneuries au Canada que rêvent quelques personnes, et contre laquelle M. Lafontaine s'élevait si justement. Aux États-Unis, il s'est formé un parti politique qui s'appelle lui-même le parti des ennemis du fermage (*anti-renters*). Ce parti existe dans huit comtés de l'État de New-York, et il compte beaucoup dans les élections.

Les *anti-renters* se divisèrent presque également entre M. Polk et M. Clay; puis les démocrates ayant dans la législation fait passer des lois qui leur étaient contraires, ils s'unirent aux whigs. Cette année, ils viennent de voter avec les démocrates. Leur influence diminue depuis 1850. Il est à désirer qu'elle diminue toujours davantage; car, malgré les circonstances atténuantes, on ne peut que condamner leur principe. Seulement il faut

reconnaître que ce mouvement de l'opinion, où l'on a vu parfois un fait général, est, au contraire, local, né sur un seul point de causes particulières, exceptionnelles, et du legs que les grands propriétaires hollandais avaient fait à cette province d'usages qui répugnaient à l'esprit général de la nation.

J'ai été ramené, de la géologie, de l'agriculture et des *anti-renters*, à la politique générale, par un entretien de plusieurs heures avec M. J.-C. Spencer, avocat et jurisconsulte éminent, qui a traduit et annoté l'ouvrage de M. de Tocqueville. J'ai eu le plaisir d'entendre exprimer par un homme si compétent le jugement que j'ai constamment entendu porter sur cet ouvrage par tous ceux qui m'en ont parlé, et tout le monde m'en a parlé. Il n'y a eu qu'une voix, en Amérique aussi bien qu'en Europe, sur la profondeur et la sagacité de ce livre, un de ceux qui honorent le plus le siècle où nous vivons. Cependant la démocratie en Amérique y est jugée et n'y est point flattée; il y a même dans l'ouvrage une pensée fondamentale contre laquelle les Américains ont de la peine à ne pas regimber : c'est le danger que, dans les États purement démocratiques, la tyrannie sans contre-poids de la majorité peut faire courir à la liberté. Parmi tous ceux que j'ai interrogés sur ce point, un seul est convenu fran-

chement que le danger existât; les autres m'ont en général répondu ce que dit aussi M. Spencer dans une des notes qui accompagnent sa traduction, que le péril signalé par M. de Tocqueville est combattu par la mobilité de la majorité, qui, amenant tour à tour les différents partis aux affaires, ne permet ni à l'un d'eux, ni à l'opinion qu'il représente, d'établir une tyrannie durable. Ceci ne me paraît pas une réponse suffisante à la pensée de M. de Tocqueville; car il en résulterait tout au plus que l'oppression se ferait sentir tour à tour en sens contraire; ce serait peut-être une consolation pour les opprimés qui pourraient devenir oppresseurs, mais ce ne serait un état stable de liberté pour personne. Dans beaucoup de pays, soit des corps, soit des individus ont exercé un pouvoir tyrannique et se sont écrasés ou enchaînés successivement. C'est ce que l'on voit dans nos révolutions : qu'en résulte-t-il autre chose qu'une variété d'esclavage et des défaites diverses, mais égales, du principe de liberté?

De plus, il ne faudrait pas trop se fier à la régularité de ces oscillations de la majorité en sens contraires; il pourrait se faire que, sur certains points, celle qui succéderait à une autre héritât de celle-ci certaines passions communes, certains préjugés

très-généraux, qui frapperaient également une minorité persistante. Dans les États à esclaves, par exemple, la liberté d'opinion sur ce sujet n'existe pas plus quand les whigs l'emportent dans les élections que quand les démocrates triomphent, et, pour parler du gouvernement général de l'Union, est-il bien sûr que les partis se succèdent alternativement au pouvoir? Les démocrates ne l'ont-ils pas emporté depuis bien des années dans presque toutes les élections présidentielles? ne pourraient-ils pas l'emporter de même dans les élections du congrès, de sorte que la législation se fît contre leurs adversaires durant un temps assez long pour que ceux-ci fussent dans un état de véritable oppression? la même majorité qui triomphe dans les élections, comme l'observe si bien M. de Tocqueville, étant alors partout, dans la presse, dans le jury, et on peut ajouter maintenant dans les juges, nommés aujourd'hui presque généralement par le peuple.

M. Spencer pense que la situation particulière où se trouvaient les États-Unis à l'époque où M. de Tocqueville les visita, put influer sur l'impression qu'il reçut. C'était, dit-il, l'époque où l'étonnante majorité qui soutenait le général Jackson dans les mesures les plus violentes de sa politique pouvait faire croire que la minorité était écrasée et sans puissance

pour se défendre; depuis, les choses ont changé. Que les choses aient été ainsi, cela montre, ce me semble, que le péril signalé par M. de Tocqueville n'est point illusoire; c'est un signe manifeste de la réalité de ce péril, car un mal dont on est momentanément guéri, quand ce mal a son principe dans l'organisation, peut se reproduire à divers intervalles et finir par être mortel. Or M. de Tocqueville n'envisage pas les phases de maladie et de santé des États-Unis; ce qu'il a démêlé, c'est le principe même d'une infirmité radicale, principe caché dans les entrailles de la société américaine comme de toutes les sociétés démocratiques, — la tyrannie possible du nombre là où le nombre est tout, — et il me semble qu'aucune explication ou argumentation de détail, si ingénieuse qu'elle soit, ne peut supprimer la réalité d'un mal inhérent à la nature même des choses. Ce qui est possible, ce n'est pas de le nier, c'est de le combattre; or l'auteur de la *Démocratie en Amérique* l'a signalé pour qu'il fût combattu aux États-Unis et ailleurs. Je persiste à croire qu'il a mis le doigt sur la plaie, et averti par là de chercher le remède, ce qui était rendre le plus grand service possible à la démocratie américaine et à tous les pays démocratiques; et j'ose conseiller à ces pays, quels qu'ils soient, de ne pas

oublier que, s'ils veulent être libres, ils doivent défendre la liberté contre le despotisme de la démocratie. Je soumets de loin à M. Spencer lui-même ces observations; je n'ai rien de meilleur à lui offrir que ma franchise pour le remercier de l'hommage qu'il a rendu au livre de mon ami et de l'accueil hospitalier que j'ai reçu de lui en considération de cet ami.

Du reste, on ne saurait rencontrer une conversation politique plus instructive que celle de M. Spencer; en sa qualité de whig, il a toujours défendu de sa parole et de sa plume le droit que réclame le gouvernement fédéral d'établir les voies de communication à travers les différents États, en laissant à ceux-ci la police et l'administration des travaux. Tout ce qui se rapporte à l'intérêt général d'après la lettre et l'esprit de la constitution est dévolu au congrès. Les whigs sensés conviennent qu'il y a quelque chose de fondé dans les plaintes des démocrates, que leurs adversaires ont quelquefois gaspillé les finances dans un intérêt électoral, qu'on a mis des paveurs dans des rues qui n'avaient pas besoin d'être pavées, pour faire travailler des Irlandais et s'assurer des votes; mais ils pensent que ces abus partiels ne doivent point prévaloir contre un principe constitutionnel et d'utilité générale.

Nous savons trop en France combien les intérêts particuliers ont combattu et retardé les grandes lignes de chemins de fer pour que je ne me sente pas sur ce point aussi bon whig que M. Spencer, bien que je ne me permette guère d'avoir une opinion touchant les questions qui divisent les partis dans un pays où je n'ai pas vécu.

Voici un fait étranger à ces questions, mais assez bizarre pour être recueilli, que je tiens de M. Spencer et qui regarde la France, car il s'agit d'un nouveau prétendant. On va voir, il est vrai, qu'il n'est pas très-dangereux ni surtout très-pressé de régner.

Aujourd'hui vit dans la ville d'Albany, quand il n'est pas occupé à prêcher quelques tribus d'Indiens qui existent encore à Green-Bay, près du lac Michigan, un ministre de la secte des méthodistes. Son nom est Éléazer Williams; il a tout juste l'âge qu'aurait le dernier dauphin, et ressemble, dit-on, d'une manière frappante à la fois au roi Louis XVI et à la reine Marie-Antoinette. Ce Williams a été élevé par un Indien nommé comme lui Williams, et qui passait pour son père, mais qui ne l'était point. C'est ce qu'a toujours affirmé la femme de Williams. De plus, le nom de ce prétendu fils ne se trouve point sur les registres où il est fait mention de la naissance des autres enfants de Williams. Il y a quel-

ques années, mourut à la Nouvelle-Orléans un Français dont le nom était Bellanger. Sur son lit de mort, il déclara que le dauphin avait été enlevé du Temple, qu'on lui avait substitué un autre enfant; que lui, Bellanger, avait amené le jeune prince en Amérique; qu'effrayé des sentiments révolutionnaires du citoyen Genet, représentant très-violent de la république française, il l'avait conduit chez des Indiens et confié à Williams.

Quant à Éléazer Williams, il n'a aucune mémoire de sa première enfance (on a dit que les affreux traitements de Simon avaient détruit l'intelligence[1] chez sa touchante victime); seulement le prédicateur méthodiste croit se souvenir vaguement qu'il était assis sur les genoux d'une dame autour de laquelle il y avait des têtes poudrées et des épaulettes. A cela près, il ne se rappelle rien de tout l'espace de temps écoulé avant un certain jour où, tandis qu'il nageait dans un lac avec de petits sauvages, son front heurta un rocher. Dès ce moment, ses réminiscences sont distinctes. Il affirme qu'un Français, venu chez les sauvages au milieu desquels il vivait, dit en le montrant : « Voici un fils de roi. »

[1] M. de Beauchesne, dans son histoire si complète et si touchante du malheureux enfant royal, établit au contraire qu'il avait toute son intelligence à ses derniers moments. Cette histoire est aussi très-contraire à la supposition qu'un autre enfant ait pu être substitué au jeune prince.

Son éducation a été payée très-exactement, dans un collége que M. Spencer m'a nommé, par l'Indien Williams, qui, comme tous les sauvages à demi civilisés, était grand buveur d'eau-de-vie, n'avait jamais un sou et n'a point fait donner d'éducation à ses véritables enfants. La veuve de Williams possédait une médaille en bronze sur laquelle était représenté le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Elle disait que son mari en avait eu deux autres, une en or et une en argent; qu'il les avait vendues pour boire, et qu'elle avait sauvé la troisième. On lit dans certains mémoires du temps (je n'ai pas vérifié la citation) qu'un jour Simon, dans un de ces accès de brutalité auxquels il était sujet, frappa le dauphin au visage avec une serviette, et que le clou qui tenait la serviette accrochée à la muraille blessa le nez du malheureux enfant en deux endroits. Éléazer Williams a une cicatrice en ces deux endroits. Comme on lui montrait des autographes sans lui laisser voir les signatures, à l'aspect d'un de ces autographes il fut saisi d'horreur et d'une sorte d'effroi : c'était l'écriture de Simon. Enfin, quand le prince de Joinville est venu aux États-Unis, il s'est détourné de son chemin pour aller voir Williams, qui était en ce moment chez les Indiens, aux environs de Green-Bay. Ils ont parlé plu-

sieurs heures ensemble. Williams refuse de dire ce qui s'est passé entre eux; seulement il se loue beaucoup du prince, qui lui a depuis envoyé des livres[1].

Tel est le récit que m'a fait très-sérieusement un homme fort considéré et qui a rempli de hautes fonctions dans son pays, M. J.-C. Spencer. Je l'ai écrit immédiatement après l'avoir entendu, et n'ai qu'un doute sur l'exactitude de ma transcription : c'est si la veuve de Williams vit encore ou si elle est morte il y a peu de temps.

Le plus curieux de cette singulière histoire, c'est ce que répond Williams quand on lui demande ce qu'il pense de tout cela. « Vraiment, dit-il, cet ensemble de circonstances me frappe beaucoup : je ne sais comment l'expliquer; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas être roi. » Ce dernier trait le sépare en tout cas des aventuriers qui se sont donnés pour le fils de Louis XVI et doit rassurer tout le monde, à moins que des fidèles que ce récit aurait convaincus de ses droits n'aillent chercher le pasteur méthodiste à Albany ou parmi ses sauvages, et ne le fassent roi malgré lui.

[1] Ce dernier fait, quand il serait vrai, aurait évidemment très-peu d'importance, car il est fort naturel que le prince ait eu la curiosité de voir ce personnage, dont les journaux ont souvent parlé. Depuis, Williams a raconté cette entrevue avec des circonstances qui sont de la dernière invraisemblance.

CHAPITRE XXVI

Détail sur quelques églises. — Retour à New-York. — M. Robinson. — L'Église épiscopale américaine. — Un sermon politique.

Sur le bateau à vapeur qui me ramenait d'Albany à New-York, j'ai causé pendant plusieurs heures avec un jeune ministre qui parlait très bien banque, chemins de fer, canaux, et traitait aussi avec beaucoup d'intérêt les sujets religieux, l'organisation et la situation respectives des sectes; il jugeait avec une grande impartialité les tendances des diverses communions chrétiennes en Amérique et me confirma le fait remarquable que les établissements d'instruction, sauf les écoles professionnelles, ne peuvent se soutenir que par l'appui religieux d'une secte. Du reste, M. M... dit que les différents colléges sont en progrès. On commence à combiner l'ancien système des récitations avec celui des *lectures*, qui sont ce que nous appelons des leçons.

Nous revenons aux sectes religieuses de l'Amé-

que, sujet qui excite toujours vivement ma curiosité, fait trop peu étudié et qui tient une si grande place dans la vie intérieure de la société américaine. On a, en général, des idées si inexactes sur cet article, que l'on parle quelquefois des presbytériens comme ayant fondé les colonies de la Nouvelle-Angleterre. Les premiers fondateurs de ces colonies appartenaient à la secte des indépendants, et les presbytériens y formaient une minorité longtemps exclue de toute participation au gouvernement. Puritains et presbytériens ne sont point synonymes. Les successeurs des premiers puritains de New-Plymouth et de Boston sont les congrégationalistes. Leurs églises se gouvernent d'une manière encore plus républicaine que les églises presbytériennes. Dans celles-ci, il y a le presbytère, c'est-à dire un conseil dirigeant ou tribunal composé des anciens, moitié ecclésiastiques, moitié laïques : c'est une sorte d'aristocratie. Les congrégationalistes ne reconnaissent d'autre autorité que celle de l'assemblée générale des fidèles : c'est la démocratie pure dans l'Église. L'Église, pour eux, encore aujourd'hui, ne se compose point de ceux qui ont une même profession de foi : c'est quelque chose de plus étroit et de plus compact. Pour faire partie d'une église, pour pouvoir communier avec

ses membres, il faut être admis individuellement et enrégimenté, pour ainsi dire, dans son sein. Cette admission est précédée d'entretiens dans lesquels le postulant expose l'état de son âme, pour que le ministre puisse juger s'il est vraiment touché par la grâce et régénéré. On raconte les circonstances qui ont amené cet état de grâce et de régénération religieuse. C'est comme une sorte de confession. Alors, quand les ministres le jugent à propos, on devient membre de l'église, et on est admis à la communion. Chez les congrégationalistes (puritains), on ne peut être baptisé si l'on n'est fils d'un membre de la congrégation.

Me voici de nouveau à New-York, et plus frappé que jamais du mouvement extraordinaire qui règne dans l'*empire city*. Il y a à ma connaissance trois grands spectacles donnés au monde par l'activité commerciale d'une ville : les navires dont la Tamise est comme encombrée entre Londres et Greenwich; — les docks de Liverpool, remplis de marchandises qu'on embarque et qu'on débarque, qu'on entasse et roule sous des hangars s'étendant sur une ligne d'une demi-lieue, où arrivent des navires et des bateaux à vapeur de tous les pays, et d'où il en part sans cesse pour toutes les contrées de l'univers; — enfin les deux quais de New-York,

qui suivent, l'un la rive de l'Hudson, l'autre le bras de mer appelé rivière de l'Est, et forment un immense coin dont la pointe regarde la mer, dans lequel la ville, comprimée à une de ses extrémités, va vers l'autre s'élargissant et s'étendant toujours, comme une matière en fusion déborde par l'ouverture d'un creuset. Le long de ces deux quais, on chemine pendant une heure entre une rangée de maisons et une rangée de navires, au milieu d'une population affairée, qui pousse, qui traîne, qui cloue, qui emballe, qui déballe, chacun à sa besogne, sans se parler, sans se heurter, chacun impassible et ardent, le visage calme et le pas agile, l'air froid et pressé. Quand on marche le long de ces quais, devant ces navires, à travers cette foule occupée et muette, on sent que New-York est bien la troisième ville commerciale du monde. En 1678, il n'en était pas tout à fait ainsi : on eût vu dans le port 3 vaisseaux, 8 sloops et 7 barques (*boats*); 15 bâtiments venaient d'Angleterre tous les ans. Hier, il y avait dans le port de New-York 22 bateaux à vapeur, 140 navires, 22 bricks, 54 schooners; toutes les voiles comprises, 530 bâtiments.

Au milieu de cet immense mouvement commercial, la science n'est pas absente. Cela m'étonne peut-être encore plus que le mouvement commercial

lui-même. L'érudition orientale possède à New-York un représentant distingué. Tous les savants d'Europe qui se sont occupés de la Palestine connaissent les *Biblical Researches* de M. Robinson, qui a apporté dans l'étude des localités bibliques une méthode sévère dont les résultats comptent pour beaucoup dans la géographie sacrée. Critique résolu comme un Américain, ne consultant que l'Écriture comme un protestant, il n'hésite pas à dire : « Toute tradition sur les localités antiques de Jérusalem et de la Palestine est sans valeur, excepté quand elle est appuyée sur des circonstances qui nous sont connues par l'Écriture ou par un autre témoignage contemporain. »

C'est aussi la Bible à la main que M. le docteur Hawkes a visité l'Orient. Aujourd'hui, plongé dans l'étude des antiquités américaines, il m'intéresse particulièrement en sa qualité de voyageur en Égypte. M. Hawkes, qui est ministre de l'église épiscopale, a cherché dans ce pays la concordance des monuments avec le récit de la Genèse. Il a mis en lumière la parfaite exactitude du récit biblique, en tout ce qui concerne les mœurs égyptiennes telles qu'elles sont représentées sur les monuments. C'est, je crois, par l'effet d'un pur hasard qu'on n'a pu retrouver de traces bien évidentes de la

captivité des Juifs et de leur fuite. M. Hawkes cite dans son ouvrage un bas-relief égyptien où l'on voit des hommes qui portent des pierres et des briques, et au-dessus desquels sont tracés des hiéroglyphes qui, je crois, veulent dire : Les captifs portent... pour bâtir le palais du roi. Malheureusement aucun nom de peuple n'est indiqué dans l'inscription hiéroglyphique, et on ne peut être sûr qu'il s'agisse des Juifs plutôt que d'autres populations captives; mais rien n'empêche de voir là les Hébreux qui furent condamnés à faire de la brique pour les rois d'Égypte, et que Moïse délivra.

M. Hawkes est à la fois un voyageur savant et un des prédicateurs les plus distingués de l'église épiscopale aux États-Unis. L'église épiscopale anglaise avait été repoussée par la révolution comme le gouvernement anglais, avec lequel elle avait toujours fait cause commune; mais, après que l'indépendance des États-Unis eut été reconnue par l'Angleterre, ce même motif de séparation n'existait plus : ceux qui tenaient pour l'église anglicane, et qui pensaient qu'elle était dépositaire de la vraie tradition apostolique, éprouvèrent le besoin de s'en rapprocher. White, un des membres les plus vénérables du clergé américain, conduisit à bien, à travers un assez grand nombre

de difficultés, cette réconciliation. Il fit le voyage d'Angleterre pour aller demander la consécration épiscopale, par l'imposition des mains, à l'archevêque de Cantorbéry, et revint fonder la communion épiscopale américaine, qui ne jouit, comme on pense bien, d'aucun privilége, mais qui est préférée par les classes élevées de la société, et qui possède dans le quartier élégant de New-York une église à laquelle M. Hawkes est attaché.

De toutes les communions chrétiennes, ce sont les épiscopaux qui possèdent à New-York le plus grand nombre d'églises : ils en ont 46; il y en a 44 presbytériennes, 42 méthodistes, 35 baptistes, seulement 9 congrégationalistes (puritaines) et 2 unitairiennes; on y compte aussi 17 églises réformées allemandes et 22 églises catholiques. Pour célébrer le dernier anniversaire de la proclamation de l'indépance, M. Hawkes a prononcé un discours politique selon l'usage. L'excitation qu'a produite dans les esprits l'attente de l'arrivée de Kossuth, la fièvre démocratique qui s'est allumée à cette occasion, ont inspiré à M. Hawkes un véhément discours de résistance. « Une lutte approche en Europe, a-t-il dit, non pas, comme on le répète, entre la liberté et le despotisme [1], mais entre le gouvernement et l'anar-

[1] Ce discours a été prononcé *au mois de septembre* 1852.

chie; tous deux ont des armes et des échafauds, et cette page de l'histoire ne peut être écrite par Dieu que dans le sang; l'Amérique, libre et heureuse, ne doit intervenir que par ses exemples, non par les armes. On parle de la souveraineté du peuple : n'y croyez pas; le peuple n'est pas souverain, le souverain est toujours quelque part ailleurs : en Europe, dans un gouvernement despotique ou constitutionnel; chez nous, Américains, dans un ensemble de principes raisonnables, et, comme tels, venus de Dieu, qui sont inscrits dans notre constitution. Cette constitution est le souverain. Si elle contient des principes faux, ils doivent être changés paisiblement et légalement, et remplacés par des principes vrais. Jusque-là, on doit la respecter et lui obéir... » Et passant à un autre sujet : « New-York, a-t-il ajouté, a cela de particulier, que c'est ici que se fait l'alliance de l'ancien monde et du nouveau. Chaque année, 300,000 enfants de la vieille Europe, dépravés par l'ignorance et la servitude (nous n'avons jamais été ignorants ni serfs), sont jetés sur ces bords. La question est de savoir s'ils seront purifiés par nous, ou si nous serons viciés par eux; si nous infuserons un sang plus jeune et plus pur dans ces corps décrépits, ou s'ils infecteront nos veines de la corruption qui est en eux. Pourrons-

nous, comme nos fleuves, nous débarrasser du limon déposé dans notre sein? Un grand nombre de ces hommes est entièrement impropre à vivre selon nos institutions; les rejetterons-nous? Non, cela n'est pas dans le cœur américain. Nous avons de l'espace à leur donner, mais qu'ils y respectent notre liberté. Dans l'ouest, des Hongrois ont été chassés par des catholiques allemands parce qu'ils lisaient une bible protestante. Je le dis au nom de la tolérance religieuse, cela ne doit pas être toléré. » Il y a eu aussi quelques paroles dirigées contre les sectes mystiques et en faveur d'un christianisme actif. « Notre reconnaissance envers Dieu, a d M. Hawkes, doit être en action, non en paroles; nous devons donner tout ce que nous avons reçu. Dieu demande l'action, et non certaines émotions qui font oublier l'action. On parle de belle mort, on me dit qu'un tel a fait une belle mort : je demande comment il a vécu? »

Tandis que le ministre de l'église épiscopale tonnait ainsi à la fois contre les catholiques, les *dissenters* mystiques et les révolutionnaires, un ministre méthodiste prêchait dans une autre église en l'honneur de Kossuth et de l'intervention, à un certain degré, de l'Amérique dans les affaires européennes.

CHAPITRE XXVII

La vapeur remplacée par l'électricité. — De la philosophie en Amérique.

J'ai vu à Cambridge ce qu'il y a, je crois, de mieux aux États-Unis sous le rapport des sciences naturelles. Ici j'ai eu occasion d'interroger un professeur de chimie de l'université de New-York, M. Draper, connu par ses travaux sur la lumière latente, touchant le progrès des connaissances physiques. Sa réponse m'a frappé d'autant plus qu'il est Anglais de naissance, et par conséquent moins exposé à céder, en vantant l'Amérique, à un préjugé national. Nous parlions du journal scientifique de Silliman, bien connu et estimé en Europe. M. Draper m'a dit qu'à l'origine la plus grande partie de ce journal était remplie de comptes rendus des travaux européens, et que les recherches originales des Américains étaient en minorité, mais que maintenant la proportion était inverse. M. Draper disait vrai, comme chacun peut s'en assurer; ce fait n'est-il pas la preuve d'un progrès évident?

Il est naturel que le mouvement scientifique aux États-Unis tende surtout vers les applications utiles. Ainsi la navigation à la vapeur avait été pressentie en France par Papin, essayée sur le Rhône par le marquis de Jouffroy, mais c'est aux États-Unis que Fulton, le premier, a montré qu'on en pouvait tirer un parti sérieux. Un Américain, à qui je parlais des essais antérieurs tentés en Europe, et du bateau dont deux Américains, Fitch et Rumley, se disputaient l'invention en 1788, m'a répondu : « Qu'importent ces essais? Le véritable inventeur est celui qui rend une invention pratique. » Je ne suis pas de son avis : il y a souvent plus de génie à créer une machine imparfaite qu'à perfectionner un procédé déjà connu. Ce n'est pas tout, si les recherches qui semblent les plus dénuées d'utilité n'avaient pas été entreprises par un pur amour de la science, combien d'applications utiles, nées de ces recherches, seraient encore à naître! Les calculs mathématiques les plus profonds ont été nécessaires pour qu'on pût arriver dans l'astronomie à des découvertes qui ont perfectionné la navigation, et si un grand physicien, — pourquoi ne le dirais-je pas, quoique ce physicien soit mon père? — si un grand physicien n'avait créé, avec l'électricité, des aimants artificiels, sans autre but que de poursuivre

des découvertes toutes théoriques, l'on n'aurait pu construire ces télégraphes électro-magnétiques dont les fils traversent les États-Unis dans toutes les directions et permettent à un négociant de New-York de faire, pendant la durée de la bourse, des opérations sur les cotons de la Nouvelle-Orléans. C'est ce qui fait que, à part un intérêt de famille assez naturel, j'étais très-curieux de voir l'appareil inventé par M. Page pour remplacer la vapeur par l'électro-magnétisme, bien que son procédé ne soit pas encore applicable, dit-on, à cause des frais qu'il exige. D'autres essais du même genre ont été tentés en Europe; mais aucun, je crois, aussi en grand. La machine de M. Page est d'une force de huit chevaux, la roue et l'arbre qui la met en mouvement ont la dimension de la roue et du piston d'une locomotive ordinaire de chemin de fer.

On sait les avantages qu'aurait l'électricité substituée à la vapeur : d'abord plus d'explosions, ce qui serait un grand changement partout, surtout aux États-Unis; plus de masses de charbon de terre à embarquer sur les bateaux qui traversent l'Océan, ou à transporter dans les pays où manque ce combustible; puis, au lieu de cette noire et infecte fumée qui incommode les voyageurs, de brillantes

étincelles jaillissant des roues, et qui, dans la nuit, offriraient le plus beau spectacle. C'est alors qu'on voyagerait réellement comme la foudre quand un wagon fuirait environné d'éclairs.

J'ai toujours l'espoir que, en se perfectionnant, les découvertes modernes, auxquelles on reproche justement d'être plus utiles que belles, pourront joindre à leurs avantages le mérite de la beauté. Les gares et les viaducs sont en certains endroits des œuvres d'art. On a annoncé en Écosse un moyen de faire disparaître la fumée, accompagnement si disgracieux des locomotives et des bateaux à vapeur; déjà les dimensions que ceux-ci atteignent maintenant rend cet inconvénient beaucoup moins sensible. A l'avant ou à l'arrière d'un de ces grands bâtiments, on n'entend plus le fracas de la machine; la trépidation désagréable qu'elle imprime est beaucoup moins sensible; la fumée disparaît souvent au milieu des voiles, l'hélice débarrasse de ces roues qui gâtent les lignes du bâtiment, comme des paniers gâtent les tailles les mieux prises, et remplace leur bruissement affairé par un léger mouvement de l'eau jaillissant dans le sillage; enfin, si l'on parvient à utiliser la découverte du docteur Page, un bâtiment à hélice, mû par son procédé, glissera sans roues, sans charbon, sans fumée, emporté à

travers les mers comme par une force mystérieuse et une âme invisible.

Ce qu'il y a de frappant pour l'imagination dans l'emploi de l'électro-magnétisme tel que les appareils de M. Page nous l'ont présenté, c'est que les fils enroulés autour de la barre de fer à laquelle le courant qui les traverse imprime le mouvement de va-et-vient d'un piston, ne touchent pas cette barre. Ainsi isolée de ces fils qui conduisent les courants électriques, on la voit, si elle est placée verticalement, s'élever dans l'air sans tenir à rien. Un des spectateurs de ces expériences est monté de fort bonne grâce sur une table que la barre de fer, comme par un élan spontané, a soulevée en l'air avec lui. Ce qui était plus curieux encore, c'était de voir un autre *gentleman* peser de toute sa force sur cette barre de fer verticale qui ne touchait à rien, et ne pouvoir l'empêcher de s'élancer entre ses mains. Il semblait lutter contre une force magique et une volonté cachée.

Si on s'étonne que j'aie trouvé à New-York de la science et des beaux-arts, on s'étonnera bien plus que j'y aie trouvé de la philosophie. Cependant j'ai vu aujourd'hui deux philosophes américains : M. Henry et M. Tappan. La spéculation métaphysique, comme on peut croire, ne tient pas une grande

place dans la société toute pratique des États-Unis. Cependant il existe dans la petite ville de Concord un cercle de penseurs ou de rêveurs, comme on voudra, qui entourent un homme d'une singulière vigueur d'esprit, M. Émerson. Je l'admire moins quand il marche sur les pas de Coleridge ou de Carlyle, et, s'enveloppant d'obscurité, fait jaillir les étincelles de son esprit dans ces ténèbres; mais je salue en lui, sans l'approuver toujours, un vrai représentant de la pensée américaine, quand, repoussant toute tradition, tout enseignement, tout appui, il veut que chaque homme tire de soi-même ses idées, ses principes, sa foi.

Cet audacieux mépris du passé, cet excès de confiance dans le présent, n'est que le sentiment général mis sous une forme philosophique. Émerson a fait la théorie de la pratique universelle en ce pays, quand il a érigé en système le droit et le devoir pour chaque homme de ne dater que de lui et de tout commencer, comme si rien n'existait. « Une fausse humilité, une complaisance pour les écoles régnantes ou pour la sagesse de l'antiquité ne doit pas, dit Émerson, me dérober la possession suprême de cette heure qui m'appartient. Si quelques-uns qui aiment moins la liberté et savent moins bien défendre leur indépendance veulent

vous imposer quelque opinion, répondez à ces docteurs : Nous vous sommes obligés comme à l'histoire, aux pyramides, aux auteurs; mais maintenant notre jour est venu, nous sommes sortis de l'éternel silence; maintenant nous voulons vivre, vivre pour nous-mêmes, non pour tenir les cordons d'un catafalque, mais pour fonder et créer notre siècle; la Grèce, ni Rome, ni les trois unités d'Aristote, ni les trois rois de Cologne, ni le collége de la Sorbonne, ni l'*Edinburgh Review*, ne nous commanderont plus. Nous sommes arrivés, nous allons à notre tour donner notre interprétation aux faits, et, qui plus est, fournir de nouveaux faits à l'interprétation. Se plaise qui voudra dans la condescendance; les choses doivent prendre ma mesure, non moi la leur, et je dirai avec ce vaillant roi : Dieu m'a donné cette couronne, et le monde entier ne me l'arrachera pas... Nous supposons que toute pensée est complétement déposée dans les livres, toute imagination dans les poëmes. Affirmation superficielle! Un homme digne de ce nom pensera plutôt que toute la littérature est encore à écrire. La poésie a chanté à peine son premier chant. La nature nous dit perpétuellement : Le monde est nouveau, inexploré (*untried*). Ne croyez pas le passé: je vous livre l'univers vierge... Il n'y

a point de maîtres, ou très peu. La religion attend encore un fondement solide dans l'âme de l'homme. Il en est de même de la politique, de la philosophie, des lettres, des arts. Nous n'avons jusqu'ici que des tendances et des indications... Les hommes en sont venus à parler de la révélation comme si Dieu était mort... Marchez seul... Nul aujourd'hui ne marche seul. Les hommes pensent que la société en sait plus que leur âme; ils ignorent qu'une âme, que leur âme en sait plus que le monde tout entier... Toutes les vertus sont comprises dans la confiance en soi (*self-trust*). » M. Émerson a exprimé le même sentiment en vers : « Ne mets pas le pied sur les tombeaux, ne t'amuse pas à dépouiller les morts de leur triste parure, de leurs parfums et de leurs bijoux, de leur châsse de plomb, des trophées enterrés avec eux. Va là où ils ont trouvé et conquis ces choses quand ils vivaient, et toi aussi, résolûment creuse ou plonge. »

N'est-ce pas dans la philosophie la tendance et l'excès du caractère américain? L'esprit qui emporte si haut et si loin Émerson est l'esprit qui dirigeait Franklin dans une voie plus humble et plus sûre, quand il prescrivait aussi à l'homme de se tirer d'affaire *par lui-même*. Là est le fond de la sagesse usuelle du bonhomme Richard comme de la méta-

peu. La religion at-
olide dans l'âme de
de la politique, de la
s arts. Nous n'avons
et des indications...
parler de la révélation
Marchez seul... Nul
Les hommes pensent
ne leur âme; ils igno-
me en sait plus que le
s vertus sont comprises
f-*trust*). » M. Émerson
nt en vers : « Ne mets
, ne t'amuse pas à dé-
riste parure, de leurs
e leur châsse de plomb,
x. Va là où ils ont trouvé
ls vivaient, et toi aussi,
. »
osophie la tendance et
ain? L'esprit qui em-
rson est l'esprit qui di-
ie plus humble et plus
si à l'homme de se tirer
st le fond de la sagesse
ard comme de la méta-



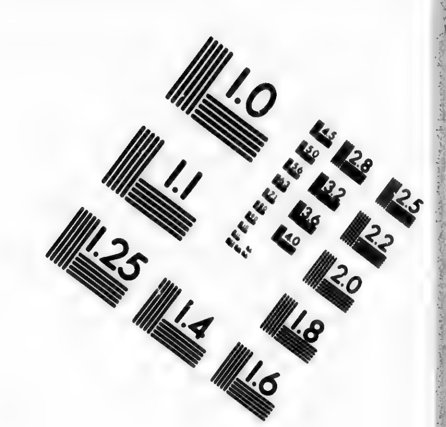
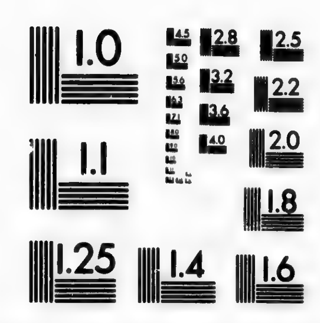


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

physique excentrique d'Émerson. En même temps qu'il était si Anglais et si Américain par le principe du développement de l'énergie individuelle, Franklin se rapprochait de la France du dix-huitième siècle par un tour familier, vif et enjoué de l'esprit appliqué aux questions sérieuses. Aussi le docteur Franklin fut-il goûté dans la société des philosophes comme aucun autre de ses compatriotes n'aurait pu l'être, car on le trouvait un peu de la famille : c'était un cousin d'Amérique.

Le dix-huitième siècle français, avec ce qu'il avait de plus violemment irréligieux, se fit jour dans le livre de Thomas Payne, Anglais qui tour à tour vécut en Amérique et siégea dans la Convention française. Il est déplorable qu'un homme qui s'était prononcé avec énergie, à l'heure où plusieurs doutaient encore, pour la séparation complète des colonies, et, par un livre imprimé en 1776, avait concouru au triomphe de l'indépendance, ait attaché son nom à une si triste doctrine. Elle n'a eu, du reste, que bien peu d'écho en Amérique. On ne pourrait guère citer que cette pauvre Fanny Wright, qui allait, à travers les États de l'Union, prêchant avec l'athéisme l'abolition de l'esclavage, et dont on disait que sa profession de foi était celle-ci . — Il n'y a point de Dieu, et Fanny Wrihgt est son pro-

phète. — L'irréligion n'existe pas dans ce pays, ou du moins y est tout à fait dans l'ombre. Parmi l'innombrable quantité de journaux de tout parti, de toute secte, qui me passent chaque jour entre les mains, je n'en ai rencontré qu'un jusqu'ici dont la tendance fût hostile au christianisme. Ainsi cette philosophie-là est, je crois, entièrement étrangère aux États-Unis.

Je dois dire cependant que la *Philosophie positive* de M. Comte, qui, sous une forme sérieuse et scientifique, arrive à la négation de toute religion, même de la religion naturelle, est assez lue en Amérique, où on lui accorde peut-être plus d'attention qu'en France. J'ai entendu des hommes pieux en parler avec une certaine estime. Le nom de *philosophie positive* doit plaire dans le pays positif par excellence : l'enchaînement d'un système étroit et conséquent est fait pour agréer à des esprits plus fermes qu'étendus, et il y a, je crois, beaucoup de ces esprits en Amérique. Si le frein religieux se relâchait et si la pensée des Américains se détournait de la vie pratique pour se porter vers la spéculation, je ne doute pas qu'ils ne montrassent une extrême vigueur dans la déduction philosophique et beaucoup de hardiesse dans les conclusions. Ils iraient tête baissée, tout droit au bout

d'un système, comme ils vont en Californie. A l'heure qu'il est, le peu d'esprits qui, aux États-Unis, s'occupent sérieusement d'études philosophiques s'appuient sur l'Europe. Chose remarquable! les deux hommes que j'ai vus aujourd'hui se sont appliqués à la même question, et cette question est celle du libre arbitre. Ici, on s'attend à rencontrer la pratique plus que la métaphysique de la liberté. Les politiques ne s'en inquiètent guère. Aussi n'est-ce pas de la politique que le débat est sorti, c'est de la théologie.

On sait jusqu'où a été le protestantisme dans ses agressions contre la liberté de la volonté humaine, depuis Luther, qui a écrit un livre sur le *serf arbitre* par opposition au libre arbitre, et Calvin, dont la doctrine écrase en fait la liberté humaine sous la prédestination. Certains docteurs puritains de la Nouvelle-Angleterre et en particulier le plus célèbre et le plus influent de tous, Jonathan Edwards, ont attaqué théoriquement la liberté avec toute l'énergie qu'ils mettaient chaque jour à la défendre. Ce contraste entre des doctrines presque fatalistes et un vif sentiment d'indépendance qui porte aux résistances hardies, se rencontra chez les théologiens de New-Haven comme chez ceux de Port-Royal. Quoi qu'il en soit, les doctrines dont je parle ont

régné jusqu'à ces derniers temps dans l'enseignement, et ont été entamées, de nos jours, par M. Henry et surtout par M. Tappan. M. Henry est professeur à l'université de New-York. C'est un philosophe spiritualiste qui a publié, sous le titre d'*Éléments de Psychologie de Cousin*, une traduction du cours de M. Cousin sur Locke, accompagnée de notes[1], parmi lesquelles la plus considérable roule sur la liberté morale. Comme l'illustre écrivain qu'il reproduit, M. Henry est un zélé champion du libre arbitre, et repousse l'esclavage auquel la théorie calviniste condamne la volonté humaine; je l'ai trouvé vif et éloquent sur ce point. — Vouloir, me disait-il, que nous ne soyons autre chose que les aubes d'une roue que l'eau fait tourner, et que ces aubes se réjouissent d'être ainsi mises en mouvement malgré elles, c'est trop fort!

Chose curieuse! Locke, le favori de Voltaire, le père involontaire, il est vrai, de la philosophie qui, en France, a abouti au matérialisme, Locke, que M. de Maistre anathématise presque aussi rudement que Bacon, est protégé en Amérique par les ultra-calvinistes, parce que sa doctrine sur la volonté peut servir la haine qu'ils portent à la liberté mo-

[1] M. O. W. Wight a publié une très-bonne traduction de l'*Histoire de la Philosophie moderne* de M. Cousin.

rale de l'homme. En France, attaquer Locke, c'était attaquer le dix-huitième siècle; aux États-Unis, c'est attaquer Calvin.

M. Tappan, dont la famille, d'origine française et réformée, vint en Amérique avec les Hollandais, est un homme religieux qui, un jour, a senti la conscience de la liberté se soulever en lui contre les exagérations philosophiques du calvinisme. Dans le collége où il étudia la théologie, ces exagérations régnaient, et lui-même commença par y croire. Cependant, quand il vit Jonathan Edwards étouffer sous la toute-puissance de Dieu l'individualité humaine, Hopkins l'anéantir jusqu'à lui refuser d'être une substance et n'y plus voir qu'un ensemble de facultés, — arrivant ainsi, par une autre voie et dans un autre dessein, à la même conclusion contre l'existence du moi humain que les philosophes français du dix-huitième siècle, dont l'un disait aussi : « Le *moi* n'est qu'un ensemble de facultés, » et ajoutait : « comme un bal n'est autre chose qu'un ensemble de personnes réunies pour danser; » — quand M. Tappan vit l'existence individuelle et indépendante du *moi* se dissoudre ainsi, et avec elle l'activité libre de l'homme s'évanouir, il ne put suivre plus loin ses maîtres dans cette voie. Appelé à prêcher lui-même, il sentait

la nécessité de fonder la responsabilité morale de l'homme, et pour cela, il avait besoin de croire à la volonté, à la liberté humaine, au *moi* humain. Il a écrit une réfutation de la théorie fataliste d'Edwards, et un traité sur les rapports de la volonté avec la morale et avec le christianisme[1]. J'écoutais avec un respectueux intérêt ce récit qu'un esprit élevé et sincère voulait bien me faire de son histoire. Je trouvais cette protestation pour la liberté bien placée chez des hommes qui philosophent au sein d'un peuple libre.

M. Tappan, pour être un champion de la liberté humaine, n'en est pas moins un chrétien très-convaincu et un pieux ministre. C'est sa religion et sa piété mêmes qui le poussent à maintenir les droits de la volonté humaine, sans laquelle il n'y a point de personnalité véritable, ce qui conduit, quand on est conséquent, droit au panthéisme. L'apôtre du *moi* a soulevé bien des ombrages dans le vieux puritanisme; mais il gagne chaque jour des adhérents. Je crois que c'est là ce qu'il y a de plus intéressant dans le mouvement métaphysique américain[2].

[1] M. Tappan est en outre l'auteur d'un traité de logique, qu'un juge bien compétent, M. Cousin, regarde comme égal à tout ce qui existe en ce genre en Europe.

[2] Si je faisais ici une histoire complète de la philosophie américaine, il faudrait mentionner quelques autres noms : celui de Channing, celui de

On voit qu'il se passe tout entier pour ainsi dire dans le sein de la théologie; il s'appuie au dehors sur le mouvement imprimé à la philosophie française par M. Cousin. M. Tappan s'entend parfaitement avec lui sur la liberté humaine et la causalité. Ils se sont vus récemment à Paris; mais chacun d'eux avait quelque peine à parler la langue de l'autre. Heureusement miss Tappan, qui sait parfaitement le français, leur a servi d'interprète; ce qui fait, ce me semble, un tableau gracieux et un cadre piquant que Platon, grand admirateur de la sage Diotime, n'aurait peut-être pas rejeté pour un de ses dialogues [1].

M. Upham, qui lui aussi a réfuté Locke, et qui est auteur d'un traité de philosophie religieuse sur la *Vie intérieure*.

[1] J'ai revu M. Tappan à Paris en 1853. Lui, sa femme et sa charmante fille étaient ravis d'un changement de destinée qui ne serait pas du goût de tout le monde. M. Tappan avait quitté une existence agréable à New-York pour aller dans l'État de Michigan fonder, assez loin de toute grande ville, une nouvelle université : en France, une place en province est un malheur et un exil. M. Tappan n'était sensible qu'à la joie de créer que-que chose, sa femme et sa fille partageaient entièrement ses sentiments et son ardeur. La différence des deux peuples est là.

CHAPITRE XXVIII

Arrivée de Kossuth. — Un démocrate et un whig. — Élections de New-York. — Établissements d'utilité publique, prison, asile pour les pauvres, asile pour les enfants.

7 novembre.

Depuis quelque temps, il n'est question que de l'arrivée de Kossuth. Chez quelques-uns, l'enthousiasme est à son comble. On proclame Kossuth le libérateur futur de l'Europe. Un prédicateur a dit en chaire que l'avénement de Kossuth était le second avénement du Christ. Dans certains journaux on déclare que le moment est venu pour les États-Unis de peser sur les affaires de l'Europe, d'y soutenir le principe démocratique. J'ai lu un article dans lequel on parlait déjà d'envoyer une flotte dans l'Adriatique attaquer l'Autriche en prenant Fiume, et une autre dans la Baltique pour bombarder Cronstadt et Pétersbourg, comme on proposait dans un troisième journal de déclarer simultanément la guerre à l'Angleterre et à la France ; mais les whigs branlent la tête, et rappellent que la politique de

Washington et de ses successeurs a toujours été de rester en dehors des révolutions européennes. On dit aussi que Kossuth s'est querellé avec l'officier du *Mississipi*, bâtiment envoyé au chef magyar pour le conduire en Amérique. Quelques-uns ajoutent que la trop célèbre Lola Montès, qui est sur le même vaisseau et qui fera peut-être autant de bruit, soutient que Kossuth est une attrape (*humbug*); mais le grand nombre est dans une sorte d'extase. Une charmante jeune personne me disait hier : « J'ai toujours désiré voir un héros. » Moi-même je prolonge mon séjour à New-York moins encore pour voir Kossuth que pour avoir le spectacle du peuple américain en cette circonstance. Enfin j'apprends que le chef hongrois a débarqué à Staten-Island, et qu'il va faire aujourd'hui son entrée solennelle dans New-York par un temps magnifique.

Dès le matin, Broadway, ordinairement si calme le dimanche, est encombré par une foule immense qui se dirige vers la *Batterie*, promenade située au bord de la mer, d'où l'on embrasse d'un coup d'œil la rade et les deux îles placées en avant de New-York. On y jouit toujours d'une vue admirable; mais aujourd'hui la rade, sillonnée en tous sens par des bateaux à vapeur et des barques pavoisées, la promenade, couverte de peuple et de milices

dont les uniformes et les armes resplendissent au soleil, forment un cadre éblouissant à la scène que toute la population attend avec impatience, — l'arrivée de Kossuth.

Je trouve une place dans le bâtiment appelé *Castle-Garden*, sur une galerie extérieure à quelques pas du point où le héros de la fête va débarquer; un coup de canon annonce son départ de Staten-Island, et le *Mississipi* vient droit à nous, salué de loin par les vivats et les fanfares. Il approche et touche le rivage; mais l'imprévoyance américaine se montre encore dans ce moment, dont elle dérange un peu la solennité : la corde avec laquelle on attache le bâtiment à vapeur se trouvait être une vieille corde; elle se rompt, et le débarquement se fait sans beaucoup d'ordre sur une planche assez mal posée. Kossuth, avec son bonnet hongrois et son manteau noir, a un peu l'air d'un *bon pauvre* à un enterrement; enfin il entre dans une immense salle entourée de gradins; il a ôté son manteau; sa tête est nue; il s'appuie sur un grand sabre, et en ce moment je lui trouve l'air noble et un certain calme plein de dignité et de douceur. Il commence à parler avec un accent marqué, mais une prononciation très-distincte; une rumeur confuse l'empêche à plusieurs reprises de poursuivre;

il y renonce et dit qu'il ne peut être entendu et fera imprimer son discours. Est-ce, comme le prétendent ses partisans, que le peuple n'a pu contenir son enthousiasme pour écouter l'orateur, ou serait-ce qu'il y avait dans la foule assez de malveillants pour empêcher l'orateur d'être ouï? Il se pourrait. Les Irlandais sont nombreux à New-York, et ils ne sont pas favorables à Kossuth; leurs journaux lui reprochent d'avoir été, dans ses discours en Angleterre, trop Anglais et trop monarchique, d'avoir rappelé qu'il était protestant et mal parlé des jésuites; l'archevêque de New-York, ces jours derniers, a discouru contre lui dans un *meeting* catholique. Toutefois l'incident de Castle-Garden est bien vite oublié dans le vacarme de l'excitation populaire.

Après avoir passé la milice en revue, Kossuth monte avec le maire de New-York et madame Kossuth dans une voiture découverte, suivi de ses officiers et des autorités de la ville; précédé et accompagné des corps qui défilent musique en tête, il traverse New-York comme un potentat qui ferait son entrée dans sa capitale entre une double haie de sujets. Les fenêtres sont ornées de tentures, les toits sont chargés de spectateurs, mille mains s'agitent, mille voix crient : *Vive Kossuth!* Je n'ai

jamais vu toutes les apparences de l'enthousiasme à un plus haut degré que dans cette population de cinq cent mille âmes accueillant, avec un transport qui allait parfois jusqu'à la fureur, un étranger, le chef d'une nation lointaine et peu connue du grand nombre, parce qu'il apparaît à tous comme la personnification de la liberté, du droit de résistance à un pouvoir étranger. Les Américains saluaient dans l'insurrection hongroise l'image de leur propre affranchissement, et dans Kossuth un Washington magyar : c'est ce qui était universel et de bon aloi dans cet enthousiasme. Il s'y mêlait chez quelques-uns le désir d'une manifestation favorable à l'intervention de l'Amérique dans les affaires de l'Europe; ceux-là criaient bien fort : La Hongrie! mais disaient tout bas : Le Canada et la Havane! — Les devises et les tableaux abondaient : tantôt ils représentaient Washington, la Fayette et Kossuth; tantôt la reine d'Angleterre, le président des États-Unis et le sultan comme ayant concouru à délivrer le prisonnier; seulement le sultan, qui a une trentaine d'années, était constamment représenté sous les traits d'un vénérable vieillard, avec une grande barbe blanche tombant sur sa poitrine.

Le soir, une procession d'Allemands est venue sous les fenêtres de l'hôtel où demeure Kossuth;

ceux qui la composaient portaient tous des torches qui jetaient sur la foule un éclat sinistre. Ici était la partie la plus passionnée et la plus révolutionnaire des admirateurs de Kossuth; en les voyant secouer leurs torches, on se demandait si les étincelles qui en jaillissaient allaient embraser l'Europe. A onze heures, tous s'étaient retirés, et cette journée si animée, si tumultueuse, a fini sans le plus léger trouble.

Après avoir écouté les *hourras* de la foule, je prête l'oreille à ce qui se dit dans la conversation au sujet de l'arrivée de Kossuth et de l'effet que ses discours ont produit sur l'opinion. L'enthousiasme pour sa personne et son talent d'orateur dure encore. Ce talent est vraiment extraordinaire : je ne crois pas qu'il y ait un autre exemple d'un homme improvisant avec cette éloquence dans une langue qui n'est pas la sienne; mais on commence à blâmer son début. Après avoir montré tant de tact dans les paroles qu'il a adressées aux Anglais, il n'a pas bien pris les Américains. Le pied à peine posé sur leur sol, il leur a mis pour ainsi dire le marché à la main, demandant qu'ils consentissent à prêter un appui moral à la cause de la Hongrie. Au milieu de l'excitation du moment, le bon sens américain ne s'est pas endormi. On a compris à quoi pouvait

conduire cet appui moral. L'opinion publique a reculé, comme craignant une surprise. J'ai rencontré déjà des partisans de Kossuth, consternés d'être obligés de le désapprouver. Ceux, au contraire, qui craignaient son influence, sont ravis de le voir mal engagé. On croit qu'il n'a pas été bien renseigné. Pour m'expliquer ce défaut d'habileté en Amérique chez un homme qui a montré tant d'habileté en Angleterre, je suppose qu'on lui aura dit : « Les Américains sont ardents et leurs ardeurs ne durent pas; profitez de l'enthousiasme du premier moment, demandez, obtenez d'abord, et ensuite ils ne pourront plus reculer. » — Mais on ne fait pas faire facilement aux Américains un marché malgré eux. Au milieu du transport qui semblait les aveugler, ils ont vu le piége, et ils ont reculé, comme ces hommes qui, dans l'ivresse, suivent leur chemin et rasent le fossé sans y tomber. Kossuth aura encore des ovations, mais je crois qu'il n'obtiendra nul appui sérieux de l'Amérique.

Je vois tomber d'accord sur ce point les hommes des deux partis : les démocrates avec répugnance, et les whigs avec empressement. Le bon sens l'emporte chez les uns comme chez les autres. Chaque jour, du reste, je puis me convaincre davantage combien les nuances de parti empêchent peu ici

les citoyens éclairés de s'entendre sur ce qui est fondamental dans la politique de leur pays. Je demande la permission de citer pour exemple deux des hommes que je vois et considère le plus, — M. Sedgwick, démocrate sage, et M. Kent, whig éclairé. M. Sedgwick, avec lequel je suis venu d'Europe, a été ma providence en Amérique. Partout ses recommandations m'ont suivi et m'ont protégé auprès des hommes de tous les partis. Le premier Américain qu'il m'a présenté était un planteur virginien. Il l'a fait en ces termes : « Voilà M. H..., affreux aristocrate que j'aime beaucoup. » Et le très-aimable aristocrate le lui rendait bien. Comment n'aimerait-on pas M. Sedgwick, avec la franchise de ses manières, la loyauté de son caractère, la vivacité et l'ouverture de son esprit? Pendant que j'étais à New-York, bien peu de jours se sont écoulés sans que je l'aie visité dans son *office*, saisissant à la volée quelques moments pour lui parler; mais la vie d'affaires est si active aux États-Unis, qu'il m'échappait sans cesse. Je m'en dédommageais en allant, chaque semaine, passer le dimanche dans sa maison de campagne de Long-Island. Là, accueilli par son aimable famille comme un ancien ami, je voyais de près cette existence intérieure des Américains, hospitalière et com-

fortable dans sa simplicité. La conversation ne languissait jamais. M. Sedgwick me parlait, si je voulais, de l'Italie, où nous nous sommes rencontrés; de la France, de Paris, où il est venu jeune, attaché à la légation américaine, sous la présidence de Jackson, qu'il a connu, qu'il a admiré, qu'il admire encore comme un chef de parti incomparable. Jackson, célèbre par sa bravoure et ses duels, par sa défense de la Nouvelle-Orléans, vainqueur habile et, dit-on, cruel des Séminoles, nature fougueuse qui savait se maîtriser au besoin, Jackson fut le parti démocrate président. Il partagea, il excita les passions de ce parti contre l'autorité fédérale, dont il était investi lui-même. Tribun armé au pouvoir, il conspira constitutionnellement contre le pouvoir. Il fut le Marino Faliero légal de la république, avec cette différence qu'il triompha. Singulière puissance des institutions américaines! Jackson avait l'instinct du despotisme et l'illustration militaire; ailleurs, il eût mis la liberté en péril; aux États-Unis, il fut contraint d'employer son ascendant et son ambition à restreindre sa propre prérogative.

A l'extrémité nord de New-York, dans le beau quartier, habite M. Kent, fils du chancelier Kent, auteur d'un commentaire sur la législation américaine, l'ouvrage de jurisprudence le plus important

qui existe aux États-Unis. Le chancelier Kent était un homme de la famille des fondateurs de la république, partageant les opinions des fédéralistes, qui étaient les conservateurs; il a transmis ses opinions à son fils. En lui, je trouve comme un représentant de cette première génération si ferme et si pure, encore anglaise par la culture de l'esprit, la direction des idées, le caractère. Cependant M. Kent est très-bon Américain, mais à la manière d'Alexandre Hamilton. Aussi ce sage et courageux patriote est-il demeuré pour lui l'objet d'une vénération particulière. Il m'a montré le portrait d'Hamilton avec une émotion qui me gagnait quand j'entendais M. Kent me raconter l'histoire de cet admirable jeune homme. Après avoir combattu au premier rang avec la Fayette et Rochambeau, Hamilton se montra dans le *Fédéraliste* un écrivain politique supérieur, et se trouva être un secrétaire de la trésorerie capable de relever les finances des États-Unis. Sa mort soudaine et prématurée donne encore plus d'intérêt à sa mémoire. Il tomba dans un duel, tué par un homme d'une célébrité bien différente, Aaron Burr, le seul ambitieux et le seul vicieux parmi les hommes de la révolution américaine, comme Arnold fut le seul traître. Pendant les négociations avec l'Espagne au sujet de la navi-

gation du Mississipi, cette puissance tâcha de détacher quelques États de l'intérêt commun, en leur offrant des avantages qu'elle refusait au congrès. Aaron Burr se jeta dans ces intrigues. On ne sait pas bien jusqu'où elles allèrent et jusqu'à quel point lui et ceux qui l'entouraient se laissèrent entraîner à la perspective d'un pouvoir indépendant dans l'Ouest ou même d'une couronne. Dans tous les cas, cette ambition fut punie comme elle le méritait : le Catilina manqué, acquitté par ses juges, mais entièrement déconsidéré, traîna dans le mépris, durant une vie très-longue, le souvenir de ses rêves d'usurpation. Après avoir erré en Europe, où M. de Talleyrand, qui pendant son séjour en Amérique avait apprécié la supériorité d'Hamilton, refusa de le recevoir, Aaron Burr revint à New-York pour y être un petit procureur hargneux et détesté. Il fut condamné, à quatre-vingts ans, dans un procès de mœurs, et porta toute sa vie le malheur d'avoir tué Hamilton.

J'ai parcouru avec M. Kent la ville de New-York, occupée en ce moment à faire ses élections. Les élections des différents États ont cette année une importance particulière. On y cherche un indice de la tendance qui prévaudra l'an prochain dans l'élection du président. On croit généralement que

le triomphe sera pour les démocrates. Les murs sont couverts des listes des noms auxquelles se sont arrêtés les différents partis. J'ai lu aussi une proclamation du gouverneur qui promet 100 dollars de récompense à qui fera connaître un vote illégal. C'est toujours le même principe. La police de l'élection est remise aux mains de tous, et il y aura une bonne récompense pour celui des agents de cette police universelle qui fera le mieux son devoir.

Nous entrons dans plusieurs salles d'élection; elles sont en général fort paisibles. Dans le quartier des Irlandais, on se donne quelques coups de poing à la porte. Il paraît qu'il y a eu du tumulte dans une autre salle, que les *policemen* ont été appelés, et que même la boîte qui contenait les suffrages a disparu. A Baltimore, un électeur a reçu un coup de couteau. Ce sont des désordres réels; mais, comme ils tiennent à des causes particulières et non à l'excitation générale d'un parti, en les déplorant on n'en est pas effrayé. On sait de plus que, les élections terminées, toute agitation cessera. Souvent, pendant qu'elles durent, les démonstrations des partis sont menaçantes : on fait des processions, on porte des bannières, on crie, on se montre le poing; dès que la voix de la majorité a

parlé, tout le monde se tait et se soumet. En Amérique, il y a quelquefois du désordre le jour des élections, mais le lendemain jamais.

On ne peut quitter New-York sans visiter l'ensemble d'établissements d'utilité publique, hospices, prisons, asiles, situés dans l'île Blackwell et l'île Randal. C'est aux États-Unis que s'est enté le plus en grand le système de l'amélioration morale par les pénitenciers. Comme je visitais celui de l'île Blackwell un dimanche, les détenus étaient dans la chapelle. Dans cet établissement, on suit le système d'Auburn, c'est-à-dire que les détenus ne sont séparés que la nuit dans leurs cellules, et le jour travaillent en commun et en silence. Je m'informe du genre de punition adopté, sachant que la grande difficulté que présente le système d'Auburn, c'est de maintenir le silence et d'empêcher les condamnés qui travaillent en commun de s'entendre par signes. En Amérique, cette difficulté a été levée par le nerf de bœuf. Il paraît que nul châtiment moins positif et moins immédiat n'a le même effet. L'emploi obligé d'un tel moyen de répression et la répugnance qu'il inspire forment même un des principaux arguments qui, en Europe, ont éloigné les publicistes les plus distingués du système d'Auburn et les ont inclinés vers le terrible système de

la séparation complète et perpétuelle des condamnés, le système pensylvanien. Il était donc intéressant pour moi de savoir quels châtiments on inflige dans le pénitencier de Blackwell. Le gardien m'apprit qu'on emploie les douches pour les deux sexes, punition qui est très-redoutée, et le fouet pour les hommes; quant aux femmes, elles ne doivent pas être frappées, mais, dit le gardien en souriant, elles reçoivent bien quelques taloches (*slap*).

Un renseignement plus curieux à cet égard est celui qu'un heureux hasard me permet de recueillir de la bouche d'un ancien directeur de la prison de Sing-Sing, qu'on a fait bâtir par les prisonniers eux-mêmes, et où l'on suit le système d'Auburn. M. ... a dirigé l'établissement de Sing-Sing pendant quatre ans. Il a voulu essayer de se passer du fouet pour la discipline de la prison. Son prédécesseur employait quinze cents ou deux mille fois ce mode de punition dans l'espace d'un mois; M. ... est parvenu à ne pas l'employer du tout. Voici comment il s'y est pris. Il s'est bien gardé de parler à qui que ce fût de son intention, de la laisser soupçonner aux gardiens et surtout aux détenus. Seulement nul autre que lui ne pouvait ordonner la peine en question. Peu à peu, toujours sans rien dire à personne, il a rendu cette peine plus rare et a fini

par ne plus l'appliquer: mais l'on doit remarquer que, bien qu'à Sing-Sing le châtiment du fouet ne fût pas employé, la menace de ce châtiment existait toujours. Ainsi la question n'est pas encore entièrement résolue. D'ailleurs une seule expérience ne peut suffire; celle-ci n'est pas moins intéressante par l'adresse avec laquelle elle a été exécutée et par les résultats qu'elle a produits. Je la livre aux réflexions des hommes spéciaux à titre de document.

A quelque distance du pénitencier est une maison pour les pauvres (*alms-house*). Ils sont bien logés, ont bon air et belle vue. Ceux qui peuvent travailler travaillent. En ce moment on bâtit un *work-house* qui sera un bâtiment magnifique. Je n'aime pas à m'arrêter dans les hospices d'aliénés: il me répugne d'être spectateur de cette misère qui s'ignore elle-même. Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est qu'elle est souvent ridicule. J'ai vu en passant, dans l'hospice des aliénés de Blackwell-Island, une femme qui croit être le président des États-Unis.

De tous ces établissements, le plus intéressant c'est l'asile des enfants dans l'île Randal. On y recueille les enfants que leurs parents ne peuvent soigner ou que l'on trouve dans les rues livrés à eux-mêmes. On les rend ensuite à leurs familles,

si elles sont en état de s'en charger, ou bien on les place soit en apprentissage, soit chez des cultivateurs. En ce moment, il y a dans l'établissement 1,200 enfants ; il en passe ici 4,000 par an. Cette institution et les écoles ont eu pour résultat de supprimer cet être corrompu et dangereux qu'on appelle lè gamin. Je ne me rappelle pas en effet l'avoir rencontré dans les rues de New-York. Rien n'est plus touchant que ces 1,200 enfants, bien soignés, bien propres, assis sur leurs petits siéges tout autour de salles vastes et aérées. J'ai eu un plaisir que je ne saurais rendre à les voir manger avec l'appétit de leur âge après qu'un d'eux a prononcé la prière et tandis qu'un autre faisait la lecture pendant le repas avec une charmante gravité, puis chanter sous la direction de deux agréables jeunes filles. Une bonne dame, à l'air très-maternel, les soigne, comme si elle était vraiment leur mère. Il est impossible de recevoir d'un établissement de charité une impression plus douce que celle qu'on emporte de l'île Randal.

Tout cet ensemble d'institutions utiles est dirigé par des *gouverneurs :* ce sont des négociants considérables de New-York qui donnent gratuitement une part de leur temps à l'administration de ces établissements. En Angleterre, les grands proprié-

taires exercent des fonctions gratuites de ce genre; mais en Amérique, où presque tout le monde est dans les affaires, où le temps, comme on dit, *est de l'argent*, il y a plus de mérite à donner ce temps au public et à ambitionner l'honneur d'être utile aux dépens de sa fortune. Les gouverneurs sont nommés par les électeurs. On choisit toujours les deux candidats qui ont réuni le plus de voix, ce qui permet en général aux deux grands partis politiques d'être représentés. Une fois nommés, les gouverneurs demandent à la ville ce qu'ils croient nécessaire pour les établissements confiés à leur direction, et la ville est obligée de se taxer pour la somme qu'ils ont demandée.

Avant de quitter New-York, je cherche à me rendre compte de l'impression générale qu'un séjour de six semaines m'a laissée. J'ai trouvé ici plus de civilisation, plus d'Europe, que je ne croyais; mais aussi les inconvénients des grandes villes d'Europe commencent à se faire sentir. New-York a cinq cent mille âmes; c'est la population de Paris au commencement de ce siècle. Avec un tel nombre d'habitants, comment échapper entièrement au paupérisme? L'*alms-house* qui existe, le *work-house* qu'on bâtit, ne suffiront pas. Les femmes ne peuvent pas aller défricher les terres de l'Ouest; il faut

qu'elles vivent dans une ville. De là, sans parler du reste, la misère des couturières de New-York, presque aussi grande que celle des couturières de Londres. Ici cette misère est encore aggravée par l'horreur de la domesticité. Ces pauvres filles aiment mieux mourir de faim que de ne pas s'asseoir à la table de leurs maîtres. On ne trouve guère que des Irlandais pour servir. Les couturières ne gagnent que 6 ou 8 sous par jour, et à Baltimore quelquefois 3 sous. On a fondé à New-York un établissement appelé *maison d'industrie*, où elles peuvent gagner 25 sous à la journée; cet établissement est sous le patronage des dames de New-York, qui vont leur apprendre à coudre. C'est quelque chose de très-semblable à ce qui se passe à Londres et à Paris : un signe du mal encore plus qu'un remède.

Le danger est surtout dans cette population flottante que l'émigration amène sans cesse à New-York. Les secours ne manquent pas aux émigrants malades. Un magnifique hôpital, pour lequel chaque passager venant d'Europe donne 1 dollar, est là pour les recevoir. En général, cette population trouve du travail ou s'écoule dans l'Ouest; mais il y a toujours parmi les émigrants des sujets vicieux ou dénués d'énergie; l'ouvrage même peut man-

quer [1], et le flot arrive sans cesse. Il est impossible que le malaise de nos grandes villes ne se fasse pas sentir, quoique à un degré bien moindre, dans les grandes villes d'Amérique : à mesure qu'elles participeront plus à la culture de l'Europe, elles sont menacées de lui trop ressembler sous d'autres rapports ; mais ce sont là des inconvénients locaux et exceptionnels que combat l'esprit de la société américaine, et que les circonstances particulières qui la favorisent atténueront longtemps. Il y a peu à craindre des maux que produisent de l'autre côté de l'Atlantique l'agglomération et le manque de travail dans un pays comme les États-Unis, dont la vingt-sixième partie seulement est défrichée.

CHAPITRE XXIX

Philadelphie. — Obligeance des Américains. — Aspect de Philadelphie. — Représentation du *Tyran de Padoue*. — Déclaration de l'indépendance. — La république très-préparée aux États-Unis.

On fait le voyage de New-York à Philadelphie en une demi-journée, moitié par les chemins de fer,

[1] J'ai lu dans un journal qu'il y avait l'hiver à New-York cinquante mille personnes sans emploi. Je crois ce chiffre très-exagéré.

moitié par les bateaux à vapeur. D'un bout des États-Unis à l'autre, on ne voyage pas autrement. L'étendue des chemins de fer de l'Union est presque égale à celle de tous les autres chemins de fer du monde. On pense que près de neuf mille lieues de voies ferrées sont maintenant exécutées sur la surface du globe. Placées les unes au bout des autres, ce serait assez pour faire le tour de notre planète. En 1825, le voyageur sir Basil Hall affirmait qu'il serait impossible d'établir des chemins de fer aux États-Unis à cause des grandes distance. En France, vers la même époque, quelques-uns doutaient que jamais on pût appliquer l'emploi de la vapeur à ces voies de communication dont on s'est servi d'abord pour transporter du charbon [1], et sur lesquelles les chariots que traînaient des chevaux ont été remplacés par des wagons qui ont déjà fait trente lieues à l'heure. Peut-être des progrès semblables sont réservés à l'électro-magnétisme, qu'on tente aujourd'hui de substituer à la vapeur. En attendant, le télégraphe électrique fait un usage merveilleux de cette puissance nouvellement découverte. Il y a maintenant aux États-Unis cinq mille lieues de fils télégraphiques.

[1] Les chemins à *rails* en bois ont été employés à cet objet dès 1649 près de Newcastle.

J'ai trouvé encore cette fois mes compagnons de route fort sociables et point indiscrets ou importuns. Comme on m'accuse de partialité à cet égard, je vais laisser parler un Anglais dont le voyage a été entrepris surtout pour démontrer les avantages dont jouit le Canada par son union à la mère patrie, et qui les oppose avec complaisance à la prospérité des États-Unis. Ce voyageur ne peut donc être suspect de complaisance ou d'engouement à leur égard. « Un Américain bien élevé, dit M. Tremenheere, est toujours prêt à déployer la plus grande cordialité et la plus grande bienveillance pour un étranger, sur la moindre recommandation et même sans recommandation, dans les rencontres fortuites de la vie d'hôtel ou en voyage : j'ai constamment trouvé chacun disposé à répondre, si l'on entrait en conversation avec lui, et très-empressé, quand l'occasion s'en présentait, à tous les actes de courtoisie et de politesse. » Comment concilier ce témoignage avec les accusations de tant d'autres voyageurs contre le manque de savoir-vivre des Américains? Cette différence a, je crois, deux causes : M. Tremenheere a moins de préventions que la plupart de ses compatriotes contre ce pays, et il y a voyagé plus récemment.

Je m'attendais à trouver Philadelphie entière-

ment différente de New-York. J'avais rêvé une ville tranquille, à l'air quaker; mais l'activité uniforme des Américains tend à donner à tous les grands centres de population une physionomie semblable. Philadelphie n'est plus guère la ville de Penn. Les quakers du reste avaient cessé d'y être dominants à l'époque de la révolution. Certains quartiers ont cependant un aspect plus paisible et plus *ancien* que New-York. Il n'y a pas une rue aussi dominante que Broadway; nulle part on n'a le spectacle d'un aussi grand mouvement, mais il en règne encore un très-grand dans les rues principales. Philadelphie est une ville surtout manufacturière, et New-York une ville surtout commerçante : c'est Birmingham et Liverpool.

Longtemps Philadelphie a eu l'avantage sur New-York : le jour où elle a perdu la banque fédérale, immolée par Jackson, lui a été funeste. La supériorité commerciale de New-York s'est établie par le canal Érié, qui lui a livré les produits de l'Ouest, vers lequel en outre ses chemins de fer se dirigent aujourd'hui. Philadelphie projette et prépare des communications avec la vallée de l'Ohio plus rapides que celles qu'elle possède, et une ligne de *steamers* transatlantiques qu'elle établit en ce moment détournera en partie le flot de l'émigration euro-

péenne à son profit. Cette émulation est ardente. La supériorité de New-York est le cauchemar des Pensylvaniens; ils n'accordent pas volontiers qu'elle soit la première ville de l'Union, et chicanent même sur les résultats du dernier dénombrement, qui donne à la cité rivale une population supérieure à celle de Philadelphie.

Je me promène par un temps froid et sous un ciel neigeux à travers les rues de cette ville, où je viens d'arriver. Dans le jardin public, je vois des écureuils gris courir sur les rameaux noirs des arbres dépouillés. Je m'aperçois qu'on leur a bâti de petites maisons au milieu des branches. Il y a dans cette bienveillance pour les animaux quelque chose qui rappelle Penn. Ces pauvres écureuils n'ont pas toujours été aussi bien traités : comme ils étaient funestes au maïs, on mit dans le dernier siècle leurs têtes à prix. Le gouvernement dépensa pour leur extermination 8,000 livres.

J'aime assez à aller au spectacle le jour de mon arrivée dans une ville : tout en écoutant les acteurs, on observe le public. D'ailleurs c'est un délassement. Après la fatigue du voyage, je ne suis pas disposé à supporter cette autre fatigue que produit une conversation en langue étrangère avec des gens que je vois pour la première fois. On jouait au

théâtre de Philadelphie la traduction du *Tyran de Padoue*, de M. Victor Hugo. Un reste de pruderie quakeresse ne permettant pas de donner à l'héroïne le nom de *courtisane*, elle est devenue sur l'affiche une *actrice*, ce qui détruit le sens de toute la pièce, et montre en même temps que la condition du théâtre est considérée ici comme quelque chose de profane. L'actrice chargée de représenter Tisbé n'était ni mademoiselle Rachel ni même madame Dorval : elle m'a frappé par un jeu violent et aussi très-abandonné. Toute la pruderie s'était dépensée sur l'affiche. Une danseuse assez fringante a eu un grand succès. Le spectacle a fini par une scène où j'ai cru trouver quelques traits des mœurs américaines, notamment dans le rôle d'un domestique qui n'en fait qu'à sa tête, qui dit à son maître : « Pourquoi voulez-vous écrire sur cette table plutôt que sur celle-ci? » Seulement je tremble que cette petite comédie, qui me semble si américaine, ne soit une traduction de quelque vaudeville français.

Si Boston fut témoin des premiers combats livrés pour l'indépendance, c'est à Philadelphie que s'assembla le premier congrès, un an avant que la lutte armée n'éclatât, ce congrès qui faisait dire à lord Chatham : « Quelque admiration que m'inspirent les États libres de l'antiquité, je suis forcé

de reconnaître que, pour la solidité du raisonnement, la pénétration de l'esprit, la sagesse de la conduite, l'assemblée américaine ne le cède à aucune de celles dont les hommes ont gardé la mémoire; » ce congrès, dans lequel Christophe Gadsden répondait en Romain à ceux qui exprimaient la crainte que les Anglais pussent facilement détruire toutes les villes maritimes de l'Amérique septentrionale : « Monsieur le président, nos villes maritimes sont faites de bois et de briques. Si elles sont détruites, nous avons de l'argile et des forêts pour les rebâtir; mais si les libertés de notre pays sont anéanties, où trouverons-nous des matériaux pour les refaire? » C'est à Philadelphie que s'assembla aussi le second congrès, celui qui choisit Washington pour commandant en chef et proclama l'indépendance. On montre encore aujourd'hui la salle où se fit cette déclaration et le texte original de ce glorieux manifeste, signé par les fondateurs de la liberté américaine. C'est ici que John Adams, homme du Nord, proposa chevaleresquement pour le commandement suprême le Virginien Washington, tandis que l'ambitieux général cherchait à s'échapper par un couloir.

Dans le lieu qui rappelle un si grand événement, on ne peut se défendre d'un retour sur les causes

qui l'ont amené. L'affranchissement des colonies anglaises d'Amérique ne fut pas, à vrai dire, une révolution. Ce fut une séparation. Chaque colonie, en cessant de l'être, eut peu à faire pour devenir une république[1]. Elle avait un gouverneur et deux assemblées; elle eut encore un gouverneur et deux assemblées; elle continua de s'administrer et de se régir elle-même comme par le passé. Ce ne fut guère qu'un changement de nom, presque rien ne fut changé dans les choses. L'État de Rhode-Island a eu jusqu'en 1826 pour constitution la charte que lui avait autrefois donnée la couronne d'Angleterre. L'Amérique, en se séparant de la métropole, fit comme un vaisseau qui se détache d'un autre, et continue à suivre la même route et à exécuter la même manœuvre. Les colonies affranchies eurent même quelque peine à se soumettre au pouvoir du congrès, qui, à certains égards, pesait plus sur elles que ne l'avait fait l'autorité lointaine et contestée du gouvernement anglais.

Non-seulement les colonies possédaient sous la monarchie des institutions républicaines, mais elles

[1] Le Connecticut était, d'après sa charte, dit le chancelier Kent, une république, sauf le nom : *A complete republic in every thing but in name.* La colonie de New-Haven, qui s'était détachée du Massachusetts, se donna une constitution (*Plantations-Covenant*) sans faire mention de l'Angleterre.

avaient eu, ce qui était plus précieux encore, l'occasion de développer chez elles l'esprit républicain. Sauf quelques guerres contre les sauvages et quelques expéditions contre les Français, qui maintinrent au sein d'une existence toute commerciale et tout agricole une énergie dont devait profiter la lutte pour l'indépendance, l'histoire des colonies anglaises se compose presque uniquement de démêlés avec les ministres et le parlement, ou avec les gouverneurs envoyés d'Angleterre. C'est un combat pied à pied comme celui des communes du moyen âge contre les seigneurs féodaux, ou des républiques italiennes contre les empereurs. Il y eut des insurrections, — celle de la Virginie sous Bacon, qui brûla la nouvelle capitale *Jamestown*, comme les Russes ont brûlé Moscou; le complot de Birkenhead, tenté dans la même province par quelques vétérans de Cromwell : il y eut des démagogues qui soutinrent violemment la cause du peuple, et périrent abandonnés par lui, tels que Leyser à New-York, sous Guillaume III; mais ce qui domina toujours, ce fut la résistance légale, le maintien opiniâtre d'un droit écrit, d'une charte, l'art d'éluder ou de lasser la tyrannie, et, même en s'y soumettant, la résolution de la combattre. Ces contestations, ces réclamations, cette opposition persévérante, qui

sans cesse change de forme, et, quand un terrain vient à lui manquer, prend pied sur un autre, qui combat sans emportement, sans faiblesse, protestant toujours, cédant parfois, ne renonçant jamais, furent comme une guerre patiente, un siége lent et sûr, et se terminèrent par la proclamation de l'indépendance, préparée depuis plus d'un siècle.

Ce mémorable affranchissement fut amené graduellement par le développement naturel des principes de liberté qu'avaient apportés en Amérique les colons de la Nouvelle-Angleterre. Rien de théorique, d'abstrait, ne vint s'y mêler : ce fut toujours de la pratique et jamais de la philosophie. Je me trompe, il y eut une tentative de constitution créée de toute pièce par un philosophe, je veux parler de la constitution que Locke avait composée pour la Virginie, et dans laquelle, procédant à la manière du dix-huitième siècle par des combinaisons tirées de son propre esprit et non de l'état réel d'un peuple, il avait imaginé de donner à la Virginie une organisation féodale. Cette constitution, utopie d'un esprit sage, ce jour-là chimérique, après avoir, pendant quelques années, fait le désespoir de ceux à qui on l'avait imposée, disparut bientôt avec ses margraves et ses caciques.

CHAPITRE XXX

Les quakers. — Les mormons.

La ville de Penn, qui a eu la gloire de proclamer l'indépendance des États-Unis, a, de plus, exercé une influence particulière sur la nouvelle république. Les quakers et Penn à leur tête sont les vrais fondateurs de la tolérance religieuse dans un pays dont elle devait être une des forces et une des gloires, et où elle ne pouvait sortir ni de la Virginie épiscopale, ni de la Nouvelle-Angleterre puritaine. La tolérance est née presque à la fois sur trois points dans ce pays, dont la loi était l'intolérance des anglicans au sud, et l'intolérance des dissidents au nord. La liberté religieuse fut proclamée dans la colonie de Rhode-Island, au grand scandale des puritains, par Roger Williams, sectaire généreux, mais bizarre, qui enseignait que l'État ne doit pas persécuter les croyances, et en même temps ne voulait point assister au service divin avec sa famille, parce qu'il ne jugeait pas qu'elle fût régénérée,

alliant ainsi la plus large tolérance avec le *séparatisme* le plus étroit. Dans le Maryland, un Irlandais catholique, lord Baltimore, établit aussi la liberté de croyance. Le catholicisme, instruit par la persécution et éclairé par l'esprit des temps nouveaux, donnait un noble exemple que le protestantisme aurait dû suivre, au lieu de bannir les catholiques de cet État de Maryland, où la tolérance des catholiques lui avait offert un refuge. On voit par ces deux exemples combien la liberté religieuse avait de peine à se dégager, et chez ceux qui la professaient et chez ceux mêmes qui en goûtaient les bienfaits, des habitudes de l'intolérance et de la persécution.

Une secte qui avait débuté par les emportements d'un fanatisme insensé, mais qui avait changé de caractère en grandissant, les quakers, eurent la gloire de faire prévaloir dans une grande colonie le principe de tolérance qu'on leur avait si peu appliqué à eux-mêmes. Dans l'origine, ils allaient insultant les ministres dans leur chaire, et les quakeresses entraient nues dans l'assemblée des fidèles pour exprimer l'humiliation de l'église; mais le temps de ces folies était passé. Revenus des égarements où un zèle sans mesure avait précipité leurs premiers apôtres, les quakers, dirigés par Penn,

professèrent réellement la tolérance et l'horreur du sang. Ils ne persécutèrent personne, et, entourés de nations sauvages, seuls parmi les colons américains, ne prirent jamais les armes et n'eurent jamais besoin de les prendre. On voit encore dans un faubourg de Philadelphie la place où était l'orme sous lequel Penn eut avec les Indiens cette fameuse entrevue dans laquelle il s'assit à terre, selon leur usage, partagea leur repas, finit par courir, sauter comme eux, et les vaincre dans ces exercices.

La secte pacifique a eu cependant ses dissensions intestines. Elle s'est partagée entre ceux qui sont restés fidèles à l'indépendance de leur église, qui ne reconnaissent d'autre autorité que l'autorité de l'inspiration individuelle, et ceux qui se sont rapprochés de l'Église anglicane, dont leurs ancêtres furent les adversaires opiniâtres. Du reste, les quakers n'ont plus d'autre bizarrerie que le tutoiement et la forme de leurs grands chapeaux.

La secte qui aujourd'hui attire l'attention à la fois par ses excentricités et ses progrès, c'est celle des mormons. Accusée des opinions les plus subversives de la famille, elle a pris un développement rapide en quelques années, et jouit d'une prospérité toujours croissante. On sait que la secte des mormons a été fondée de notre temps par un fourbe

nommé Joe Smith, qui prétendait avoir découvert des tables d'or sur lesquelles la nouvelle loi était écrite, et qui, dit-on, avait trouvé sa religion toute faite dans un roman manuscrit tombé par hasard entre ses mains. Ce Smith fut assassiné dans un des soulèvements que les mormons provoquaient contre eux partout où ils s'établissaient. Ces soulèvements étaient coupables, sans doute; mais c'est un mauvais signe pour une religion nouvelle de susciter de pareils troubles dans un pays où les croyances les plus singulières se produisent sans obstacle. Toujours poursuivis et reculant toujours devant l'animadversion des populations déchaînées contre eux, les mormons s'établirent sur le haut Mississipi. Là, ils construisirent un temple de dimensions considérables et d'une architecture très-extraordinaire. Assiégés, ils se défendirent jusqu'à ce que le temple fût terminé, et alors ils se retirèrent devant leurs ennemis. Emmenant leurs troupeaux à travers le désert, ils s'arrêtèrent enfin sur les bords du Lac Salé, où ils ont formé une communauté régulière, qui prospère par l'industrie et l'agriculture. Ces sectaires bizarres ont des chemins de fer et des machines perfectionnées; leur population augmente rapidement par le succès du prosélytisme qu'exercent leurs agents à Londres,

à Liverpool et même à Paris; ils auront, dans peu, atteint le chiffre qui fera un État de leur territoire et seront alors représentés au sénat et dans l'assemblée législative des États-Unis.

Ici se présentera une difficulté. Il paraît que les mormons n'ont pas sur le mariage des idées tout à fait semblables à celles des peuples chrétiens. Ils paraissent jouir à cet égard de priviléges qui rappellent trop les anciennes coutumes patriarcales de l'Orient. Il ne se peut guère que, dans un pays nouveau et qui se peuple par l'émigration, le nombre des femmes soit assez grand pour que la polygamie règne universellement. D'autre part, il semble incontestable que, sous un nom ou sous un autre, elle existe à un certain degré chez les mormons[1]. S'il fallait en croire un journal que je lisais l'autre jour, un de leurs principaux fonctionnaires aurait paru suivi d'un cortége de seize femmes, toutes à

[1] J'ai lu récemment dans un journal anglais la lettre d'un habitant de la Grande-Bretagne établi chez les mormons. C'est évidemment un très-brave homme, assez pieux même, et qui déclare que la Bible est le rocher sur lequel il faut toujours s'appuyer. Il cherche à autoriser par l'exemple des patriarches la polygamie dont il se montre fort satisfait. Il y vante l'utilité de cette institution pour la division du travail. Il n'a que quatre femmes, et serait disposé à s'en contenter, mais elles sont fort occupées, et le service de la laiterie est en souffrance; elles le pressent, pour y remédier, de prendre une cinquième compagne. D'après le ton de sa lettre, j'imagine qu'il se sera résigné à leur faire ce plaisir.

lui et toutes portant un jeune enfant dans leurs bras.

Utah, le pays qu'habitent les mormons, n'étant encore qu'un *territoire*, leurs magistrats sont nommés par le gouvernement fédéral. Il paraît qu'ils ont manifesté à cet égard quelque mécontentement et ont même renvoyé récemment les juges que le congrès leur avait donnés. Les saints ont, à cette occasion, prononcé des discours très-aigres contre les gentils, c'est ainsi que les mormons désignent les autres habitants des États-Unis, et en général tout ce qui n'est pas mormon. Ils me semblent tenir beaucoup des Juifs, dont ils se prétendent descendus. C'est la même antipathie pour tout le reste du genre humain, la même activité pour s'enrichir, la même union entre eux. M. Kane, qui les a rencontrés et suivis pendant quelque temps dans leur fuite, a été très-touché des sentiments de tendresse qu'ils manifestaient les uns pour les autres au sein de la détresse commune, du soin qu'on prenait des vieillards et des faibles. Il raconte l'histoire d'un jeune mormon malade et près de mourir, qui se faisait conduire dans une charrette à travers le désert pour rejoindre ses coreligionnaires avant d'expirer. Comme il perdait la vue, la femme qui conduisait la charrette l'engageait à s'arrêter :

« Non, répondait-il, je ne verrai plus les frères, mais je veux les entendre encore. »

J'ai lu le livre sacré des mormons, et je dois dire que je n'y ai rien trouvé de l'étrange morale qu'on leur impute. C'est une imitation, ou, si l'on veut, une parodie de l'Ancien Testament, un récit en versets et en style biblique très-affaibli des migrations de leurs aïeux venus sous différents chefs, dont l'un s'appelle Mormon, de la Palestine en Amérique, où la nouvelle loi devait leur être pleinement révélée par J. Smith. Il y a lieu de croire que ce qui a aidé surtout aux progrès du mormonisme dans les États-Unis, c'est la pensée que l'Amérique devait avoir sa religion et sa révélation à elle, sur ce point même se détacher du vieux monde et ne lui rien devoir.

Le livre des mormons a bien été écrit pour des Américains. La théorie qui fait de la raison l'apanage de la majorité y est placée dans la bouche d'un des chefs de la tribu prédestinée : « Il n'est pas ordinaire que la voix du peuple désire quelque chose de contraire à ce qui est bien ; mais il arrive fréquemment que la minorité désire ce qui n'est pas bon. C'est pourquoi vous vous ferez une loi de conduire vos affaires par la volonté du peuple. » On voit combien les mormons, quelle que puisse

être la différence de leurs idées à d'autres égards, sont pénétrés de la doctrine américaine sur l'infaillibilité du nombre et l'erreur présumée de la minorité, doctrine qui a moins d'inconvénients là où la multitude est éclairée comme aux États-Unis, mais qui partout peut avoir pour résultat de mettre la force à la place du droit. Pascal disait, en parlant d'un vote sur des matières ecclésiastiques : « Il est plus aisé de trouver des moines que des raisons. »

Il y a dans ce livre des intentions évidemment polémiques, et qui ne font point honneur à la tolérance des mormons. On place dans la bouche d'un certain personnage l'opinion des *universalistes* sur le salut accordé sans exception à tous les hommes, et il est pendu pour avoir prêché cette doctrine. On voit que ce ne sont point les mormons qui, comme les quakers, auraient fondé la tolérance religieuse en Amérique.

Les mormons dépouilleront sans doute avec le temps la disposition haineuse et insociable qui les a fait partout détester et repousser. Les anabaptistes, de sanguinaire mémoire, dont le chef avait douze femmes qu'il faisait danser autour du corps de l'une d'elles décapitée de ses propres mains, les anabaptistes de Leyde sont bien devenus les baptistes, qui se distinguent aujourd'hui entre toutes les aut

sectes par l'innocence de leurs mœurs et le zèle pacifique de leur apostolat. Les quakers ont commencé par se livrer aux plus étranges folies, et par soulever contre eux autant de haine que les mormons, et depuis longtemps ils ne font plus ombrage à personne. J'imagine qu'il en sera des nouveaux sectaires comme des anabaptistes et des quakers; dans ce pays, si la liberté individuelle enfante les opinions les plus extraordinaires et les encourage à se produire, le bon sens général et l'intérêt universel les forcent de mitiger ce qu'elles pourraient avoir d'offensif pour la communauté.

On trouve dans le livre des mormons certains passages qui sont évidemment imités de l'Évangile, et Mormon lui-même déclare qu'il est un disciple de Jésus-Christ : « Et voyez, j'ai écrit tout cela sur les tables d'or que j'ai faites de mes propres mains; et voyez, je m'appelle Mormon, d'après le nom du pays où fut établie la première église après la transgression; et voyez, je suis un disciple de Jésus-Christ, fils de Dieu[1]. » La religion des mormons semble donc être un christianisme judaïque plutôt que toute autre chose. Les pratiques qui leur sont reprochées ne paraissent pas faire une partie essen-

[1] Page 451.

tielle de leur croyance; probablement le besoin de s'entendre avec les autres États de l'Union les adoucira. Les quakers m'ont conduit aux mormons : je reviens à Philadelphie.

CHAPITRE XXXI

Les *lawyers*. — M. Gherard. — Un procès politique. — Visite dans les mauvais quartiers. — Quatre triomphes des Américains.

J'ai le bonheur d'avoir, pour me diriger dans mes observations, M. Gherard, membre distingué du barreau, et auquel je suis recommandé. Dans chaque ville des États-Unis où je me suis arrêté, j'ai rencontré un ou plusieurs hommes d'un vrai mérite qui ont bien voulu me renseigner, me fournir toutes les indications que je pouvais désirer, se charger de moi, pour ainsi dire, avec une bienveillance et un empressement que je n'aurais osé espérer. M. Gherard est l'un de ces hommes à qui je dois beaucoup; il appartient, comme M. Sedgwick, comme M. Kent, à cette classe de *lawyers* qui forme

aux États-Unis une véritable aristocratie de lumières et de manières. C'est là qu'il faut chercher l'aristocratie, et non dans quelques enrichis qui s'efforcent prétentieusement et gauchement d'imiter en Amérique les manières de l'Europe. Je ne mettrai pas dans cette classe, car son excentricité est tout américaine, un pharmacien de Philadelphie qui a imaginé de bâtir une maison d'une hauteur démesurée, d'une forme bizarre, avec tourelles et tourillons, architecture malencontreuse qui ressemble à l'art véritable comme la rhétorique de Thomas Diafoirus ressemble à l'éloquence.

J'entre avec M. Gherard dans la salle du tribunal où se plaide une cause importante. Il s'agit de l'émeute de Christiana. Un planteur du Maryland, qui poursuivait un esclave fugitif dans un État où il n'y a point d'esclaves, a été tué. Cette loi est en ce moment la pierre d'achoppement contre laquelle le *compromis* est toujours près de se briser. Elle permet au maître de poursuivre son esclave dans l'État où il s'est réfugié et de se faire aider dans cette poursuite par des agents du gouvernement fédéral. Il faut reconnaître que cette loi a son principe dans la constitution, qui est positive à cet égard; seulement le mot esclave n'est pas prononcé; il semble que les législateurs aient reculé

devant cette appellation néfaste, qui est remplacée par ces mots : une personne engagée à un service ou travail, *a person held out to service or labour*. Les États, contrairement à l'usage général, souffrent dans cette circonstance que le gouvernement fédéral intervienne chez eux. Du reste, ils ne concourent point par leurs-propres agents à la poursuite ou à l'arrestation des fugitifs : ils les laissent arrêter, voilà tout, ce qui semble trop peu aux États à esclaves, et beaucoup trop aux États libres. Sans cette disposition législative, les esclaves, aidés dans leur évasion par les abolitionistes, trouveraient un refuge facile et sûr dans un État voisin, et la garantie donnée par la constitution serait illusoire ; mais, d'autre part, la *loi des fugitifs* offre de graves inconvénients. D'abord il est scandaleux que le juge devant lequel on porte le débat soit plus payé s'il déclare le fugitif de bonne prise que dans le cas contraire, et à part cette clause monstrueuse, on comprend combien, dans les parties de l'Union où l'esclavage n'existe pas, il est dur, pour ceux qui l'abhorrent comme un crime et le réprouvent comme un péché, de voir un inconnu suivi de quelques alguazils, qui n'appartiennent pas à l'État, venir arrêter et garrotter un citoyen paisible parfois établi depuis plusieurs années dans le pays,

qu'on est accoutumé à considérer comme un voisin ou un ami. Ces arrestations produisent des scènes déchirantes. On me racontait qu'il y a quelque temps, dans la Nouvelle-Angleterre, un noir échappé se trouvait sur un bateau à vapeur avec sa femme et ses deux enfants. On fit la très-mauvaise plaisanterie de l'effrayer en lui disant que les gens chargés de l'arrêter étaient sur le bateau : soudain il se poignarda, et sa femme se jeta dans l'eau avec ses deux enfants.

De tels spectacles ne sont pas faits pour calmer les esprits. Aussi, bien que la participation des inculpés dans l'affaire de Christiana soit généralement admise, on pense qu'ils seront acquittés, surtout parce que l'accusation est celle de félonie et entraînerait la peine capitale. Elle est rédigée selon l'ancien formulaire de la législation anglaise, et le jury n'accordera jamais que ceux qui sont compromis dans ce tumulte aient *déclaré la guerre* aux États-Unis. J'ai entendu une partie de l'accusation : elle était conçue en termes très-convenables, évitant avec soin ce qui pouvait irriter et s'attachant uniquement à l'application de la loi.

Les juges ne m'ont pas paru moins imposants pour n'avoir pas de robes noires et de bonnets carrés. J'en dirai autant des avocats. J'aime à voir un

homme en frac expliquer une affaire à d'autres hommes en frac qui l'écoutent, et non un personnage vêtu comme l'avocat Patelin gesticuler en ôtant et mettant sa barrette, retroussant ses manches devant d'autres personnages en robe noire, qui me font involontairement penser par leur costume à Perrin Dandin et à Brid'oison. Les costumes sont des signes aristocratiques qui tendent à séparer les différentes classes en marquant chacune d'elles d'un caractère particulier, et on ne sait ce que c'est aux États-Unis qu'un costume civil. Le principe démocratique tend à supprimer en toutes choses les degrés d'hiérarchie. Ainsi aux États-Unis il n'y a pas de différence entre l'avocat et l'avoué, le même homme remplissant alternativement les fonctions de l'un ou de l'autre; encore bien moins y trouverait-on les degrés qui séparent en Angleterre le *civilian*, le *barrister*, le *sergent at law*. Un Américain est tout cela et encore *proctor*, *advocate*, *sollicitor*, *conveyancer*, *pleader*, de même qu'il exerce successivement ou simultanément diverses industries. Les États-Unis ne sont pas le pays de la spécialité rigoureuse, et il n'est presque personne qui n'y fasse ou n'y ait fait plusieurs métiers.

Dans une autre cour, où j'assistais à un débat de

moindre importance, après l'arrêt rendu, j'ai été étonné de voir un des juges prendre la parole. C'était pour exprimer son dissentiment. Il l'a fait avec beaucoup de calme. C'est pousser loin le respect pour l'opinion individuelle que de permettre ainsi à la minorité des juges de manifester une opinion contraire à la chose jugée, au risque d'en affaiblir le poids. Ici on ne paraît pas y trouver d'inconvénients.

M. le maire de Philadelphie a bien voulu me proposer ce soir une promenade dans les mauvais quartiers. On me dit qu'il remplit ses importantes fonctions d'une manière très-distinguée, et que, gr ce à l'organisation qu'il a établie dans la police de sûreté, la tranquillité et la sécurité publiques ont beaucoup gagné. Comme la police est, ainsi que je l'ai remarqué, le côté faible de plusieurs grandes villes des États-Unis, entre autres de New-York, je suis curieux de voir ce qui s'est accompli dans ce genre à Philadelphie. D'ailleurs c'est pour un voyageur une occasion de faire connaissance avec une partie de la population qu'on n'aurait pas chance de rencontrer dans le monde, et qu'il ne serait pas sûr d'aller visiter chez elle, à moins d'être aussi bien accompagné.

Nous avons commencé notre tournée à huit

heures du soir, et ne l'avons terminée qu'à onze heures. Dans l'intervalle, nous avons été dans un bon nombre de *bastrings* suspects, de taudis effroyables, fait visite à plusieurs dames de couleur, et traversé certaines ruelles où il ne serait pas sage de s'aventurer seul. Le magistrat était suivi de deux agents de grande taille qui avaient des pistolets dans les poches de leur redingote et nous servaient de gardes du corps.

Le maire entrait çà et là dans une maison, où nous trouvions une mulâtresse fumant son cigare. Nous étions reçus fort poliment. Il parlait paternellement à la pécheresse. — Eh bien! Jeanne, comment vous trouvez-vous? Vous êtes bien logée ici. — On lui répondait sans impudence et sans embarras. Parfois il était salué dans la rue par un nègre qu'il avait envoyé en prison quelque temps auparavant. — Prenez garde, lui disait-il, de ne pas revenir devant moi; ce sera plus grave la prochaine fois. — Soyez tranquille, monsieur le maire, lui répondait-on, je ne m'y exposerai plus.

M. ... est beaucoup plus sévère que ses devanciers, mais il n'est point partisan de la sévérité inutile. Sa devise est, me disait-il : *Never harsh, and always ready*, ni rudesse ni mollesse. Ses agents ont l'ordre, quand ils trouvent des ivrognes qui

ne sont que légèrement avinés, de les reconduire chez eux.

Rien ne saurait être plus hideux que certaines petites chambres où les nègres se réunissent pour danser, ou plutôt pour se trémousser monotonement l'un devant l'autre en frottant contre le sol la semelle de leurs souliers, dans un espace de quelques pieds, où se trouve un poêle, et qu'encombre une *galerie* au milieu de laquelle d'horribles vieilles négresses fument leur pipe. Cette population noire fournit, comme on doit s'y attendre, le plus grand contingent aux arrestations exécutées par les agents de police; mais la population blanche y contribue aussi pour une notable portion, surtout les Irlandais. Ces arrestations ont monté, en une année, à 7,077 personnes; quelquefois le dépôt (*lock-up*) contient soixante femmes. Les Allemands se gâtent depuis quelque temps; la meilleure population parmi les étrangers est la française.

Nous avons visité la station de police nocturne; elle se compose de cinquante hommes et un capitaine. Le capitaine reçoit 600 dollars (3,000 fr.), et chaque homme 300 dollars (1,500 francs); presque tous sont des ouvriers. Le capitaine, homme intelligent, dirige un atelier de carrosserie où il gagne 300 dollars (1,500 francs). Les hommes ont

quatorze heures de service l'hiver et dix l'été. Ils font tour à tour le guet. Chacun va seul, armé d'une masse, et porte une crecelle pour avertir au besoin ses compagnons et appeler du secours. En général on respecte la loi, il n'y a que les ivrognes et les bandits qui lui résistent; mais, ce qui m'a étonné, il faut peu compter sur l'aide des citoyens. Outre la force qui est à la disposition du maire, il y a celle qui relève du *marshall*, lequel, en cas d'urgence, peut disposer de toutes les forces municipales. Ce que j'ai vu de cette organisation m'a paru monté à l'américaine, c'est-à-dire avec une précision et une exactitude parfaites.

J'ai terminé cette soirée d'une manière fort agréable chez le maire. La conversation a porté sur cet instinct aventureux qui pousse les Américains à tenter la fortune à tout risque. Pour l'obtenir, on va, par exemple, s'établir à la Nouvelle-Orléans, parce qu'on sait que le climat est dangereux l'été; on meurt ou l'on s'enrichit. Cela ressemble beaucoup, sauf l'instinct de la gloire, au sentiment militaire qui fait désirer une campagne périlleuse dans laquelle il y a un avancement assuré pour ceux qui ne sont pas tués. On a raconté l'histoire d'un homme qui arrivait de Californie; il avait fait tous les métiers : successivement agri-

culteur, marchand, capitaine de bateau à vapeur, il a fini par devenir très-riche; il est revenu ne sachant que faire de son argent, le prêtant, le donnant à ses parents, auxquels il n'avait pas beaucoup pensé dans sa vie errante. Évidemment la passion de cet homme n'était pas d'avoir de l'argent, mais d'en gagner. On y a parlé aussi du triomphe remporté en Angleterre par un serrurier américain, M. Hobbes. Le fameux Bramah avait proposé un prix pour celui qui ouvrirait une serrure qu'il avait mis toute son habileté à construire. M. Hobbes l'a ouverte, puis a placé 100 guinées dans un coffre, l'a fermé et a remis la clef au plus habile serrurier de l'Angleterre, en lui donnant les 100 guinées, s'il ouvrait le coffre[1]. Je n'ai pas appris qu'il ait été ouvert. Le triomphe de M. Hobbes, la victoire du yacht *America* sur les yachts anglais dans une régate près de l'île de Whigt, le succès de la machine à moissonner, sont trois sujets sur lesquels la presse ne tarit pas. Il faut joindre à ces trois exploits industriels la supériorité de vitesse qui a permis aux bateaux à vapeur américains de faire le trajet d'Eu-

[1] La caisse de la banque de New-York est fermée au moyen d'une serrure à secret sur laquelle on compte, de telle sorte que la clef est pendue à un clou tout auprès. On est certain que si un voleur s'emparait de cette clef il ne pourrait en rien faire.

rope en Amérique plus promptement que les bateaux anglais. Ce sont comme quatre grands faits d'armes. C'est Arcole, Marengo, Austerlitz et Wagram. L'amour-propre national en est tout enivré. Les Anglais s'honorent par la courtoisie qu'ils conservent dans la défaite. Quand l'*America* a battu leurs yachts à l'île de Whigt, la reine a félicité les vainqueurs. Les vaincus ont applaudi de fort bonne grâce. J'ai entendu des Américains convenir qu'en cas de défaite ils n'en auraient pas fait autant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

LAGNY. — Imp. VARIGAULT.